# LE COMTE DE CAVOUR

ET

# LE PRINCE DE BISMARCK

## PREMIÈRE PARTIE

Les hommes d'État, appelés à laisser derrière eux une trace lumineuse, surgissent-ils des événemens ou bien les provoquent-ils par la puissance de leur génie? Ces deux conjectures sont, nous semble-t-il, également admissibles. Supprimez les égaremens de la révolution française, supposez qu'elle se fût renfermée dans les limites de son premier programme, des cahiers remis aux députés envoyés aux États Généraux, et Napoléon vraisemblablement ne se serait pas incarné dans Bonaparte; il n'eût pas été le grand empereur. Ses immenses et prodigieuses facultés se seraient déployées sur un autre terrain et l'auraient certainement porté au plus haut rang; mais il aurait servi le trône sans l'occuper. A la place du grand Frédéric mettez un prince de sa race moins doué, moins ambitieux, et la Prusse n'eût pas conquis le rang de grande puissance auquel elle s'est élevée sous son règne; la Silésie ferait encore partie de l'empire des Habsbourg. A tout considérer, il est donc vrai de dire que les événemens et les hommes qui en assument la direction se développent et grandissent simultanément. Si l'homme est à la hauteur de sa tâche, les événemens, sous sa main, se dégagent et le poussent à des sommets exclusivement accessibles aux prédestinés, venus pour accomplir de grandes choses. Ces triomphateurs sont alors acclamés par leurs contemporains, troublés et éblouis par le succès. Mais le temps efface ou atténue le côté merveilleux des choses, et les générations suivantes, à la distance où elles sont placées, peuvent en porter un jugement plus indépendant, plus pondéré; c'est dès lors la pos-

térité écrivant, sans passion, l'histoire des temps passés. Il est acquis en effet que les témoins des perturbations politiques ou sociales en sont les appréciateurs les moins compétens et que la vérité n'apparaît dans tout son éclat qu'à leurs descendans. Il n'est pas moins utile, au lendemain des grandes crises, de recueillir les impressions qui ont frappé les esprits et d'en déterminer le caractère dans la mesure des informations que l'on possède. Une pareille étude offre un intérêt particulier si l'on peut procéder par voie de comparaison. Or dans le cours de la seconde moitié de ce siècle, deux hommes, l'un au nord, l'autre au midi de l'Europe, ont entrepris, chacun de son côté, une œuvre immense qu'ils ont conduite à bonne fin, œuvre qui a fondé, sur de nouvelles bases, l'équilibre général et sensiblement modifié la situation respective et les rapports des grandes puissances, œuvre qui est loin d'offrir au monde les gages de sécurité et de paix qui lui étaient garantis par l'état de choses qu'elle a renversé. A l'aide de quels moyens ces deux hommes y sont-ils parvenus, comment ont-ils franchi des obstacles jugés insurmontables avant eux? C'est ce que les futurs historiens, mieux documentés, raconteront avec une impartialité qu'on ne saurait observer aujourd'hui. Il est cependant un point de vue que l'on peut envisager dès à présent et qui nous attire, c'est le rapprochement, le parallélisme, pour ainsi dire, des efforts et des expédiens que M. de Bismarck et le comte de Cavour ont déployés pour atteindre le but que leur patriotisme et leur ambition s'étaient assigné. Ils ont eu, tous deux, la même pensée. L'ont-ils réalisée en prenant les mêmes voies, en usant des mêmes moyens? La question nous séduit et nous voudrions en dire notre sentiment. Pour aborder ce travail, dont nous ne nous dissimulons pas cependant les difficultés, point n'est besoin d'être initié aux arcanes de leur politique secrète; les notions acquises, les actes publics suffiront à nous guider dans cette recherche, nous aideront à contrôler l'un par l'autre, à mettre en présence ces deux génies d'ordre si différent, l'un foncièrement italien, l'autre exclusivement germanique.

## I

Pour suivre ces deux élus de la fortune dans les sentiers qu'ils ont parcourus et s'initier à leurs pensées intimes, il ne saurait être superflu, il est même indispensable de les rapprocher l'un de l'autre, dès leur jeunesse, afin d'en bien connaître la véritable physionomie. Chez les plus humbles comme chez les plus favorisés, nul ne se soustrait à l'influence de son tempérament

soit au préjudice, soit à l'avantage de ses idées et de son avenir, et le tempérament émerge et se dégage dès le premier âge. Il convient, si nous voulons étudier nos deux personnages l'un par l'autre, et simultanément, de rappeler dans quel milieu et dans quelles conditions se sont écoulées leurs premières années.

Tous deux sont issus de la classe nobiliaire, classe privilégiée à cette époque soit en Prusse soit en Piémont. Ils sont nés et ils ont grandi sous un même régime, ce régime absolu que leurs ancêtres avaient servi et dont ils avaient été les bénéficiaires. L'un et l'autre se sont développés dans l'atmosphère politique qui les entourait. Mais si M. de Bismarck s'est nourri des doctrines qui avaient été celles de sa famille, Cavour s'y déroba avant d'atteindre sa majorité. C'est ainsi que le futur chancelier de l'empire germanique fit étalage, avant même d'entrer dans la vie publique, des sentimens qui avaient bercé son enfance. Sur les bancs de l'Université, dans les premiers salons qui lui furent ouverts, il se révéla le fidèle interprète des principes que ses aïeux avaient toujours professés. Ardent, vigoureux, énergique, il mit la puissance de ses muscles au service de ses opinions. Il était, pour ses condisciples, un franc et loyal camarade, mais à la condition qu'on n'exigeât pas le sacrifice de ses croyances. Il eut plusieurs duels et s'il ne s'en est pas toujours tiré heureusement, il n'a jamais fait aucune concession que son intransigeance ne pût avouer.

Les premières impressions de Cavour, ses premières manifestations furent d'une tout autre nature. Il était encore enfant que déjà il se révoltait contre un état de choses qui blessait tous ses instincts. Entré fort jeune et sans préparation littéraire à l'école militaire de Turin, il y fit de brillantes études scientifiques. Il fut choisi, parmi les cadets, pour faire partie du corps des pages ; cette faveur froissa son âme éprise déjà de liberté. Attaché en cette qualité à la maison du prince de Carignan, depuis le roi Charles-Albert, il se montra réfractaire aux devoirs de sa charge. Il déplut à ce prince et fut rayé du cadre des jeunes favorisés. Il a, depuis, révélé lui-même les sentimens qu'il apportait à la cour. A quelqu'un qui lui demandait comment les pages étaient habillés : « Parbleu, répondait-il, comment voulez-vous que nous fussions habillés, si ce n'est comme des laquais que nous étions ; j'en rougissais de honte. » Sorti de l'école dans les premiers rangs, il fut incorporé dans le génie ; il avait seize ans. Envoyé en garnison à Gênes, il s'y montra actif, laborieux, faisant preuve d'aptitudes qui le signalèrent à l'attention de ses chefs. Il s'y trouvait encore quand éclata la révolution de 1830 ; il y applaudit sans retenue, ne dissimulant pas des opinions libérales qui s'étaient affermies et

développées dans un milieu que de vieilles traditions rendaient accessible aux mouvemens patriotiques. Dès ce moment, il eut, de la liberté ou plutôt des doctrines qui l'ont engendrée, une conception large et impérieuse. On envisageait à Turin autrement qu'à Gênes les événemens dont Paris avait été le théâtre. Charles-Albert n'avait rien oublié, et après son avènement au trône, en 1831, Cavour fut envoyé au fort de Bard qu'on jugeait opportun de mettre en bon état de défense. Cette disgrâce le blessa; six mois après il donnait sa démission et il rentrait dans ses foyers.

Les deux futurs premiers ministres s'engageaient ainsi dans des voies opposées. Ni l'un ni l'autre n'en devait dévier, et pendant les années qui précédèrent leur entrée au pouvoir, chacun d'entre eux raffermissait, dans l'étude et la méditation, ses propres convictions. Désireux de donner un emploi à son activité, Cavour obtint de son père de prendre la direction d'un de ses domaines, celui de Leri, et d'en assumer personnellement l'exploitation. Il s'y dévoua tout entier et, jusqu'au moment où la politique le ressaisit de nouveau, il employa ses puissantes facultés, non sans succès, à faire fructifier les terres dont l'administration lui avait été confiée. Sa nature de novateur le servit aussi bien que son besoin d'utiliser ses forces et son temps.

Il se fixa à Leri, et sans difficulté, sans redouter aucune besogne, sans se laisser rebuter par les exigences de son nouveau labeur auquel rien ne l'avait préparé, il se constitua, de par sa propre volonté, un cultivateur obstiné et ingénieux. Ne se bornant pas à améliorer les cultures traditionnelles et nationales, il en introduisit de nouvelles en employant tous les moyens de perfectionnement révélés par la science agricole, en faisant, le premier en Italie, usage de machines qui étaient une nouveauté pour les paysans piémontais, surpris et émerveillés par ces auxiliaires inconnus. C'est pendant ces années d'un rude exercice que Cavour fut conquis par les études économiques. Dans son désir toujours impérieux de bien apprendre pour mieux faire, il se mit en rapport avec des savans et des agronomes, et, ne se contentant pas de tirer de la terre tous les fruits qu'elle pouvait donner, il s'enquit, par l'étude et par la discussion, des meilleurs moyens d'en trouver l'emploi le plus avantageux. Il les rechercha avec passion et il fut ainsi conduit à méditer les lois de l'échange et des transactions entre pays divers. Parvenu au pouvoir, il put, grâce aux notions acquises, remanier tout le système économique de la Sardaigne, et c'est en maître, aidé par l'observation et l'expérience, qu'il put, au grand profit du pays, s'acquitter de ses nouveaux devoirs.

Bien qu'il se fût dévoué tout entier à sa tâche d'agriculteur,

Cavour n'en restait pas moins fidèle aux opinions politiques qu'il avait embrassées. Réuni à un groupe d'amis qui les partageait avec lui, il suivait de loin, dans une correspondance qu'il entretenait avec eux, le développement des idées auxquelles il avait donné son adhésion et sa foi. Dans une lettre du mois de mai 1838 il dresse, en quelque sorte, son programme politique, celui auquel il conforma, autant que les circonstances le lui permirent, sa conduite ultérieure; il avait alors 23 ans, et il n'est que d'autant plus intéressant de rappeler en quels termes il le résumait. Après avoir fait allusion aux troubles suscités en Europe par la révolution de Juillet : « J'ai été longtemps indécis, dit-il, au milieu de ces mouvemens en sens contraire... Après de nombreuses et violentes agitations, j'ai fini par me fixer, comme le pendule, dans le *juste milieu*... travaillant au progrès de toutes mes forces, mais décidé à ne pas l'acheter au prix d'un bouleversement général, politique et social. Mon état de juste milieu ne m'empêchera cependant pas de désirer le plus tôt possible l'émancipation de l'Italie, des barbares qui l'oppriment, et par suite de prévoir qu'une crise tant soit peu violente est inévitable; mais cette crise, je la veux avec tous les ménagemens que comporte l'état des choses, et je suis en outre *ultra persuadé* que les tentatives forcenées des hommes de mouvement ne font que la retarder et la rendre plus chanceuse. » Également éloigné des absolutistes et des révolutionnaires, le jeune comte de Cavour n'entrevoit, pour le bien de l'Italie, qu'un double but : le développement de toutes ses forces et son affranchissement de toute domination étrangère; et c'est ce qu'il a poursuivi, avec passion, jusqu'au terme de sa vie.

Durant les courtes apparitions qu'il faisait à Turin, il se montrait assidu à la légation de France, chez M. de Barante, notre représentant, aimant à respirer, dans ce milieu si suspect aux gouvernans du Piémont, tous hostiles à la monarchie de Juillet, une atmosphère où se dilataient pleinement tous ses instincts. Il y rencontra le comte d'Haussonville, secrétaire de la légation, dont il apprécia les qualités et avec lequel il noua des relations durables. Pour se réconforter plus complètement, il courait parfois à Genève, où résidait la famille de sa mère, heureux de donner un libre cours à ses aspirations dans des entretiens que M. de la Rive a retenus et publiés. « C'est à Genève, a-t-il écrit, que Cavour a étanché la soif de discussion, de mouvement et d'idées qui tourmentait son esprit fatigué de solitude et de silence. » Aussi, répondant à un message du père de M. de la Rive : « Depuis que je vous ai quitté, s'écriait Cavour, je vis dans une espèce d'enfer intellectuel, c'est-à-dire dans un pays où l'intelligence et la science sont réputées choses infernales par qui a

la bonté de nous gouverner. Oui, voilà bientôt deux mois que je respire une atmosphère remplie d'ignorance et de préjugés, que j'habite une ville où il faut se cacher pour échanger quelques idées qui sortent de la sphère politique et morale où le gouvernement voudrait tenir les esprits enfermés. »

Pendant la longue période de son abstention politique, le comte de Cavour fit plusieurs voyages en France et en Angleterre. A Paris, sa naissance, son origine, ses alliances, ses goûts et même ses opinions le mettaient de pair avec toutes les sommités de la société française de cette époque. Ses relations avec M. de Barante et M. d'Haussonville lui ouvrirent les salons politiques, notamment celui du duc de Broglie, pour lequel il conçut une estime en quelque sorte professionnelle, dont sa correspondance témoigne en plus d'un endroit. Chez M^me^ de Circourt et chez M^me^ de Castellane, il rencontra des hommes de toute nuance; et son amour de la liberté, des luttes politiques, s'y retrempa avec une ardeur nouvelle. Les débats parlementaires le passionnaient, aiguisant ses regrets que son pays fût sevré du spectacle attachant dont il était le témoin. Il était bien, en ce moment, *juste milieu*. Son admiration allait plus particulièrement à M. Molé et à M. Guizot. Doué d'un caractère affable et jovial, d'un esprit ouvert à toutes les idées généreuses, à tous les perfectionnemens, possédant une parole facile, s'exprimant avec aisance dans notre langue qu'il possédait mieux que la langue italienne, semant sa conversation de vives saillies, d'observations profondes et sensées, il plut et fut agréé partout, même dans les clubs où il s'asseyait aux tables de jeu avec ceux de leurs membres qui en ont fait la célébrité.

En traversant la Manche, il parut oublier la politique pour s'adonner exclusivement à l'étude des questions sociales et économiques. Il avait pour l'Angleterre un goût, une admiration qu'on lui a quelquefois reprochés; il y voyait la source et l'usage des libres institutions. Son engouement ne l'a cependant égaré en aucune occasion; il semble même qu'il s'en défiât. « Je suis grand admirateur des Anglais, a-t-il dit ; j'éprouve pour ce peuple une véritable sympathie, car je le considère comme l'avant-garde de la civilisation. Mais sa politique ne m'inspire pas la plus petite confiance. Quand je le vois tendre une main à Metternich et de l'autre exciter les ultra-radicaux en Portugal, en Espagne, en Grèce, j'avoue que je ne me sens pas disposé à croire à son honnêteté politique. » Ce qu'il admirait en Angleterre, c'étaient les progrès de tout ordre et les hommes d'État qui en avaient assuré le bénéfice au pays. Il assista aux luttes de la ligue pour le libre-échange; il vit sir Robert Peel imposant, à son propre parti,

l'abolition des droits sur les céréales. Cette réforme répondait à ses opinions et il y applaudit avec enthousiasme. Il ne pénétra guère dans la société de Londres; il l'aperçut à peine dans les salons de lord Lansdowne, foyer hospitalier où, comme tous les étrangers de marque, il rencontra un accueil cordial et bienveillant. Il avait été conduit en Angleterre par son vif désir d'étudier les perfectionnemens introduits dans l'industrie agricole, et c'est à ce besoin qu'il consacra tous ses instans, parcourant les comtés, visitant les fermes, examinant attentivement les soins donnés à la terre, procédant ainsi à une enquête minutieuse pour s'éclairer lui-même et trouver le moyen d'améliorer ses propres exploitations agronomiques et industrielles.

N'ayant reçu d'autre instruction que celle qui lui avait été donnée à l'école militaire de Turin, le comte de Cavour se défiait de sa culture littéraire. Il se croyait en outre dépourvu de toute imagination. « La folle du logis, disait-il, est chez moi une vieille paresseuse. » Il aborda néanmoins deux questions qu'il avait attentivement étudiées pendant son séjour en Angleterre : les revendications de l'Irlande et l'abolition des taxes pesant sur les céréales, l'une et l'autre fort agitées en ce moment de l'autre côté du détroit. Ces publications furent très remarquées à Londres et commentées élogieusement par la presse.

Encouragé par ce succès, il se livra à une étude sur les chemins de fer, dont l'Italie était encore dépourvue à cette époque. Nous rappelons ce travail parce qu'il osa y manifester ses aspirations patriotiques qu'il était téméraire de faire vibrer en ce moment. Il y soutenait en effet que la construction de ces voies rapides engendrerait « le rapprochement des populations jusque-là étrangères les unes aux autres, l'union qu'il était si nécessaire de voir s'établir entre les différens membres de la famille italienne afin de mettre le pays à même de profiter, pour l'affranchir de toute domination étrangère, des circonstances politiques favorables que l'avenir doit amener... la conquête enfin de l'indépendance nationale, bien suprême que l'Italie ne saurait atteindre que par la réunion de tous ses enfans... par l'action combinée de toutes les forces vives du pays, c'est-à-dire par les princes nationaux franchement appuyés par tous les partis. » Pour la première fois, le comte de Cavour, n'ayant encore d'autre notoriété que celle de sa naissance, révélait, hautement et sans détours, l'objet de ses pensées intimes. Voilà comment il se préparait à ses futures destinées. Son instinct lui répétait, depuis son adolescence, qu'elles seraient hautes et qu'elles étaient prochaines. A Paris, à Londres, à Genève, dans des entretiens confidentiels, s'épanchant avec ses amis, il avait souvent soulevé un coin du voile couvrant l'avenir

qu'il entrevoyait, dont il avait comme la prescience, et qui lui ouvrirait la scène où il comptait bien travailler à l'émancipation comme à la prospérité de son pays.

## II

Quel emploi M. de Bismarck, de son côté, a-t-il fait de ce que nous appellerons sa seconde jeunesse? Plus heureux que Cavour, il avait reçu cette instruction solide et variée que les gymnases et les Universités distribuent à leurs élèves. Il ne se soucia pas cependant de devenir un lettré. Comme l'y conviait l'orgueil de la caste à laquelle il appartenait, il visa plus haut et eut d'autres ambitions. En quittant les bancs des écoles, il s'appliqua à se rendre compte des questions de tout ordre qui agitaient l'Allemagne à cette époque. Laborieux et obstiné comme tout puissant esprit, il butinait partout et en toute chose, amassant une somme considérable de notions diverses. Il acquit la connaissance parfaite de notre langue et de la langue anglaise, couronnement nécessaire de l'éducation pour tout homme de sa race. Plus tard, pendant son séjour à Saint-Pétersbourg, il reprit ses bonnes habitudes d'écolier et il apprit le russe. Il est un des rares diplomates qui ait été tenté par un pareil effort. Puis, il voyagea, visita les grandes contrées de l'Europe et le fit avec profit. Possesseur d'une modeste fortune, il dut consacrer tous ses soins à son domaine. L'accomplissement de ce devoir familial l'initia à toutes les questions d'ordre administratif et même social, à la culture des terres, à la distribution des eaux, au sort du paysan, à celui du propriétaire surtout. Il lui fallait cependant chercher une autre voie plus lucrative; il se glissa un instant dans un service public. Mais ses notions, en matière de hiérarchie et de discipline, n'admettant, après celle du roi, d'autre volonté que la sienne, il s'éloigna de ses chefs par un éclat et il rentra dans son foyer. C'est ainsi que durant sa longue carrière, toujours fidèle à lui-même, il n'a reconnu à personne, dans la vie publique, le droit de se montrer son égal. A-t-il, de son côté, toujours respecté la distance qui, dans ses propres opinions, le séparait de son souverain? Nous ne voudrions pas l'affirmer.

Quoi qu'il en soit, il vivait, résigné, dans ses terres, quand survinrent les troubles de 1848. Berlin s'agita, comme Paris et Vienne; le roi Frédéric-Guillaume IV dut octroyer une constitution à son peuple révolté. Une assemblée se trouva ainsi instituée et M. de Bismarck en fit partie. Il y arriva l'âme débordante de tout le fiel d'un junker de la Marche de Brandebourg et il

y fit ses premières armes. Il prit rang parmi les conservateurs les plus fougueux, et dès le début il se montra le plus résolu, le plus ferme défenseur de l'autel et du trône, par l'audace de son langage et l'absolutisme de ses doctrines. A un député de la gauche qui lui offrait de se garantir mutuellement contre tout excès de parti : « Non, répondit-il ; je ne prends aucun engagement ; ma politique à votre égard ira jusqu'à la dernière marche de l'échafaud, et si cela est nécessaire je vous livrerai tous au bourreau. » Il prit une part active à toutes les discussions ; il se révéla orateur passionné, intransigeant, d'une fermeté que toutes les violences de ses adversaires ne parvinrent jamais à ébranler. Tel il fut à ses débuts, tel il fut toujours, jusqu'au moment où il a dû rentrer dans la retraite qui avait abrité sa jeunesse.

Fidèle aux opinions qu'il professait ainsi, il conjura le roi de décliner la couronne impériale qui lui était offerte par le parlement de Francfort, une assemblée de révoltés en démence, selon lui. En 1850, il prit la défense de M. de Manteuffel, conspué par la Chambre à son retour d'Olmutz où il avait humblement apposé la signature de la Prusse au pacte imposé par le prince de Schwarzenberg. Il se fit l'apologiste de l'Autriche, qu'il devait, seize ans plus tard, expulser violemment de l'Allemagne, soutenant que la Prusse devait tout sacrifier à l'impérieux devoir de mettre, de concert avec elle, les pays germaniques à l'abri d'une invasion de la démagogie. Il plut à la cour, et le roi en fit, en juillet 1851, son représentant auprès de la Diète de Francfort, reconstituée après les perturbations des deux années précédentes. Les opinions dont M. de Bismarck s'était constitué l'organe passionné ne pouvaient, pensait le roi, que raffermir, grâce à son concours, les bonnes relations qu'on venait de renouer avec la cour de Vienne.

## III

On sait, et nous dirons plus loin, que M. de Bismarck fut conquis par d'autres vues en débarquant à Francfort. Mais déjà, à ce moment, le comte de Cavour était apparu sur la scène politique grâce aux mêmes événemens qui avaient permis au représentant de la féodalité prussienne de prendre rang dans la diplomatie de son pays. Pour suivre parallèlement ces deux hommes, désormais maîtres de leur terrain, il nous faut donc revenir à Turin avant de nous arrêter à la mission que M. de Bismarck a remplie à Francfort. Bien avant l'explosion des événemens qui ont marqué, en France et en Allemagne, les premiers mois de l'année 1848, l'esprit public avait vibré en Italie sous l'impulsion

de publicistes célèbres. Gioberti avec le *Primato d'Italia*, Balbo avec les *Speranze d'Italia*, d'Azeglio avec *I Casi di Romagna*, avaient remué l'âme de la péninsule, des Alpes à la mer Ionienne. Derrière eux avaient surgi des écrivains nombreux qui, faute d'une presse libre, propageaient dans des publications clandestines leurs vœux et leurs doctrines. Tous voulaient également, si on en excepte les organes du parti révolutionnaire, l'affranchissement de toute domination étrangère; une confédération de tous les États italiens sous le primat du Saint-Père; des réformes administratives et politiques en harmonie avec l'état moderne. Des sociétés s'étaient organisées avec des dénominations diverses sous prétexte d'études agricoles ou commerciales, lesquelles, en réalité, s'occupaient de politique, soit dans leurs réunions, soit dans leurs publications périodiques; à Turin notamment, tous les hommes, ayant acquis une certaine notoriété par leurs travaux littéraires ou économiques, y participaient activement; le comte de Cavour était de ce nombre et se faisait remarquer par une active et brillante collaboration.

L'influence de ces nobles efforts pénétrait sans bruit jusqu'aux cœurs les moins préparés à les agréer. Elle conquit un prélat destiné à occuper le Saint-Siège et à devenir l'initiateur du mouvement italien. Déjà en 1831, Mgr Mastaï avait fait acte de mansuétude libérale. Un groupe de révoltés s'était réfugié chez lui; il le mit en lieu de sûreté. Le gouvernement pontifical désapprouva la généreuse indulgence de l'archevêque de Spolète, qui fut transféré à l'évêché d'Imola. C'est là qu'il noua des relations, devenues intimes, avec le comte Pasolini, homme de foi quoique libéral. Rien n'est plus attachant que les mémoires de ce patriote publiés par son fils. On y peut suivre l'évolution de l'âme du futur pontife. On le voit, dans leurs entretiens, s'affliger des vices d'une administration incurable, puis se convaincre que le bien de l'Église comme celui des populations se conciliaient avec les réformes de tout ordre, désormais nécessaires. Il voulut connaître les publications de Gioberti et de Balbo; il les relut et il les médita; il en examina les doctrines avec son interlocuteur et il en venait à s'exclamer: « Qui paie l'impôt a bien le droit de savoir comment on le dépense... Ah! qu'il serait facile au Saint-Père, ajoutait-il, de se faire aimer... Non, la théologie ne s'oppose pas au progrès. » C'est ainsi qu'il fut séduit, dans sa retraite, par les aspirations nationales dont l'écho venait jusqu'à lui.

En 1846, le Saint-Siège devint vacant; le cardinal Mastaï y fut élevé après trois jours de conclave. Pie IX y montait sous l'influence des sentimens qui l'avaient pénétré. Il prit l'initiative d'importantes réformes. L'Italie en tressaillit du nord au midi et

le nouveau pontife fut acclamé comme envoyé par le Seigneur pour accomplir la délivrance nationale. Nous avons à noter ici cet événement parce que l'attitude et les résolutions de Pie IX imprimèrent une impulsion décisive au mouvement qui déjà agitait la péninsule entière. « Une confédération italienne, avait écrit Gioberti, a ses racines à Rome et à Turin, car Rome et Turin représentent la sainteté et la force de l'Italie. » Rome était acquise par l'avènement du cardinal Mastaï ; Turin, où se groupaient les esprits les plus éminens, ne pouvait tarder à capituler.

Charles-Albert avait, durant sa jeunesse, frayé avec le parti libéral ; il s'en était séparé par une compromission qui a empoisonné sa vie, donnant à l'Autriche des gages qui l'ont mis et tenu, en Italie, dans un état perpétuel de suspicion. Avec une foi ardente, un mysticisme étroit, ce prince avait pourtant un cœur italien, rempli de l'amour de son pays ; mais il était dépourvu de constance et de fermeté. Tour à tour libéral ou absolutiste, avec cette pointe d'ambition particulière à sa race, il avait abandonné les amis de ses premières années pour se réfugier, en montant sur le trône, sous la domination des défenseurs du régime autoritaire et des corporations religieuses. Dans l'histoire qu'il a donnée de la vie de ce souverain, M. le marquis Costa de Beauregard a mis en lumière les mouvemens de son âme et les faiblesses de son caractère, son ardeur et ses défaillances. Bien avant l'avènement de Pie IX, dans ces momens où déjà les esprits se retournaient du côté de Turin et de la maison de Savoie, pendant que la police avait ordre de ne tolérer aucun écart, d'interdire la distribution des journaux étrangers, il eut occasion de recevoir d'Azeglio revenant d'un voyage dans les États de l'Église et dans le royaume de Naples. Ce propagateur des idées nouvelles fit part au souverain du frémissement de l'opinion publique dans ces contrées, des espérances qu'on fondait sur le concours du Piémont. « Faites savoir à vos amis, lui répondit Charles-Albert, que l'heure n'est pas encore venue d'agir, mais, lorsqu'elle sonnera, ma vie, la vie de mes enfans, mes trésors, mon armée, tout sera sacrifié à la cause de l'Italie. » On lui attribua la paternité d'un mot resté célèbre : *L'Italia fara da sè*, qu'il opposa, disait-on, à l'un de ses conseillers, lequel s'obstinait à lui signaler les graves dangers auxquels on s'exposerait en provoquant, sans alliances, une rupture avec l'Autriche.

Mais si l'ambition ouvrait à Charles-Albert des perspectives qui le séduisaient, sa conscience, dominée par le sentiment religieux, le cantonnait dans sa timidité. L'avènement de Pie IX, les mesures par lesquelles le nouveau pontife inaugura son règne, mirent un terme à ses anxiétés, et il en manifesta autour

de lui la plus vive satisfaction. « Nous y voilà! écrivait un ami fidèle du roi, le comte de Sonnaz. L'arbre planté à Rome par Pie IX étend ses rameaux de Naples à Turin; toute l'Italie peut en recueillir les fruits. » Peu de jours après, le 30 octobre 1847, le roi opérait en effet son premier mouvement en modifiant, *proprio motu*, la législation sur des points divers, en concédant notamment la liberté de la presse, qu'on muselait toutefois à l'aide de la censure préalable. Mais les digues étaient désormais rompues, l'opinion était suffisamment armée pour exiger et obtenir l'entier sacrifice de l'ancien régime; le 8 février suivant, des décrets nouveaux octroyaient une constitution modelée sur celle de la France. A des institutions nouvelles il fallait des hommes nouveaux; le roi chargea le marquis Pareto, assisté du comte Balbo, de former le ministère, confiant ainsi à des libéraux d'une grande notoriété le soin de diriger son gouvernement.

Quel fut le rôle du comte de Cavour dans ces événemens? Après avoir secondé les efforts de ses amis pour obtenir ces concessions, il se fit journaliste pour les défendre; il fonda le *Risorgimento* qui acquit bientôt, sous sa direction, une influence considérable; il prit une part personnelle à toutes les manifestations qui marquèrent ces jours agités, prenant la tête des députations, frappant aux portes du palais et des ministères. L'économiste devint un homme politique se frayant, par la liberté, le chemin du pouvoir. Mais l'heure d'en franchir les degrés n'était pas encore venue pour lui; il savait qu'elle ne sonnerait pas sous le règne de Charles-Albert; le roi n'avait pas oublié l'hostilité du page et de l'officier du génie; il était bien résolu, et il le témoigna, à lui refuser l'entrée de ses conseils. Cependant l'attitude militante qu'il avait prise, son active participation au *Risorgimento*, les vœux, les doctrines, dont il s'était constitué l'organe, autorisaient Cavour à revendiquer une place dans le Parlement. Il posa sa candidature à Turin et dans un collège rural; il échoua dans l'un et l'autre scrutin. Par ses opinions il s'était aliéné les sympathies des conservateurs de la ville; les électeurs de la campagne lui reprochaient sa naissance nobiliaire. « Bon nombre de nos paysans, écrivait-il à son ami Castelli, sont animés de tels préjugés anti-aristocratiques qu'ils m'ont exclu parce que j'appartiens à l'une des plus anciennes familles du patriciat. J'ai trop souffert des ridicules prétentions des gens titrés pour m'irriter contre les prétentions contraires des classes populaires; mon échec ne troublera, en aucune façon, mon dévouement à la cause de la liberté; je ne combattrai pas pour elle à la tribune, mais je combattrai dans les journaux où je trouve un champ dont la jalousie et les inimitiés particulières ne peuvent me fermer l'accès. »

Nous avons rapporté cet incident parce qu'il nous montre Cavour trouvant, même dans sa défaite électorale, l'occasion d'affirmer sa foi dans ses principes politiques. L'homme qui avait si hautement revendiqué les nouvelles franchises ne pouvait être longtemps méconnu par le corps électoral. Battu dans deux collèges aux élections générales, il fut élu dans quatre aux élections supplémentaires; il opta pour Turin, sa ville natale, dont il n'a plus cessé d'être l'un des représentans. En entrant au Parlement, il prit place dans les rangs de la droite, marquant ainsi sa ferme volonté de concilier ses opinions avec le principe monarchique, de répudier surtout toute compromission avec le parti révolutionnaire.

## IV

Nous avons vu M. de Bismarck apparaître, cette même année 1848, sur la scène parlementaire, y apporter ses opinions absolutistes et les défendre avec une véhémence que rien ne maîtrisait, Les deux hommes qui font l'objet de cette étude débutaient ainsi simultanément, avec des sentimens contraires : l'un, apologiste ardent, l'autre, adversaire passionné du système libéral. A cette époque, ils différaient sur un autre point : Cavour considérait la présence de l'Autriche en Italie comme le principal obstacle à son émancipation et la combattait dans la presse et au Parlement. M. de Bismarck estimait, au contraire, que le premier besoin de la Prusse lui commandait de rester étroitement unie à l'Autriche pour leur défense commune.

Ce dissentiment ne fut pas de longue durée. Le roi, avons-nous dit, « reconnaissant en M. de Bismarck un œuf d'où pouvait sortir un ministre », lui avait confié le soin de le représenter auprès de l'assemblée fédérale. Mais en arrivant à Francfort, en entrant à la Diète, le nouveau délégué de la Prusse vit s'ouvrir devant lui d'autres horizons. Il avait à peine pris possession de son poste qu'il avait compris à quel degré d'abaissement, à quel servage, l'union des deux grandes puissances germaniques avait réduit la Prusse, sous l'empire d'une constitution qui conférait à l'Autriche une prépondérance exclusive devant laquelle tous les États associés étaient contraints de s'incliner. Son âme de junker poméranien se révolta, et il brisa, d'une main brutale, les dieux qu'il avait adorés; il répudia hautement la politique qu'il avait servie avec une si violente passion en prenant rang dans l'assemblée prussienne. Il n'abdiqua aucune de ses doctrines gouvernementales; il resta, à cet égard et il n'a jamais cessé d'être le Prussien de ses premiers combats; mais il se promit de détruire le pacte

fédéral, de dissoudre la Confédération telle que l'avaient organisée les actes de 1815, de la reconstituer sur de nouvelles bases, de façon à rendre à la Prusse la liberté de ses mouvemens, l'entier exercice de son influence en Allemagne. « Combien mes jugemens, écrit-il à sa sœur, ont subi de transformations, combien de choses me paraissaient petites, qui me paraissent grandes, et combien j'en honore aujourd'hui, que je méprisais naguère. » Son irritation contre l'assemblée fédérale s'aiguisant chaque jour davantage, il écrit encore, cette fois à M^me^ de Bismarck : « Personne, pas même le plus malveillant démocrate, ne se fait une idée de ce qu'il y a de nullité et de charlatanisme dans cette diplomatie. »

Rien n'égalait son dédain pour la plupart de ses collègues à la Diète : « Celui-ci, mande-t-il à son gouvernement dans un rapport confidentiel du 30 mai 1853, place ses intérêts personnels au-dessus des intérêts politiques; celui-là montre contre nous une antipathie qui dépasse la mesure des sentimens qu'il est permis de supposer à son gouvernement. » Il en est d'autres qui, à son avis, sont les adversaires naturels de la politique de la Prusse partout où elle n'est pas d'accord avec l'Autriche. Ces portraits variés sont semés de traits vigoureux, écrits d'une plume enfiellée.

Mais ces représentans des cours secondaires étaient, pour lui, des adversaires négligeables ; le véritable ennemi, l'ennemi redoutable, celui qui, après l'avoir humiliée à Olmutz, tenait la Prusse dans des liens étroitement noués, cet ennemi était à Vienne, et il en avait constamment le principal instrument devant les yeux dans la personne du délégué de l'Autriche, lequel présidait la Diète à l'exclusion de tout autre membre, même de l'envoyé prussien; et grâce à cette situation privilégiée, le représentant de l'empereur François-Joseph était en possession d'une autorité, dont il abusait souvent, au dire de M. de Bismarck, sur les hommes aussi bien que sur les choses. Tous ces avantages, acquis à l'Autriche, mettant la Prusse dans un état d'infériorité constante, démontrèrent à cet esprit ouvert et prévoyant que la maison de Hohenzollern ne retrouverait son indépendance, ne reprendrait son essor, interrompu depuis la mort du grand Frédéric, qu'en se libérant des engagemens contractés avec ses confédérés. C'est à cette tâche qu'il dévoua toutes ses facultés durant la longue période de la mission qu'il remplissait à Francfort avec toute la fougue de son tempérament, contrôlant minutieusement les actes de son collègue autrichien, le harcelant sans cesse, souvent impérieusement, combattant en vigoureux lutteur pour la cause dont il était, en ce moment, l'unique défenseur. Telle fut la

genèse de la politique et de la fortune du futur prince de Bismarck.

Il ne dissimulait à son gouvernement aucune de ses intempérances de langage ou de conduite, aucun de ses efforts, s'employant, avec une habileté insinuante, à en justifier l'objet; sa correspondance officielle en fait foi et nous le montre constamment désireux de rallier à ses vues son ministre et son souverain. Il ne se laissait pas totalement absorber par la lutte personnelle qu'il avait engagée au sein de la Diète; il signalait à son gouvernement les avantages qu'on pouvait tirer et les périls qu'on devait redouter de l'état de l'Europe à cette époque, des relations existantes ou pouvant se nouer entre les grandes puissances; il ne recula pas devant la témérité de recommander une alliance avec la France impériale, suggestion qui risquait, il le savait bien, d'être envisagée comme une effroyable hérésie politique à la cour de Potsdam. Dans deux rapports longuement motivés, il examina cette éventualité avec une entière franchise, avec une abondance d'argumens témoignant du prix qu'il attachait à cette combinaison diplomatique. Nous n'en dirons qu'un mot. Allant au-devant d'une objection qu'il était aisé de prévoir : « On ne saurait voir, dit-il, une cause d'éloignement dans l'origine de Napoléon III. L'origine de la maison de Suède est de date plus récente et elle n'a pas empêché des cours allemandes de nouer des alliances avec celle de Stockholm. Faut-il s'arrêter, ajoute-t-il, au souvenir des guerres du premier empire? Non assurément. Les descendans légitimes des trônes de leurs aïeux en ont fait d'aussi iniques. »

Il n'ignorait pas qu'il s'adressait à un prince réfractaire, par son éducation et par son caractère, aux entreprises audacieuses; mais la santé du roi était fort ébranlée ; il pressentait l'avènement prochain de son successeur et il se persuadait que Guillaume Ier serait plus accessible aux résolutions énergiques. Nous n'avons pas à dire qu'il ne s'est nullement abusé. Pour lui prouver qu'il était loin de lui déplaire par la nouveauté de ses conceptions, le futur successeur de Frédéric-Guillaume IV, n'étant encore que régent du royaume, lui confia le soin de le représenter en Russie où ils espéraient, tous deux, trouver un terrain plus propice à leurs vues communes que celui de Francfort.

## V

Accrédité en 1858 à Saint-Pétersbourg, M. de Bismarck y fit étalage de ses opinions, sachant bien qu'elles ne pouvaient offenser ses interlocuteurs. Par sa conduite pendant la guerre d'Orient et au congrès de Paris en 1856, le cabinet de Vienne avait

profondément blessé la Russie dont le ressentiment était encore très vivace au moment où M. de Bismarck fit son apparition sur les bords de la Néva. Il se garda bien d'en atténuer l'acuité; il prit soin au contraire d'entretenir un désaccord qui répondait à tous ses désirs; et il puisa ainsi, dans ses entretiens avec les conseillers de l'empereur Alexandre, un nouvel et puissant encouragement de persévérer dans la voie qu'il s'était tracée sans craindre désormais d'être désavoué. Il ne négligeait aucun soin toutefois pour défendre sans relâche les opinions qu'il savait plus ou moins partagées par son nouveau maître et pour les faire appuyer par son nouveau ministre des affaires étrangères, le baron de Schleinitz, s'appliquant à lui démontrer que la politique de la Prusse ne pouvait avoir qu'un objet; le remaniement de l'Allemagne à son profit. Le 12 mai 1859, à la veille de la guerre d'Italie, redoutant un rapprochement avec l'Autriche ardemment désiré par les cours secondaires, il le conjure de profiter du conflit imminent pour rompre le lien qui étreint la Prusse et *peut devenir un danger de vie.* « Si nous laissons passer l'occasion actuelle, lui écrit-il, elle ne se reproduira peut-être pas de sitôt pour nous... Je vois, dans notre situation fédérale, ajoute-t-il, un vice dont souffre la Prusse et qu'il faudra, tôt ou tard, extirper *ferro et igne.* » Regrettant les bons combats qu'il livrait si vaillamment à ses collègues de la Diète, il lui écrit encore le 3 février 1860 : « J'apprends toujours avec plaisir, et avec une pointe de nostalgie, toutes les nouvelles concernant les choses et les personnes de Francfort, et lorsque je lis les journaux j'éprouve souvent l'envie de courir aux séances de la Diète pour prendre part à la lutte... La confédération a été jusqu'à ce jour, pour la Prusse, un poids et une corde autour de notre cou dont le bout est entre les mains ennemies qui n'attendent qu'une occasion pour serrer. » Ces vives incitations, qui s'adressaient plus encore au nouveau souverain qu'au ministre, n'eurent pas en ce moment la vertu de toucher le roi Guillaume; ce prince en était encore à la période de recueillement et de préparation. M. de Bismarck cependant s'impatientait : « Tout n'est en résumé, disait ce diplomate doublé parfois d'un poète, tout n'est qu'une question de temps; les peuples et les individus, la folie et la sagesse, la guerre et la paix, tout vient et s'en va comme la vague, et la mer reste. »

Ces épanchemens de M. de Bismarck, — et nous les avons cités dans ce dessein, — aident à se former une idée exacte de l'homme, de son caractère, de ses opinions, et montrent clairement que, comme le comte de Cavour, il a poursuivi, dès l'origine, l'agrandissement de son pays par l'abaissement de l'Autriche.

L'un voulait l'expulser de l'Italie, l'autre, de l'Allemagne; leur politique avait un objet analogue. Il n'existait cependant aucune entente, à ce moment, entre Turin et Berlin; les dépêches que les deux cabinets ont échangées avant et après la guerre d'Italie, pendant que M. de Bismarck résidait encore à Saint-Pétersbourg, montrent qu'ils étaient séparés par de profonds dissentimens. — L'explication en est facile. Pendant que le roi Victor-Emmanuel ou plutôt ses conseillers affirmaient leurs revendications, le roi Guillaume entendait rester ou paraître solidaire de toutes les couronnes. Avant et après la guerre de 1859, la Prusse, dans ce dessein, a invariablement blâmé les entreprises du Piémont. Pour ne pas anticiper sur les événemens que nous évoquerons plus loin, nous nous bornerons à rappeler ici que d'ordre de son maître, le baron de Schleinitz prenait, dans des communications hautaines et blessantes pour la dignité du roi Victor-Emmanuel, la défense des princes dont les populations se donnaient au Piémont, et que la Prusse a été, de toutes les puissances, la dernière à reconnaître le royaume d'Italie. Ce sont là des souvenirs qu'il ne saurait être superflu de rappeler en passant.

## VI

Revenons à nos deux contempteurs d'un ordre politique qu'ils étaient appelés à remuer si profondément, et constatons que, si M. de Bismarck a rempli de hautes fonctions diplomatiques, pendant que Cavour en était encore réduit à gémir sur le sort de son pays, le patriote italien a exercé le pouvoir longtemps avant lui. Nous l'avons laissé journaliste et membre du parlement, à la veille du premier conflit qui éclata en 1848, entre le Piémont et l'Autriche; il ne prit aucune part directe aux résolutions qui le provoquèrent, se contentant de soutenir, par sa plume et par ses discours, l'élan qui avait entraîné princes et peuples italiens dans cette lutte; il applaudit aux premiers actes de Pie IX, à son concours, à celui du roi de Naples, tous disposés, au début, à seconder le Piémont; mais il ne joua aucun rôle personnel dans ce premier effort qui devait aboutir au désastre de Custozza. Il vit périr dans cette campagne un rejeton de sa race, le fils de son frère, tué à Goïto. Institué son légataire universel, il ne voulut garder de sa succession que l'uniforme troué par les balles ennemies; il le fit placer sous verre dans son cabinet pour en avoir le spectacle constamment sous les yeux.

La défaite des armes piémontaises lui avait démontré combien il avait toujours eu raison de penser que les Italiens tenteraient vainement de s'affranchir du joug germanique sans l'assistance

d'une puissance étrangère. Sur ce point encore il différait avec le roi Charles-Albert; il ne pensait pas, comme ce prince le prétendait, que l'Italie pût se faire d'elle-même. Aussi combattit-il énergiquement la politique du nouveau cabinet qui renouvela, en 1849, la malheureuse aventure entreprise l'année précédente. L'événement justifia ses prévisions; l'armée fut de nouveau vaincue, et cette fois à Novare dans une première rencontre. Le roi abdiqua; il se retira en Portugal où il mourut en martyr. En succédant à son père, Victor-Emmanuel confia le pouvoir à des hommes d'un libéralisme notoire. Il appela dans ses conseils Gioberti auquel se réunit bientôt d'Azeglio, qui prit la présidence du cabinet; l'année suivante, le 11 octobre 1850, le nouveau ministère s'adjoignit Camille de Cavour qui, intervenant dans tout débat important de la Chambre, y avait conquis le rang dû à son talent et à l'étendue de ses connaissances variées. Quand la proposition en fut faite au souverain par tous les ministres réunis : « Pour moi, répondit Victor-Emmanuel, qui déjà appréciait ses rares qualités, je veux bien, mais soyez certain qu'il vous prendra tous vos portefeuilles. » Cette prédiction s'est réalisée, en ce sens que nous verrons Cavour diriger, au moment suprême, tous les départemens ministériels à la fois. En entrant au conseil, il eut en partage le ministère du commerce et de l'agriculture, auquel était joint celui de la marine. La spécialité de ses attributions se trouva en parfaite concordance avec ses études et ses travaux antérieurs; ses fonctions le plaçaient sur son véritable terrain; pour les remplir, il ne fut pas tenu de se livrer à une préparation, si nécessaire la plupart du temps en pareil cas et en tout pays. Nous avons dit quelles étaient ses doctrines en matière économique; il en fit la règle de sa conduite et de ses résolutions. On le savait d'humeur à décliner toute transaction; et ses collègues, quelle que fût leur opinion personnelle, s'abstinrent de toute tentative pour le faire dévier de sa manière de servir et de défendre les intérêts qui lui étaient confiés. Dans sa pensée, Cavour avait toujours tout rapporté à un principe unique : la liberté; et il était fermement résolu à en faire la plus large application au commerce et à l'agriculture comme à la politique. Selon lui, comme il l'a souvent affirmé dans ses discours, la liberté devait être le puissant levier de la régénération et de l'affranchissement de l'Italie; cette conviction ne s'est jamais démentie; ni les mécomptes, ni les résistances ne l'ont ébranlée dans son esprit. Il a invariablement soutenu d'une part, que l'abolition de toutes les entraves donnerait un vigoureux essor à la production nationale, de l'autre, que la libre discussion, par la presse et à la tribune, ferait vibrer le

sentiment national dans toutes les contrées de l'Italie et les unirait dans les mêmes vues patriotiques.

Si déjà, au moment où il est monté au pouvoir, le statut piémontais laissait entrevoir, à l'Italie entière, les avantages des institutions nouvelles, rien, avant lui, n'avait été tenté pour tirer le pays du régime des privilèges et de la protection dans lequel il s'était endormi, vivant de vieilles pratiques et d'un outillage suranné. Nourri des doctrines modernes dont il avait mûrement étudié tous les ressorts dans ses voyages en France, et plutôt encore en Angleterre, aidé par l'expérience qu'il avait acquise en se faisant lui-même agriculteur et industriel, Cavour ne perdit pas un jour; et dès le lendemain de son arrivée au pouvoir il employa ses forces et son temps à préparer la réforme radicale du système économique dans lequel le Piémont s'était attardé. Cette étude terminée, et après avoir arraché à ses collègues du cabinet leur entier assentiment, il noua des négociations qui aboutirent à la conclusion de nouveaux traités de commerce et de navigation avec la France, l'Angleterre et la Belgique, avant la fin de 1850 et au commencement de l'année suivante, c'est-à-dire quelques mois seulement après son élévation au ministère. Quelques intérêts s'alarmèrent, à l'instigation des bénéficiaires du vieux système ; et le comte de Cavour dut soutenir, devant les Chambres, une lutte acerbe qui se termina à son avantage, grâce à la puissance de son argumentation. On lui reprochait notamment de n'avoir obtenu de la France que des concessions illusoires ou insuffisantes ; voici comment il répondit à ce reproche, et nous citons ce court passage de ses nombreux discours parce qu'il résume ses opinions personnelles et révèle la source à laquelle il puisait ses enseignemens : « Je crois fermement, dit-il, que le moyen d'amener la France à des tendances plus libérales est plutôt de lui prêcher la liberté par l'exemple que de chercher à la lui imposer par des procédés coercitifs. Les hommes d'État anglais ne font pas autrement. » Les hommes d'État italiens, de notre temps, font le contraire.

Ces réformes eurent un résultat immédiat; elles imprimèrent un élan nouveau au commerce, à l'agriculture, même à la spéculation qui ne s'était jamais montrée fort ardente dans le royaume de Sardaigne, si on en excepte la place de Gênes; et le trésor en recueillit des bénéfices qui furent appréciés par tous les partis. Dès ce moment la réforme, inaugurée par le comte de Cavour, ne rencontra plus de contradicteurs. Il en a surgi plus tard, longtemps après la mort de son initiateur. Les tarifs prohibitifs, différentiels et autres, ont retrouvé leurs défenseurs parmi les héritiers de la génération qui a constitué l'Italie. Ont-ils mieux servi leur pays,

compris ses véritables intérêts, aidé à la prospérité nationale? Il suffit, pour en douter, de considérer en quelle situation ils ont mis l'État et les populations. Faute de numéraire, l'État a dû rétablir le cours forcé; les populations, écrasées par les impôts, émigrent dans les deux Amériques, et même en pays noir.

En avril 1851, Cavour réunissait, à ses attributions ministérielles déjà si variées, celles de ministre des finances. Il ne s'était pas écoulé six mois que déjà il justifiait les prévisions du roi, en se préparant à son rôle de ministre universel. Il faut lire sa double correspondance officielle et particulière, l'une et l'autre également volumineuses, pour se rendre compte des efforts incessans qu'il dut faire pour introduire dans cette administration les saines règles de la comptabilité. Réfractaire aux sollicitations, il fit de nombreux mécontens, mais il parvint à rétablir les bonnes traditions dans ce service où les habitudes paternelles de la maison de Savoie avaient fait prévaloir la faveur au préjudice de la règle. Nous sortirions de notre sujet en insistant davantage sur les actes d'ordre administratif qui ont illustré la vie du comte de Cavour. Il en est un cependant d'une portée internationale qui ne saurait être passé sous silence. La marine, avons-nous dit, était jointe au ministère du commerce. En poursuivant sa tâche économique, cet homme universel ne perdait pas de vue son but capital et les luttes prochaines qu'il faudrait engager pour l'atteindre; il entendait mettre son pays en état de les soutenir. Il jugea, dans cette pensée, qu'il était indispensable d'imprimer un rapide développement à ses forces maritimes et de leur donner, avec une assiette nouvelle, un port de premier ordre pour les abriter. Il décida de transférer, de Gênes à la Spezzia, le principal établissement maritime du pays en le créant de toutes pièces. Ce projet souleva l'opposition des Génois. Loin de l'abandonner, Cavour en fit établir les études, et quand elles furent achevées, en 1857, il l'imposa au parlement, si considérables que fussent les dépenses prévues, malgré les plus vives résistances coalisées de la gauche et des intérêts particuliers qui y faisaient obstacle. C'est à lui, à sa prévision éclairée et patriotique, que l'Italie doit de posséder, dans la Méditerranée, un port de guerre qui flatte son orgueil à juste titre.

Il avait des pensées aussi fécondes en matière de chemins de fer. Il fit appel aux capitaux étrangers en leur offrant des conditions rémunératrices; il stimula, dans son pays, l'esprit d'entreprise et d'association, et le Piémont se couvrit de voies ferrées. Il osa enfin, — et à cette époque pareille hardiesse pouvait être taxée de témérité, — entreprendre le percement du Mont-Cenis, œuvre gigantesque qui rencontrait d'incrédules contradicteurs.

Mais à une légitime prévision il joignait une confiance extrême; l'inconnu ne le troublait pas, et l'ouvrage qui devait mettre les communications de l'Italie avec la France à l'abri des obstacles créés par la nature le séduisait d'autant plus vivement qu'il y voyait un moyen nouveau d'associer les intérêts des deux pays et de les solidariser; peut-être y voyait-il un passage, constamment accessible, ouvert aux troupes françaises franchissant les Alpes et accourant au secours du Piémont.

## VII

L'excursion que nous venons de faire dans le domaine administratif nous permettra de mieux apprécier la politique générale du comte de Cavour. Nous n'avons plus à dire la pensée qui la dominait. L'Italie aux Italiens : tel a toujours été son point de départ comme son point d'arrivée, sa première conception et son but final. Mais comment contraindre l'Autriche à renoncer à ses possessions italiennes? Elle les détenait en vertu des traités de 1815; elle y était solidement établie grâce à un puissant système de places fortes, — le fameux quadrilatère; — elle avait subordonné à son influence la plupart des princes italiens et elle avait ainsi étendu son occupation dans les Romagnes et dans les Duchés. Vainement les forces réunies de tous les États italiens auraient tenté de l'expulser d'une situation aussi formidable. Cavour en avait toujours eu la conviction; sa correspondance l'atteste maintes fois; l'expérience d'ailleurs avait été faite à deux reprises, en 1848 et en 1849. Il n'avait aucune foi dans les efforts du parti révolutionnaire; il considérait les fauteurs de toute révolte comme les pires ennemis de son pays; il ne l'a jamais caché; les troubles qu'ils fomentaient, tantôt sur un point, tantôt sur un autre, ne pouvaient avoir, à ses yeux, d'autres résultats que d'aggraver l'oppression étrangère.

A quel expédient fallait-il donc recourir pour libérer l'Italie? Il n'en existait qu'un seul, celui qui a réussi : l'assistance d'une puissance étrangère; et, cet expédient, le comte de Cavour l'a préparé de longue main, à travers les difficultés les plus diverses et en dépit des résistances qui ont longtemps entravé ses efforts. En attendant que les circonstances se prêtassent à ce dessein, le comte de Cavour mit tous ses soins à seconder le développement de la richesse publique, dont le trésor devait bénéficier; il engagea, d'autre part, le gouvernement piémontais dans des voies qui devaient le conduire à nouer d'étroites relations avec les puissances dont il espérait conquérir les sympathies pour en obtenir plus tard un concours armé. C'est afin de mettre ainsi le pays en

bonne posture qu'il se constitua l'ardent initiateur de toutes les combinaisons économiques que nous avons déjà rappelées et qui, dans ses prévisions, étaient destinées à devenir les instrumens d'une politique rémunératrice.

Avec une audace qui lui a été longtemps reprochée, il saisit la première occasion qui lui fut offerte pour mettre son programme en pleine exécution. Elle lui fut fournie par la guerre d'Orient. Sans aucune nécessité appréciable, il conclut un traité d'alliance avec la France et l'Angleterre, et l'Europe étonnée vit apparaître en Crimée un corps de troupes piémontaises. Il faut lire les débats auxquels cette résolution donna lieu dans les Chambres sardes pour se rendre compte de la témérité du comte de Cavour en cette circonstance. On soutint que le Piémont déclarant la guerre à la Russie sans cause impérieuse, sans avantages éventuellement probables, se rendait coupable d'un acte inconsidéré imposant au pays des sacrifices de toute nature, et que nulle raison ne semblait autoriser. Ce fut le thème de l'opposition qui recruta de nombreux adhérens, en cette circonstance, même sur les bancs de la majorité. Dans aucun autre moment, Cavour ne dut employer davantage toutes les ressources de son esprit, toutes ses habiletés parlementaires pour triompher des défiances et des inquiétudes que sa brusque détermination avait soulevées.

Dans quelle pensée le comte de Cavour a-t-il engagé le Piémont dans une guerre où aucun intérêt ne semblait l'appeler? Il voulut associer les armes de son pays à celles des deux puissances occidentales dans la persuasion qu'au moment de la conclusion de la paix, le gouvernement du roi Victor-Emmanuel serait admis, en sa qualité de belligérant, à participer aux négociations et qu'il y trouverait l'occasion, en dépit de l'Autriche, de provoquer, devant l'Europe assemblée, un débat international sur la situation de l'Italie.

Ce débat surgit en effet, dans la séance du 8 avril du congrès de Paris; Cavour y prit part et, secondé par les plénipotentiaires de la France et de l'Angleterre, il put dénoncer, avec l'état troublé de la péninsule, les usurpations successives de l'Autriche, impliquant une violation permanente des traités de 1815. Cette discussion, n'étant pas prévue au programme du congrès, se borna à un échange d'observations contradictoires, mais elle eut un grand retentissement à raison du milieu où elle s'était produite et des éventualités qu'elle faisait pressentir. Pour les esprits avisés elle fut la préface ou le prologue d'événemens prochains. Le comte de Cavour se proposait uniquement en ce moment de saisir l'opinion publique, d'agiter devant elle la question d'Italie, et il y réussit pleinement.

On attendait davantage à Turin, et on y fut en quelque sorte déçu. Ce sentiment se fit jour dans les Chambres piémontaises où les opposans de gauche et de droite accusèrent le gouvernement du roi d'avoir, en pure perte, imposé au pays des sacrifices considérables. Cavour sut redresser le sentiment du Parlement et il termina son discours, aux applaudissemens de l'Assemblée, en résumant la discussion en ces termes : « Les vues, dit-il, qui nous ont guidés dans ces dernières années nous ont fait faire un grand pas; pour la première fois dans le cours de notre histoire, la question italienne a été portée et discutée devant un congrès européen, non pas, comme à Laybach ou à Vérone, afin d'aggraver les maux de l'Italie et de lui river de nouvelles chaînes, mais dans l'intention, hautement proclamée, de chercher un remède à ses maux et de faire connaître les sympathies des grandes puissances envers elle. » Les événemens ultérieurs ont démontré que ce puissant esprit avait mis en bonne voie les intérêts de son pays en leur donnant un point de départ solide et judicieux.

Mais quelles étaient réellement, à cette époque, les vues d'avenir, les espérances du comte de Cavour? Son ambition entrevoyait-elle déjà la constitution de l'Italie en un royaume unique au profit de la maison de Savoie? Aux hommes dont le génie a dompté les caprices de la fortune, on prête aisément des calculs et une prescience qui ne sont guère l'attribut de la nature humaine. L'étude réfléchie des actes et des sentimens de Cavour, au moment de sa vie où nous sommes arrivé, porte à croire que son unique objectif était alors l'affranchissement du Nord de l'Italie; l'état de l'Europe et même l'état de l'Italie n'en comportait pas un autre. Il espérait bien que le Piémont sortirait du conflit agrandi du royaume lombardo-vénitien; ce résultat flattait à la fois son cœur de Piémontais et d'Italien; il n'avait jamais formé aucun autre vœu depuis son entrée dans la vie publique. Il pressentait si peu une fusion de toutes les contrées italiennes qu'il n'avait jusque-là conçu et exposé que des combinaisons exclusives de toute unité. Durant son séjour à Paris, lors de la réunion du Congrès, il en suggéra plusieurs, notamment dans une note remise aux plénipotentiaires de la France et de l'Angleterre, qui toutes se conciliaient avec l'état territorial de la péninsule, tel qu'il existait à cette époque; elles en garantissaient même le maintien. Les vues dont il s'inspirait avaient été professées par Gioberti, vulgarisées par Balbo, ses collègues dans son premier ministère, et elles avaient passionné les meilleurs esprits. Au dire de son plus intime confident il n'en aurait agréé aucune autre (1).

(1) *Œuvre parlementaire du comte de Cavour*, par Artom et Blanc. Préface par Artom, p. 7.

A chaque étape de sa vie politique, Cavour, avec son esprit lucide et positif, n'a jamais visé que le but qu'il croyait pouvoir atteindre; et avant comme après 1856, lors de la guerre d'Orient comme après le Congrès, il employa toutes ses facultés à hâter le moment où il pourrait ravir à l'Autriche ses possessions italiennes pour les réunir au Piémont. Sous l'empire de cette constante préoccupation, il seconda les efforts du roi pour réorganiser l'armée, et pour mettre sur un bon pied de défense les places fortes, il dut successivement contracter plusieurs emprunts pour couvrir ces dépenses; il hâta la construction des chemins de fer. Il ne perdait pas de vue toutefois que le Piémont, pour préparer qu'il y fût, ne pouvait courir les chances d'une guerre avec l'Autriche sans s'exposer à une défaite certaine s'il n'obtenait l'assistance armée d'une grande puissance. Si grande que fût son admiration pour l'Angleterre, ou plutôt pour ses institutions, il dut bien vite se convaincre qu'il n'en obtiendrait aucun appui sérieux, malgré les sympathies que ses plénipotentiaires avaient témoignées à l'Italie au Congrès de Paris, et que le cabinet de Londres se montrerait au contraire hostile à toute tentative devant porter atteinte au prestige ou à la puissance de l'empire autrichien. La situation générale d'ailleurs s'était, depuis lors, sensiblement modifiée. La France, après le rétablissement de la paix, s'était rapprochée de la Russie, et le cabinet de Londres tendait visiblement, de son côté, à resserrer ses relations traditionnelles avec la cour de Vienne.

Contraint de renoncer à l'appui collectif des deux alliés auxquels le Piémont s'était uni en Crimée, Cavour ne désespéra pas d'obtenir l'assistance séparée de la France. Il en entrevit le moyen dans ses entretiens avec l'empereur pendant qu'il siégeait au Congrès de Paris, entretiens qui lui révélèrent l'ardent désir de son interlocuteur de mettre à néant tout ou partie des traités de Vienne. — En restituant la Savoie au Piémont et en livrant l'Italie et ses princes à l'influence exclusive de l'Autriche, les coalisés de 1815 avaient entendu conserver à leurs armées un accès rapide et facile au cœur même de la France. Il suffit de jeter un regard sur la carte pour s'en convaincre. Le Rhône en effet, par cette double combinaison diplomatique, délimitant notre frontière sur ce point, il leur eût suffi de le franchir pour arriver en deux étapes à Lyon. Cet état de choses n'était pas l'une des moindres préoccupations de l'empereur; Cavour s'en était assuré, et il se persuada qu'en concédant la Savoie il obtiendrait la participation de la France à la guerre qu'il appelait de tous ses vœux. Quand il eut mis le Piémont en état de combattre, il négocia sur cette base, et l'accord s'établit à Plombières. On en

trouve tous les détails dans une lettre datée de Baden le 24 juillet 1858, que le ministre italien a adressée à son souverain, en revenant de son entrevue avec l'empereur.

Cette entente ne resta pas longtemps secrète. A la réception diplomatique du 1er janvier 1859, l'empereur tint à l'ambassadeur d'Autriche un langage qui en fut en quelque sorte la révélation, bientôt confirmée par le discours de la couronne à l'ouverture de la session législative à Turin. « Nous ne sommes pas insensible, disait le roi Victor-Emmanuel, aux cris de douleur qui, de toutes les parties de l'Italie, s'élèvent jusqu'à nous. » L'Angleterre s'en émut plus encore que l'Autriche. Le principal secrétaire d'État pour les Affaires étrangères, lord Malmesbury, entreprit, à Turin comme à Vienne et même à Paris, une vigoureuse campagne diplomatique pour conjurer le danger qui menaçait la paix. Le représentant du cabinet de Londres en Piémont fut chargé de faire les plus vives remontrances au gouvernement sarde, lui reprochant son ambition, le rendant responsable de toutes les éventualités ultérieures. « Si la guerre éclate, disait lord Malmesbury dans une de ses dépêches, il est impossible d'en calculer les conséquences. Nous savons seulement, dès à présent, qu'elle sera longue et que ses maux s'étendront sur une période de temps indéfinie. Dans une guerre engagée sous de tels auspices, les républicains de tous degrés, les songeurs de tout genre, les prétendans aux trônes, enfin les chercheurs de vengeance, de puissance ou de richesse, voudront trouver leur compte. » Et après avoir longuement développé ces prémisses, il ajoutait en terminant : « Le gouvernement de Sa Majesté a cru de son devoir d'exprimer sans réserve les sentimens de regret et d'inquiétude éveillés par un discours (celui du roi) dont la Sardaigne doit répondre non seulement devant ses alliés, mais aussi devant ce même Dieu qu'elle invoque (1). » Nous verrons bientôt l'Angleterre, — quand l'événement aura démenti ses sinistres prévisions, — tenir un langage bien différent, et encourager, sans nulle hésitation ces mêmes aspirations qu'elle avait d'abord combattues sans nulle mesure.

En dépit des objurgations du cabinet de Londres, la guerre éclata à l'heure prévue à Paris et à Turin. Nous n'avons pas à en raconter ici les péripéties diverses; mais nous devons noter les incidens nés de la conclusion de la paix et personnels au ministre dont nous avons entrepris de définir le caractère. Il avait été entendu à Plombières que la guerre aurait pour objet d'affranchir l'Italie « des Alpes à l'Adriatique ». L'état de possession, dans les

(1) Voyez le livre bleu de cette époque.

autres contrées de la péninsule, ne devait pas être remanié; dans la pensée des deux négociateurs elles seraient unies par un lien fédéral sous la présidence du Pape. Tel était le plan général des combinaisons débattues et élaborées entre l'empereur et le comte de Cavour. On avait compté sans l'Allemagne. Si, au début de cette guerre l'Angleterre s'était montrée hostile et la Russie sympathique aux deux alliés, l'Allemagne s'était réservée, ou pour mieux dire, la Prusse parut prendre et vouloir observer une attitude de stricte neutralité. C'est qu'en effet, avant même l'ouverture des hostilités et pendant que l'Autriche mettait tous ses soins à s'y préparer, l'Allemagne était en quelque sorte tombée aux mains de la Prusse, et cette puissance attendait, pour prendre un parti, que les événemens lui eussent indiqué celui qui était plus conforme à ses vues ambitieuses. Nous avons dit comment M. de Bismarck, avant son départ de Francfort et après son arrivée à Saint-Pétersbourg, envisageait le rôle du gouvernement du roi dans la conjoncture qui devenait chaque jour plus imminente. Il avait écrit, en mars 1859 : « Un grand État, qui peut et veut asseoir sa politique sur les bases de ses propres forces, ne doit prêter la main à une concentration plus grande des élémens fédéraux que s'il est capable de s'en assurer la direction », et il estimait, nous le répétons, que la guerre d'Italie offrait à la Prusse « une occasion, qui ne se présenterait pas de sitôt », de ressaisir sa liberté d'action et de conquérir, sur tous les États de la confédération, une situation prépondérante. On s'inspira de ses vues autour du roi Guillaume et on laissa la guerre s'engager en observant une entière réserve. Les premières défaites de l'armée autrichienne soulevèrent cependant le sentiment public dans tous les États germaniques, et le cabinet de Berlin jugea le moment venu de se concerter avec ses confédérés. On décida de mobiliser les contingens. La Prusse, n'ayant plus à compter avec l'Autriche au sein de la Diète, prit la direction de ce mouvement, mais au lieu de conduire les forces fédérales au secours des vaincus de Magenta, elle les concentra sur le Rhin, menaçant nos frontières. Aucun des deux empereurs qui combattaient en Italie ne s'abusa sur les véritables intentions du cabinet de Berlin, et ils se hâtèrent de conclure la paix à Villafranca pour faire face, pourrions-nous dire, à l'ennemi commun et déjouer ses projets. Le roi Victor-Emmanuel accéda à cette paix, reconnaissant qu'elle s'imposait impérieusement à son allié devant l'attitude prise par la Prusse.

Tel ne fut pas le sentiment de Cavour. La Lombardie était délivrée, mais la Vénétie, avec le quadrilatère, restait aux mains de l'Autriche; le programme de Plombières n'était pas rempli. Il se révolta, et de Turin, où il dirigeait tous les services, il envoya

sa démission au roi dans des termes qui ne permettaient pas de la décliner.

Cet homme d'État, d'une si haute intelligence, eut, en ce moment solennel de sa vie, une défaillance qui est restée inexplicable. Avec ses facultés merveilleuses, comment n'a-t-il pas compris que l'intervention de l'Allemagne entière mettait en un grave péril, avec la sécurité de la France, la conquête même de la Lombardie? Si bien doué que l'on soit, nul n'est à l'abri d'un égarement inconscient quand la passion se substitue au patriotisme; Cavour paya son tribut, en cette circonstance, à la faiblesse humaine, en méconnaissant les services rendus et le devoir qui lui commandait impérieusement de rester au poste d'honneur où il se trouvait placé. Peu de mois après, il confessa hautement son erreur: « Les conséquences de la paix de Villafranca, écrivit-il le 25 janvier suivant au prince Napoléon, se sont admirablement développées. La campagne politique et militaire qui a suivi ce traité a été plus avantageuse pour l'Italie que la campagne militaire qui l'a précédé. Elle a créé, pour l'empereur Napoléon, des titres à la reconnaissance des Italiens plus grands que ceux des batailles de Magenta et de Solférino. Combien de fois, dans la solitude de Leri, me suis-je écrié: *Bénie soit la paix de Villafranca.* »

Les conseillers du roi Humbert et ce prince lui-même, qui règne et gouverne, se raviseront-ils à leur tour? Reviendront-ils de l'erreur qui les a conduits à s'allier aux vainqueurs de la France? La lamentable situation qu'ils ont créée à leur pays n'éclairera-t-elle pas leur patriotisme? Qu'ils méditent la vie de Cavour; elle leur apprendra de quels sentimens ils doivent s'inspirer en leur démontrant que si l'empereur n'avait pas signé la paix à Villafranca, si les Prussiens avaient, en 1859, réussi à convertir en défaites, comme ils en avaient le désir et la prétention, les victoires remportées en Lombardie par les armées alliées si étroitement unies à cette époque, l'Italie vraisemblablement subirait encore, à l'heure présente, l'injure de la domination étrangère. L'histoire, ce miroir où se réfléchissent les temps passés et qui permet de pressentir les temps futurs, ne leur enseignera-t-elle rien?

## VIII

Les accords de Villafranca ne contenaient que des préliminaires, destinés à être fixés et développés dans un traité définitif. Cette tâche fut dévolue à des plénipotentiaires qui se réunirent à Zurich. Mais pendant que les négociateurs délibéraient, les popu-

lations des Duchés, de la Toscane et des Romagnes, conduites par les promoteurs du mouvement italien dans ces contrées, précipitaient, avec le concours déguisé du roi Victor-Emmanuel et de ses conseillers, leur réunion au Piémont. Dès le début de la guerre, les troupes autrichiennes s'étant concentrées en Lombardie, les ducs de Parme et de Modène, le grand-duc de Toscane lui-même avaient abandonné leurs duchés pour se réfugier à Milan. Des comités s'étaient constitués dans chacune de leurs capitales comme dans les Romagnes évacuées par les contingens de l'Autriche. Ces comités sollicitèrent et obtinrent sans peine la désignation de commissaires piémontais. Il s'était ainsi formé sur tous les points des gouvernemens provisoires, voulant tous la fusion d'un royaume unique avec le Piémont. Survint la rencontre de Villafranca, stipulant la rentrée des princes dans leurs États; le roi Victor-Emmanuel y ayant adhéré, son gouvernement dut rappeler ses délégués; ceux-ci désobéirent et conservèrent les pouvoirs qui leur avaient été confiés. Avons-nous besoin de dire qu'ils y furent encouragés clandestinement? La correspondance de Cavour ne laisse subsister aucun doute à cet égard. « Allez de l'avant, écrivit-il à d'Azeglio à Bologne, car tout espoir n'est pas perdu. » Et à Farini, autre commissaire royal qui avait pris à Modène le titre de dictateur : « Le ministre est mort, mandait-il de sa retraite, mais l'ami applaudit à la résolution que vous avez prise (1). »

Est-ce à dire que le roi et Cavour lui-même fussent bien résolus à reprendre les armes, à engager une nouvelle lutte avec l'Autriche? Rien n'autorise à le penser. L'un et l'autre étaient trop convaincus, pour courir pareille aventure, que le Piémont ne pouvait s'y exposer sans l'assistance d'un allié. Mais l'armée française n'avait pas encore évacué la Lombardie; elle y attendait, l'arme au pied, la conclusion définitive de la paix, et sa présence suffisait, on le savait à Turin, à retenir les Autrichiens en Vénétie, à les empêcher d'intervenir dans les Romagnes ou dans les Duchés. Autour du roi Victor-Emmanuel, on se reposait sur une autre garantie non moins favorable aux projets qu'on y formait. A Villafranca on avait stipulé la rentrée des princes dans leurs États et on négociait à Zurich sur cette base, avec cette restriction toutefois qu'on n'aurait, en aucun cas, recours à l'emploi de la force, et on s'était réciproquement interdit tout acte d'intervention armée. Il ne restait, dès lors, aux ducs comme au Pape, dans les Romagnes, d'autre moyen, pour reprendre possession de leur souveraineté, que d'y être conviés par les populations,

(1) Voyez *la Question italienne*, par Giacometti; Plon, 1893.

et les populations ou plutôt les hommes influens qui s'étaient révolutionnairement constitués leurs organes ne pouvaient avoir et n'eurent qu'une pensée, celle de faire prévaloir l'union avec le Piémont à l'aide d'assemblées élues et réunies à cet effet.

Le comte de Cavour ne fut pas longtemps à se persuader que cette situation nouvelle, créée par les préliminaires de Villafranca, offrait des avantages précieux à son point de vue, et qu'elle ouvrait la porte à des éventualités qu'il n'avait lui-même ni prévues ni espérées à Plombières. Sa lettre, dont nous avons cité un extrait, nous a montré comment il l'a envisagée dès qu'elle s'est révélée. Nul motif dès lors ne l'éloignait plus du pouvoir, et le 16 janvier 1860 il reprit la présidence du cabinet piémontais. Sa rentrée dans les conseils du roi fut un encouragement offert à tous les promoteurs d'un royaume de l'Italie du Nord, et leurs efforts en reçurent une impulsion nouvelle.

Ce mouvement eut la bonne fortune de rencontrer à Londres une bienveillance inattendue. Nous avons dit avec quelle passion le cabinet anglais avait entrepris, avant la guerre, d'entraver l'entente de la France et du Piémont, et prêté son appui à l'Autriche. La paix conclue, il s'employa à reconquérir les sympathies perdues en Italie. A dire vrai, le pouvoir avait passé des torys aux whigs; lord John Russel avait succédé à lord Malmesbury. Le nouveau chef du Foreign Office mit à seconder les vœux des Italiens la même ardeur que son prédécesseur avait déployée pour conjurer le conflit. Encouragé par ces démonstrations précieuses bien que tardives, et certain de ne pas soulever à Paris une opposition irréductible, Cavour n'hésita plus devant les difficultés de sa tâche et prit ouvertement en main la direction du mouvement annexionniste. Pendant qu'il s'y appliquait, les grandes puissances négociaient; il avait été proposé un congrès qu'aucune d'entre elles ne voulait sincèrement. Appuyé par la Prusse et par la Russie, le cabinet de Vienne se montrait intransigeant pendant que la France et l'Angleterre proposaient des transactions qui, dans une certaine mesure, répondaient aux vœux des Italiens. C'est à travers les mailles de ce tissu diplomatique fort enchevêtré que le comte de Cavour se glissa, et son œuvre touchait à sa fin pendant que les cabinets s'égaraient encore dans de stériles pourparlers. Les assemblées convoquées dans les États de l'Italie centrale votaient en effet, avec un entraînement enthousiaste, la réunion au Piémont, et chargeaient des députations de porter leurs résolutions à Turin.

Ici se place l'évolution qui se fit dans l'esprit de Cavour et le conduisit à substituer, à la constitution d'un royaume séparé dans le nord de la péninsule, la Vénétie exceptée, l'union de

l'Italie entière. A-t-il été séduit par la rapidité avec laquelle la première de ces deux solutions s'est en quelque sorte imposée, grâce aux dissentimens des puissances, grâce surtout aux encouragemens venus de Paris et de Londres; ou bien a-t-il été entraîné par les exigences du parti de l'action, par l'appréhension de voir les hommes qui le dirigeaient, devenus de plus en plus impérieux, provoquer une agitation redoutable d'où pouvait naître la guerre civile qui eût fourni à l'Autriche un légitime prétexte d'intervention? Ces deux conjectures semblent également vraisemblables et il faut croire que ces deux ordres de considérations l'ont simultanément déterminé à adopter le parti qu'il a pris.

Mais pour compléter l'union, il fallait ravir au Pape l'Ombrie et les Marches, et conquérir le royaume des Deux-Siciles. On sait à quel expédient on eut recours. En pleine paix, sans nulle provocation, des volontaires, réunis et armés à Gênes sous les yeux de l'administration piémontaise, entreprirent, sous le commandement de Garibaldi, une conquête invraisemblable qu'ils conduisirent cependant à bonne fin. Les événemens, dont avait été le théâtre le nord de l'Italie, y avaient préparé les esprits en Sicile et Naples, et Garibaldi n'eut guère qu'à paraître pour remporter des victoires faciles. Qui l'a assisté, qui l'a muni des moyens nécessaires? Le roi Victor-Emmanuel et le comte de Cavour. On sait aujourd'hui que l'argent, pour une bonne part, fut avancé par la liste civile et que l'arsenal de Gênes pourvut à l'armement. Comment le souverain et son premier ministre concilièrent-ils leur ambition et leurs devoirs internationaux? Il est vraisemblable qu'ils n'en prirent aucun souci. Ils le montrèrent bien quand vint le moment d'aviser aux conséquences de l'entreprise qu'ils avaient encouragée.

Entré en triomphateur à Naples, Garibaldi était le maître absolu du royaume des Deux-Siciles; il était mal entouré. Pour la plupart, ses lieutenans appartenaient au parti avancé, — M. Crispi en était, — et oublieux du concours reçu, peut-être aussi des engagemens pris, ils suggéraient à leur chef de s'illustrer en inaugurant, dans le midi de l'Italie, le régime républicain. Ils le conjuraient d'en faire l'essai, nul obstacle ne semblant devoir l'entraver; les populations, intimidées et éblouies, acclameraient, pensaient-ils, les résolutions les moins prévues. Le comte de Cavour eut la claire vision des dangers qui menaçaient ses secrètes combinaisons; il les avait prévus et il s'était mis en mesure de les conjurer et de pourvoir à toutes les nécessités, dût-il faire emploi de la force. L'ordre fut donné aux troupes piémontaises d'aller occuper Naples en s'avançant par l'Ombrie et les Marches. Il entrait dans les calculs de Cavour de prendre, en

passant, possession de ces provinces avant de mettre la main sur le royaume des Deux-Siciles, voulant de la sorte réunir en un seul tout les diverses parties de l'Italie; à l'exception de celles qui étaient occupées par des forces étrangères : Rome, qui était gardée par des troupes françaises, et la Vénétie, qu'il ne pouvait reprendre aux Autrichiens. En franchissant la frontière pontificale, les Piémontais, commandés par le général Cialdini, se heurtèrent au général Lamoricière et l'Europe assista à la journée de Castelfidardo où le nombre eut raison de la vaillance. A l'emploi des armes succéda aussitôt l'emploi des plébiscites, et comme celles du centre, les populations des nouveaux territoires dont on dépouillait le Saint-Siège votèrent la réunion au Piémont. Ce premier succès, prévu et désiré à Turin, fut donc rapidement obtenu, et le corps du général Cialdini pénétra dans le royaume de Naples. Pour détourner les redoutables complications qui pouvaient surgir d'une situation à la fois compliquée et alarmante, on jugea à Turin que le roi devait, en cette occasion, donner de sa personne; il vint se mettre à la tête de ses troupes; la résolution était habile, digne du ministre qui l'avait suggérée, digne du prince qui l'avait agréée. L'effet en fut immédiat; mis en présence du souverain, Garibaldi abdiqua entre ses mains; il se retira à Caprera. L'unité était consommée; et bientôt un parlement, nouvellement élu et comprenant les représentans de toutes les provinces réunies, devait proclamer Victor-Emmanuel roi d'Italie.

## IX

Le comte de Cavour n'était pas encore sorti de ces graves difficultés et déjà il en surgissait une nouvelle qu'il avait toujours redouté d'aborder. L'esprit provincial n'avait pas abdiqué devant l'élan patriotique qui avait envahi l'Italie entière. A Milan, à Florence, à Naples, on ne s'inclinait pas aisément devant la prépondérance de Turin. En cessant d'être Lombards, Toscans, Napolitains, les hommes du parti national ne se souciaient pas de devenir des Piémontais, et ils se demandaient quelle serait désormais la capitale du Royaume. Une seule ville pouvait faire taire ou concilier toutes ces rivalités. La question de Rome naquit ainsi de la constitution même de toutes les contrées en un État unique. Les groupes révolutionnaires l'avaient posée et résolue de tout temps : le siège du gouvernement italien, selon eux, devait être établi au Quirinal. Les esprits plus sensés les véritables initiateurs de l'émancipation de l'Italie, le comte de Cavour et tous ses collaborateurs, n'envisageaient les choses ni de si haut ni de si loin. Ne se payant pas de chimères, ils s'étaient tracé un pro-

gramme d'une réalisation possible, l'élargissant selon les circonstances. En gens pratiques, ils n'eurent d'autres visées d'abord que l'expulsion de l'Autriche, et plus tard, dès que les circonstances s'y prêtèrent, une agglomération nationale ou l'État unique. Ces opinions contradictoires se heurtèrent plus violemment à l'approche de la proclamation du royaume, et la question fut posée devant les Chambres par l'initiative parlementaire.

Ne pouvant se dérober, Cavour l'envisagea avec plus de témérité que de prudence. Il affirma les vœux qui, prétendait-il, étaient ceux de l'Italie entière, et il en accepta la solidarité, oublieux des doctrines qu'il avait partagées avec d'illustres publicistes et qu'il avait énergiquement défendues ; il n'hésita pas à déclarer toutefois que la solution intéressait d'autres nations et qu'il fallait laisser à l'avenir le soin de la préparer. Si peu disposé qu'il fût à se nourrir d'illusions, il s'était persuadé, il le disait du moins, qu'il ne serait pas impossible de déterminer le Saint-Siège à déposer son pouvoir temporel pour participer à l'érection d'un seul État en Italie, ayant son siège à Rome. Pour prix de ce sacrifice, il lui offrirait la liberté, l'usage entier et indépendant de son autorité religieuse dans le domaine des consciences sans limitation d'aucune sorte, sans aucune des entraves que stipulent les concordats, système qu'il a résumé dans une formule restée célèbre : « L'Église libre dans l'État libre. » — « Je garde l'espoir, a-t-il dit à l'un de ses confidens, d'amener peu à peu les prêtres les plus éclairés, les catholiques de bonne foi à accepter ma manière de voir. Peut-être pourrai-je signer, du haut du Capitole, une autre paix de religion, un traité qui aura pour l'avenir des sociétés humaines des conséquences bien autrement grandes que la paix de Westphalie. » Jamais un grand esprit n'est tombé dans une plus grande erreur et ne s'est plus complètement abusé. Mais il était de ces hommes qui, ayant foi dans leurs entreprises, ne doutent jamais du succès. Il faisait au surplus ses réserves. « Il faut, a-t-il dit dans le principal discours qu'il a prononcé à ce sujet, le 25 mars 1861, que nous allions à Rome, mais à deux conditions : que ce soit de concert avec la France et que la grande masse des catholiques ne voie pas, dans la réunion de Rome au reste de l'Italie, le signal de l'asservissement de l'Église. » — Et pour justifier la première de ces conditions, il rappelait les services que la France avait rendus à l'Italie, et les engagemens qui liaient l'empereur au Saint-Père, engagemens dont le gouvernement du roi avait reçu la confidence en sollicitant le concours de la France et qu'il était tenu, dès lors, de respecter. Cavour faisait allusion à ses entretiens de Plombières où l'empereur avait subordonné tout accord au maintien du Pape à Rome (voyez sa

lettre). On nous permettra de le dire : Cavour n'a pas abordé, dans cette discussion, le côté délicat et vulnérable de sa thèse. Il s'est abstenu de prévoir le cas d'un conflit entre le Saint-Siège et le gouvernement du roi réunis à Rome. Il aurait dû reconnaître, s'il avait envisagé pareille éventualité, que celui qui disposerait de la force serait en mesure de faire prévaloir sa volonté, et cet aveu eût renversé toute son argumentation, démontré le néant de son système de « l'Église libre dans l'État libre. » Plusieurs incidens survenus durant ces dernières années, notamment sous le ministère présidé par M. Crispi, l'ont surabondamment démontré. Il faut donc croire qu'en cette année 1861 Cavour, en donnant, par son langage, satisfaction à un sentiment qu'il redoutait de combattre, a eu surtout pour objet d'écarter ce calice de ses lèvres, et de laisser à ses successeurs le soin de résoudre ce grave problème, à la fois politique et religieux.

## X

Si tel a été réellement son désir, il n'a été que trop tôt satisfait. Cette discussion plusieurs fois reprise dans l'une et l'autre Chambre s'était terminée par le vote d'un ordre du jour agréé par le ministère au commencement d'avril; et le mois de mai n'était pas achevé quand Camille de Cavour fut atteint d'un mal qui devait le terrasser en quelques jours. Il ne fut pas longtemps à reconnaître la gravité de son état, et il annonça lui-même à son entourage qu'il touchait au terme de sa vie. Il tint conseil cependant dans sa chambre avec ses collègues; il travailla avec ses secrétaires; il reçut ses amis des temps orageux, Farini et Castelli; il les entretint des éventualités qui surgiraient après lui s'il succombait. Il essaya vainement de leur faire ses dernières confidences; la fièvre et le délire le rejetaient dans un trouble profond pendant lequel, d'une voix oppressée, en termes hachés, il évoquait le passé et sondait l'avenir de l'Italie. Dans une heure d'entière lucidité, il envisagea avec sérénité et en chrétien le trépas prochain. S'adressant à son domestique : « Martin, lui dit-il, il faut nous quitter; quand il sera temps, tu enverras appeler le Père Jacques, curé de la Madone-des-Anges, qui m'a promis de m'assister à mes derniers momens. » Cet instant suprême ne tarda pas à venir; les médecins en avertirent la famille, et la marquise Alfieri introduisit elle-même le Père Jacques auprès de son oncle. L'entretien entre l'homme de Dieu et le grand pécheur se prolongea pendant une demi-heure. Immédiatement après, le comte de Cavour demanda Farini : « Ma nièce, lui dit-il, m'a amené le Père Jacques; je dois me préparer au grand pas de l'éternité.

Je me suis confessé et j'ai reçu l'absolution ; plus tard je communierai. Je veux que l'on sache, que le bon peuple de Turin sache que je meurs en chrétien. »

Exactement renseigné, heure par heure, le roi s'acquitta du devoir que tout souverain remplit envers un premier ministre mourant à son service, quand la science a dit le dernier mot. Il arriva au palais Cavour sans se faire annoncer ; il s'approcha du malade et lui fit entendre quelques paroles affectueuses. Le comte le reconnut : « Ah! sire, lui répondit-il d'une voix éteinte, j'ai bien des choses à vous dire, mais je suis trop souffrant. » Fort émus l'un et l'autre, les deux interlocuteurs, qui avaient si longtemps et si activement conspiré ensemble, ne purent plus échanger, à cette heure dernière, qu'une longue pression de main et des regards attendris.

Les symptômes d'une fin imminente se multipliant, on avertit le Père Jacques ; en le revoyant, Cavour lui prit la main et lui dit : « Mon Père, mon Père, l'Église libre dans l'État libre. » Ce furent ses dernières paroles, assure-t-on. S'il les a réellement articulées, il faut penser que la haute conception qu'il s'était faite de la liberté le dominait encore pendant qu'il agonisait ; son esprit se serait éteint sans s'en détourner même au moment de paraître devant l'Éternel. Comme il l'avait annoncé à son ami Farini, il communia en présence de sa famille et de toute sa maison. « Quelques minutes après, a écrit la marquise Alfieri, deux faibles mouvemens de hoquet aussitôt réprimés nous apprirent que sans souffrance, sans agonie, il venait de rendre son âme à Dieu. » C'était le 6 mai ; une semaine avait suffi pour briser ce robuste lutteur, pour éteindre ce génie lumineux qui avait si puissamment brillé sur la scène du monde ; sans porter sur cette vie un jugement qui reste réservé aux futurs historiens de notre temps, nous nous permettrons de l'apprécier sommairement dans les conclusions que comporte cette étude.

Comte Benedetti.

# LA-HAUT

PREMIÈRE PARTIE

## I

Le train repartit, suivant le Rhône aux eaux brouillées, entre des marécages et des lignes de peupliers, vers le rétrécissement de la vallée qui paraît se fermer des quatre côtés. Le long du fleuve, des montagnes aux flancs boisés, aux sommets chauves, se rapprochent avec des airs de murailles, toujours dominées par la Dent de Morcles : bloc énorme, fendu de crevasses, strié de névés, hérissé de proéminences rocheuses qu'en cette fin d'après-midi les jeux étincelans du soleil coloraient de tons violens de pourpre, d'or et d'améthyste. Ainsi, jusqu'aux environs de Saint-Maurice, où le passage devient plus étroit encore, à peine suffisant pour laisser fuir le fleuve, la route et le chemin de fer, comme si d'un geste brusque les Alpes étranglaient la vallée pour la séparer du monde. De l'autre côté, cependant, du côté de Martigny, un élargissement des marécages dessine un triangle presque régulier. Puis les montagnes se rapprochent de nouveau, barrant la route, tandis qu'à l'horizon, par-dessus les cimes plus basses, le Grand et le Petit Combin emplissent un pan du ciel de leur double coupole de neige. Leur grandeur isolée, la monotonie de leur forme régulière, le froid éclat de leur glacier où la lumière semble mourir, répandent je ne sais quelle tristesse infinie sur cette petite station valaisane de Servièze, qui s'anime un instant au passage des trains pour redevenir aussitôt silencieuse, sous la garde écrasante du géant.

Julien Sterny s'était oublié sur le quai d'arrivée à contempler ce paysage inattendu. De plus près, les montagnes se faisaient

plus accueillantes : de grands arbres frais ombrageaient des sentiers le long des pentes; de clairs ruisseaux écumaient, s'argentaient, étincelaient en folles descentes; à main droite, une masse d'eau tombait d'un seul coup, en cascade épaisse et sonore. Julien remit son ticket à un employé en casquette de toile cirée et blouse bleue, fit quelques pas, se trouva devant la gare. Un autre voyageur, dont il avait déjà remarqué dans son wagon la carrure importante, serrait des mains qui l'accueillaient, gesticulait un moment, puis montait dans une petite voiture à roues basses qui l'emporta, suivi par les regards de tous les montagnards qui se trouvaient là, en deux ou trois groupes. C'étaient de solides gaillards, aux membres lourds, aux fortes ossatures, aux peaux tannées, qui remuaient avec lenteur, comme si leurs mouvemens eussent été gênés sur le sol plat. Quelques-uns finirent par remarquer Sterny, qui ne savait que faire, et le dévisagèrent à distance, avec un mélange de méfiance, de bonhomie et de timidité. A la fin, l'un d'entre eux, qu'à sa casquette galonnée on reconnaissait pour un portier d'hôtel, l'aborda :

— Grand hôtel de la Cascade, monsieur?

Un autre aussitôt s'avança :

— Hôtel du Combin?

Puis un troisième :

— Monsieur monte à Vionnay, peut-être?

Un autre encore :

— Ou à Vallanches?

— Oui, c'est cela, à Vallanches, dit Sterny.

— Alors, Monsieur veut une voiture?

Quoique renseigné sur la route, Julien demanda :

— Combien de temps pour la montée?

— Une heure et demie.

C'était exactement ce que lui avait dit, à Interlaken, le peintre Georges Croissy, auquel il devait de se trouver là, loin des stations célèbres, dans ce coin ignoré du Bas Valais. La distance ne l'effraya pas :

— Je monterai à pied, dit-il.

L'homme qui avait parlé le premier de Vallanches demanda, — les autres s'étant effacés :

— Et les bagages?

— Ma malle arrivera plus tard. Pour cette valise, un porteur suffira. Voulez-vous vous en charger?

— Je veux bien.

— Combien, pour cela?

L'homme se gratta l'oreille, regarda ses camarades qui se désintéressaient de la scène, finit par répondre :

— Le tarif, c'est trois francs.

— Entendu.

Aussitôt, il prit la valise, la soupesa, et, la jugeant trop légère pour qu'un crochet fût nécessaire, la plaça sur sa tête, d'un geste sûr qui d'emblée trouva l'équilibre.

— Voilà! fit-il.

Sans plus rien dire, il se mit en marche, abattant la distance à larges enjambées, droit et tranquille sous son fardeau.

Sterny suivait d'un pas différent, d'un mauvais pas de citadin habitué à circuler parmi les foules, sur l'asphalte. Jeune encore, — il atteignait tout au plus la trentaine, — long, svelte, robuste malgré sa minceur, il avait une fine tête aux traits nets, bien accentués, le front droit, le nez mince, un teint de roux, des cheveux très blonds, une barbe légère, aux tons plus fauves, qui semblait mousser autour de son menton, de clairs yeux à reflets d'acier, d'une mobilité inquiète, qui cherchaient toujours, ne se fixaient jamais, se voilaient souvent. — Le chemin filait à plat, coupant les prés marécageux où pointaient les mouchets argentés des linaigrettes, traversait une partie du village de Servièze, puis, bifurquant à angle droit, conduisait en quelques centaines de pas au pied de la montagne, qu'il gravissait en lacets par une gorge étroite, longeant ou traversant un ruisseau tout en cascades.

— C'est par là qu'on passe? demanda Julien à son compagnon.

— Oui, monsieur; Vallanches est là-haut!

Sterny s'arrêta pour regarder en l'air, étonné de l'ascension qu'il allait entreprendre.

— Le chemin est bon? demanda-t-il encore.

— Oh! bien sûr, c'est une route à chars.

Cela l'intéressait. Et depuis l'horrible drame, c'était la première fois que l'aspect du monde extérieur distrayait sa pensée. En vain avait-il cherché les sites célèbres de ce pays, pourtant le sien, qu'il connaissait si peu, erré par les chemins de fer de l'Oberland ou les bateaux du lac de Lucerne, stationné devant les points de vue fameux, écouté les sonneries du cor des Alpes ou les *iodlers* des pâtres de louage qui guettent les convois aux abords des hôtels, partout le souvenir implacable le suivait; partout il retrouvait la tache sanglante imprimée sur sa vie; partout il se reprenait à observer les symptômes de son mal mystérieux : insomnie, douleurs lancinantes, lassitude infinie des membres, tristesse surtout, tristesse noire qui l'enveloppait d'un voile de ténèbres,

endeuillait sous ses yeux les foules gaies ou les paysages sereins, le harcelait d'affreuses idées, terriblement précises dans leur irréalité, — mal que les médecins, jusqu'alors impuissans à le combattre, définissaient : « une crise de neurasthénie aiguë, provoquée par une émotion violente et entretenue par de persistantes préoccupations. »

En voyageant seul, pour fuir le mal, il y pensait sans cesse. Un jour que l'obsession le forçait d'en parler à n'importe qui, il avait causé plus familièrement avec Georges Croissy, son voisin de table à l'hôtel de la Jungfrau. Dévoilant un rien de sa souffrance à cet inconnu, qui voulut bien lui faire l'aumône d'un peu d'attention, il dit :

— ... Je sais ce qu'il me faudrait : du silence, de la tranquillité, de la simplicité, des choses reposantes et saines, enfin. Je croyais les trouver ici; mais ces hôtels sont bruyans, ces touristes insipides, c'est un va-et-vient de caravansérail, un insupportable brouhaha...

Alors le peintre, avec un intérêt sympathique :

— Pour trouver cela, mon cher, renoncez d'abord à la Suisse des étrangers, où vous vous êtes fourvoyé. Allez chercher l'autre, la vraie, la Suisse des villages alpestres qui ont conservé leur vraie vie, près des pâturages qu'on ne montre pas, mais où l'on fait du beurre et du fromage pour de bon. Vous devez la connaître, cette Suisse-là : n'êtes-vous pas du pays?

— Il y a si longtemps que je l'ai quitté! D'ailleurs, je n'ai jamais vu la montagne. Mes souvenirs de jeunesse tiennent à Lausanne, où j'ai fait mes premières études, il y a quelque quinze ans de cela. Depuis, je n'y suis jamais revenu.

— Eh bien, je vais vous renseigner : allez à Vallanches.

— Vallanches?...

— ... Un village encore inconnu, un des derniers : un lieu de concorde et de paix, habité par de braves gens familiers, un centre d'excursions que les alpinistes apprécient à son prix, une de ces retraites comme on en rêve pour aimer et pour mourir. C'est en Valais, dans une des vallées latérales qui descendent des hautes Alpes au Rhône. Allez-y : je vous rejoindrai dans un mois; car j'adore ce coin perdu du monde; j'y vais chaque année; ma saison ne serait pas complète si je n'y passais au moins quelques jours.

Croissy s'animait, les yeux brillans; l'accent légèrement ironique de sa voix se faisait attendri. A la prière de Julien, il lui traça un plan de route, par la Grimsel et la Furka. En sorte que Sterny arrivait après deux jours de voyage en diligence à travers

un désert tragique de cimes rocheuses, entassées par les convulsions de la terre en des temps fabuleux, le long du fleuve qui descend de son glacier et roule vers la plaine ses eaux grossies de torrens et d'avalanches. Sa pensée, fatiguée par la rapide succession des aspects entrevus, s'en retournait à Interlaken, auprès de cet homme laborieux, épris de son art, amoureux de ses montagnes; et il songeait : « Heureux ceux qui ont un intérêt dans la vie, et ne la gâchent pas comme j'ai jusqu'à présent gâché la mienne! Heureux ceux qui aiment le pays où le sort les a fait naître, ceux qui ne le quittent pas, ceux qui vieillissent parmi les paysages qu'ont réfléchis leurs yeux d'enfant! Heureux ceux qui s'absorbent dans ce qu'ils voient, ceux qui jouissent de la beauté du ciel ou de la bonté de l'heure présente, — ceux qui n'ont pas devant les yeux un voile noir ensanglanté!... »

Comme il revenait ainsi à son idée fixe, il s'aperçut soudain que la route montait plus fort, sous des châtaigniers dont les fines fleurs en aiguille jaunissaient déjà. Son pas irrégulier était trop rapide. Il s'essoufflait. Il ne put s'empêcher de murmurer, en s'arrêtant pour reprendre haleine :

— C'est raide!

Son compagnon, en le regardant avec une nuance de mépris que tempérait une expression de bonté indulgente, répondit :

— Eh bien, allons plus doucement!

Il ralentit son pas, sans que Julien parvînt à régulariser le sien.

Les lacets zigzaguaient toujours le long du même courant d'eau. Mais les châtaigniers au tronc épais, aux rameaux réguliers chargés de feuilles claires, devinrent plus rares : des noyers les remplacèrent, plus sveltes, plus tourmentés, quelques-uns s'élançant dans un geste de passion, tendant vers la route leurs longues branches comme des bras ouverts. Sous leur ombre s'épanouissaient de lourdes campanules aux pâles corolles poilues ou des cloches frêles de fines digitales, tandis que le rouge vif des petites fraises mûres luisait parmi les fougères, les herbes, les mousses. Un instant, Sterny avait pu croire que le vert du feuillage qui caressait ses yeux, l'eau du ruisseau dont le chant le berçait, la bienfaisante fatigue de la marche triompheraient de sa hantise. Mais non! voici que, comme il cessait de regarder les formes des noyers ou les découpures des fougères, il revécut, dans un éclair d'angoisse, la scène inoubliable : il entendit siffler les balles, dont une l'éraflait, tandis qu'une autre atteignait la femme en plein cœur; il reconnut le regard des yeux révulsés qui se fixèrent une seconde sur lui, avant de s'éteindre, dans

une indicible expression d'épouvante. L'hallucination fut si forte, qu'il s'arrêta, chancelant, près de défaillir. Puis, l'image se dissipa, aussi vite qu'elle s'était formée. Il respira, comme au sortir d'un affreux cauchemar : la seule chose réelle, c'est que le paysage lui souriait de sa fraîcheur et de sa grâce, et que son porteur l'observait, d'un air à peine malicieux qui allait de l'étonnement à la compassion.

— Nous allons encore trop vite, dit le montagnard. Est-ce que Monsieur veut s'arrêter ?

Julien refusa du geste, et marcha. Il ne voyait plus le meurtrier qui croisait les bras dans un geste de résolution, le cadavre, crachant son sang par les trous de trois balles, la tête livide de la morte, les figures effarées des survenans ; mais pour la millième fois, son cerveau, qui s'épuisait à broyer la même matière, reprenait sa vaine besogne.

Pourquoi *cela* m'est-il arrivé à moi, justement *à moi?* Des foules de jeunes gens vivent comme j'ai vécu, prennent les femmes des autres, les aiment ou s'en amusent : elles ne meurent pas, sous leurs yeux, *ainsi*. De telles catastrophes ne surviennent que dans les mélodrames. Pourquoi donc moi, moi seul, en ai-je une dans ma vie, une qui n'est pas un mauvais rêve, — réelle, certaine, dont les moindres détails se sont photographiés dans mes yeux? Pourquoi ne puis-je l'oublier, tandis que d'autres l'oublieraient, peut-être? Pourquoi est-ce que je sens en moi *quelque chose* qui me condamne à traîner éternellement le regret de cette femme comme si je l'avais aimée, le remords de ce crime comme si je l'avais commis? une malédiction qui me poursuit, un arrêt qui me défend de vivre *comme si cela n'avait pas été*, de jouir librement de l'air, de la lumière, de la sérénité des choses, des biens dont tout homme peut réclamer sa part? Oui, pourquoi, pourquoi?...

Ainsi, il s'enfonça de nouveau dans cette série de questions insolubles qui, depuis plus de trois mois, le harcelaient comme des mouches malignes ou le ballottaient comme une mer irritée ; et d'autres images, moins nettes, moins affolantes, traversèrent sa mémoire : la cour d'assises, les juges, les avocats, le meurtrier entre deux gendarmes, la foule houleuse et tendue murmurant à son entrée : « C'est lui, c'est l'amant! » Il entendit les murmures qui s'élevaient à chacune de ses réponses, — comme s'il était le dernier des misérables pour avoir fait ce que tant d'autres font, — et les bravos qui éclatèrent quand le chef du jury rapporta en faveur du meurtrier un verdict d'acquittement. Et il se vit lui-même, comme s'il eût été son double, s'éloignant,

seul, s'enfuyant par les rues comme une bête traquée disparaît dans les fourrés, étant peut-être le vrai coupable, — étant en tous cas le vrai puni. Oh! l'injuste destinée, incompréhensible, qui le poussait à la folie, parce qu'une horrible aventure avait arrêté sa vie, ébranlé ses nerfs, secoué son cerveau!

Comme il avait inconsciemment pressé le pas sous l'aiguillon de ces pensées, le souffle lui manqua de nouveau. Il haletait. Il dit d'une voix faible :

— Reposons-nous un peu!

En même temps il se laissa tomber au bord du ruisseau, épongea son front trempé de sueur, le rafraîchit avec son mouchoir mouillé dans l'eau froide; puis, quand les battemens de son cœur et de ses artères se furent calmés, il se releva, en demandant :

— Avons-nous fait la moitié du chemin?

Son porteur qui attendait, debout, campé sur ses jambes vigoureuses, désigna de la main, deux ou trois lacets plus haut, une croix de bois dressée sur un roc, et répondit, le bras tendu :

— La moitié, c'est là!

Ils firent quelques pas. Honteux d'avoir trahi sa lassitude, Sterny cherchait à s'en excuser :

— Il fait si chaud! dit-il.

Pourtant, l'ombre du soir s'amassait au fond de la vallée et gravissait déjà la montagne. Le porteur ne répondant rien, Sterny n'insista pas; mais au bout d'un moment, il demanda, pour parler :

— Vous êtes de Servièze?

L'homme répondit :

— Non. Je suis des Crêtes.

— Des Crêtes? Où est cela?

— Tout près de Vallanches, au-dessus.

Il hésitait à en dire davantage. Il finit pourtant par ajouter, comme à regret et seulement parce qu'après tout ce mauvais marcheur dont il portait la valise ferait peut-être des courses plus tard :

— Je suis guide.

Aussitôt, Sterny s'intéressa davantage à lui. Il l'avait encore à peine regardé : il remarqua la vigueur tranquille de ses membres robustes, sa forte tête plantée sur un col de lutteur, le jeu souple de ses muscles, le dessin régulier de son visage hâlé, que relevait une moustache brune, aux poils rudes, l'expression de sereine bonté que prenaient volontiers ses yeux gris, très beaux.

— Ah! vous êtes guide, reprit Julien. Comment donc se fait-il que vous vous soyez chargé de mes bagages?

— On fait ce qu'on peut, monsieur. On n'a pas encore beaucoup de courses.

— Vous en faites souvent?

— Autant que je peux!

— Tous les jours?

— Deux ou trois par semaine. Ça dépend.

— Comment vous appelez-vous?

— Cascatey, César.

Sterny s'essoufflait trop pour continuer la conversation, d'autant plus que le chemin se faisait plus ardu, poudré de la fine poussière des ardoises qu'on descend sur de petits chars à roues basses, comme il venait justement d'en passer un. La région des noyers finissait à son tour. Maintenant, c'étaient des sapins qui plantaient leurs longues racines quêteuses parmi des écroulemens de roches, dressant leurs troncs parfois si dépouillés de branches du côté du vent, qu'ils éveillent l'idée de grands vieillards maigres, robustes et chauves, que la vie aurait sans cesse tenus ployés sous la même épreuve. Dans la forêt plus épaisse, les fleurs étaient plus rares; mais les fougères foisonnaient, les bruyères, les myrtilles, entre les roches séculaires apportées ou polies par les vagues des glaciers préhistoriques. Bien que plus courts, les lacets semblaient interminables aux pieds fatigués de Sterny, que la honte de paraître faible empêchait pourtant de demander une nouvelle halte. Soudain, Cascatey s'arrêta, se retourna, et dit, en étendant la main dans son geste familier :

— Maintenant, regardez la plaine; ensuite, vous ne la verrez plus.

Au coude de la route, les sapins s'écartaient, ouvrant comme une fenêtre sur la vallée, étroite, diminuée, réduite aux proportions d'un minuscule coin vert dans l'étranglement des montagnes. Des marais, des prés fauchés, des bouquets d'arbres, des champs de blé jaunissans nuançaient sa surface unie, que morcelaient des routes blanches et planes, dont une rejoignait le ruban gris du Rhône. Du bord opposé du fleuve s'élevaient des parois presque perpendiculaires, à la base aride, aux sommets verdoyans encore baignés de soleil, dont les flancs portaient, égrenés, suspendus, quelques chalets de bois, muets et inanimés, d'une tristesse somnolente sous la lumière. Paisible, fraîche, monotone et fertile, la vallée fuyait ainsi vers les villes invisibles qui l'attendent plus loin, au sortir de ses défilés. Et Julien songea presque gaiement que, pendant un temps, il ne saurait plus rien de ce

monde éloigné auquel seul à cette heure le rattachaient les voies de ce ruban de terre qui allait disparaître. Nous sommes ainsi faits, que nous oublions volontiers le drame aussitôt que change le décor. Assujetties aux choses, nos âmes en subissent les mystérieuses suggestions. C'est pour cela sans doute qu'en tournant le dos à cette dernière apparition de la plaine après l'avoir un instant contemplée, Sterny put croire qu'elle s'évanouissait avec le cortège maudit de ses souvenirs, dont aucune image cruelle ne le poursuivrait là-haut : il se remit en marche d'un pas plus rapide, comme s'il venait de s'alléger d'un lourd fardeau, qui roulait peut-être, invisible, le long des pentes, à travers les sapins, les noyers, les châtaigniers, jusqu'au fleuve.

La forêt cessa. Une clairière s'ouvrit. Des champs attendaient la faux, semés de boutons d'or, de marguerites, de reines-des-prés dont les hautes tiges fleuries se balançaient sur l'herbe mûre. A droite, en pente vive, grimpaient des éboulis d'ardoise, jusqu'à une lignée de chalets groupés autour d'une maison blanche. A gauche, par delà les prés, moutonnaient des roches moussues, pareilles à des vagues de pierre; puis les sapins et les mélèzes reprenaient. Au bord du chemin, déjà moins rapide, une cabane portait cette enseigne, en grosses lettres gauchement dessinées :

VIN. BIÈRE. LAIT FRAIS.

Une voiture attendait devant le seuil : celle qui avait si bruyamment quitté la gare de Servièze. Comme César et Sterny approchaient, ils virent le personnage de tout à l'heure sortir de la cabane, avec son cocher et deux compagnons, remonter dans le char en gesticulant toujours, tandis qu'un petit homme, son chapeau de paille à la main, se confondait en révérences.

— Voulez-vous vous rafraîchir avant d'arriver? demanda Julien à son porteur.

Cascatey répondit, sans montrer aucun empressement :

— Comme vous voudrez!

Le petit homme, resté debout sur la porte, s'effaça pour les faire entrer. Avec son teint olivâtre, son front bombé, son nez écaché, ses lèvres minces, ses cheveux plats très noirs, il semblait d'une autre race que le guide, auquel il se mit pourtant à parler en patois, après avoir salué l'étranger. Julien commanda de la bière, que le petit cabaretier apporta sans aucune hâte, avec de lents mouvemens d'ours paresseux. Ils trinquèrent.

— Qu'est-ce que c'est donc que cet homme qui était là, tout à l'heure? demanda Julien.

Les deux paysans se regardèrent; puis, le cabaretier précisa :

— Celui qui est reparti en voiture?

— Oui.

— C'est M. de Rarogne, dit le guide.

Sans daigner s'expliquer davantage, il se tourna vers le cabaretier, et lui demanda :

— Est-ce qu'il est resté longtemps là, Nanthelme?

— Un bon quart d'heure, au moins.

— Est-ce qu'il a dit quelque chose?

— Il a dit que mon vin était fameux.

— C'est tout?

— Il causait avec Frédéric-Élie et le Président.

— Tu n'as pas écouté?

— Un peu.

Nanthelme était venu s'asseoir familièrement à côté de ses cliens. Il secoua la tête, fit une espèce de moue dédaigneuse, et dit :

— Tout ça, c'est des histoires que je ne veux pas savoir. On verra ce qu'on verra, voilà tout! Et je dis que c'est un malheur qu'il vienne par ici.

César rit avec malice, en clignant de l'œil :

— Ça n'empêche pas, fit-il, que tu es tout content qu'il ait trouvé ton vin bon!

— Bien sûr, dit Nanthelme. Ces choses-là, ça fait toujours plaisir, d'où que ça vienne!

La bouteille était bue. Julien se leva. Ils saluèrent le petit cabaretier, et se remirent en marche. Julien demanda :

— Qu'est-ce que c'est que cet homme?

— Nanthelme Testaz? répondit le guide; c'est une espèce d'original. Il a voyagé, il a été en Amérique, il a fait le bûcheron au Colorado. Sans doute qu'il a gagné un peu d'argent, par là-bas. Mais il dit comme ça qu'il ne veut plus quitter le pays, que partout ailleurs il s'ennuie.

— Je pensais à l'autre, dit Julien. Celui que vous appelez M. de Rarogne?

— Vous n'avez jamais entendu parler de lui?

— Non.

— C'est lui qui a le *Grand-Hôtel de Lestral*, et les hôtels qui sont autour. Et il en a aussi à Louèche, des hôtels, à Zermatt, à Saxon, dans tout le Valais, quoi!

— Il est donc très riche?

— Bien sûr, qu'il est riche!

Cascatey ne tenait évidemment pas à renseigner son compagnon sur M. de Rarogne : aussi, comme un nouveau groupe de maisons apparaissait sur la droite, au-dessus des ardoisières, il

en prit prétexte pour changer de conversation : il le montra en étendant la main, et dit :

— Ça, c'est les Crêtes. C'est là que je demeure. Ce chalet qui s'avance, avec un cerisier au jardin, c'est le mien !

Il y avait un rien d'orgueil dans l'ampleur de son geste, dans la vibration de sa voix : le contentement légitime du travailleur économe qui, devant la maison qu'il a bâtie, la cheminée qui fume pour lui, le coin de terre où poussent ses légumes, pense aux soucis des mauvais jours passés.

— C'est un beau chalet, dit Julien.

En effet, le chalet avait bon air, tout battant neuf, mi-partie en pierre et en bois, avec des volets gris, des rideaux derrière les vitres, une galerie ajourée qui longeait le premier étage. Satisfait de l'éloge, César reprit :

— En été, je le loue à des étrangers.

— Et vous, pendant ce temps, où logez-vous ?

— On s'arrange toujours !

Après un silence, César ajouta :

— Cette année, j'ai loué à Charles Gay.

— Charles Gay ?...

— Vous ne savez pas qui c'est ?

— Non.

Cette fois, le regard de Cascatey devint tout à fait méprisant : son voyageur ne connaissait pas Rarogne, ne connaissait pas Charles Gay, ne connaissait rien de rien. Condescendant, il expliqua :

— Charles Gay, le conseiller fédéral. Celui qui est vice-président de la Confédération, cette année.

— Ah ! diable ! fit Julien. Sans indiscrétion, combien louez-vous votre chalet à un si grand personnage ?

— Trois cents francs pour la saison.

— Ça n'est pas cher !

Cette réflexion étonna le guide et mit en travail son esprit un peu lent. Il la rumina pendant une centaine de pas, et reprit :

— ... Bien sûr, que ça n'est pas cher. Mais, vous savez, ici, l'argent, ça n'est pas comme à la ville.

Il se tut de nouveau, réfléchit encore, et ajouta, quelques pas plus loin :

— Plus tard, on augmentera les prix !

Jusqu'alors désert, le chemin s'animait aux approches du village. Une petite voiture vide, à roues basses, passa, le cocher en blouse bleue à côté du cheval. Puis, traînés par des ânes pelés et vaillans, deux chars plats chargés d'ardoises. En groupes de

trois ou quatre, hommes, femmes et enfans, des paysans dévalèrent par les sentiers, le long des pentes, pour rejoindre la grande route : quelques-uns portaient leurs outils sur l'épaule; la plupart, d'énormes charges de foin, nouées dans des draps, placées en équilibre sur leur tête, et soutenues par leurs bras levés. Leurs cous ployaient, leurs échines ployaient, leurs genoux ployaient; on apercevait à peine, sous les fardeaux, leurs visages congestionnés et suans.

— Les femmes aussi, les enfans ! s'écria Sterny.

— Il faut bien que tout le monde s'en mêle, dit César.

Toujours par condescendance pour l'ignorance de son voyageur, il ajouta :

— Vous comprenez, ici, on fait tout à dos d'hommes.

Et la charge d'un grand gaillard à barbe grise, qui montrait, par sa chemise entr'ouverte, une poitrine velue, luisante de transpiration, lui arracha ce cri :

— Balthazar ! cré nom ! il n'y a encore que lui pour porter des « voyages » comme ça !

A ce moment, Julien, dont l'œil commençait à distinguer les détails, perçut le morcellement de ces pentes vertes qui d'abord ne semblaient qu'une vaste prairie en talus : c'étaient de petits champs juchés les uns par-dessus les autres, étroitement mesurés, d'accès difficile ; aussi haut que le regard pouvait les suivre, jusqu'à la lisière noire de la forêt, ils montaient en étages, interrompus de-ci de-là par des éboulis ou des rocailles, si mesquins parfois, que les brins d'herbe, les grappes d'avoine ou les épis devaient y pousser un à un, comme des fleurs rares dans les corbeilles d'un jardin de choix. Ces champs minuscules trahissaient l'avarice d'un sol qu'il avait fallu conquérir sur les schistes stériles ou créer par lambeaux, d'un sol que le labeur des hommes avait arraché bribe à bribe à la nature, à mesure qu'augmentaient les familles, que poussaient les générations. Et l'on songeait à tous les « voyages » qui, d'un bout de l'année à l'autre, montaient et descendaient les sentiers ardus, à toutes les échines de femmes qui se cassaient à cette besogne, à tous les pieds d'enfans qui se meurtrissaient sur les cailloux.

— Vous avez une dure existence, dit Julien.

César tourna vers lui sa belle tête, qui se mouvait librement sous la valise, et répondit :

— Dure ? Pas tant !...

Il ne donna pas d'autres explications : alors, sans toutefois formuler l'idée encore vague qui s'esquissait au fond de lui, Julien pressentit qu'aucun travail n'est pénible quand il est normal et

sain, quand il se poursuit au grand air libre dans le jeu des muscles et des poumons solides, quand il se transforme en blés mûrs ou en herbes grasses, remplit les granges pour l'hiver, marque la glorieuse victoire que les plus humbles parmi les hommes remportent au jour le jour sur la parcimonie de la terre.

Tout à coup, la montée cessa, la route tourna, le village apparut. C'étaient de vieux chalets de bois, aux toits couverts d'ardoises irrégulières, brunis, tannés par les années, serrés les uns contre les autres, comme pour se prêter un appui mutuel, autour du clocher de la grande église en grisaille qui semblait les rallier, les observer, veiller sur eux. Derrière le fouillis des maisons dont les cheminées fumaient, tassés parmi les champs qui déroulaient de nouveau leur verdure coupée de rochers, d'autres chalets apparaissaient encore, isolés ou par petits groupes, pareils à des traînards qui n'ont pu rejoindre le troupeau. Des silhouettes de montagnes fermaient le paysage: les unes, des deux côtés de la vallée, massives, remplissant lourdement un coin de l'espace; les autres, dans le fond, d'une élégance infinie, montant vers le ciel en lignes pures, avec des grâces d'acanthe, ou de fines découpures aussi légères que celles du vent dans les nuages.

Julien s'arrêta, les yeux ravis.

— Ce sont de hautes montagnes? demanda-t-il.

— Ça? non, répondit Cascatey. C'est des montagnes à vaches. Les hautes, elles sont par là derrière; on ne les voit pas.

— Comment s'appellent-elles, celles-ci?

Le guide, évidemment dédaigneux de ces sommets sans fastes que méprisent les alpinistes, les nomma pourtant:

— Ici, à droite, c'est le Scex de Belle. En face, ces deux pointes, on les appelle la Pernelle et la Dent de Mannery. Au fond, celle où il y a du soleil au sommet, c'est la Dent-Rouge. A gauche, ces trois cimes rondes, de l'autre côté de la Thôse, — car c'est la Thôse qui coule là-bas, — eh bien, c'est la Matze. Voilà!

Ils entrèrent dans le village, dissimulé dans un creux du terrain, qui s'ouvre par une place triangulaire d'où filent à travers l'enchevêtrement des chalets de tortueuses ruelles, pareilles aux rides d'une main très vieille. D'un côté, l'église en profil, un peu sur la hauteur, avec son grand mur blanc que trouent deux fenêtres en ogive, et, dans un renfoncement, son porche à colonnes de bois qui s'ouvre sur le cimetière; la maison de commune, plus neuve, plus blanche, la porte-fenêtre de son premier étage donnant sur un balcon de fer; deux grands chalets, très vieux, tout bruns, dont le bel aspect raconte une longue série de générations laborieuses et récompensées. En face, les deux hôtels ri-

vaux, séparés par une ruelle, construits en biais, de telle sorte qu'ils semblent se tourner le dos: le *Grand Hôtel de la Dent-Grise*, d'aspect moderne, avec une enseigne en lettres jaunes suspendue à son balcon, et *le Chamois*, formé de deux maisons irrégulières réunies par un artifice de maçonnerie et recouvertes du même crépi. Une échoppe de cordonnier et deux ou trois chalets, très humbles, ceux-là, aux portes basses, aux parcimonieuses fenêtres à trois petits carreaux, ferment la place. Devant la maison de commune, deux troncs d'arbres évidés, abrités par un toit d'ardoises, servent de fontaine, de lavoir, d'abreuvoir. Il y a tout un passé qui flotte autour de ces anciennes bâtisses, qui les marque de son caractère d'austère vaillance, de probité tranquille, de silence laborieux; et elles s'harmonisent si bien avec le paysage, qu'elles semblent à peine œuvres des hommes: on les croirait là depuis toujours, apportées et oubliées, comme les roches arrondies, par les vagues lentes de l'antique glacier disparu.

— A quel hôtel faut-il aller? demanda le guide.

— Au *Chamois*.

Justement, l'hôtesse apparaissait sur le seuil: encore jeune, elle avait un visage paisible, un peu triste, de beaux yeux bruns, limpides, des cheveux bruns lissés en bandeaux sur le front, nattés et roulés en « chou » derrière la tête. Elle portait une robe de demi-deuil, noire à pois blancs, et un tablier noir. Deux fillettes d'une dizaine d'années, qu'à leur extrême ressemblance on devinait jumelles, se tenaient à ses côtés, toutes câlines, En voyant approcher Julien, elle lui adressa un gentil sourire, échangea deux phrases en patois avec Cascatey, appela une bonne et lui dit :

— Vous conduirez Monsieur au numéro 16.

Tout cela posément, avec une lenteur sereine qui révélait une parfaite sûreté de soi-même. Elle dit encore :

— La chambre est au second, monsieur. Elle donne sur la place. J'espère bien qu'elle vous plaira.

N'ayant point l'habitude de la marche, Sterny se sentait exténué de sa course, les membres rompus, le corps enfiévré. Il se laissa tomber dans son unique fauteuil, où il demeura un moment sans pensée, à jouir confusément de sa fatigue et de son repos. La cloche du dîner le remit debout. Il s'approcha de la fenêtre : par les étroites ruelles, des étrangers, — ses futurs compagnons de table, — débouchaient sur la place. C'étaient des femmes en toilettes simples, des hommes en chemises de flanelle avec des cordons de couleur en guise de cravates. Il tâcha d'exa-

miner les figures : elles lui parurent insignifiantes ou vulgaires. Alors, il fut repris de l'incurable tristesse dont les distractions de la montée avaient un instant allégé le poids :

« Ici aussi, songea-t-il, je serai seul! »

Une autre pensée vint corriger l'amertume de cette réflexion :

« Mais du moins, personne ne connaîtra mon histoire. »

Par delà les maisons qui fermaient la place, la Matze allongeait sa longue muraille hérissée de sapins. Ses trois têtes rondes s'assombrissaient dans le crépuscule. Elle semblait si proche, qu'en la regardant Julien éprouva tout à coup une douloureuse impression d'étouffement, comme si la massive montagne eût ajouté son poids à celui qui déjà l'oppressait. L'aspiration vague et folle qu'il connaissait bien, sa nostalgie de l'ailleurs, le saisit avec violence. Il s'écria, à haute voix :

— Non, non, je ne resterai pas ici!

Partir encore, pour aller où? Les spectacles du monde peuvent changer, mais non les yeux qui les contemplent ni les âmes qui les réfléchissent.

« Où que j'aille, ne serai-je pas avec moi? »

Ainsi évoqué, ce *Moi*, éternel compagnon maussade, — presque un ennemi, — lui apparut soudain sous ses plus fâcheux aspects. Il le vit comme avec des yeux indépendans. Il le jugea : un être inutile, oisif, fastidieux, sachant trop de choses qu'il vaut mieux ignorer, ayant vécu trop vite d'une vie dont le dégoût lui montait aux lèvres. Avant la tragique secousse qui l'avait brusquement éclairé, il végétait, inconscient de sa misère, occupé quelques heures par ses fonctions à peu près illusoires au contentieux d'un grand établissement de crédit, le reste du temps par ses plaisirs : le monde, le sport, le cercle, les courses, la « fête. » Les jours passaient, les saisons, les années : il suivait sa pente, sans jamais prendre la mesure de son cœur, sans peser ses futiles pensées. Et voici qu'à présent il se connaissait, avec ses instincts secrets, sa boue intérieure, sans plus pouvoir s'ignorer ni se fuir. C'était bien là son mal, le vrai, celui que les médecins, — ces ignares, — dénommaient « neurasthénie aiguë », le mal qui le chassait depuis trois mois de lieux en lieux, dont les drogues ni les douches n'auraient jamais raison.

Les étrangers disparurent dans la salle à manger d'où sortit, par les fenêtres ouvertes, un vague brouhaha de conversations et de fourchettes. Des groupes nouveaux se formèrent sur la place. Des paquets de linge posés sur leurs têtes qui tout à l'heure ployaient sous la charge du foin, des gamins cramponnés à leurs jupes, les femmes s'installèrent au lavoir, à genoux

devant l'eau claire, montrant leurs bas et leurs sabots : elles babillaient fort, dominant de leurs voix le clapotis des battoirs sur le linge humide, pendant que leurs marmots barbotaient autour de la fontaine. On amena des vaches à l'abreuvoir; puis un mulet, qui se roula dans la poussière avec des grognemens de plaisir. Deux ou trois vieillards, en vieux brostous de laine, traversèrent la place en s'appuyant sur des cannes, pour aller s'aligner sur un banc, appuyé au mur du cimetière, où ils restèrent silencieux, à ruminer ensemble des choses très anciennes. Des hommes en blouses ou en bras de chemise s'installèrent à la lignée sur une poutre, devant l'échoppe du cordonnier : à longs intervalles, ils échangeaient des propos que soulignaient leurs gestes graves, et demeuraient au repos, la pipe à la bouche, silencieux comme le soir solennel dont les ombres envahissaient la vallée. Soudain, un vacarme de clochettes, de piétinemens, de bêlemens, ébranla l'air : c'étaient les chèvres qui redescendaient des hauteurs, folles encore des bonnes herbes broutées aux flancs des précipices, agitant leurs petites queues frétillantes et leurs drôles de barbiches. Aussitôt des enfans se précipitèrent en criant hors de l'hôtel, pour leur offrir du pain. Ce fut un rapide tumulte. Puis elles se dispersèrent, pressées d'offrir leurs mamelles gonflées aux femmes qui les attendaient devant les portes des étables. Les laveuses ne cessèrent point de battre leur linge, les hommes fumaient toujours leurs pipes recourbées, les silhouettes s'effaçaient dans le crépuscule. Alors, Julien entendit chanter dans sa mémoire, sur leur musique chargée de regrets infinis, ces deux vers d'un *lied* que Paris avait fredonné tout l'hiver :

Mon Dieu, mon Dieu, la vie est là,
Simple et tranquille...

Il les répéta plusieurs fois, comme pour s'imprégner de leur intime nostalgie, en les appliquant au spectacle qui se déroulait sous ses yeux. Que ces gens étaient paisibles! laborieuses ménagères qui prolongent la journée pour assurer la propreté du lit, vigoureux ouvriers qui jouissent d'un repos bien gagné en savourant la fumée de leur grossier tabac! Quel bon sommeil allait verser sur eux la nuit fraîche et sereine! Comme ils se réveilleraient dispos à l'aube, pour reprendre le travail bienfaisant dont ils se délasseraient demain soir, assis au même endroit, comme ils s'en délassaient aujourd'hui! Ah! s'il pouvait se perdre, se noyer dans cette simple vie! Et qui sait? Peut-être que, peu à peu, elle l'envelopperait comme la nuit immense et belle en-

veloppait le village avec les montagnes, peut-être qu'il se fondrait dans ces choses jusqu'à n'être plus qu'un atome du paysage, peut-être que son âme triompherait enfin de sa propre tyrannie pour se mêler, meilleure et plus pure, à ces âmes si différentes, — peut-être que ces hommes lui diraient le secret qu'ils ont sans doute pour vivre ainsi, robustes, sereins et si calmes!...

## II

Julien ne put s'endormir. Au moment où il allait céder peut-être à la fatigue de sa course, des bruits dans les chambres voisines, séparées par de minces cloisons de bois, firent la maison sonore et l'arrachèrent à sa torpeur. Des voix chuchotaient, des bottines sonnaient sur le vestibule, des lits craquaient sous le poids des corps, des pieds pesans s'abattirent sur chacune des marches de l'escalier. Le sommeil s'enfuit : brûlant de sa fièvre habituelle, Sterny se retourna sur sa couche, les yeux grands ouverts dans l'obscurité, les souvenirs et les images qui le hantaient depuis la catastrophe se bousculant dans son cerveau malade. Si, pendant un instant, il perdait à demi conscience, c'étaient alors des visions de rochers, de torrens, de précipices qui multipliaient les distances parcourues et les horizons surplombés au cours de son récent voyage, un affolement de montagnes superposées, méchantes, dangereuses, de paysages de désolation s'harmonisant avec son désespoir. Il revit ainsi l'hospice de la Grimsel, dressé dans la mélancolie d'un paysage vide, au bord d'une eau dormante; puis plus haut, près du col, dans une vasque de pierre, enveloppé du silence des solitudes, immobile sous le vent comme du plomb fondu et bleuté des reflets de la glace de ses profondeurs, un autre lac que le cocher désignait d'un geste et nommait « le lac des Morts », sans raconter le drame de haine qui s'était dénoué là : les cinq cents cadavres bernois jetés dans cette eau paisible; puis encore, de l'autre côté de la sombre montagne, dans la vallée, les grandes croix de bois d'Ulrichen, dressées au bord de la route, évoquant les souvenirs de meurtre et d'égorgement de deux terribles batailles ; puis à Brigue, un vaste palais délabré, comme si l'incendie et la dévastation se fussent promenées par ses vestibules, ses appartemens, ses balcons; puis, gravée sur la porte d'une autre antique demeure, cette devise, rappelant quelque lointaine histoire d'amour et de mort que personne ne savait plus :

CORPORA MORTE CADUNT
CORDA LIGATA MANENT

Julien l'avait inscrite dans sa mémoire, non sans s'attendrir un peu sur les jeunes époux que la mort sépare, sans sourire de sa signification naïve. Mais voici que, dans cette nuit lente où son esprit travaillait vite, la simple devise prit soudain un sens différent et terrible : LES AMES RESTENT UNIES. Il frémit en traduisant ces mots, comme s'il y trouvait tout à coup la clef du redoutable problème insoluble. LES AMES RESTENT UNIES ! ainsi, la sienne restait rivée à cette autre âme, partie avant l'heure, sous la chasse des balles, dans l'effroi du péril foudroyant remplaçant le plaisir attendu; à cette âme étrangère, qui jamais ne s'était absorbée en la sienne ; à cette âme que les hasards de la vie facile avaient faite sienne sans qu'il l'aimât. La tête traversée par cette affreuse idée, il se dressa, épouvanté, presque hagard : est-ce que jamais il ne se délivrerait de cette âme irritée, qui le hantait, qui buvait son sang, qui le traînait à la mort? « Tu m'avais prise : tu me garderas. » Ah ! quelle injustice, quelle cruauté, — quelle folie !... Puis, d'autres images effacèrent l'inscription fatale : les antiques remparts de Sion, ses châteaux en ruine évoquant encore des souvenirs oubliés de guerre et de sang; puis le dôme neigeux du Combin, dressé dans sa fière solitude comme pour garder de loin la toute petite gare de Servièze; la silhouette de Rarogne montant en gesticulant dans son char; le village, les figures des montagnards assis devant l'échoppe du cordonnier, bruns dans le crépuscule. A la fin, ces images pâlirent, se brouillèrent, et Julien s'endormit un moment.

Pas longtemps, certes, car avant l'aube, le vacarme de la soirée recommença. Les alpinistes matineux traînèrent par le vestibule leurs gros souliers ferrés. Des sons de cornemuse, à la fois plaintifs et perçans, retentirent sur la place, suivis bientôt d'un brouhaha de piétinemens et de clochettes. Julien entr'ouvrit sa fenêtre : c'était le troupeau des chèvres qui se rassemblaient, joyeuses et bêlantes. A peine étaient-elles parties que la cloche s'ébranla pour l'Angelus. Puis, ce furent d'autres bruits encore, des bruits incessans, d'une clarté désolante : des voix, des rires, des coups de battoir ou de marteau qui vibraient dans l'air sec comme s'ils eussent été frappés là, tout près du lit. Impatienté, Sterny s'habilla nerveusement, plus bruyamment que de raison, dans la malicieuse intention de gêner à son tour ses voisins comme il venait d'être gêné par d'autres et de troubler le sommeil de ces inconnus qui dormaient à poings fermés, derrière les minces cloisons. Il réussit : on s'agita dans la pièce à côté, où cependant on avait résisté aux sons de la cornemuse et de l'Angelus; et il en eut quelque regret, lorsqu'en sortant de sa chambre il aperçut devant la porte

la plus proche une paire de fines bottines, très élégantes, toutes petites, qui certainement ne pouvaient chausser aucune des personnes entrevues la veille. En hâte, il avala une tasse de café au lait, et s'en fut errer par les pentes voisines, humides de rosée, dans la fraîcheur délicieuse du matin. L'ombre de la nuit traînait sur les flancs de la Matze, de l'autre côté de la Thôse dont le passage déchire la vallée, tandis que les gracieux sommets de la Pernelle et de la Dent de Mannery se teintaient à peine de lueurs d'or pâle. A l'horizon, montant du vaste trou béant de la plaine invisible, le soleil irradiait les vapeurs laiteuses qu'il allait bientôt dissiper. Les plans éloignés mêlaient les forêts noires, les hauts précipices, les pentes gazonnées, tandis que, plus près, les petits champs avares, autour des chalets, garnissaient de leurs verdures entêtées les grandes vagues des rochers. Bientôt, des groupes de montagnards passèrent, endimanchés, leur missel à la main : les hommes portant presque tous des vêtemens de laine brune et des chapeaux noirs à larges bords, tandis que les femmes, plus fidèles aux vieilles coutumes, conservaient le vieux chapeau valaisan, le chapeau de paille entouré d'un épais ruban noir à plis serrés. Ils venaient de loin, de tous les *jeurs*, de tous les *mazots*, de tous les hameaux disséminés par la vallée, pour répondre à l'appel de la cloche bénite, qui carillonnait d'étranges variations sur l'air du *Roi Dagobert*. Julien se plut à observer leurs graves allures, leurs mouvemens lents et lourds, le regard curieux dont ils le suivaient au passage. Il marcha longtemps, grimpa les petits sentiers par où, la semaine, descendent les « voyages », s'égara dans un bois de mélèzes, aboutit au village des Traversis, tout en longueur, qui aligne ses chalets au bord d'une route creusée dans le roc; et il ne rentra que pour se mettre à table, le repas étant commencé.

La salle à manger du *Chamois* ne ressemble en rien à celles des grands hôtels des stations à la mode. Deux poutres, au milieu, — restes d'une primitive architecture, — soutiennent un plafond bas, où se croisent deux chevillières enduites de miel, pour attirer les mouches. Le papier des murailles reproduit à l'infini la même scène de chasse : un cerf forcé par des chiens et des piqueurs sonnant du cor. Sur ce décor se détachent, alternant avec quatre têtes de chamois, quatre gauches images coloriées représentant l'histoire de Guillaume Tell : le héros national, sa toque à plumes sur l'oreille, son arbalète sur l'épaule et son fils à la main, passe dédaigneusement devant le chapeau de Gessler, humiliant symbole de la tyrannie; puis, sous le regard ironique du bailli autrichien, il vise la pomme placée sur la tête de son enfant; ensuite, il repousse du pied, dans le lac irrité, la barque de son persécuteur;

enfin, caché dans la forêt, au bord d'un chemin creux, il perce de sa dernière flèche le cœur du tyran. Un portrait du général Dufour, à cheval, étendant son chapeau gansé dans un geste de paix, — le geste qui convient à ce héros bienveillant de la dernière guerre civile, — fait pendant à un autre portrait, plus modeste : celui de ce Charles Gay, membre valaisan du Conseil fédéral, qui depuis plusieurs années était un des fidèles de Vallanches. De gros bouquets de rhododendrons, dans des vases bleus, décorent les deux tables parallèles autour desquelles se rangeaient, cette année-là, une cinquantaine de convives.

C'étaient, pour la plupart, des Veveysans, des Lausannois, des Genevois, dont plusieurs fréquentaient Vallanches depuis longtemps. Telle, la vieille M^me^ Sauge, sa bonne figure ridée épanouie sous son bonnet : de fidèles souvenirs la ramenaient chaque printemps, plus cassée, plus lente, mais rajeunie dès qu'elle voyait pointer le sommet du clocher : robuste encore, malgré ses 76 ans, elle montait à pied de Servièze, et fournissait deux ou trois fois dans la saison ses quatre heures de grimpée. Quelque six ans auparavant, elle avait amené Firmin Volland, qui, depuis, revenait aussi chaque année. Lyonnais d'origine, poussé en Suisse par les hasards d'une jeunesse accidentée et devenu professeur au collège de Vevey dont les élèves l'adoraient, président à plusieurs reprises de la section des Diablerets du Club Alpin, collaborateur estimé de l'*Écho des Alpes*, Volland était un passionné de la montagne : il l'aimait pour elle-même, avec des ardeurs presque maladives, en amant, en poète, souffrant d'être éloigné d'elle, toujours prêt à risquer sa vie pour une cime inconnue ; aussi quelques-unes de ses « premières » étaient célèbres, et les guides du pays ne dédaignaient point ses conseils. Après lui, le plus populaire des habitués de Vallanches était Jacques Planteau : effacé, mystérieux, il ne parlait guère aux autres touristes, jamais aux étrangers, et ne fréquentait que les gens du pays. Chaque jour, il filait avec un guide, des cordes et son *piolet*, pour des courses très difficiles, qu'il ne racontait pas. Arrivé sans qu'on s'en aperçût, il disparaissait sans rien dire : on le connaissait depuis longtemps, et l'on ne savait de lui que son nom. Plus loquace, Juste Peney, jeune avocat lausannois, fort élégant dans son costume gris clair, avec ses *knickerbockers* et son léger chapeau de feutre mou, se préparait toujours pour des ascensions formidables, longuement étudiées avec les guides ; mais il s'en tenait aux projets, et passait son temps à bavarder sur la place avec les étrangers et les gros bonnets du village. Du même âge que lui, Sergine, Russe d'origine et médecin à Neuchâtel, — petit, myope, timide, — cherchait depuis trois ans un

terrain pour construire un chalet : les prétentions des propriétaires l'empêchaient de réaliser ses plans, dont il s'occupait sans cesse comme s'ils eussent été sur le point d'aboutir. Deux vieilles filles d'Yverdon, sèches et piétistes, M^lles^ Marthe Lechesne et Marie Baudoir, la première boitant un peu, la seconde tachée d'une légère envie au visage, arrivaient d'habitude dès les premiers jours de juin. Inséparables, elles couraient sans cesse le pays, et rapportaient des fleurs pour offrir aux podagres ou pour décorer les tables : car elles étaient bienveillantes, bien que leur bonté fût un peu douceâtre et surtout commandée par leur grande envie des joies éternelles. Volontiers, elles attiraient les petites filles du village pour leur offrir des traités de propagande protestante : ce qui les faisait mal voir de la population.

Excepté Volland, ces divers personnages se trouvaient déjà réunis. Ils formaient comme un groupe central autour duquel se mouvaient des figures passagères, qui changeaient chaque été. Parmi celles-ci, il y avait entre autres, cette année-là, la femme d'un avocat genevois, M^me^ Vallée, avec sa nièce Madeleine et son fils Jules : trois personnes dont on n'aurait pu s'empêcher de remarquer les allures méfiantes, inquiètes et défensives, qui demeuraient insociables et semblaient absorbées par des soucis ou des projets despotiques. Pour se tenir en garde contre ses voisins, M^me^ Vallée avait d'ailleurs d'excellentes raisons : depuis plusieurs années, elle détenait la garde de sa nièce Madeleine. Or, cette tutelle représentait des desseins extrêmement compliqués, qui exigeaient beaucoup de diplomatie, et que l'intervention du moindre hasard pouvait déranger.

Jamais frères n'avaient eu chance plus inégale que les deux frères Vallée. Tandis que le cadet, Frédéric, — celui sur lequel se portaient autrefois les espérances de la famille, — poursuivait à Genève une carrière médiocre d'avocat peu recherché, l'aîné, Oscar, faisait à Lyon, dans le commerce, une rapide et brillante fortune, en même temps qu'un heureux mariage lui donnait ce bonheur de vivre auprès d'une femme intelligente, douce et bonne, d'une de ces compagnes dont l'âme est une source inépuisable de réconfortantes tendresses. Entre ces deux êtres affectueux, Madeleine eut une de ces enfances ensoleillées qui prédestinent à savourer toutes les joies de vivre, mais aussi à frémir plus douloureusement au contact de la peine. Installé au foyer d'Oscar Vallée, le bonheur ne trouva aucune place à celui de son frère : gâté par ses parens, puis flatté par ses camarades d'études qui voyaient en lui un futur grand homme, Frédéric fut ce qu'on appelle « un fruit sec ». De lourdes maladresses

au commencement de sa carrière suffirent à le compromettre : le tact et le talent lui manquèrent pour les réparer. Son mariage acheva de le perdre : d'éducation inférieure, sortie de bas, épousée parce qu'elle voulut l'être, M^me^ Frédéric Vallée, quand elle eut perdu sa fraîcheur, ne fut plus qu'une petite femme sèche, âpre, revêche, despotique, qui ne pardonna jamais à son mari d'avoir manqué la fortune. A ses déceptions s'ajoutèrent des chagrins plus réels : elle perdit trois enfans en bas âge. Jules lui-même ne résista aux maladies de ses premières années que grâce au miracle qu'accomplit au jour le jour l'affection presque désespérée de sa mère : une affection d'ailleurs sauvage, jalouse, cruelle, sans douceur, sans tendresse, un attachement de louve à son louveteau. Il fut un enfant gâté, en ce sens qu'on obéit à ses moindres caprices ; mais jamais il ne connut le charme bienfaisant des caresses maternelles. Entre son père qu'il ne voyait guère et sa mère qui le couvait furieusement, il devint un petit être sournois, volontaire, envieux, vaniteux et entêté. Peu à peu, par la puissance du contact, sa mère fit passer en lui l'âcreté de ses ambitions déçues et de ses convoitises, celle aussi de sa jalousie et de sa rancune. Car elle en avait beaucoup : elle haïssait les heureux, les bienveillans, les riches, comme s'ils lui eussent volé les élémens de leur bonté, de leur richesse ou de leur bonheur. Cette haine générale s'aiguisait en se portant sur sa belle-famille : le « millionnaire », comme elle appelait Oscar en se mangeant les lèvres, sa femme, et surtout leur fille unique, qui aurait plus tard tout ce que Jules n'aurait sans doute jamais. Elle excitait contre eux son mari, homme inoffensif, incapable d'un mauvais sentiment, qui sans elle aurait regardé avec une joie bienveillante prospérer son frère, dont en sa présence il n'osait pas même prononcer le nom ; elle enseignait à Jules à les détester ; elle leur voulait du mal et enrageait de ne pouvoir leur nuire, obligée encore, — tant est grande la puissance de l'argent, — de se faire amène quand par hasard ils traversaient Genève et de sourire en voyant, à côté du pauvre Jules gauche, malingre, piteux et mal vêtu, la brillante apparition de sa nièce, fraîche et saine en de belles toilettes d'enfant riche. Et voici qu'un caprice du hasard rétablit l'équilibre : M. et M^me^ Oscar Vallée moururent ensemble dans un accident de chemin de fer ; en sorte que Madeleine, n'ayant pas de parens plus rapprochés que ce Frédéric, devint leur proie, elle et sa fortune.

On ne saurait imaginer un changement de destinée plus complet dans sa soudaineté : la petite âme, épanouie déjà, qui s'élançait gaîment vers la joie comme vers un soleil allumé tout

exprès pour elle, fut brusquement arrêtée, écrasée, comprimée. Son soleil s'éteignit : elle se trouva seule, pis que seule, en possession d'une force ennemie et méchante qui l'oppressa, obligée bientôt à s'en apercevoir, à reconnaître la haine sourde qu'elle inspirait, à constater les basses intrigues qui se nouèrent autour d'elle. Cette idée qu'elle était prisonnière la hanta : prisonnière de cette femme mauvaise, qui, ne pouvant la mettre en pièces, la déchirait à coups d'ongles perfides, de ce pauvre homme docile et nul qui exécutait sans les comprendre les consignes reçues, du gamin sournois auquel elle comprit bientôt qu'on convoitait de la livrer un jour, avec ses biens dont on jouissait déjà. Desseins ténébreux! Une autre personne que M^me^ Vallée les eût poursuivis par une diplomatie plus douce : elle ne connaissait que la contrainte. La crainte et l'habitude de la crainte lui semblaient les moyens les plus sûrs.

Mais la volontaire personne rencontra une résistance inattendue : contre sa volonté, une volonté rebelle se dressa, aussi tenace et plus patiente. La partie était inégale, puisque la tante avait dans son jeu la force, l'autorité, la loi. Et la nièce le sentit bien vite : aussi ne s'usa-t-elle point en résistances vaines; elle se retira en elle-même, simplement, comme en un fort; elle capitula sur les faits, sans rien donner de son âme, sans en rien laisser pénétrer. Elle fut docile et farouche, cédant toujours et ne perdant rien, renonçant à livrer aucun combat pour se conserver intacte, parlant à peine et gardant pour soi toutes ses pensées. Résignée, elle répondait « oui, ma tante », en obéissant aux ordres injustes; son obéissance était une révolte. A un tel jeu la haine qui l'enveloppait aurait pu envahir son cœur; mais étant bonne, elle ne haïssait point : elle se réservait. Elle devint ainsi un être compliqué : ignoré, fermé, silencieux, l'âme riche d'expansions contenues, de longues confidences qui ne s'épanchaient jamais, sympathique d'instinct à tout ce qui n'était pas son milieu ennemi, poussée vers les figures étrangères qu'elle jugeait meilleures parce qu'elle avait besoin de confiance. C'est ainsi qu'elle adora trois ou quatre jeunes filles, ses camarades de classe, que sa tante se hâta d'éloigner : en sorte que des drames violens et muets avaient déjà remué son cœur, sans que personne en eût jamais entrevu les péripéties ni soupçonné l'intensité.

Avec ces Vallée, deux ou trois familles complétaient le groupe des « gens du pays », après lequel venaient des étrangers : le haut de la première table appartenait à la famille du révérend Watson, qui présidait, sa tête raide, glabre et grise engoncée dans sa cravate blanche, ayant à ses côtés sa toute petite femme,

pointue et revêche, et cinq grandes filles, dont les profils chevalins se ressemblaient tous, avec leurs yeux du même bleu et leurs longues dents voraces. Une Écossaise, M^me^ Mac-Lean, très belle encore sous ses cheveux gris, avait avec elle ses deux fils, deux jeunes gens de quatorze et seize ans, très blonds, très pâles, faibles de la poitrine et sujets à de fréquens accès de toux. A côté de ces visages d'insulaires, se détachait la tête brune d'un Arménien, aux cheveux noirs, aux yeux noirs, aux sourcils épais : il se nommait Arleghian, s'ennuyait, et cherchait à se rendre agréable par mille petites complaisances. Le blond reprenait avec un couple allemand, en voyage de noces, qui buvaient dans le même verre et se serraient les mains sous la table.

La place de Sterny se trouvait marquée entre la chaise vide de Volland et Madeleine Vallée, assise à gauche de sa tante qui la séparait de son cousin. Il fit des yeux le tour de la table, qu'il jugea sommairement : quelle que fût leur race, ces gens étaient de petits bourgeois, mesquins, médiocres, probablement vulgaires. Il songea :

« Quelle ménagerie ! »

Puis, son attention se fixant sur sa voisine, il se dit que celle-ci du moins avait un visage humain, et se rappela les élégantes bottines qui, le matin, stationnaient dans le vestibule. La jeune fille pouvait approcher de ses vingt ans : plutôt grande, très svelte, le front bas et pur sous ses cheveux bruns, presque noirs, coiffés à la grecque, elle avait de grands yeux clairs, vite effarouchés, qui ne se levaient jamais sans une nuance d'inquiétude et une mobilité d'expression telle que ses traits mêmes semblaient changer. En la regardant à la dérobée, à plusieurs reprises, Julien la trouva chaque fois différente : d'abord, elle lui parut sévère, belle, froide, éveillant l'idée d'une Diane indifférente ; puis un éclair de vie ayant passé au fond de ses yeux, pendant une seconde elle rayonna, aspirant au bonheur et le promettant de tout son être ; mais cet éclair s'éteignit bien vite : elle n'eut plus qu'une figure résignée dont les traits tombaient, un profil sans beauté de brebis patiente, tandis que son teint même, qu'un afflux de sang venait d'illuminer, se ternissait en des teintes plombeuses ; puis, de nouveau, elle s'épanouit avec des carnations de belles fleurs sous la caresse du soleil. Julien choisit ce moment pour lui adresser une phrase insignifiante : elle répondit en le regardant bien en face, de ses yeux qui souriaient. Mais M^me^ Vallée la foudroya d'un coup d'œil : le sourire cessa. Alors, Julien laissa tomber la conversation, et se mit à observer la tante. Elle était sèche, remuante, agitée. Elle dégageait une insupportable vul-

garité, — une de ces vulgarités qui viennent de la bassesse de l'âme plus encore que de l'insuffisante éducation, et qui se manifestent par la voix, par le geste, par l'accent, par la tenue. Son visage olivâtre n'aurait point frappé par sa laideur insignifiante, si ses allures ne l'eussent soulignée : elle avait une façon presque incongrue de tenir sa fourchette, de rompre son pain, de poser son poing sur la table ou d'étaler sa large main, aux doigts en spatules. Bruyante, elle riait d'un gros rire de poule qui glousse, d'un rire pâteux dont elle s'emplissait la bouche et qu'elle roulait comme un gargarisme, d'un rire qui devenait vite malveillant, maussade, grognon, comme l'expression de ses yeux jaunes, perçans et vifs. Ses petits yeux, quand ils se fixaient sur Madeleine, — ce qui arrivait constamment, — devenaient tout à fait méchans, se chargeaient de rancune et de haine : alors, la bouche s'entr'ouvrait, prête à quelque gronderie ; mais le reproche ne partait pas, se détournait, et tombait de l'autre côté, sur le long étudiant de dix-huit ans, à mine sournoise, efflanqué par une croissance hâtive, qui portait lunettes, tiraillait de ses doigts aux ongles douteux les poils follets d'une moustache lente à pousser, et courbait le dos :

— Jules, voyons, tiens-toi droit, je t'en prie!

Ou bien :

— Voyons, Jules, ne prends pas autant de fraises, il faut qu'il y en ait pour tout le monde!

Sterny songea : « Voilà une jeune fille qui ne doit pas être heureuse. » Quoique peu enclin, dans son état, à s'occuper des autres, il entrevit une de ces existences de luttes stériles, de résignation vaine, qu'un caprice de la destinée a condamnées à de continuels chagrins, non pas en leur préparant de dures épreuves, mais simplement en les faisant pousser et fleurir sur un sol impropice, comme de fines plantes qui s'étioleraient dans un mauvais terrain, étouffées par des espèces plus communes. L'arrivée de Volland, qui vint occuper la chaise vide, le tira de ses réflexions, en soulevant un mouvement général.

— Ah! Volland, enfin! s'écria M^me^ Sauge. A la bonne heure! voilà Vallanches au complet.

Planteau, Sergine, Peney, se levèrent pour serrer la main du nouveau venu, que M^lle^ Lechesne et M^lle^ Baudoir saluèrent d'un geste presque gracieux et d'un sourire aimable. Les étrangers eux-mêmes, qui depuis leur arrivée entendaient parler de lui, s'arrêtèrent de manger pour l'examiner : un virtuose célèbre ou un général vainqueur n'auraient pas produit une impression plus vive. De fait, Volland n'était point de ceux qu'on ne remar-

que pas. Grand, vigoureux, bien découplé, le teint mat, très blanc, la barbe qu'il portait entière et les cheveux d'un noir si intense qu'ils en prenaient des reflets bleuâtres, le regard sûr, les traits fermes, d'une régularité presque classique, il plaisait d'emblée par la vigueur saine de ses membres souples, par la bonté énergique et vaillante qu'affirmaient ses mouvemens, son regard, son sourire. Il répondit sans affectation ni gêne aux marques de sympathie qui l'accueillaient, s'assit et, tout en dépliant sa serviette, il dit à M^me^ Sauge, qui déjà s'informait de ses projets :

— ... Oui, cette année, je passerai mes vacances à Vallanches. Un mois. C'est bon, ça ! On a beau courir les Alpes, on ne trouve rien de mieux.

— N'est-ce pas ! dit la bonne dame enchantée. C'est parce que je m'en suis toujours doutée, moi, que je n'ai pas même cherché et que je reviens depuis cinquante ans. Mais ça change, ici, ça change !

Jugeant l'occasion propice pour raconter l'histoire qu'elle répétait cinq ou six fois par saison, elle continua :

— La première fois que je suis venue à Vallanches... un demi-siècle, vous savez, ça compte !... il n'y avait qu'une toute petite auberge pour les gens du pays, une « pinte ». Jamais on n'y logeait d'étrangers. Quand j'ai demandé si l'on ne pourrait pas me coucher, on m'a répondu...

Elle s'interrompit pour interpeller l'hôtesse, qui aidait ses deux bonnes pour le service :

— C'est votre père, madame Allet, qui m'a répondu... Il m'a dit : « On pourrait bien vous faire un lit dans la chambre à boire... » La chambre à boire était pleine de gens. « Mais tout ce monde ? » lui ai-je demandé. Alors il m'a répondu, avec son bon accent du Valais : « Oh ! bien, une fois que vous seriez couchée, ils ne feraient pas attention à vous, vous ne les gêneriez pas ! »

Les habitués connaissaient l'anecdote : ils n'en rirent pas moins de bon cœur, et avec eux toute la tablée, surtout M^me^ Vallée, qui gloussa longuement.

Par habitude d'esprit comme par goût naturel, Volland était observateur : à peine eut-il regardé son voisin de droite, que, frappé de sa physionomie inquiète, souffrante et sympathique, pressentant en lui une de ces douleurs secrètes que peut soulager le son d'une voix bienveillante, il engagea la conversation par quelques-unes des questions banales qu'autorise la familiarité de la table commune :

— C'est la première fois que vous venez à Vallanches, monsieur ?

— Oui, monsieur, répondit Sterny. C'est même la première fois que je me trouve dans un village de montagne.

— Vous êtes Français, sans doute, comme moi ?

— Non, je suis Suisse. Mais j'habite Paris depuis longtemps, et je connais à peine ma patrie.

— Ah! vous ne connaissez pas la Suisse, et vous avez pourtant découvert ce coin perdu des Alpes!

— Il m'a été indiqué l'autre jour, à Interlaken, par un jeune peintre qui, je crois, m'a parlé de vous : M. Georges Croissy.

— Croissy est un de nos fidèles. Vous le connaissez donc?

— Très peu. Je l'ai rencontré à table d'hôte.

— Que pouvait-il bien faire à Interlaken, mon Dieu! Il travaillait?

— Je ne crois pas. En tout cas, je ne l'ai pas vu peindre.

Volland s'anima :

— Je suis sûr, dit-il, que ses études vous intéresseraient, pour peu que vous aimiez la peinture. Car Croissy est un véritable artiste : il a pressenti, lui premier peut-être, l'art nouveau qu'il faut créer pour rendre les paysages alpestres. Il a compris que la montagne a aussi son intimité, et que c'est cette intimité qu'il faut saisir, puisque aussi bien ses grands panoramas sont inaccessibles. Il s'y applique, maintenant, de toute son âme : et lui, qui a débuté par être un peintre mondain, sera peut-être bien l'initiateur véritable de la peinture alpestre : car ce qui a été fait depuis Calame, ce ne sont que des balbutiemens.

Volland parlait en homme réfléchi, qui s'intéresse vivement à ce qu'il dit, l'ayant pensé. Mais, remarquant que le regard de Sterny, inquiet de nouveau, s'enfuyait, il changea de conversation :

— Vous ne pourrez manquer d'être reconnaissant à Croissy de vous avoir envoyé ici, monsieur. L'endroit est charmant. Je n'ai rencontré personne qui ne s'y soit attaché. Pas tout de suite, par exemple! Il en est comme de ces visages qu'on trouve plus beaux à mesure qu'on les regarde davantage : il faut pénétrer jusqu'à l'âme de ce pays un peu dur, au premier aspect, mais si bon, si beau, si tranquille!

— Oh! tranquille! exclama Julien. Je n'ai pas fermé l'œil, cette nuit.

— Vous êtes logé à l'hôtel?

— Naturellement.

— Dans ce cas-là, je vous comprends! Ici, voyez-vous, il faut loger chez l'habitant. Dans ces vieux chalets, il y a d'excellentes chambres. Je vous montrerai la mienne, cet après-midi; si elle

vous plaît, je vous aiderai volontiers à en trouver une pareille.

Julien remercia, touché de cette obligeante familiarité qui lui faisait du bien. On se levait de table. Mme Vallée sortit en grondant son fils, tandis que Madeleine suivait à quatre pas de distance. Julien la regarda s'éloigner, d'une belle démarche ondulée et fière. Volland, qui la suivait aussi des yeux, se pencha vers lui en murmurant :

—... *Incessu patuit dea*, n'est-ce pas?

Dès longtemps, Sterny avait oublié son peu de latin : il cacha son embarras sous un sourire, et les deux hommes se trouvèrent ensemble, devant l'hôtel, en compagnie de Peney et de Sergine, Planteau ayant disparu.

Aussitôt, la scène dont Volland venait d'être le héros recommença, avec un nouveau personnel. Les montagnards endimanchés, qui stationnaient devant l'échoppe du cordonnier, le reconnurent, l'examinèrent un instant avec la prudence qu'ils mettent dans leurs regards comme dans leurs actes, et finirent par s'approcher de lui, l'un après l'autre, lents et circonspects. Ce fut César Cascatey qui commença :

— Hé! bonjour, monsieur Volland, vous voilà donc au milieu de nous?

— Comme vous voyez, César, cette année encore.

— Alors, ça va toujours?

— Ça va toujours, je vous remercie. Et vous, qu'est-ce que vous dites de bon?

— Rien que de bon, monsieur Volland.

Comme le guide saluait aussi Sterny, un autre s'avança, plus jeune de quelques années, surtout plus alerte, plus vif, avec une pointe de ruse au fond de ses yeux clairs, et portant crânement sur l'oreille un chapeau de paille rond, qui ne ressemblait point aux feutres mous de ses compagnons. C'était son cousin Joseph, facteur surnuméraire pendant les mois d'été, qui faisait aussi pour son propre compte des transports de personnes et de bagages. Les mêmes complimens s'échangèrent; puis Volland demanda :

— Et votre âne, Joseph?

— Je ne l'ai plus, monsieur Volland. C'est un mulet, cette année.

— Ah! diable! Vous êtes dans le mouvement, vous! L'an prochain, ce sera un cheval.

Joseph cligna de l'œil :

— Oh! l'an prochain... fit-il.

— Eh bien?...

— L'an prochain, il faudra voir!...

C'était gros d'espérances, cette perspective ouverte ainsi sur l'inconnu de l'avenir.

Cependant, un troisième personnage approchait, en se dandinant un peu : Maurice Combe, le doyen des guides, le compagnon habituel de Volland, qui avait gravi avec lui tous les pics, toutes les dents, toutes les pointes, tous les *scex* du voisinage. Noueux comme un vieux chêne, il avait le teint couleur d'écorce, le nez busqué et, malgré l'épaisseur de ses traits, une singulière expression de fine bonhomie. Sa barbe grisonnante frisait légèrement, à la façon de celle d'un Jupiter romain. La bienvenue recommença :

— Bonjour, monsieur Volland, vous voilà donc au milieu de nous?

— Mais oui, mon bon Maurice.

— Et ça va toujours?

— Ça va toujours. Et vous, qu'est-ce que vous dites?

— Rien que de bon, monsieur Volland.

— Il y a donc du nouveau, par ici?

Maurice hésita :

— Un peu, fit-il enfin.

— Quoi donc?

— C'est surtout l'an prochain qu'il y en aura.

— Qu'est-ce qu'il y aura?

— Le « Conseil » a décidé d'abattre le lavoir.

— Pourquoi?

— Pour faire une fontaine en pierre...

— Bien sûr, dit Joseph Cascatey. C'est trop vieux, tout ça. Ça n'est pas beau. Il faut arranger le village, n'est-ce pas, puisque les étrangers commencent à venir.

— Vous allez faire de belles choses! maugréa Volland.

— Et puis, reprit Maurice, il y a les Clêvoz, qui veulent abattre leur chalet.

Il se retournait à demi vers le beau chalet voisin de la maison de commune, dont le vieux bois bruni semblait braver les siècles.

— Mais il est excellent, leur chalet, s'écria Volland. Est-ce qu'ils sont fous?

César intervint :

— C'est vrai qu'il est encore solide, dit-il.

— Seulement... commença Maurice.

Il s'arrêta, comme au bord d'un précipice.

— Seulement? interrogea Volland.

Les trois montagnards se consultèrent des yeux; puis Joseph, le plus hardi, expliqua :

— Ils veulent faire un hôtel à la place... Voilà.

Volland, d'abord stupéfait, éclata de rire :

— « Vieille-Suisse » aubergiste! s'écria-t-il. Ça, c'est trop drôle!

Et s'adressant à Sterny, qui suivait l'entretien sans tout comprendre :

— Imaginez-vous que le père Clèvoz est un vieux de la vieille, un vrai Valaisan des temps anciens. On l'appelle « Vieille-Suisse » parce qu'il est le dernier du village qui ait pris part aux guerres civiles d'autrefois. Regardez-le, là, vers l'église.

C'était un grand vieillard, le seul qui conservât le costume national : habit brun à gros boutons jaunes, culotte noire, bas blancs, souliers à boucles. Tout raide, debout, campé sur ses fortes jambes, il fumait sa pipe, les bras croisés, au milieu d'un groupe. Il portait en collier sa barbe blanche, dure et drue, qui dégageait son menton carré, proéminent, terriblement volontaire; et sa tête semblait sculptée dans une racine d'arbre, par un artiste naïf et puissant.

— Vous représentez-vous ce gaillard-là tenant un hôtel? continua Volland. Ma parole, ils perdent tous la tête, depuis qu'ils ont vu des Anglais par ici! Et pourtant, celui-là l'avait solide!

— Bien sûr que ça n'est pas lui qui tiendra l'hôtel, dit Maurice avec un peu d'humeur. Et ça n'est pas lui non plus qui en a eu l'idée.

Joseph et César complétèrent, ensemble :

— C'est son fils.

— C'est Gaspard.

A ce moment, Nanthelme Testaz, qui survenait, interrompit un instant la conversation, pour commencer, comme les autres :

— Bonjour, monsieur Volland, vous voilà donc au milieu de nous...

Intéressé par les nouvelles qu'il venait d'apprendre, Firmin abrégea les complimens.

— Oui, Nanthelme, et j'en apprends de belles! Voyons, vous qui avez du bon sens, qu'est-ce que vous en pensez?

Nanthelme comprit tout de suite. Pourtant, pour se donner le temps de réfléchir, il demanda :

— De quoi, monsieur Volland?

— Hé! parbleu, de tout ce qui se passe ici! « Vieille-Suisse » qui se fait aubergiste!

— Vous savez déjà ça, monsieur Volland?

— Je viens de l'apprendre.

Nanthelme poussa un gros soupir :

— Ça n'est pas tout, fit-il.

— Allons, bon, qu'est-ce qu'il y a encore?

— Il y a... que M. de Rarogne est ici!

— C'est vrai?

— Il est arrivé hier soir, monsieur Volland...

— Par le même train que moi, dit Julien.

Nanthelme ajouta :

— C'est la troisième fois qu'il vient depuis le printemps.

— Alors, dit Volland, c'est la fin de tout.

Et, se tournant vers Sterny :

— Vous connaissez déjà Rarogne, vous? Sa gloire aurait-elle rayonné jusqu'à Paris?

— Je l'ai vu, dit Julien, mais je ne sais rien de lui.

— Eh bien, c'est le grand homme du Valais. Son nom, — vous l'avez peut-être remarqué sur une petite gare des environs de Brigue, — son nom est illustre dans l'histoire du pays. Sa famille a fourni des comtes-évêques à Sion, des capitaines-généraux du Valais, des héros et des bandits qui ont fait couler bien du sang dans les eaux du Rhône. Si vous passez un jour à Sion, allez voir au musée de Valère le bouclier de ses ancêtres. C'étaient des tyranneaux comme ceux d'Italie, vaillans, cruels, pillards, retors, ambitieux. A la fin, ils se sont effondrés sous les coups des paysans, comme toute la noblesse féodale de la région. Car ce peuple en a fait, des révolutions! Quand un gentilhomme avait par trop abusé de la patience populaire, on levait la *Matze* contre lui : une tête de bois, sculptée par des mains grossières, couronnée d'épines, tachée de sang, — tragique symbole des souffrances d'en bas. On la promenait de village en village. On l'interrogeait dans les réunions : « Matze, qui t'a tourmentée, et de qui te plains-tu? Est-ce de l'évêque de Sion? des sires de la Tour? ou de ceux de Rarogne? » Quand tombait le nom juste, la *Matze* inclinait sa lourde tête blessée. Alors, chaque conjuré y plantait un clou. C'était leur pacte. Et ils marchaient contre les châteaux, qui finirent tous par tomber devant la *Matze*. Ils ont fait de belles défenses, ces ours, ces loups, ces aigles, ces sangliers. Ils se sont battus en héros dans leurs aires et dans leurs bauges. Mais les autres avaient le nombre, la colère, la patience : c'est une triple force qui triomphe toujours. Voilà quelque trois siècles que le nom de Rarogne avait disparu de l'histoire. Antoine de Rarogne, que vous avez vu, est en train de lui rendre un nouvel éclat. Descend-il des anciens barons? Je n'en sais rien. Son père tenait une infime

auberge dans le val d'Anniviers. Lui, il est un créateur, — un créateur d'œuvres du diable. C'est lui qui a transformé Lestral, d'un trou comme Vallanches, en la station célèbre que vous connaissez. Il fait surgir du sol les grands hôtels. Il monnaye les paysages. Il met les glaciers en coupe réglée. Il lui suffit de regarder une montagne pour que des ponts se jettent sur les abîmes, pour que des tunnels s'ouvrent sous les rochers, pour que des chemins de fer traversent ces ponts et ses tunnels. Si Rarogne est ici, malheur au vieux Vallanches! C'est lui qui leur a tourné la tête à tous. Faut-il que le tentateur soit habile pour avoir ébloui jusqu'à ce brave Clêvoz, que vous voyez fumer sa pipe et qui roule Dieu sait quels projets de lucre dans sa vieille tête honnête!...

Volland parlait avec émotion, en homme qui sent approcher la fin d'un monde aimé. Les paysans l'écoutaient sans rien dire.

Après un silence, Nanthelme commença :

— Pour quant à Clêvoz...

Il s'interrompit, selon leur instinctif procédé de réticence.

— Pour quant à Clêvoz?... demanda Volland.

Nanthelme se dandina sur ses deux jambes, ôta son chapeau, le remit et se décida enfin à s'expliquer :

— Pour quant au père Clêvoz, monsieur Volland, voulez-vous que je vous dise? Eh bien, je crois qu'il a son idée. Ce n'est pas lui qui veut faire un hôtel, n'est-ce pas? C'est Gaspard, parce que Gaspard est jeune et qu'il a de l'ambition. Alors, « Vieille-Suisse », qui est un malin, fait semblant de consentir. Savez-vous pourquoi? Pour vendre bien cher son chalet à Rarogne!

Les autres approuvèrent de la tête. Volland dit :

— Voilà déjà les combinaisons qui vont leur train!

— Il y en a bien d'autres, allez, monsieur Volland, dit Joseph.

— Je m'en doute.

— Si M. de Rarogne vient par ici, c'est pour faire un hôtel, n'est-ce pas?

— Probablement.

— Alors il faudra voir l'emplacement qu'il choisira. Moi, je sais qu'il est en pourparlers avec Frédéric-Élie, pour son champ qui est sur la route, vers la croisée des Traversis. Mais il y en a d'autres qui voudraient bien avoir affaire à lui. Et si les Clêvoz se figurent qu'ils l'effrayeront, avec leurs projets, moi je dis qu'ils se mettent le doigt dans l'œil! Est-ce qu'ils pourraient lui faire concurrence? Ce qu'il va construire, ça n'est pas une bicoque comme *le Chamois*, c'est un véritable hôtel, comme il y en a à Montreux, à Zermatt, à Lestral, dans tous les beaux endroits,

enfin, un hôtel avec deux cents chambres, qui sera la richesse du pays.

Joseph aussi s'exaltait en parlant, les yeux brillans, le verbe facile. Volland dit avec ironie :

— Billard, ascenseur, piano, lumière électrique.

— Oui, tout ce qu'il faut! affirma catégoriquement Joseph.

Nanthelme hasarda, d'un air de doute :

— Ça sera bien beau. Pourtant, nous étions heureux comme nous sommes !

— Parle pour toi, riposta Joseph. Toi, tu as fait ta pelote en Amérique, tu n'as plus qu'à vivre en rentier. Mais nous, qui sommes pauvres, c'est autre chose!

— Nos pères ont bien vécu, objecta Nanthelme, dont c'était l'argument favori.

— C'est-à-dire qu'ils ont travaillé comme des ânes pour nous laisser la misère! Ils ont apporté sur leur dos la terre qui fait nos champs dans les rochers. Ils se sont tués en « voyages » le long du chemin. C'est qu'ils ne savaient pas! Ah! s'ils avaient su! Vois-tu ceux de Zermatt, Nanthelme, et ceux de Lestral : ils sont tous à leur aise, à présent. Ils travaillent un peu en été, quand les étrangers sont là, et ça leur rapporte plus qu'à nous de nous éreinter toute l'année durant.

Avec un geste de doux entêtement, Nanthelme riposta :

— Moi, je trouve que ça valait mieux comme c'était. N'est-ce pas, monsieur Volland?

Firmin, qui tout à l'heure prenait position avec tant de netteté, se sentait ébranlé. Aussi fut-ce avec moins de conviction qu'il répondit :

— Certainement, Nanthelme. Pourtant c'est bien compliqué.

Oh! oui, c'était compliqué! Il fallait penser à la fois à l'énorme travail accumulé dans ces champs avares, à la peine séculaire des générations qui s'acharnent à multiplier dans cette vallée où le hasard des migrations primitives avait jadis semé quelques familles, aux besoins qui augmentent, aux changemens qui emportent le monde, aux gains faciles des hommes de la plaine. Volland songeait à tous ces élémens complexes, qui devaient entrer en compte et son front se barrait d'un pli d'inquiétude.

— Enfin, conclut-il, le temps arrangera tout ça!

Et il emmena Sterny, par une des étroites ruelles, au bout du village, dans le chalet où il logeait. Depuis bien des années, Volland descendait chez Maurice Combe, qui vivait seul avec sa femme, pendant que leurs trois fils couraient le monde. On lui cédait la meilleure pièce, la chambre à côté de la cuisine, grande,

aérée, propre, avec des rideaux blancs à ses petites fenêtres, son poêle à gradins daté de 1769, un lit monumental, la vieille armoire en noyer verni où s'entasse le linge que la femme file en hiver et conserve pour des occasions qui ne se présentent jamais.

Sterny s'amusa des naïfs ornemens qui décoraient les murailles : quelques images de piété, rangées en belle symétrie autour du crucifix et du bénitier où trempait la branche de buis, une estampe représentant Bonaparte au Saint-Bernard, des photographies de famille rapportées des foires ou des fêtes, et surtout un carton vitré renfermant des poissons rouges, des cygnes, des canards, une chaloupe aimantée : jouet d'enfant, envoyé jadis de la ville à l'un des grands gaillards maintenant dispersés, et que la mère avait gardé comme un objet précieux, « en souvenir », disait-elle, — en réalité par esprit de conservation, parce qu'on a si peu de choses, là-haut, qu'il faut bien garder celles qu'on a.

— Mais c'est charmant ! s'écria Sterny, enchanté de cet intérieur confortable dans sa rusticité. Cela vaut bien mieux que ma chambre d'hôtel ! Je ne demande qu'à être logé comme vous !

— Venez donc. Je vais vous trouver votre affaire, chez les plus braves gens du village.

Volland le conduisit tout droit dans un autre chalet, plus près du centre, où ils furent accueillis par un homme au ventre énorme, au triple menton, au souffle court, et une petite femme qui marchait en boitillant et en sautillant, comme si trop de « voyages » trop lourds avaient faussé quelques ressorts de son échine.

— Hé, monsieur Volland, c'est vous ! s'écria l'homme. Depuis quand donc êtes-vous au milieu de nous ?

Aussitôt, la femme ajouta :

— On est tout heureux de vous revoir encore une fois, monsieur Volland. Je dis encore une fois, parce qu'à notre âge, vous savez, on n'est plus sûr de rien.

— Bah ! répondit gaiement Volland, vous savez qu'ici l'on devient très vieux ; et j'espère bien vous retrouver tous les ans, aussi longtemps que je reviendrai à Vallanches. En attendant, madame Jumieux, je vous amène un locataire.

La vieille dévisagea Sterny.

— Ce monsieur-là ! dit-elle. Jamais il ne se contentera de notre chambre. Car ça n'est pas beau, chez nous, monsieur. Il y a tout ce qu'il faut, c'est vrai, mais rien de plus. Enfin, voyez tout de même !

Moins Bonaparte et les poissons aimantés, que remplaçaient

des vues de Chamonix, c'était la même installation, avec, en plus, un vieux secrétaire aux serrures curieusement travaillées.

— Que faudrait-il de plus? déclara Julien.

En s'approchant des étroites fenêtres, que longeait à l'extérieur la galerie ajourée, il ajouta :

— Et la vue est magnifique!

En effet, la déchirure des gorges de la Thôse coupait brusquement les prés verts qui filaient vers les traversis, tandis que, derrière, se dressait la paroi boisée de la Matze, tout ensoleillée et pourtant sombre. En contemplant les trois têtes rondes de la montagne, Julien ne put s'empêcher de songer à l'histoire que Volland contait tout à l'heure, et aux propos qu'il venait d'entendre. Cette Matze-là, qui survivait à l'antique massue, demeurait noire et triste, comme si elle eût voulu représenter elle aussi les souffrances du pauvre monde. Car si les barons rapaces sont tombés, le besoin subsiste toujours. On ne peut pas s'insurger contre lui. Tout ce qu'on peut faire, c'est de le combattre par mille moyens ingénieux. Pourquoi donc interdire aux travailleurs de choisir les moins difficiles?

Ce ne fut pas sans peine qu'on se mit d'accord sur le prix de la chambre, car la vieille répétait toujours:

— Demandez à M. Volland. Il sait bien ce que ça vaut, lui!

Il fallut que Volland fixât lui-même le chiffre de vingt sous par jour. Quant au mari, l'on était à peine d'accord qu'il s'écria :

— Maintenant, allons boire un verre!

Ayant conduit ses visiteurs devant la maison, il les fit asseoir autour d'une table sous laquelle restait au frais, enveloppé de fougères humides, un arrosoir rempli de vin blanc : sa ration de la journée. Comme ils s'attablaient, le curé, qui s'engageait dans la ruelle, s'arrêta devant eux. C'était un montagnard comme les autres, de la même race, mais dont les allures avaient plus de souplesse, les yeux pensifs plus d'intelligence. Il portait en sautoir le rochet blanc des chanoines de Saint-Maurice, ses cheveux noirs bouclaient légèrement sur son cou, sa soutane moulait comme une armure sa taille vigoureuse.

— Toujours votre verre en main, Jumieux! s'écria-t-il. Je vous ai pourtant dit, quand vous m'avez fait appeler pour votre dernière crise, qu'il fallait absolument vous faire une raison!

Jumieux baissa la tête :

— Mais, monsieur le curé, dit-il, c'est ces messieurs qui sont venus pour la chambre... Alors, vous comprenez, il faut bien... leur offrir un verre...

Le curé ne se laissa pas prendre au subterfuge :

— Oui, oui, vous trouvez toujours des prétextes! Ce n'est pourtant pas pour M. Volland que vous avez rempli votre arrosoir, n'est-ce pas? Enfin, ça vous regarde. Vous êtes en âge de savoir vous conduire. Mais vous verrez que ça vous jouera un mauvais tour, une fois ou l'autre, votre vin blanc!

Quand la soutane eut disparu au bout de la ruelle, Jumieux, un peu penaud, se remit à secouer la tête, comme s'il pesait une idée très lourde, et finit par déclarer sentencieusement:

— M. le curé est un habile homme. Il raccommode les jambes comme un rebouteux. Quand on a mal au ventre, il vous donne des poudres qui vous guérissent tout de suite, comme il m'en a donné cet hiver. Et il a aussi guéri la femme de Frédéric-Élie, qui avait les yeux rouges qui pleuraient toujours. Mais ça, c'est du vin naturel, qui vient de ma vigne; jamais il ne me fera croire que ça peut faire du mal à un chrétien!...

Là-dessus, il prit le grand verre à absinthe, plein jusqu'au bord, auquel il n'avait point encore touché, et le choqua contre ceux de ses visiteurs:

— A votre santé, messieurs, dit-il.

Et d'un trait, il vida son verre.

C'est un noble vin, que le vin du Valais. Ses vignes fleurissent au bas des côtes qui montent vers les glaciers, le long du fleuve que grossissent les avalanches, autour des vieux châteaux dont les ruines racontent tant d'antiques batailles, sur un sol engraissé d'un sang versé à larges flots dans des luttes épiques. Leurs grappes vertes se sont dorées aux feux d'un soleil amoureux de la belle vallée, chaud comme le soleil du Midi. Les mains joyeuses des montagnards, descendus pour la vendange, les ont coupées dans la gaieté de la récolte enfin certaine, dans l'insouciance des dangers évités, du gel tardif qui flétrit les jeunes pousses, de la grêle qu'apportent les nuages blancs amassés autour des pics prochains. Elles se sont tordues dans les pressoirs, sous de fortes poussées. Leur jus épais a frétillé dans les vastes foudres, sous l'action du ferment; puis il a reposé le temps nécessaire dans les bons tonneaux de mélèze, au fond des caves froides. Le voici maintenant, clair comme la pure eau des sources, blond comme les seigles, ardent comme le soleil dont il aspirait les rayons, généreux comme le sang répandu dans les anciens combats. Le voici prêt à livrer son arome subtil comme celui des fleurs, enivrant comme un chant joyeux. Le voici prêt à couler dans les verres où chacune de ses gouttes se change en étoile, pour délasser les membres rompus par la fatigue des rudes journées, pour égayer les cœurs aux jours de fête. Mûri par le

travail des braves gens que hâlent les mêmes rayons, que rafraîchissent les mêmes pluies, qui vivent du même air sous le même ciel, soigné dans les caves de leurs chalets, c'est pour eux seuls qu'il a sa belle couleur de blé mûr, son odeur de bouquet, sa saveur et sa flamme : transporté loin de leurs montagnes, il perd son goût et son parfum, comme s'il mourait de nostalgie. Aussi les Valaisans sont-ils bien obligés de le garder pour eux, — et d'en boire tant qu'en portent leurs coteaux, tant qu'en mûrit leur soleil !

Bien que le vin fût du meilleur, Sterny dut s'y reprendre à plusieurs fois pour vider son grand verre. Le père Jumieux, tout en blâmant de l'œil sa dégustation trop lente, reprit son thème et le varia :

— Les médecins disent comme le curé, que ça fait du mal. Peuh ! les médecins, qu'est-ce qu'ils en savent? Moi, quand je ne bois pas, je suis tout « chose », et les remèdes n'y feraient rien. Tandis que ça, à la bonne heure ! Et puis, on sait au moins d'où ça vient. Ce n'est pas des pharmaciens qui le fabriquent avec des poudres. C'est le bon Dieu qui le fait croître avec le soleil. Est-ce que le bon Dieu peut faire quelque chose de mauvais, dites? Alors, qu'est-ce qu'il nous chante, le curé?

Convaincu par sa démonstration, il reprit son arrosoir :

— Encore un verre, messieurs, n'est-ce pas ?

Sterny fit un geste effaré. Volland refusa en remerciant. Jumieux insista :

— Une petite goutte !

— Non ! non ! sans compliment.

— Alors c'est que vous ne le trouvez pas bon?

— Il est excellent, au contraire. Mais vos verres sont énormes Une autre fois, avec plaisir.

Jumieux repoussa son arrosoir d'un air de regret, tandis que les deux nouveaux amis se séparaient.

Sterny, alourdi par le vin, s'en fut donner à l'hôtel l'ordre de déménager ses bagages, revint s'installer dans sa chambre, et finit par s'étendre sur son grand lit. Il s'y trouva très bien. Il éprouvait une étrange impression à se sentir vivre dans cet humble logis, dont les moindres détails portaient une marque tellement étrangère, où des générations de simples gens avaient passé. Un peu de la paix qu'ils avaient laissée là se répandait en lui : il jouit de ne penser à rien, dans le délicieux silence qui l'enveloppait comme une douce ouate enveloppe un membre blessé. Bientôt, une sorte de torpeur reposante l'envahit. Il la prolongea le plus qu'il put : c'était presque du sommeil, c'était en tout cas de l'oubli.

Quand il revint à l'hôtel, on était à table depuis un moment déjà. Il remarqua qu'on avait déplacé sa jolie voisine, assise maintenant entre la tante et le cousin. « Il faudrait apprivoiser le dragon, » songea-t-il, comme si cette légère contrariété suffisait à réveiller sa curiosité de la femme : et à tout hasard, il adressa quelques phrases aimables à la grosse dame, qui lui répondit en gloussant. Le repas lui parut maussade.

Comme il se retrouvait sur la place avec Volland, l'alpiniste lui proposa une courte promenade du soir : ils prirent un sentier qui file à travers les champs, dans la direction de la Thôse, et se trouvèrent après quelques instans de marche sur une espèce de promontoire rocheux, comme jeté dans le vide de la vallée. De là, ils dominaient un immense horizon. D'énormes tranches de montagnes, en plans superposés, dévalent vers le Rhône, dont l'eau grisâtre coule infatigablement dans le lit qu'elle s'est creusé. Aussi loin que les yeux peuvent voir, elles dressent leurs pics, découpent leurs arêtes, étalent leurs glaciers sous les jeux du soleil mourant. Déjà des teintes prestigieuses couraient sur leurs sommets, tandis que leurs flancs se noyaient d'ombre. Volland en nomma quelques-unes.

— Cette pointe irrégulière, ce cône hardi qui semble posé sur le sommet comme une colonne tronquée, c'est la Pierre-à-Voir. Ces glaciers à côté, étendus comme un grand suaire, ce sont ceux du Mont-Fort. Voici le Pleureur : cette haute paroi toute noire, dressée à pic, inexorable et désolée. Et puis la Ruinette, avec les stries de neige qui descendent le long de son arête. Je n'ai pas besoin de vous nommer le Grand-Combin, là dans le fond, solitaire et fier de son immensité.

A mesure que la lumière rose se rétrécissait sur toutes ces cimes, les glaciers prenaient des teintes livides qui devinrent indiciblement mornes et tristes quand le soleil eut disparu. On eût dit d'énormes linceuls, étendus là pour recevoir des astres morts. Les montagnes aussi semblaient mortes : le ciel pâle était leur suaire, prêt à se fermer sur elles. Dans la nuit fraîche, où couraient des frissons, la mort s'épandait ainsi, infiniment belle, sereine infiniment...

Un bruit de pas tira les deux amis de leur contemplation muette. C'était la famille Vallée. Madeleine s'éloigna de sa tante, qui soufflait fort, et de son cousin, dont le corps trop long se cassait en deux morceaux. Ils admirèrent un moment sa gracieuse silhouette, immobile, détachée en vigueur sur le fond obscur du paysage, et reprirent à petits pas le chemin du village.

— Cette jeune fille est extrêmement belle, dit Volland.

Sterny répondit, avec une affectation inconsciente de froideur :

— Oui, c'est vrai.

Après un silence, Volland reprit :

— Elle a l'air malheureux.

Julien ne releva pas cette réflexion, qu'il avait déjà faite pour son propre compte.

Sur la place, cependant, plus nombreux que la veille, les hommes discutaient l'événement du jour, la visite de Rarogne, et pesaient ses conséquences. Tout le village était là : les vieux, les jeunes, les riches, ceux qui possédaient de beaux terrains à bâtir, et les pauvres, qui n'avaient que des champs d'orge ou de pommes de terre pas beaucoup plus grands que des serviettes, les conservateurs qu'inquiète le moindre changement des choses et les audacieux qui veulent tout transformer. Des mirages se dressaient au bout de leur horizon si borné, leurs propos créaient un nouveau Vallanches : les humbles chalets noircis, les *raccards* où le foin s'entasse, établis sur leurs pilotis comme des habitations lacustres, disparaissaient pour faire place à de belles maisons blanches, à de vastes hôtels, à tous les outils de cette « industrie des étrangers » qui fabrique des millionnaires. Plus excités que les autres, Gaspard Clêvoz et Joseph Cascatey, les beaux parleurs, bouleversaient le village, remaniaient la contrée, construisaient des rues, évoquaient la vision d'un chemin de fer traversant la vallée. Ils parlaient si bien, ils étaient si sûrs de leur affaire, qu'on grognait de plaisir à les entendre, comme si l'on voyait pour de bon toutes les merveilles qu'ils décrivaient. Tellement que le président Combes, — un homme intelligent, mais qui ne savait pas parler aussi bien qu'eux, — ne trouva qu'une exclamation pour traduire son ravissement :

— Quand on verra passer par là ces chemins de fer, s'écria-t-il, et qu'on entendra siffler ces locomotives, — héééééè ! ! !

Presque seul, Nanthelme tâcha de nager contre le courant.

— Moi, essaya-t-il d'expliquer, je crois que notre contrée n'est pas faite pour ça. Il y a déjà Zermatt, il y a Louesche, il y a Lestral, il y a bien assez de beaux endroits dans le Valais. Ici, nous sommes comme qui dirait une famille. On s'en est toujours trouvé bien : il faut rester comme nous sommes.

Mais Nanthelme passait pour un rêveur, qu'on n'écoutait guère. D'ailleurs, c'était un *mâtzerot* (mâchuré) : son père connaissait les plantes, son grand-père maniait la baguette de coudrier, à l'aide de laquelle il avait découvert des sources et des carrières d'ardoises, et si l'on remontait plus haut, il y avait dans sa famille une sinistre histoire de sorcière, brûlée pour avoir boule-

versé le pays par ses maléfices. Sans doute, on ne croit plus guère à ces vieilles histoires; pourtant, il en reste quelque chose, et c'est peut-être bien à cause de son aïeule que Nanthelme avait essayé de s'expatrier. Dans l'affaire en question, pas un « jeune » ne pensait comme lui; même parmi les vieux, la plupart le désapprouvaient, sauf peut-être Balthazar Prélaz, le vieux braconnier borgne : une espèce de coureur de bois qui ne comprenait rien à la vie, un joyeux compère, conteur d'histoires, ami du bon vin, mais incapable de prendre les choses par le côté sérieux. Ce soir-là, contre toute attente, « Vieille-Suisse » lui prêta l'appui inattendu de son autorité : lui qui parlait si peu, il leva l'index au milieu des murmures que soulevaient les paroles de Nanthelme, secoua de haut en bas sa tête blanche, et prononça d'un ton d'oracle :

— Nous savons bien ce que nous avons. Nous ne savons pas ce que nous aurons quand tout sera changé par ici!

Gaspard serra les lèvres sans oser rien répondre : car s'il tenait tête à son père, dans leur vieux chalet où ils consacraient leurs soirées à discuter la question, il n'aurait point osé le contredire devant le monde. Et la réserve inattendue du père Clèvoz refroidit les plus ardens : il passait pour un malin, qui voyait de loin venir les choses. Beaucoup se promettaient de régler leur conduite sur la sienne et pensaient : « Voyons voir ce que fera Vieille-Suisse, avant de prendre un parti! » En attendant, ces hésitans conclurent qu'il n'était pas encore décidé à démolir son chalet, malgré les bruits qui couraient; l'un d'entre eux déclara :

— En tout cas, il ne faut pas aller trop vite!

Et ce fut la morale de la journée.

ÉDOUARD ROD.

(*La deuxième partie au prochain numéro.*)

# LA VISITE

DU

# TSAR PIERRE LE GRAND EN 1717

## D'APRÈS DES DOCUMENS NOUVEAUX (1)

---

## I

Lorsque, au mois d'avril 1717, par l'intermédiaire de Châteauneuf, notre ambassadeur à la Haye, le Tsar Pierre le Grand informait le Régent de son désir de visiter Paris, il ne faisait que donner suite à un dessein conçu dix-neuf années auparavant. En 1698, lors de son premier séjour en Hollande, il avait fait sonder Louis XIV à ce sujet, et « il fut mortifié, ajoute Saint-Simon, de ce que le roi déclina honnêtement sa visite, dont il ne voulut point s'embarrasser. »

Le majestueux monarque craignait sans doute quelque manque à l'étiquette de la part d'un souverain encore peu façonné au cérémonial des cours, ou qui, plutôt, semblait se faire un jeu de le braver. Pour témoigner aux ambassadeurs de Guillaume d'Orange sa mauvaise humeur de leur arrivée tardive, ne s'était-il pas avisé naguère de ne vouloir leur donner audience qu'à bord d'un vaisseau hollandais, et dans la grande hune, où il les reçut du reste avec beaucoup de majesté, sauf à rire de la frayeur qu'ils avaient témoignée en montant aux échelles de cordes. Mais en 1717,

(1) L'article que nous sommes heureux de pouvoir donner à nos lecteurs a été composé par M. le comte d'Haussonville, à la demande et sur la désignation de l'Académie française, pour être offert en hommage, dans la séance du mercredi 7 octobre 1896, à LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice de Russie.

Pierre Ier n'était plus un souverain dont la visite pût être déclinée honnêtement. En quelques années, son robuste génie avait façonné, en quelque sorte à coups de cognée, un empire encore naissant, à la solidité duquel l'opinion européenne n'avait guère cru d'abord, mais dont elle commençait à pressentir confusément les grandes destinées. « Je serai succinct, a dit Saint-Simon, sur un prince si grand et si connu, et qui le sera sans doute de la postérité la plus reculée pour avoir rendu redoutable à l'Europe et mêlé nécessairement à l'avenir dans toutes les affaires de cette partie du monde une cour qui n'en avait jamais été une, et une nation entièrement ignorée. » L'avenir a donné singulièrement raison aux prévisions de Saint-Simon, et le duc d'Orléans avait l'esprit trop pénétrant pour n'y pas lire aussi bien que lui. Aussi n'eut-il garde de décliner la visite annoncée, bien que cette visite soulevât quelques questions délicates.

Le Tsar entendait garder l'incognito. Dans la première dépêche où il est question de son arrivée (1) il est désigné « comme une personne de distinction qui paraît vouloir rester incognito, mais que Son Altesse Royale veut traiter avec toute la distinction et tous les égards qui peuvent marquer beaucoup de considération de sa part, sans cependant lui rendre les honneurs que lui-même paraît ne vouloir pas recevoir pour éviter les embarras du cérémonial ». Mais quels étaient les honneurs que Sa Majesté tsarienne, comme on l'appelait alors, voudrait et ceux qu'elle ne voudrait pas recevoir? La question était embarrassante. Desgranges, qui faisait depuis vingt-cinq ans fonction de maître des cérémonies, s'en préoccupait fort. Il en était de même du Corps de ville de Paris (nous dirions aujourd'hui le Conseil municipal), qui, plein de bonne volonté, demandait s'il devait aller au-devant du Tsar et lui porter les présens ordinaires, lesquels présens consistaient « en douze douzaines de boîtes de confitures et autant de flambeaux de cire (2). »

Pour résoudre toutes ces questions, le Régent ne crut pouvoir mieux faire que d'envoyer à Dunkerque (car le Tsar pour venir de Hollande avait choisi la voie de mer) le sieur de Liboy, gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roy. Liboy était porteur d'instructions très détaillées, mais qui roulaient uniquement sur des questions d'étiquette (3). Il fut ainsi le premier Français qui

(1) Aff. étrang. *Corresp. Moscovie,* t. VII. Lettre à M. le comte d'Hérouville, commandant pour le service du Roi à Dunkerque.

(2) *Ibid.* Lettre de M. de Trudaine, prévôt des marchands, 26 avril 1717.

(3) *Ibid. Mémoire pour servir d'instructions au sieur de Liboy, gentilhomme ordinaire de la chambre du Roi, allant par ordre de Sa Majesté auprès du Czar de Mos-*

eut l'honneur d'être présenté au Tsar, et ses lettres, qui sont demeurées inédites, au moins en France, — car elles n'ont point échappé aux intelligentes investigations des membres de la Société Impériale d'Histoire de Russie (1), — contiennent, sur l'arrivée et le séjour de Pierre Ier à Dunkerque, de curieux détails. Nous leur emprunterons ce portrait (2) :

« Le Czar est de la plus grande taille, un peu courbé et la teste penchée à l'ordinaire. Il est noir et a quelque chose de farouche dans la physionomie. Il paroît avoir l'esprit vif et la conception aisée, avec une sorte de grandeur dans les manières, mais peu soutenue. Il est mélancolique et distrait, quoique accessible et souvent familier. On dit qu'il est robuste et capable de travail de corps et d'esprit. »

Dès les premiers entretiens, il fut évident que Sa Majesté Tsarienne désirait, autant que cela serait possible, échapper au cérémonial. « Il demande, écrivait Liboy, que le Roi veuille le faire loger dans une maison particulière qui soit convenable. Il veut éviter les maisons royales. » De même, il ne voulut pas des voitures « honnestes et propres » qui avaient été préparées pour lui, mais qui étaient de lourdes berlines. Il demanda que ces voitures fussent remplacées par cinq chaises à deux roues et à deux places, de simples cabriolets, et que les relais fussent disposés de façon à gagner Paris en quatre jours. La nécessité d'attendre ces chaises le fit prolonger son séjour à Dunkerque. Une journée y fut employée par lui (c'est Liboy qui parle) à prendre médecine, les trois autres à visiter en détail, — car le Tsar avait la passion des choses maritimes, — le port, le bassin et les magasins de Dunkerque. Il fut si satisfait de sa visite qu'il demanda si l'on ne pourrait pas trouver un officier de marine, parlant le hollandais, qu'on attacherait à sa personne. Ainsi fut fait.

Liboy, cependant, avait profité de ces quatre jours pour adresser à Paris quelques renseignemens sur les habitudes de Pierre Ier (3) : « Le Czar se lève matin, dîne vers les dix heures, soupe vers les sept et se retire avant neuf. Il boit des liqueurs

*covie, qui vient incognito dans le royaume.* Ce mémoire a été publié dans le *Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France*, t. VIII. — *Russie.* Introduction et notes de M. Alfred Rambaud.

(1) *Société impériale d'histoire de Russie*, t. XXXIV. Ce volume contient plusieurs pièces intéressantes relatives au séjour de Pierre le Grand, dont les originaux sont aux Affaires étrangères et qui sont inédites en France, entre autres les lettres de Liboy et quelques lettres du maréchal de Tessé que nous citerons plus loin.

(2) Aff. étrang. *Moscovie*, t. VII. Liboy au maréchal d'Huxelles, 23 avril 1717.

(3) *Ibid.* Lettres de Liboy, 27 et 28 avril 1717.

avant les repas, de la bière et du vin l'après-midi, soupe peu et quelquefois point du tout, et se couche avant neuf. Il mange de tous nos mets et boit de nos vins, hormis le champagne. Les seigneurs aiment ce qui est bon et s'y connaissent. » « Je ne suis point encore parvenu à m'apercevoir, ajoutait-il, d'une espèce de conseil ou de conférence d'affaires sérieuses, à moins qu'on en ait traité en gobelottant. » Aussi attribuait-il le voyage du Tsar uniquement à la curiosité et à une inquiétude naturelle.

Liboy se trompait, comme on va le voir ; mais il ne s'en était pas moins fort bien acquitté de cette première mission. Le Régent crut cependant, pour faire plus d'honneur au Tsar, devoir envoyer au-devant de lui jusqu'à Calais le marquis de Mailly-Nesle, gentilhomme « dont la naissance et le mérite étaient également distingués », disait sa lettre d'introduction. Mais celui-ci eut moins de succès que Liboy. Il paraît s'être proposé le singulier dessein d'éblouir ces hôtes encore un peu agrestes de la France par l'élégance de sa toilette. Il changeait d'habit chaque jour. Tant de recherche ne lui valut qu'un sarcasme : « En vérité, dit le Tsar, je plains M. de Nesle d'avoir un si mauvais tailleur qu'il ne puisse trouver un habit fait à sa guise. »

Pierre le Grand ne perdait point de temps à changer de toilette en route. Il n'avait qu'une idée : arriver le plus rapidement possible à Paris, et il brûlait les étapes, au risque de causer parfois certains mécomptes. « Vous aurez peut-être de la peine à croire, écrivait d'Amiens l'intendant M. de Bernage (1), que le Czar a passé hier dans cette ville sans que j'aie eu l'honneur de le voir. Nous l'attendions à l'évêché avec M. le marquis de Nesle et M. de Liboy, parce qu'il ne trouve pas bon qu'on aille au-devant de lui et nous comptions du moins qu'il viendrait prendre un rafraîchissement et son relais, quand on vint nous dire qu'il avait envoyé chercher les chevaux par son courrier et qu'étant monté dans mon carrosse à la porte de la ville, il l'avait déjà traversée en diligence sans vouloir s'arrêter ni voir personne. » M. de Bernage ajoutait en post-scriptum : « Il ne sera pas impossible que M. l'évêque d'Amiens fasse un peu de plaintes, car, pour ne pas perdre mon étalage, je priai les dames à venir manger le souper du Czar à l'évêché, et M^me^ de Bernage donna un grand bal dans le palais épiscopal dont ce prélat m'avait laissé maître. »

Même déception à Beauvais où l'évêque-comte l'attendait à coucher. « J'avais, écrivait l'évêque avec mélancolie, rendu ma maison, qui n'est pas magnifique, le plus commode que j'avais

(1) Aff. étrang. *Corresp. Moscovie*, t. VII. Lettre du sieur de Bernage, intendant de Picardie, au maréchal d'Huxelles, 7 mai 1717.

pu pour loger le Tsar et une partie de sa suite. Je lui préparais un concert de voix et d'instrumens, et une illumination avec feu d'artifice. Il aurait trouvé ses armes en plusieurs endroits de sa maison et, dans la chambre où je croyais qu'il devait coucher, les portraits des grands-ducs de Moscovie, père et mère du Czar. Mais tous ces préparatifs, et tous ceux que j'avais tâché de faire pour lui donner à manger ont été inutiles. » En effet le Tsar, redoutant l'affluence du peuple qui commençait à se presser sur son passage, ne voulut même pas entrer dans Beauvais, et il préféra s'arrêter dans un méchant village, où lui et sa suite dînèrent au cabaret pour dix-huit francs (1). Comme on lui avait fait observer à l'avance qu'il ferait mauvaise chère dans ce cabaret : « Je suis un soldat, aurait-il répondu. Pourvu que je trouve du pain et de la bière, je suis content. »

Le Tsar approchait rapidement de Paris, lorsque, à Beaumont, sa dernière étape, il rencontra le comte de Tessé que le Régent envoyait pour lui faire compliment, et qui devait être attaché à sa personne pendant toute la durée de son séjour. Le choix était des plus heureux. Tessé n'était pas seulement un maréchal de France, un homme de beaucoup d'esprit et de fort bonne compagnie. Il avait été mêlé sous le règne précédent à beaucoup de grandes affaires dont il s'était tiré à son honneur. C'était lui en particulier qui, en 1696, avait réussi à détacher le duc de Savoie de la ligue d'Augsbourg, et dans ses relations avec ce prince difficile il s'était montré négociateur fort habile. Depuis la mort du souverain qu'il avait servi avec beaucoup de dévouement, il vivait dans une demi-retraite, partageant son temps entre une petite maison de campagne qu'il possédait aux Camaldules, près de Grosbois, et un appartement aux Incurables. Mais la retraite n'était pas beaucoup son affaire, et il ne lui fallut qu'un signe pour venir reprendre son ancien rôle. Des Français un peu infatués de la splendeur de leur capitale pouvaient seuls en effet croire, comme Liboy, que la curiosité et le désir d'admirer Paris étaient l'unique mobile qui avait poussé Pierre Ier à entreprendre ce voyage. L'habile souverain poursuivait au contraire un but parfaitement déterminé qu'un rapide coup d'œil jeté sur l'état de l'Europe fera comprendre.

Depuis l'année 1713 les traités de Westphalie, qui formaient depuis plus d'un demi-siècle le droit public européen, avaient été remplacés par les traités d'Utrecht et de Bade. Ces traités avaient mis un terme à la longue guerre de la Succession d'Espagne, et

(1) Aff. étrang. *Moscovie*, t. VII. L'évêque-comte de Beauvais au maréchal d'Huxelles, 11 mai 1717.

créé au point de vue diplomatique et territorial un nouvel état de choses. L'Autriche ne les avait subis qu'avec impatience, et ne demandait qu'un prétexte pour les remettre en question. L'Espagne elle-même, qui n'en avait pas tiré tous les avantages qu'elle en espérait, ne les acceptait qu'à contre-cœur. Au contraire, les autres États de l'Europe, et en particulier la France, épuisée par la longue lutte qu'elle avait soutenue, voulaient sincèrement la paix. De là un nouveau groupement des forces : d'un côté la triple alliance, c'est ainsi que, depuis le traité tout récent de la Haye, on appelait l'union de la France, de l'Angleterre et de la Hollande. En face l'Autriche affaiblie, mais encore redoutable; à côté d'elle deux puissances secondaires : l'une, la Prusse, un peu nouvelle venue dans le monde européen, remuante, ambitieuse, qui s'était rangée du côté de l'Autriche dans la guerre de la Succession d'Espagne; de l'autre, la Suède, vieille alliée de la France depuis Richelieu, encore unie à elle par un traité qui lui assurait un subside de 600 000 écus par an, mais engagée depuis plusieurs années, par l'aventureux Charles XII, dans une guerre funeste et non encore terminée où la Russie lui avait enlevé toutes ses provinces baltiques. Enfin, au loin, sortant à peine de ses steppes et de ses forêts sauvages, la Russie.

Si la Russie, qui jusque-là n'avait paru songer qu'à ses propres affaires, intervenait dans celles de l'Europe, de quel côté se rangerait-elle? Qu'elle se rangeât du côté de l'Autriche, qu'elle entraînât avec elle la Prusse, son alliée dans la guerre suédoise; et, en face de la coalition anglo-franco-hollandaise, pouvait se dresser une coalition austro-prusso-russe qui la contre-balancerait exactement. Les traités d'Utrecht et de Bade, et par conséquent la paix de l'Europe, risquaient d'être remis en question, ce qui était contraire à la politique de la France.

D'un autre côté, la Russie, dont les récentes conquêtes sur la Suède n'avaient jamais été reconnues, ni ratifiées par aucun traité, qui toujours isolée n'avait jamais fait partie du concert européen, avait intérêt à tenir de quelque instrument solennel la ratification de ces conquêtes, et à entrer dans ce concert. « Toutefois, comme l'a très bien dit un des hommes qui ont étudié de plus près, dans le passé, les rapports de la France et de la Russie, M. Albert Vandal (1), le Tsar ne pouvait espérer prendre place dans ce concert et s'y faire écouter qu'à la condition d'être présenté par un ami considérable qui lui servirait de répondant... Il fallait à la Russie l'appui d'une de ces vieilles monarchies qui, grâce à

(1) *Louis XV et Élisabeth de Russie*, par M. Albert Vandal.

l'ancienneté autant qu'à l'éclat de leur puissance, marchaient à la tête des nations. Il n'aimait point l'Angleterre et ne connaissait pas l'Espagne : restait la France. »

La France et la Russie avaient donc même intérêt, et personne ne doutait en Europe que le voyage de Pierre le Grand ne cachât quelque dessein diplomatique (1). Chacun se demandait dans quel plateau de la balance il jetterait, le cas échéant, le poids de sa puissante épée. L'Angleterre et l'Autriche suivaient ses pas avec une égale anxiété. Mais la pensée du Tsar semblait encore enveloppée d'un certain mystère. Esprit sagace et délié, Tessé était propre autant qu'homme du monde à percer ce mystère, et il devait s'y employer utilement.

Le Tsar arriva à Paris le 7 mai à neuf heures du soir. Il avait préféré cette heure tardive pour échapper à la curiosité. Mais il n'en trouva pas moins la rue Saint-Denis et la rue Saint-Honoré illuminées, avec force gens aux fenêtres ou sur son passage. Afin qu'il pût choisir, on avait préparé pour lui deux appartemens : l'un au Louvre, l'autre à l'hôtel de Lesdiguières. Il visita d'abord celui du Louvre. Il le trouva trop magnifiquement tendu et éclairé, et préféra l'hôtel de Lesdiguières. Déjà, en cours de route, on avait pu remarquer son goût pour la simplicité. Dans les appartemens qui étaient préparés pour le recevoir, il choisissait toujours la pièce de derrière. Il fit de même à l'hôtel de Lesdiguières, où il fit tendre son lit de camp dans une garde-robe.

Le lendemain de son arrivée il reçut la visite du Régent. Il sortit de son cabinet, fit quelques pas au-devant de lui, l'embrassa, disent les récits du temps, avec un grand air de supériorité, et se retournant, rentra dans son cabinet, suivi par le Régent « qu'il semblait mener en laisse ». Ils s'assirent sur deux fauteuils, le Tsar prenant celui du haut bout. La conversation entre eux dura une heure, mais sans qu'il y fût parlé d'affaires ; le prince Kourakin servait d'interprète.

Le 11 mai, le Tsar reçut la visite du petit Roi qui avait 7 ans. Le cérémonial avait été soigneusement réglé. Le Tsar descendit recevoir le Roi à la porte de son carrosse, et tous deux marchant de front se rendirent jusqu'à la chambre du Tsar, où ils s'assirent sur deux fauteuils égaux. Le Roi lui débita un fort joli compliment qu'on lui avait fait apprendre par cœur. Au lieu de lui répondre, le Tsar le prit brusquement dans ses bras et, l'élevant

(1) Pendant le séjour du Tsar en Hollande, une négociation avait déjà été ébauchée avec notre ambassadeur Châteauneuf, et c'est en partie parce que Châteauneuf ne semblait point comprendre sa pensée que Pierre Ier avait résolu de venir à Paris. (V. Rambaud, *Introduction*).

à la hauteur de son visage, l'embrassa à plusieurs reprises, ce qui n'était nullement prévu par le cérémonial. On craignit un instant que le petit Roi ne prît peur; mais, bien qu'un peu surpris, il fit bonne contenance, et la conversation, soutenue surtout par le duc du Maine et le maréchal de Villeroy, dura fort agréablement un quart d'heure.

Le lendemain le Tsar rendit sa visite au Roi, et fut tout surpris, car c'était la première fois qu'il sortait, de la foule qu'il trouva sur son passage. Le Roi devait le recevoir à la descente de son carrosse. Mais aussitôt que le Tsar l'aperçut sous le vestibule des Tuileries marchant vers lui, il sauta de son carrosse, courut au-devant du Roi, le prit dans ses bras et monta ainsi l'escalier. Ces brusqueries, un peu voulues peut-être, n'étaient pas sans grâce, et on fut fort touché à la Cour de la prédilection et de la tendresse que, durant toute la durée de son séjour, Pierre le Grand témoigna au jeune Roi.

Ces devoirs de cérémonie remplis, commença pour le Tsar cette vie sans trêve de visites officielles aux monumens publics qu'il est de tradition d'imposer aux souverains de passage à Paris et qu'ils subissent avec une inlassable bonne grâce. Le jour même de sa réception aux Tuileries il avait visité dès 8 heures du matin, la place Royale, la place des Victoires, la place Vendôme. Le 12 mai on le conduisit à l'Observatoire, aux Gobelins, au Jardin du Roi; le 14 à la grande galerie du Louvre où on lui montra le plan des villes fortifiées; le 16 aux Invalides où il goûta la soupe des soldats, but à leur santé, et, après avoir tâté le pouls à l'un d'eux qu'on tenait pour perdu, lui prédit qu'il en reviendrait (pronostic qui se vérifia); le 17 à Saint-Cloud; le 18 à Issy; le 21 au Luxembourg; le 23 à Meudon; le 24 aux Tuileries; le 25 à Versailles; le 26 à Marly. Et cela sans compter les plaisirs du soir : dîner à Saint-Cloud chez le Régent et représentation de gala à l'Opéra, au cours de laquelle, ayant eu soif, il demanda un verre de bière que le Régent lui offrit avec grand respect sur une soucoupe.

Pierre le Grand parut prendre beaucoup d'intérêt à ces visites, surtout à celles qu'il fit aux établissemens scientifiques. Il y trouvait l'occasion d'une foule de questions qui montraient l'étendue de ses connaissances, et sur tous ceux qui l'approchaient il produisait une impression singulière. Laissons encore parler Saint-Simon : « Tout montrait en lui la vaste étendue de ses lumières et quelque chose de continuellement conséquent. Il allia d'une manière tout à fait surprenante la majesté la plus haute, la plus fière, la plus délicate, la plus soutenue, en même temps la

moins embarrassante, quand il l'avait établie dans toute sa sûreté, avec une politesse qui la sentait et toujours et avec tous, et en maître partout, mais qui avait ses degrés suivant les personnes... C'est la réputation qu'il laissa unanimement en France qui le regarda comme un prodige dont elle demeura charmée. »

## II

Cependant le véritable but que s'était proposé Pierre le Grand en entreprenant son voyage n'était point perdu de vue. Le Tsar chargeait son vice-chancelier Schafiroff, que Tessé appelle souvent le *ragot*, et son ambassadeur en Hollande le prince Kourakin, qui était en même temps son beau-frère par sa première femme, d'entrer en négociations avec Tessé. De son côté le maréchal d'Huxelles, membre du Conseil de Régence et président du Conseil des Affaires étrangères, rédigeait pour l'usage de Tessé un long mémoire (1), qui devait lui servir d'instruction. Ce mémoire témoigne, à la vérité, de la part du maréchal d'Huxelles, une certaine hésitation à s'engager dans une alliance aussi nouvelle. Il recommande à Tessé « de combattre et d'éluder des engagemens précis et plus forts que ce qui convient à la correspondance et à la bonne amitié ». Mais il l'informe cependant « que Son Altesse Royale regarde comme un point important de pouvoir engager ce prince (le Tsar) de manière qu'il perde désormais toute idée de former une liaison avec la cour de Vienne, et que celles que Sa Majesté aura formées avec lui puissent servir de fondement à des engagemens plus étroits », et il fait observer avec justesse, « que comme Sa Majesté et le Tsar ne peuvent jamais avoir d'intérêts à démêler, les liaisons établies sur ces fondemens ne peuvent qu'être utiles à l'une et à l'autre puissance, sans qu'il puisse jamais en naître des inconvéniens capables d'en altérer la force, ni d'en diminuer les avantages. »

La première conférence s'ouvrait le 18 mai, avec un grand secret, pour échapper, disait Tessé « aux mouches allemandes et de toutes les nations qui observent les moindres démarches. » Dès le début, le négociateur français se trouvait en présence d'une de ces propositions précises qu'il lui était recommandé d'éluder et qui était ainsi formulée : « une amitié réciproque et une alliance fidèle, pour le ciment et le fondement de laquelle il sera fait un traité de défensive pour assurer les traités d'Utrecht et de Bade,

(1) *Recueil des instructions*, etc. *Russie*, p. 190. *Mémoire pour servir d'instructions à M. le maréchal de Tessé.* Ce *Mémoire* avait déjà été publié par le général de Grimoard dans l'ouvrage improprement appelé *Mémoires de Tessé.*

comme aussi que la France garantira les conquêtes que le Tsar a faites sur la Suède, laquelle Suède ne sera point assistée d'argent, ni de troupes, directement ni indirectement. » Et comme Tessé répondait, avec juste raison, qu'il est impossible de garantir des conquêtes tant qu'une guerre n'est pas terminée, et que « tout ce qui est sujet à la variation du succès ne peut jamais être garanti », on lui répliquait avec une vivacité, qu'il rend admirablement dans une dépêche où il semble rapporter les paroles mêmes du Tsar (1) : « Eh bien ! laissez le Tsar agir comme il l'entendra sur la Suède, sans garantir ses conquêtes, mais mettez le Tsar au lieu et place de la Suède. Le système de l'Europe a changé la base de tous vos traités. La Suède quasi anéantie ne peut plus vous être d'aucun secours. La puissance de l'Empereur s'est infiniment augmentée, et moi, Tsar, je viens m'offrir à la France pour lui tenir lieu de la Suède. Je lui offre non seulement mon alliance, mais ma puissance et en même temps celle de la Prusse, sans laquelle je ne pourrais pas agir... Par moi, Tsar, la balance que l'alliance de la Suède vous devait faire, sera rétablie; mais le grain que j'y mets l'emporte; et de là je conclus que moi, Tsar, je dois avoir le même traitement que la Suède, puisque je vous tiendrai lieu non seulement de ladite Suède, mais que je vous amène la Prusse. »

L'offre était pressante autant que formelle, et ceux qui l'avaient faite insistaient pour avoir une réponse immédiate. « Ces gens-cy, écrivait Tessé (2) le 20 mai, me demandèrent, dès hier au soir, si j'avais réponse des ouvertures que j'avais fait faire de leurs dernières propositions. A quoy je leur répondis simplement qu'en leur gardant le secret impénétrable qu'ils m'avoient demandé, je croyais que Son Altesse Royale regardoit cette affaire comme assez importante pour y réfléchir et prendre peut-être son conseil le plus secret, pour digérer une matière d'aussi grande conséquence. »

La matière avait besoin en effet d'être digérée, car il ne s'agissait de rien moins pour la France que d'abandonner, pour une alliée nouvelle et inconnue, une alliée ancienne et éprouvée, bien qu'un peu infidèle dans les derniers temps. Il n'y avait pas moyen cependant de se dérober, et on convint que chacune des parties rédigerait séparément un projet de traité. Le projet français comprenait sept articles (3) dont le premier stipulait qu'il y aurait

(1) Aff. étrang. *Corresp. Moscovie*. Lettre de Tessé du 19 mai.

(2) Aff. étrang. *Corresp. Moscovie*, t. VII. Ce projet de traité porte la date du 27 mai. Lettre de Tessé du 20 mai.

(3) *Ibid.*

« désormais et pour toujours à l'avenir une alliance et une amitié durable et fidèle, une union et une correspondance étroite entre le Roy Très Chrétien, le Tsar de Moscovie, leurs héritiers et successeurs. » Le projet russe, assez différent dans les termes, et dont la rédaction provoquait de la part du maréchal d'Huxelles de nombreuses observations, tendait cependant au même but, et les choses paraissaient de prime abord devoir marcher sans encombre. « Si nous n'avançons pas beaucoup, écrivait Tessé au sortir d'une troisième conférence (1), il semble au moins que nous ne reculons pas, de manière que dans cette affaire-ci, qui peut-être n'en a jamais eu de pareille, à force de s'entendre (car rien n'approche de l'embarras de traiter par truchement), j'ai quelque lieu de croire et d'espérer que Son Altesse Royale trouvera quelque avantage dans tout ceci. » Et dans une autre lettre : « Je crains que vous ne trouviez que nous allons peut-être plus vite que vous ne voulez; mais attendu qu'il faut, comme l'on dit, qu'une porte soit ouverte ou fermée, encore faut-il que Son Altesse Royale et vous preniez un parti. »

Mais cette négociation que Tessé craignait de voir marcher trop vite au gré du Régent, encore hésitant, allait se trouver au contraire entravée par l'entrée en scène d'un troisième négociateur : la Prusse. Rien n'était plus naturel en soi-même que l'intervention de la Prusse. Elle avait été l'alliée de la Russie dans la guerre contre la Suède, et avait aussi des conquêtes, entre autres l'importante place forte de Stettin, à garantir. De plus, un traité d'alliance défensive, de nature assez vague et qui sur sa demande était demeuré secret, l'unissait à la France depuis 1716. Il n'y avait donc aucune raison de la tenir à l'écart de cette négociation. Le projet de traité français était même doublé d'un second projet par lequel « il était convenu que le traité de bonne correspondance, d'amitié et d'alliance convenu entre Sa Majesté Très Chrétienne et le Czar de Moscovie serait commun au Roi de Prusse en tous ses points. »

Lorsque le baron de Kniphausen, que le Roi de Prusse avait envoyé auprès du Tsar, débarqua à Paris, il était tout simple de l'admettre en tiers, et une lettre de Kourakin à Tessé informait ce dernier que désormais Kniphausen assisterait aux conférences qui se tenaient à l'hôtel de Lesdiguières. « Nous sommes convenus cependant, mandait Tessé à d'Huxelles, qu'il ne serait donné d'étendue de confiance au Prussien que dans la proportion où nous le croirions utile et nécessaire, et qu'il n'aura nulle connais-

(1) *Ibid.* Lettre de Tessé du 21 mai 1717.

sance des articles qui devront être secrets entre nous. » Mais à partir de l'intervention du Prussien, comme l'appelait Tessé, les choses commencèrent à mal marcher. Par égard pour lui sans doute, on crut devoir substituer aux deux projets de traité différens sur lesquels on délibérait un troisième projet auquel le Roi de Prusse était personnellement partie, et dont l'article premier était ainsi conçu (1) : « Il a été stipulé et accordé qu'il y aura, du jour de la conclusion de ce traité entre Sa Majesté Tsarienne, Sa Majesté Très Chrétienne, et Sa Majesté le Roi de Prusse, entre leurs héritiers et successeurs, leurs royaumes, pays et États, un traité d'amitié, de correspondance et de commerce éternel et sincère, lequel sera observé de telle manière que les parties contractantes s'entre-promettent de la manière la plus forte de faire tout ce qui dépendra d'elles pour procurer et avancer le bien et les avantages de l'un et de l'autre, et de détourner au contraire toutes sortes de dommages et de préjudices. »

Mais autant il était facile de stipuler qu'il y aurait amitié éternelle entre la Russie, la France et la Prusse, autant il allait être malaisé de s'entendre sur les conditions de cette amitié. On tomba aisément d'accord sur le principe même de la garantie réciproque de l'état territorial créé ou à créer d'une part par les traités d'Utrecht et de Bade, d'autre part par ce qu'on appelait la paix éventuelle du Nord, c'est-à-dire le traité qui ne pouvait manquer d'intervenir entre la Suède, la Russie et la Prusse. Mais sur les conditions où s'exercerait cette garantie les difficultés ne tardèrent pas à surgir.

Une première difficulté fut soulevée par la France. Les termes du projet qui avait été rédigé par Schafiroff et Kourakin limitaient expressément ce concours promis par la Prusse et la Russie au cas où le « Roy Très Chrétien viendrait à être attaqué par une guerre ouverte dans ses royaumes et États. » D'Huxelles faisait observer avec raison que, le but de cette nouvelle alliance étant la garantie des traités d'Utrecht et de Bade, ces traités seraient aussi bien violés si l'Empereur s'attaquait aux puissances italiennes qui avaient été partie à ces traités, et l'observation était si juste que cette difficulté ne paraît point avoir eu de suite.

Une seconde difficulté fut soulevée, celle-là par les négociateurs russes, à propos de la date à partir de laquelle la Russie, suivant l'expression du Tsar lui-même, serait mise aux lieu et place de la Suède (2). La Russie aurait voulu être substituée effectivement

(1) Aff. étrang. *Moscovie*, t. VIII. Ce troisième projet porte la date du 4 juin.

(2) C'était ce que Tessé appelait dans sa langue pittoresque *le coup des subsides* qu'il aurait bien voulu parer en faisant valoir que la garantie des traités

à la Suède dès le lendemain de la signature du traité. La France faisait au contraire observer qu'étant encore liée vis-à-vis de la Suède par un traité qui ne devait prendre fin que dans dix mois, elle ne pouvait pas prêter assistance aux deux belligérans à la fois. Comme l'objection était juste, la difficulté parut encore de celles sur lesquelles il ne serait pas impossible d'arriver à une entente. Mais une difficulté plus sérieuse, et qui devait malheureusement devenir la pierre d'achoppement, surgit à propos du mode d'exécution de la garantie mutuelle.

Un article séparé et destiné à demeurer secret du projet du traité allait jusqu'à prévoir la composition et l'effectif des forces que l'exécution de la garantie mutuelle obligerait, le cas échéant, chacune des parties contractantes, d'envoyer au secours de l'autre, à première réquisition. Ces forces devaient comprendre non seulement de l'infanterie et de la cavalerie, mais des troupes de marine. Les chiffres seuls étaient laissés en blanc, pour être ultérieurement fixés. Mais le maréchal d'Huxelles, qui dans toute cette négociation paraît avoir fait preuve d'un esprit un peu timide peut-être, mais judicieux, faisait observer que le projet russe semblait toujours supposer que les troupes du Tsar se joindraient à celles du Roi. « Or, il est aisé de prouver, disait-il avec raison, que si la guerre était déclarée, cette jonction deviendrait impossible. Ainsi, il faut fixer l'effet de la garantie à une diversion », et il ajoutait : « Comme l'on veut agir de bonne foi, il ne faut pas dissimuler au ministre du Tsar que nous ne croyons pas que la France puisse donner d'autres secours au Tsar que des subsides, et que nous comptons aussi que le Tsar ne peut nous secourir que par une diversion (1). »

Ce fut sur cette question de la jonction ou de la diversion qu'il devint impossible de s'entendre, le négociateur français insistant pour que le cas de diversion fût stipulé, les négociateurs russes et prussiens s'y refusant. Toutefois, la difficulté principale ne

d'Utrecht et de Bade accordée par la Russie à la France avait pour équivalent la garantie de la paix éventuelle du Nord accordée par la France à la Russie, et que par conséquent les obligations réciproques des deux puissances se contre-balançaient. Mais ces Messieurs, ce sont les propres expressions de Tessé, lui riaient au nez et répondaient qu'ils étaient assez puissans pour se garantir par eux-mêmes. « Pour trancher court, écrivait Tessé, je ne vois nulle apparence que Son Altesse Royale puisse tirer aucun fruit de ce que nous faisons, et du voyage du Czar et de ses bonnes et apparentes dispositions d'entrer fidèlement en alliance avec nous, à moins qu'il ne se résolve, en mettant le Czar au lieu et place du roi de Suède, de lui donner les subsides qu'il donnait audit roi. Je me suis tenu en réserve sur le point du plus ou moins de ces subsides. »

(1) Aff. étrang. *Corresp. Moscovie*, t. VIII. Ces observations du maréchal d'Huxelles sont en regard du projet de traité, rédigé par Schafiroff et Kourakin, dont le texte est sur deux colonnes.

venait pas de la Russie. Pierre le Grand avait une juste confiance dans son armée. Il l'avait mesurée à Poltawa contre les héroïques bandes de Charles XII et les avait anéanties. Il ne craignait pas de se trouver seul, face à face avec l'Autriche. Il n'en était pas de même de l'envoyé prussien : Kniphausen n'envisageait pas sans terreur l'éventualité où les jeunes troupes de son Roi se trouveraient seules aux prises avec la vieille armée autrichienne. Sa situation était, il faut le reconnaître, singulièrement difficile. Il ne s'attendait point à prendre part à une aussi importante négociation : ses pouvoirs étaient insuffisans, et il craignait d'être désavoué par un maître qui, à en juger par la manière dont il traita plus tard son fils, ne devait pas avoir l'humeur tendre pour ses serviteurs. Le séjour du Tsar en France permettait au contraire aux négociateurs russes d'en référer à leur maître sur les points difficiles; mais le genre de vie que celui-ci menait ne rendait pas toujours aisé de le saisir.

## III

Depuis qu'il était débarrassé des visites officielles, le Tsar, dont le séjour à Paris se prolongeait depuis près d'un mois, se livrait aux caprices de son humeur curieuse. Un jour où l'on comptait pouvoir lui soumettre l'état des affaires, la fantaisie lui prenait de voir sortir de Notre-Dame la procession de la Fête-Dieu. Il fallait que Tessé, laissant là les négociations, courût aux Enfans-Trouvés, dont les balcons étaient vis-à-vis l'église, et priât les sœurs à qui appartenaient ces balcons de les faire orner tant bien que mal avec quelques tapis pour que le Tsar y fût convenablement (1). « Au surplus, ajoutait-il, je ne sais point où le Tsar dînera ni s'il retournera à Versailles. Je n'ai nulle nouvelle du duc d'Antin. Avec tous ces déménagemens il n'y a homme à qui la tête ne tournât. »

La tête lui tournait bien davantage encore, lorsqu'il apprenait que le Tsar, qu'il devait accompagner partout, était sorti sans le prévenir de l'hôtel de Lesdiguières, et s'était jeté dans un fiacre sans dire où il allait. Parfois il en usait de même avec le carrosse des femmes qui s'étaient fait descendre devant sa porte pour le voir sortir. C'est ainsi qu'un jour il monta, pour se faire conduire à Boulogne, dans le carrosse de la maréchale de Matignon qui fut fort étonnée de se trouver à pied. Ces jours-là, Tessé le cherchait effaré dans toute la ville, sans pouvoir le rejoindre. Pour

(1) Aff. étrang. *Corresp. Moscovie*, t. VII. Lettre de Tessé du 26 mai.

échapper à la curiosité, il avait coutume de revêtir un costume fort simple que Buvat décrit ainsi dans son journal. « Le Tsar était fort simplement vêtu d'un surtout de bouracan gris assez grossier, tout noir, avec une veste d'étoffe de laine grise dont les boutons étaient de diamans, sans cravate et sans manchettes, ni dentelles aux poignets de sa chemise, ayant une perruque brune à l'espagnole, dont il avait fait couper le derrière qui lui avait paru trop long et sans être poudrée. » Duclos, dans ses *Mémoires secrets*, rapporte en effet qu' « il avait commandé une perruque et que le perruquier ne douta pas qu'il ne lui en fallût une à la mode qui était alors de les porter longues et fournies. Mais le Czar lui fit donner un coup de ciseaux tout autour pour la réduire à la forme de celle qu'il portait. »

Si simple que fût son ajustement, il lui arrivait presque toujours d'être reconnu, grâce à un certain air de majesté naturelle, et la foule qui s'attachait à ses pas l'importunait souvent. C'était chez des ouvriers de réputation qu'il se faisait de préférence conduire, et il se plaisait à les voir travailler. Duclos ajoute : « Les choses de pur goût et d'agrément le touchaient peu ; mais tout ce qui avait un objet d'utilité, trait à la marine, au commerce, aux arts nécessaires, excitait sa curiosité, fixait son attention et faisait admirer la sagacité d'un esprit étendu, juste, et aussi prompt à s'instruire qu'avide de savoir. »

En effet, on voulut lui faire admirer la collection des pierreries du Louvre, mais il avoua qu'il s'y connaissait peu. En revanche, il prit beaucoup d'intérêt à voir à Bercy le cabinet de physique de Pajot d'Ons-en-Bray, le directeur des postes. Un carme alors fameux par ses découvertes, le Père Sébastien, lui fit admirer plusieurs de ses machines. Il eut soin de rendre également visite à tous les corps savans. A la Sorbonne il embrassa le buste de Richelieu et prononça ces paroles qui pour lui paraissent bien théâtrales (1) : « Je donnerais la moitié de mon empire à un homme tel que toi pour qu'il m'apprît à gouverner l'autre. » A l'Académie française, comme il avait négligé de prévenir de sa visite, il ne trouva que deux académiciens qui lui firent les honneurs de la salle des séances. A l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres il prit beaucoup d'intérêt à l'*Histoire métallique de Louis XIV*. A l'Académie des sciences, sa réception fut tout à fait solennelle. « Il voulut y prendre séance, disent les *Mémoires de la Régence*, et il permit à la Compagnie de s'asseoir pour considérer

(1) Ces paroles ne sont rapportées ni par Saint-Simon, ni par Dangeau. Elles ne se trouvent que dans Duclos, dont les *Mémoires secrets* sont loin de mériter une confiance absolue.

l'ordre de l'Académie et le rang des académiciens. » On lui fit les honneurs de plusieurs machines nouvelles, et il prit grand intérêt à tout ce qu'on lui montra. Il se plut beaucoup également à la Monnaie où le Directeur fit frapper devant lui une médaille d'or qu'il lui présenta. D'un côté était gravé son portrait et de l'autre cette inscription : *Vires acquirit eundo*. Il rendit également de nombreuses visites à l'Observatoire, ou bien, au contraire, il faisait venir des savans à l'hôtel de Lesdiguières pour s'entretenir avec eux, en particulier des géographes, et il leur donnait les renseignemens nécessaires pour rectifier les erreurs qu'ils avaient commises en dressant la carte de son vaste empire encore mal connu.

Ces allures si nouvelles chez un souverain avaient commencé par étonner les Parisiens. Elles finirent par leur plaire et il s'était acquis une popularité véritable. Toutefois, les femmes de la Cour le boudaient un peu. C'est qu'il n'avait guère fait de frais pour elles. « Il est peu galant, écrivait le marquis de Louville (1), ce qui ne met pas les femmes dans son intérêt. » Une question d'étiquette l'avait empêché de rendre la première visite aux princesses du sang. Quelques-unes cependant n'y tinrent pas, et le firent complimenter par un gentilhomme. A celles-là seulement il consentit à rendre visite. Ainsi avait fait Madame, la mère du Régent, qui, toute fière de l'avoir reçu, l'appelait « mon héros le Czar ». Mais un peu grosse, et rouge, par-dessus le marché, Madame, malgré tout son esprit, n'était pas faite pour lui donner une juste idée des grâces françaises. Aucune dame de la Cour ne lui fut régulièrement présentée. Ce n'est pas qu'il ne sût être aimable à l'occasion quand il le voulait. C'est ainsi que, visitant les Invalides avec le maréchal de Villars, il sut que la maréchale était là en *voyeuse*, comme on disait alors. Il la fit approcher et lui dit des paroles obligeantes. Dînant à Bellevue chez le duc de Tresmes, il apprit que sa fille la comtesse de Béthune était là, en *voyeuse* également. Aussitôt il la fit prier de se mettre à table avec lui et la combla de politesses. Mais quand la curiosité attirait les femmes en foule sur son passage, il affectait d'ignorer leur présence. Ainsi fit-il à Petit-Bourg, chez le duc d'Antin, où il alla dîner et où la duchesse de Bourbon avec un certain nombre de dames de la Cour s'étaient rendues pour le voir. Il les trouva toutes rangées dans une galerie. Mais il se borna à les saluer d'une simple inclination de tête et ne s'en fit nommer aucune.

Le séjour du Tsar à Petit-Bourg fut marqué par un épisode où brilla la bonne grâce du duc d'Antin, ce parfait courtisan, qui,

(1) *Mémoires secrets du marquis de Louville*. Lettre du 17 juin au duc de Saint-Aignan.

à force d'obséquiosité envers Louis XIV, avait réussi à se faire pardonner par lui d'être le seul fils légitime de M^me^ de Montespan. Le Tsar était tendrement attaché à la Tsarine Catherine, sa seconde femme. Un instant, son séjour à Paris se prolongeant, il avait pensé à la faire venir. Mais la question de l'incognito qu'il tenait à garder lui avait fait renoncer à ce dessein, et il lui avait mandé de l'attendre aux eaux de Spa. D'Antin savait cela, et, voulant se rendre agréable au Tsar, il avait trouvé moyen de se procurer un portrait de la Tsarine. La première chose que Pierre le Grand aperçut en entrant dans la salle à manger fut ce portrait, au-dessous duquel d'Antin avait fait graver quelques vers. « Cette galanterie lui plut si fort, dit Duclos qu'il s'écria qu'il n'y avait que les Français qui en fussent capables. » Malgré toutes nos recherches, nous n'avons pu trouver les vers composés par le duc d'Antin pour la Tsarine.

Il y eut cependant une femme que Pierre le Grand témoigna la curiosité de voir bien qu'elle eût quatre-vingt-deux ans : ce fut M^me^ de Maintenon. On trouve partout racontée, d'après Saint-Simon, la visite qu'il lui rendit à Saint-Cyr. Ce récit n'est point tout à fait exact. Il n'est pas vrai que, sans la saluer, il se soit borné à écarter les rideaux de son lit, et qu'après l'avoir regardée il se soit éloigné sans mot dire. Apparemment M^me^ de Maintenon devait savoir comment les choses s'étaient passées. Voici comment elle raconte elle-même cette visite (1) : « Le Czar est arrivé à sept heures du soir. Il s'est assis au pied de mon lit. Il m'a demandé si j'étais malade. J'ai répondu que oui. Il m'a fait demander ce que c'était que mon mal. J'ai répondu : Une grande vieillesse. Il ne savait que me dire, et son truchement ne paraissait pas m'entendre ; sa visite a été fort courte. Il est encore dans la maison, mais je ne sais où. Il a fait ouvrir le pied de mon lit pour me voir. Vous croyez bien qu'il n'en aura été guère satisfait. »

Pierre le Grand visita Saint-Cyr en grand détail. « Il se fit montrer, rapporte le *Mercure de France*, les cinq classes et toutes les demoiselles, chacune à leur place. » Pendant ce temps les seigneurs de sa suite, qu'il avait laissés à Versailles, y avaient amené d'autres demoiselles qu'ils firent coucher précisément dans l'appartement de M^me^ de Maintenon, ce temple de la pruderie, dit Saint-Simon. Blouin, l'ancien valet de chambre de Louis XIV, qui avait autrefois remplacé l'officieux Bontemps, et qui était demeuré gouverneur de Versailles, s'en montrait fort scandalisé.

(1) *Lettres de M^me^ de Maintenon*, t. VII, 11 juin 1717. Cette publication est celle de La Beaumelle, toujours, il faut l'avouer, un peu suspecte.

## IV

Cependant, le séjour du Tsar touchait à son terme. Il était nécessaire que la négociation se terminât d'une manière ou de l'autre. Mais elle en demeurait toujours au même point. « La patience de Job serait en vérité nécessaire, Monsieur, écrivait Tessé (1). Nous avons travaillé jusqu'à deux heures après midi et reculons à mesure que nous croyons avancer, ou peut-être nous avançons à proportion de ce que nous voulons reculer. » La difficulté était toujours la même, la Russie, et surtout la Prusse, se refusant à la diversion et ne voulant s'engager qu'à la conjonction, comme l'Angleterre et la Hollande s'y étaient engagées par un article du traité de la Haye : « J'entends bien, ajoutait Tessé, l'embarras où vous met le détail de cet article, mais je n'y vois guère d'emplastre. »

D'Huxelles commençait à douter également du succès, et il écrivait à Tessé (2) : « Si vous voyez bien clairement que l'on ne puisse se concilier présentement, il serait bon qu'il parût que la difficulté ne viendrait que de l'incertitude qu'on éprouve jusqu'à quel point le Roy de Prusse voudrait se porter pour l'exécution de la garantie, parce qu'en ce cas il nous resterait une ouverture pour amener le Czar au point de faire présentement un traité d'amitié, en attendant que l'on pût prendre des liaisons plus étroites. »

Kniphausen, qui était l'auteur principal de la difficulté, mais qui voulait en même temps en décliner la responsabilité, disait de son côté à Tessé en se promenant avec lui, à l'issue d'une de leurs nombreuses conférences, dans le jardin de l'hôtel de Lesdiguières : « Le Czar ne passera jamais l'article de la diversion que vous demandez au lieu de secours. Je ne sais pas non plus si mon maître le passerait. Ainsy j'ay lieu de croire que notre traité entier ne se fera pas. »

Quelques jours après avait lieu dans ce même jardin, entre Tessé d'un côté, le Tsar et ses ministres de l'autre, une dernière conférence qui achevait d'enlever tout espoir de succès. Voici en quels termes expressifs Tessé rend compte de l'intervention personnelle du Tsar (3) : « Notre Czar arriva donc hier au soir. Monsieur, très content de son voyage, mais dès qu'il eut, en arrivant, fait un tour de jardin et assemblé ses ministres, l'humeur luy

(1) Aff. étrang. *Corresp. Moscovie*, t. VIII. Lettre de Tessé du 5 juin 1717.
(2) *Ibid.* Le maréchal d'Huxelles à Tessé, 6 juin 1717.
(3) *Ibid.* Lettre de Tessé du 13 juin 1717.

changea et je le vis gesticuler et, se promenant seul, rêver appuyé sur son baston, et travaillant sur le sable comme un homme agité. Ses ministres m'appelèrent et me dirent la douleur de leur Maistre de sentir qu'avec une volonté déterminée de s'unir à la France il ne pouvait y réussir; que de tout son cœur, il voudrait estre en estat de s'engager à une diversion en cas de guerre nécessaire contre l'Empereur, mais qu'il ne le pouvait sans le Roy de Prusse dont l'envoyé, quoy que muny de pouvoirs, n'avait pas celuy de son Maistre sur l'article de la diversion, et que sans le dit Roy de Prusse il ne pouvait agir ni rien promettre de positif. »

Dès l'instant que le Tsar, malgré le désir passionné de s'unir à la France que lui prête Saint-Simon, ne voulait pas s'engager sans la Prusse, la négociation ne pouvait qu'échouer. Il faut reconnaître qu'il était difficile à la Russie d'abandonner son allié, et D'Huxelles lui-même en tombait d'accord : « On ne peut s'empêcher de convenir, écrivait-il à Tessé (1), avec le Czar et ses ministres que l'engagement que ce prince prendrait de faire une diversion en cas de guerre serait impossible dans l'exécution sans le concours du Roy de Prusse. Aussy la difficulté que fait le Czar de promettre en effet ce qu'il voit qu'il ne pourrait pas accomplir est une marque de la bonne foi de ce prince et de la fidélité qu'il veut observer dans ses engagemens. » Aussi en revenait-il à l'idée, déjà émise par lui, de signer dès à présent un « traité de bonne amitié et correspondance », sans qu'il y fût parlé de subsides, de conjonction ou de diversion, toutes questions qui devraient être ultérieurement réglées. Mais il était trop tard. Le Tsar touchait à son départ. Le 16 juin on lui fit passer en revue aux Champs-Élysées les régimens des gardes, des gens d'armes, des chevau-légers et des mousquetaires. Excédé de la chaleur, de la poussière, du grand nombre de carrosses et de gens à pied qui se pressaient pour le voir une dernière fois avant son départ, il ne regarda presque pas les troupes. Quittant la revue, il alla visiter les travaux du pont tournant des Tuileries et, ajoute Buvat dans son journal, « s'enferma dans une loge de suisse avec M. le duc d'Orléans, où ils restèrent environ en conférence une demi-heure avec l'interprète du Czar qui était un Anglais de nation. »

Dans cette dernière conférence fut-il question de la négociation qui venait d'échouer et chercha-t-on quelque moyen de la renouer? Cela est possible, mais ce n'est qu'une supposition. Le 20 juin, le Tsar partait pour Spa, où l'attendait la Tsarine. A la vérité il laissait derrière lui Kourakin et Schafiroff chargés de discuter

1) Aff. étrang. *Corresp. Moscovie*, t. VIII. Lettre à Tessé du 13 juin.

un « traité de bonne amitié et correspondance » en sept articles que D'Huxelles avait précipitamment rédigé. Mais il n'y avait plus rien à faire (1). Les négociateurs étaient aigris les uns contre les autres, comme le sont souvent des gens qui ont disputé trop longtemps. Schafiroff se plaignait, sans grande raison, que la France eût varié dans ses propositions, et son étroite entente avec Kniphausen paraissait même suspecte à Tessé. Kniphausen était également de mauvaise humeur de la responsabilité qu'on prétendait faire peser sur lui. Aussi se montrait-il plus récalcitrant que jamais. Quand le 20 juin, Tessé se présenta chez lui pour lui soumettre ce traité de correspondance et de bonne amitié sur le texte duquel il était à peu près d'accord avec Schafiroff, Kniphausen déclara « que jamais on n'avait signé un traité, de quelque nature que ce soit, ny avec quelques pouvoirs que l'on pust avoir, sans l'avoir auparavant fait voir à son Maistre, et qu'il ne signerait point les articles soit ostensibles, soit secrets, sans en avoir donné part au sien et les lui avoir envoyés. » Tessé, retournant chez Schafiroff qui devait l'attendre, le trouva sorti. Il comprit que les deux négociateurs se dérobaient, et il écrivit une courte lettre à D'Huxelles pour lui donner le bonsoir et l'avertir que de son côté il s'en retournait à sa petite maison des Camaldules dont il déclarait, depuis quelque temps déjà, avoir le *Heimweh*.

Ainsi se termina, sans succès apparent, cette négociation dont le fait même est bien connu, mais dont les détails n'ont jamais été racontés, et dont l'ensemble n'a pas été apprécié très équitablement, suivant nous, du moins, par les historiens qui en ont fait mention. Faute d'être remontés aux sources, le rôle cependant si important de la Prusse leur a échappé, et ils ont adopté un peu trop facilement la version de Saint-Simon qui, égaré par sa haine contre le cardinal Dubois, attribue aux *funestes charmes* de l'Angleterre et au *fol mépris* que la France aurait fait de la Russie, l'échec de la négociation (2).

(1) D'Huxelles ne se faisait pas d'illusions sur les chances de succès de cette dernière tentative. « Au reste, Monsieur, écrivait-il à Tessé, je suis toujours persuadé que la plus grande difficulté que vous trouverez consistera en ce que vous n'offrirez plus des secours d'argent actuels ou prochains, puisqu'il paraît que c'est le but principal et peut-être unique qu'on se soit proposé en cette occasion. (Lettre à Tessé du 15 juin 1717.)

(2) M. Rambaud, dans son *Introduction*, a adopté cette version. Il reproche même à Tessé d'avoir fabriqué et montré aux Russes un faux traité avec la Suède. Cela n'est pas tout à fait juste. L'idée de montrer aux Russes un traité non pas faux, mais incomplet, ne fut qu'une suggestion du maréchal d'Huxelles à laquelle il ne fut donné aucune suite par Tessé. Quant au reproche que Tessé, dans ses *Mémoires*, adresse au nouveau gouvernement « de n'avoir eu d'autre intention que de voltiger et d'amuser le Czar », il ne faut pas oublier que ces *Mémoires* de Tessé sont, en réalité, l'œuvre du général de Grimoard, qui ne fait que donner ici son

Les funestes charmes de l'Angleterre n'y furent, comme on a pu le voir, pour rien. Sans doute le Régent était très justement préoccupé de ne point donner ombrage à l'Angleterre et de ne point porter atteinte aux stipulations toutes récentes de la Haye, stipulations qui au reste avaient été communiquées au Tsar. Il avait même dans le projet d'alliance en délibération fait insérer cette clause « que le présent traité ne pourrait porter aucun préjudice au traité de la Haye ». Mais cette réserve toute naturelle avait été acceptée par la Russie et la Prusse qui réservaient également leur alliances extérieures.

Il n'est pas davantage exact que la France ait témoigné un fol mépris de la Russie. La négociation avait été au contraire poussée aussi loin que possible et n'avait échoué que sur une difficulté sérieuse. La vérité c'est que les temps n'étaient pas mûrs pour une alliance aussi étroite que l'aurait souhaitée Pierre le Grand. L'état de l'Europe était trop incertain, les communications entre les deux pays encore trop difficiles. Mais les efforts tentés avec beaucoup de bonne foi de part et d'autre ne furent pas perdus. La négociation fut reprise quelques mois après, non pas il est vrai à Paris, mais en Hollande, et le dernier projet de traité, hâtivement rédigé par le maréchal d'Huxelles, devint, le 19 août 1717, le traité d'Amsterdam, premier instrument diplomatique au bas duquel la France et la Russie aient apposé leur signature.

Le séjour de Pierre le Grand à Paris eut un résultat encore plus décisif. Si la France, pour reprendre l'expression de Saint-Simon, demeura charmée de lui, il demeura aussi charmé de la France. Il partit enchanté de la réception qui lui avait été faite, du respect et de la sympathie dont il s'était senti environné. A partir de ce jour, les deux pays cessèrent d'être étrangers l'un à l'autre. Non seulement des relations diplomatiques régulières furent établies par l'envoi de ministres *caractérisés*, comme on disait alors, mais les Russes commencèrent à venir en grand nombre à Paris; les Français apprirent le chemin de Saint-Pétersbourg; et de ce voyage justement célèbre datent, entre les deux peuples, ces sentimens d'instinctive amitié, qui, traversés parfois par les erreurs de la politique, méconnus par les rêves de l'ambition, n'en renaissent pas moins, toutes les fois que les circonstances deviennent favorables, avec l'indestructible vitalité des sympathies naturelles et des intérêts permanens.

HAUSSONVILLE.

sentiment. M. Louis Wiesener, dans un article de la *Revue des Études historiques* (année 1893), nous paraît seul avoir apprécié exactement les choses.

# PAYSANS ET OUVRIERS

## DEPUIS SEPT SIÈCLES

### II [1]

### LES SALAIRES AUX TEMPS MODERNES

Dépossédé au XVIe siècle, par la crue de la population, du bien-être matériel dont il avait joui au moyen âge, le paysan français ne le recouvrera plus que de nos jours. De 1601 à 1790, il traversera de bonnes et de mauvaises périodes, il sera plus ou moins à son aise, puisque le salaire annuel du manœuvre, pour 250 journées de travail, évalué en *monnaie actuelle* d'après le prix de la vie, oscillera de 570 francs sous Henri IV à 410 francs sous Louis XVI, — il est aujourd'hui de 750 francs pour 300 journées de labeur, — mais il ne reverra plus ces rétributions de 870 et 900 francs par an qu'il avait eues sous Louis XI et Charles VIII, ni même ces 650 à 750 francs qu'il gagnait tout au long des XIVe et XVe siècles et qu'on lui allouait encore jusqu'à Henri II (1550). Le plus curieux est que, bien loin de profiter des progrès de l'agriculture, de la plus-value des terres, cette plus-value même et ce progrès semblent tourner à sa ruine, et qu'il est plus malheureux, à la fin de l'ancien régime, qu'il ne l'était durant la première moitié du règne de Louis XV ou au début de celui de Louis XIV.

(1) Voyez la *Revue* du 1er octobre.

I

Une des conséquences de cette plus-value des terres, qui rend leur possession plus précieuse et leurs propriétaires plus exigeans, plus attentifs à en recueillir tous les produits, à en tirer tout le parti qu'elles comportent, c'est la difficulté sans cesse croissante, pour le manant non propriétaire, de conserver intacts, aux XVII^e et XVIII^e siècles, les avantages que lui procurait jadis la jouissance des droits d'usage et de vaine pâture. Ces droits dont nous avons, dans le précédent article, fait connaître la nature et déterminé l'étendue, constituaient de vrais supplémens de gages. On ne doit évidemment pas en exagérer l'importance, surtout pour le simple journalier. Le temps que le « pauvre homme de labeur » ou le « laboureur à bras » passe, dans la forêt commune, à abattre, fagoter, charroyer du bois pour son hiver, est à déduire des 250 jours ouvrables qui composent son salaire annuel. De même s'il conduit sa vache, ses brebis, aux pâturages banaux. Il n'en est pas moins vrai que, dans un cas comme dans l'autre, à ce rural qui vient au monde dénué de tous biens, ou à peu près, qui ne doit compter pour vivre que sur l'effort de ses bras, la société garantissait une participation à la propriété foncière, qu'elle lui donnait gratis l'herbe et le bois.

Certes, pour profiter de ces avantages, la famille champêtre devait dépenser une certaine somme de travail; mais elle est ici dans le cas de tous les détenteurs d'un petit lopin qui le font valoir eux-mêmes; au salaire de l'exploitant elle joint la rente du sol. « Cette province étant presque toute en bois, disent au roi en 1614 les États de Normandie, les meilleurs et les plus assurés revenus qu'aient les supplians sont les usages et droits de chauffage qu'ils ont dans lesdites forêts, ce qui les aide à nourrir leur famille... » Dans un procès au parlement de Paris (1628), où les défendeurs étaient un lot de campagnards riverains d'une forêt royale, qui avaient loué des bestiaux à cheptel et les nourrissaient au moyen du droit de pacage, l'avocat général Talon, concluant au nom du parquet en faveur de ces paysans contre l'administration forestière qui prétendait interdire cette pratique, s'écriait avec véhémence : « Cela va contre la liberté publique! Il n'y a ordonnance ni règlement qui autorise cette rigueur; au contraire ce serait priver le pauvre peuple de son vivre et le réduire à la mendicité; d'autant que, chargés de tailles et impôts, ils n'ont d'autre substance que les pâtures, et il est raisonnable de leur donner moyen de subsister selon le lieu de leur demeure! »

Parmi les personnes incriminées était un fonctionnaire, — un « officier » en langage du temps : — Talon faisait, à son égard, une distinction et proposait d'être plus rigoureux pour lui que pour les villageois : « Il ne faut mêler, dit-il, la cause des pauvres avec la sienne... » ; ce qui montre quelle part avait alors, dans l'interprétation du droit d'usage, l'idée de charité, d'assistance, qui, au moyen âge, n'y apparaissait nullement.

Désormais ce n'est plus, comme aux périodes antérieures, par des chartes de concession, par des transactions et des accords assez bénévoles en somme, quoique au XVI^e siècle les tiraillemens eussent commencé, que ces droits d'usage et de pâture vont se révéler à nous ; c'est toujours et uniformément par des procès. Procès copieux, touffus et éternels. L'évêque de Dijon, qui plaide en 1640 contre ses vassaux de Saint-Seine, et qui qualifie leur cause de « méchante et déplorée », s'étonne qu'ils puissent trouver « un procureur assez processif pour occuper depuis trente ans contre un évêque. » Les habitans de Foiseul paient de temps immémorial quelques litres d'avoine et 2 sous par an et par feu, pour prendre du bois dans la forêt de ce nom. « Ils abusent, dit-on, étrangement de leur droit » : c'est du moins ce qu'on s'avise de leur reprocher, en 1665, car il est probable qu'auparavant ils en faisaient autant. On prétend qu'ils ont coupé en six ans un canton de bois suffisant pour quinze années. Un arrêt du parlement ordonna de leur livrer 252 hectares, qui devront leur suffire pour vingt-quatre ans. Ils ne s'en contentèrent pas, puisque le procès ne finit qu'au bout de cent quinze ans, et encore parce que « Sa Majesté leur fit défense de plaider davantage » (1778).

Les communautés déploient en effet une ténacité admirable pour le maintien de leurs prérogatives : les gens de Granselve assignent devant le parlement de Toulouse le cardinal de la Valette, pour l'obliger à « remettre en haute futaie certains terroirs » qui lui appartiennent ; « avec faculté pour eux d'y faire paître leur bétail et y couper le bois nécessaire pour leur chauffage et leurs constructions. » Leur entêtement à conserver le *statu quo* ne témoigne pas toujours d'une grande intelligence de leurs intérêts ; il leur fait respecter jusqu'aux ronces et entretenir jusqu'aux bruyères. Les paroisses voisines de Chinon protestent contre le défrichement de 365 arpens de bois, que l'on veut convertir en pré (1625), alléguant « qu'elles n'auront plus d'épines pour chauffer leurs fours. » On finit par défricher malgré leur opposition. Pour se venger, elles couvrent de 500 à 600 têtes de bétail les prairies nouvelles avant que l'herbe ne soit coupée et enlevée. C'est le point de départ d'un nouveau procès. Là même où personne

ne les inquiète, où les bois leur appartiennent en toute propriété, les communes exploitent avec tant de profusion qu'elles se mettent elles-mêmes mal à l'aise. Un arrêt du parlement d'Aix prescrit aux paroisses qui n'ont pas assez de bois de « mettre en *défens* certaine portion de leur territoire », qui sera gardée par les *champiers*, — gardes champêtres, — nommés par les communes, et inspectée par les consuls.

Ces règles que la cour de Provence tentait ainsi, sous Louis XIII (1633), de faire observer aux usagers qui se pillaient eux-mêmes et réduisaient à presque rien, par l'abus, des droits énormes en apparence, ces règles protectrices du domaine forestier, Colbert allait, trente ans plus tard, les appliquer aux bois de l'État. Le ministre, dans un rapport détaillé, accusait au conseil royal telle communauté à laquelle les ducs de Bourgogne avaient, au XIIIe siècle, concédé des droits d'usage dans la forêt de Villiers-le Duc, d'avoir vendu et affermé à des tiers leur prérogative et d'avoir dégradé la forêt au point de n'y laisser que des *recrus* ou bois de recépage. Il proposait la dépossession pure et simple des bénéficiaires.

Sous l'influence des règlemens nouveaux et surtout des idées nouvelles, la forêt publique ou privée cesse de plus en plus d'être cette bonne mère qu'un peuple de voisins, sous prétexte de *paisson*, de *glandée*, *ramage* ou affouage, gratte, rogne, taille et broute à l'envi les uns des autres : le tanneur y prenant des écorces, le boulanger des taillis, le potier du charbon. La forêt d'Orléans était grevée au XVIIe siècle de 133 concessions d'usage dont l'origine variait de l'an 1112 à l'an 1453, et dont beaucoup comprenaient en bloc trois ou quatre paroisses. Le procureur du duché avait pour lui seul 4000 bûches et 1 000 fagots par an. Au XVIIIe siècle la lutte entre les usagers et le nu-propriétaire se poursuivit, tantôt ouverte, tantôt sourde, mais perpétuelle; partout on limite, on resserre, on écorne le droit des premiers. Le commandeur de Malte, auquel appartient la forêt de Villejesus (Charente), dénie aux habitans le droit de jouissance, injurie leur syndic et les menace de les tuer s'il les trouve dans ses bois.

En présence du prix croissant du combustible, les communes se demandent si elles n'auraient pas plus de profit à faire des coupes régulières : les jurades de Châteauneuf-du-Rhône défendent d'abattre des arbres (1716), « attendu qu'une vente a rapporté 820 livres à la communauté ». Les bois que le seigneur de Taulignan (Drôme) possédait indivis avec ses vassaux, dont il leur avait, par des clauses expresses d'une charte de 1285, reconnu la libre jouissance, il demande en 1731 à ce qu'on en fasse le par-

tage. De là procès; après quatre siècles et demi de vie commune, le changement des conditions économiques provoque le divorce. Le litige est coûteux, les relations aigres, naturellement, comme entre gens qui s'envoient du papier timbré. En 1791, en 1793, des mémoires sont encore produits par les consuls contre les seigneurs; les juges ont changé, la France se renouvelle, le sang coule, ces obstinés plaident toujours. Il y avait soixante ans que le procès durait.

Autre exemple en Saintonge, qui nous initie à ces revendications contradictoires : les habitans de la châtellenie de Mortagne sont, par une transaction de 1314, en possession de droits étendus dans les bois de ce domaine. En 1761 le prince de Lambesc, seigneur de Mortagne, voulut procéder à un cantonnement. Les manans s'y opposèrent avec la dernière énergie, parce qu'avec l'accroissement de la population la part de chaque famille, dans le morceau de forêt qu'on leur eût concédé, eût diminué sans cesse; tandis qu'avec l'usage illimité c'était au domaine, c'est-à-dire au nu-propriétaire, qu'incombait le soin de fournir aux nouvelles consommations. Ils firent valoir que l'ordonnance des eaux et forêts de Colbert n'accordait au seigneur le droit de partage, — *de triage*, — que lorsque la concession du terrain était gratuite, sans aucune redevance, et lorsque *les deux tiers* suffisaient pour l'usage des paroisses, — preuve que ces deux tiers ne suffisaient pas toujours et que par conséquent le seigneur n'avait pas même un tiers. De plus « si les habitans paient quelque reconnaissance en argent, corvées ou autre, la concession, disait l'ordonnance, passera pour onéreuse et empêchera toute distraction au profit des seigneurs. » Ce furent ces clauses qui maintinrent beaucoup d'usages jusqu'à la Révolution. Or les vilains de Mortagne payaient 2 sous par an. Cependant le seigneur, après des « procédures très considérables » de ses gens d'affaires, « toujours enclins, disaient les vassaux, à persécuter le tenancier », faisait valoir que les usagers « commettaient des dégradations énormes, que leurs bestiaux ont rongé les taillis, transformés en broussailles; que, par suite de leurs délits, les arbres sont devenus rares, partant chers, qu'enfin lui-même, quoique propriétaire, ne pouvait retirer aucun profit de ses forêts. »

A quoi les habitans ripostaient « qu'ils avaient toujours exercé librement leurs droits d'usage et pacage, qu'ils connaissaient parfaitement que l'intention de Monseigneur le Prince était d'accroître le revenu de sa terre, que, secondant cette intention, ils demandaient qu'on fît entre eux le partage » de ce territoire et offraient de payer 45 centimes par hectare de rente seigneu-

riale pour cette surface qu'ils défricheront. « Bien entendu ils n'entendaient nullement contester les droits de justice, chasse et féodalité à mondit seigneur le prince : au contraire s'y soumettre expressément. » Ces paysans laissent l'honneur et gardent l'argent : « justice » et « féodalité » ne sont que des mots à la fin du XVIIIe siècle ; pour la « chasse », il n'y aura guère de cerfs ou de chevreuils dans des champs de blé. Ce sont là fictions pures. Quant au revenu pécuniaire, ce bois de 1400 hectares, à 45 centimes chaque, eût produit au suzerain 630 francs, c'est-à-dire une recette assez dérisoire.

Des difficultés analogues surgissent partout à la fin de l'ancien régime, et partout elles se terminent au profit général de l'agriculture et au préjudice particulier des usagers. Dans le cahier des doléances de Bretigny, pour les États généraux de 1789, les habitans de cinq ou six paroisses, voisines de la forêt de Séquigny, réclament leurs droits « d'une antiquité immémoriale, confirmés par beaucoup de rois et par un arrêt du Parlement en 1318 ! » *Depuis vingt ans*, « ces malheureux ne peuvent plus avoir que le quart des bestiaux dont ils ont besoin, parce que les seigneurs puissans qui possèdent la forêt les intimident par des vexations et des procédés violens. »

Partout les tribunaux, guidés par l'intérêt de la sylviculture et sachant les cultivateurs peu soucieux de la conservation du fonds boisé, ont désormais une tendance manifeste à favoriser le propriétaire de ce fonds. Naguère, dit un curé normand en 1774, « mes pauvres avaient la faculté de faire un fagot de bois mort dans la forêt ; mais elle leur est totalement ôtée. » Dans le XVIIIe siècle finissant, les hommes sont volontiers « philanthropes » ; cependant les lois et les combinaisons sociales sont à coup sûr moins avantageuses au prolétaire que dans le moyen âge.

## II

La même transformation tend à se produire dans la vaine pâture. C'est la multiplication des bouches à nourrir qui le veut.

On mangera peut-être moins de viande, mais ne faut-il pas avoir du pain ? Sous cette influence disparaissent les entraves apportées, par le communisme d'autrefois, à la propriété individuelle et ces mille pratiques socialistes par lesquelles, sans presque posséder de terre, les gens des champs pouvaient vivre de la terre, comme des seigneurs fonciers. Dans son *Théâtre d'agriculture*, à l'aurore du XVIIe siècle (1600), Olivier de Serres faisait remarquer « qu'avec peu de dépense le bétail s'entretient, eu égard

à celle qu'il convient faire pour les blés et les vins ». Ce « peu de dépense » s'explique par le système d'autrefois, donnant à chacun l'illusion de croire qu'il nourrissait ses animaux pour rien, mais coûtant en réalité au corps social, par le gaspillage de terre qu'il occasionnait, beaucoup plus que les prairies particulières. Sous Henri IV, la « banalité » des pâturages demeure un dogme agricole, auquel nul n'oserait toucher, pas même le souverain, sans provoquer d'amères récriminations. L'État ayant concédé, en 1613, à la comtesse de Soissons, les palus et marais des bailliages de Caen et Cotentin, la population, gravement lésée dans ce qu'elle estimait être *son droit*, formule nettement, dans ses réclamations réitérées, la théorie de ce droit telle qu'elle le conçoit : « Il est contre toute raison, Sire, voire contre le *droit des gens* de dépouiller un million de pauvres familles de telles possessions... ; la nature même a fait et créé palus et marais pour servir en commun aux habitans du pays. »

Vis-à-vis des particuliers qui seraient tentés de restreindre l'étendue des pâturages, ce n'est plus par voie de pétition, mais bien à force de sentences judiciaires que les paysans savent se protéger. Un arrêt du parlement de Toulouse maintient « les manans de Villeneuve-les-Maguelonne au droit de faire paître leur bétail dans toute la juridiction. » Défense à l'évêque de Montpellier, seigneur du lieu, d'inféoder les terrains dont il s'agit, lors même qu'ils pourraient être mis en culture. Ailleurs, les défrichemens sont-ils déjà opérés, le tribunal décide « qu'il sera vérifié par experts si, en dehors des landes nouvellement converties en prairies, les landes conservées suffisent à la dépaissance des bestiaux ». Les taxes énormes qu'elles avaient dû payer pendant la guerre de Trente ans avaient forcé beaucoup de paroisses à vendre leurs droits d'usage. Un édit postérieur les autorisa à rentrer, par une sorte d'expropriation, dans tous ceux qu'elles avaient aliénés depuis 1620; un très petit nombre usa de cette faculté.

Le passage de l'ancien mode d'exploitation à un mode nouveau, qui devait être si fructueux dans l'avenir, amena une crise et eut tout d'abord, pour quelques pays, des conséquences désastreuses. En Provence, sous le ministère de Richelieu, on voyait une masse de paroisses vides, parce que la privation des usages avait forcé les cultivateurs à « déguerpir ». Ce n'est pas que les territoires banaux aient partout disparu; l'intendant Basville, en 1698, cite une prairie communale qui avait cinq lieues de long sur une demi-lieue de large. Dans des pâtures semblables vaguaient des régimens de bêtes, non sans contestation fréquente entre leurs

maîtres respectifs, entre les paroisses dont elles dépendaient. Avec les prairies artificielles commence, au XVIIIe siècle, la lutte de la vaine pâture contre le pré particulier. Le propriétaire de pièces ensemencées en sainfoin doit obtenir arrêt pour chasser les bestiaux que ses voisins envoient journellement chez lui. Dès 1750, les règlemens de police rurale comprennent les luzernes et autres herbes fourragères parmi les terroirs qui sont toute l'année en « défens ».

Quoiqu'il reste, jusqu'à la fin de l'ancien régime, bien des paroisses où le *droit de parcours* subsiste dans son intégrité, où le sol est « en coutume générale », de jour en jour, dans l'ensemble du royaume, le domaine de la pâture vaine et vague se rétrécit. Un tribunal interdit, sous Louis XVI, à tous particuliers de posséder des bestiaux « sans avoir au préalable justifié qu'ils possèdent des pâtures suffisantes ». C'était proprement le contraire de l'ordre de choses préexistant. Peu à peu, par des ordonnances multipliées, malgré les communautés qui se rebiffent, les possesseurs de prés obtinrent de s'en réserver le regain, de ne plus les livrer au public qu'au moment où il n'y avait plus rien à tondre. Des arrêts du Conseil d'État accordèrent des privilèges au défrichement, à la mise en rapport des landes. Un édit de 1769, abolissant le droit de parcours en Roussillon et permettant d'enclore « les terres, champs et héritages », résume bien, dans son exposé des motifs, les idées toutes nouvelles des pouvoirs publics, soutenus ici, encouragés par l'opinion : « Le parcours, dit-il, qui à l'origine ne pouvait avoir lieu que dans les terres incultes ou dans les communaux, a été étendu par succession de temps à toutes les propriétés particulières. » — C'était, comme on vient de le voir, absolument faux; loin de s'accroître, il avait diminué. — « De sorte que les héritages, qu'il n'est pas permis de clore, sont pour ainsi dire au premier occupant; parce que les troupeaux, même ceux des simples tenanciers, jouissent de la faculté d'y entrer indistinctement. »

La vaine pâture ne disparut pas aisément, ni en France, ni dans le reste de l'Europe. Ce n'est que, depuis quelques années, par la loi du 9 juin 1889, que le droit de parcours, tel que l'entendaient nos pères, a été définitivement aboli; il n'en subsiste plus que des vestiges. Il y a cent ans, quoique la révolution agraire fût nettement dessinée, le monde officiel n'était pas sans en appréhender l'issue : « Les défrichemens des pâtures ont enlevé beaucoup de subsistances aux animaux, dit un mémoire de 1788, le gouvernement trouverait aujourd'hui utile de les restreindre. »

Il est certain que la viande avait sensiblement renchéri dans la seconde moitié du XVIIIe siècle; seulement il est douteux que ce fût à cause de la diminution du nombre des bestiaux. Ce pouvait être aussi bien à cause de l'augmentation du nombre des hommes. En tout cas les bœufs et les moutons livrés à l'alimentation sous Louis XVI étaient beaucoup plus gras que ceux du temps de Louis XIV ou de Henri IV, tandis qu'entre le poids des moutons ou des bœufs du XVIIe siècle et celui des mêmes bêtes au moyen âge, il n'y a pas grande différence. La preuve de cette assertion nous est fournie par le rapport entre le *poids vif* de l'animal, aux diverses périodes qui font l'objet de cette étude, et le prix du kilogramme de *viande au détail*. Ceux à qui le défrichement des pâtures « avait enlevé beaucoup de subsistances » n'étaient pas, comme le pense le rédacteur du mémoire de 1788, les animaux de ferme, mais bien la masse des demi-prolétaires ruraux.

## III

En même temps que disparaissaient les subventions sociales, qui jusqu'alors avaient formé un appoint des petits budgets de la campagne, le salaire, qui en faisait le fonds principal, montrait, dans les derniers vingt-cinq ans de la monarchie, une tendance marquée à décroître, — le salaire *réel* s'entend, — puisque les dépenses de l'ouvrier augmentaient tandis que ses recettes demeuraient stationnaires.

Sous Henri IV et au début du règne de Louis XIII, la paye quotidienne du journalier français avait été supérieure à celle de la fin du XVIe siècle : 2 fr. 28 en 1601-1625 au lieu de 1 fr. 95 en 1576-1600. En Angleterre elle avait été en moyenne de 2 fr. 40 de 1583 à 1622. La condition du salarié empira sous Richelieu et Mazarin : de 2 fr. 28 la journée baissa à 1 fr. 85 (1). Dans les 25 années suivantes (1651-1675) elle tomba à 1 fr. 60; soit, pour 250 jours de travail 400 francs par an, tandis que le même labeur représentait, en 1610, 570 francs. Pendant le dernier quart du XVIIe siècle le manœuvre fut un peu plus à son aise, par suite de l'abaissement des prix du grain; le contraire arriva aux propriétaires fonciers; la baisse des terres à cette époque ayant été la conséquence de la baisse des denrées. De 3 fr. 60 par jour sous Charles VIII

(1) Ces chiffres, ainsi que tous ceux qui vont suivre, sont traduits en monnaie actuelle en tenant compte de la valeur intrinsèque de la monnaie ancienne et du pouvoir relatif de l'argent, d'après le prix de la vie : ainsi, en 1610, 6 sous 6 deniers valent 76 centimes et 76 centimes de 1610 correspondent, multipliés par 3, à 2 fr. 28 centimes.

le salaire du journalier était ainsi descendu, dans les années prospères pourtant, du ministère de Colbert, à 1 fr. 60. Cette remarque suffit à mesurer la chute du paysan, depuis le développement de la population à la fin du xv^e siècle.

Boisguillebert estimait en 1700 la journée du travailleur rural à 1 fr. 28; Vauban la portait à 2 fr. 17. Effectivement ces deux chiffres se rencontrent; il s'en rencontre même de plus bas, — un journalier de Mende n'a que 88 centimes, — et de plus hauts — un cribleur de grains à Soissons reçoit 3 fr. 20. Si nous l'avons évaluée à 1 fr. 85, sous le ministère de Louvois, d'après un grand nombre de prix provenant de diverses provinces et payés en diverses saisons, c'est en nous efforçant de formuler le *salaire moyen de l'année*. C'est ainsi que les salaires élevés des moissons, des vendanges, des labours, qui abondent dans les comptes de ménage d'autrefois, n'enflaient pas la poche du paysan dans une forte mesure, parce qu'ils n'étaient payés que durant quelques semaines. On ne doit pas leur attribuer, dans les moyennes, plus d'importance qu'ils n'en ont eu dans la réalité de la vie.

La journée remonta de quelques centimes sous la régence du duc d'Orléans, et haussa encore durant le ministère de Fleury jusqu'à 2 fr. 04. Quoique les traces des années de misère de la fin de Louis XIV fussent à peu près effacées, la population demeurait sans changement; même elle avait une tendance à la baisse et pourtant l'agriculture était en reprise; le blé était donc à meilleur marché qu'il n'avait été précédemment. Dans la période 1751-1775 le chiffre des habitans s'accroît, le journalier n'est plus payé que 1 fr. 75; il le sera moins encore sous le règne de Louis XVI : 1 fr. 64. Il n'y a pas, dans toute notre histoire, un moment où les terres aient été mieux cultivées, où elles aient valu davantage et il n'y en a guère où la condition du campagnard ait été pire. Il est juste d'ajouter qu'il n'y a pas non plus une seule époque où la population ait été aussi dense qu'au moment de la Révolution.

Dans ses *Recherches sur les finances* Forbonnais appréciait vers 1750 la journée du manœuvre à 86 centimes; c'est à ce chiffre aussi que nos moyennes fixent le salaire du journalier *nourri* pour la fin du règne de Louis XV. Il ne l'atteint pas partout; dans l'Indre, dans les Deux-Sèvres il n'obtient que 51 et 63 centimes. De 1776 à 1790, où le journalier nourri reçut en général 90 centimes, ce prix, rarement dépassé en été, n'était presque jamais atteint en hiver. Sans nourriture il gagnait, comme on vient de dire, 1 fr. 64; si le moissonneur de Lorraine atteint 2 fr. 32 et le vendangeur de Nîmes 2 fr. 70, le manœuvre de Bourgogne n'a que 1 fr. 08 et celui de Berry que 94 centimes par jour. Ces prix,

inférieurs à ceux de l'Angleterre, étaient supérieurs à ceux de l'Italie du Nord où la terre avait cependant beaucoup de valeur : l'ouvrier rural n'avait que 1 fr. 22 à Turin, pendant la belle saison; il se louait à Milan pour 0 fr. 70 en hiver.

Un général français écrivait de Pignerol à Richelieu : « On nous débauche les paysans que nous levons pour les faire travailler à la campagne, si dépeuplée qu'on donne à un journalier un tiers plus qu'il n'en coûte au régiment. » Il arriva en effet plus d'une fois, au XVII^e siècle comme au moyen âge, que la diminution du nombre des bras fut profitable aux individus valides qui restaient. Triste profit né de malheurs excessifs. Au XVIII^e siècle la paix et l'extension de la population amenèrent un autre genre de malaise : celui des pays qui ont plus de monde qu'ils n'en peuvent occuper, celui de l'Irlande actuelle. Il y a cent ans, les trois quarts des habitans des Hautes-Alpes s'expatriaient pendant six à sept mois d'hiver pour gagner leur vie ailleurs ou mendier. Les gens de Limousin et d'Auvergne allaient, dit l'intendant, servir de manœuvres en Espagne afin d'avoir de quoi faire subsister leur famille. En pays vignoble, chaque année, « les vignerons sont en partie réduits à l'aumône durant la saison morte. »

Si l'on parcourt les enquêtes faites par l'autorité civile ou ecclésiastique, les rapports des intendans de provinces sous Louis XVI, les cahiers de doléances des paroisses en 1789, les renseignemens sont lamentables, la misère de la France semble inouïe. Pour peu que l'on soit familier avec les documens de l'ancien régime, en ce genre, on sait qu'ils sont fort pessimistes. Ceux à qui le gouvernement demandait des statistiques, craignaient toujours qu'il ne s'agît d'une imposition nouvelle à établir, et, dans le doute, ils jugeaient prudent de pousser au noir et de crier famine par avance, pour réclamer après plus efficacement. Il ne faut donc pas prendre trop au pied de la lettre les appréciations qui ont été publiées par divers auteurs. Seulement il est évident que le travail est, à la fin du XVIII^e siècle, plus offert que demandé; et cela est évident par le bas prix de la journée du manœuvre.

Cet état de choses subsista durant la Révolution; nous pourrions même observer, si le XIX^e siècle ne sortait du cadre de cet article, que, sous la restauration et au commencement du règne de Louis-Philippe, les salaires, *eu égard au prix de la vie*, n'étaient pas sensiblement plus avantageux qu'en 1789. L'augmentation est récente et date du développement de l'industrie. En 1838, dans l'Indre, on ne payait les hommes que 85 centimes en hiver, 1 franc en été et 1 fr. 25 pendant la moisson. De 1820 à 1830 les journaliers gagnaient 75 centimes en hiver, 1 fr. 50 en été; et

jusqu'à 1860 les manœuvres nourris, en Bretagne, ne touchaient qu'un salaire de 60 centimes.

De semblables chiffres se retrouvent facilement aujourd'hui sur la surface du globe; je ne dis pas dans des contrées à demi barbares, — les ouvriers indépendans qui travaillaient il y a une dizaine d'années à la construction du chemin de fer de la Caspienne à Samarkand gagnaient 25 centimes par jour; — mais, en Égypte, où la terre se loue, impôt déduit, une vingtaine de francs l'hectare, où l'hectolitre de blé vaut 12 francs, les terrassiers sont payés seulement 70 centimes par jour. Le rapport de ces trois prix est à peu près le même que celui qui existait en France au moment de la Révolution : l'hectare étant affermé 52 francs, l'hectolitre de blé valant 29 francs, et la journée étant payée 1 fr. 64, le tout en monnaie de nos jours.

Un second élément sert à apprécier le prix de la main-d'œuvre dans son expression la plus simple : les gages du domestique. Payé à l'année, sur des bases différentes de celles du journalier, le travail du domestique de ferme fournit un point de comparaison et par conséquent de contrôle pour les chiffres qui précèdent. Ces gages furent en moyenne de 189 francs sous Henri IV, de 172 fr. sous Louis XIII, de 160 francs sous Louis XIV; ils oscillent entre 254 francs, prix payés à un charretier de Sens, jusqu'à 70 francs, gages ordinaires des valets de labour en Berry. Mêmes disparates au XVIIIe siècle entre un charretier, au service de l'archevêque de Rouen, gagé 285 francs sous Louis XV, et un domestique de Saint-Amand, dans le Cher, à 33 francs par an. L'habillement, lorsqu'il est fourni en nature, est estimé 18 francs. En moyenne les gages furent de 175 francs sous Louis XV, de 160 francs sous Louis XVI.

Quant aux domestiques attachés, dans les villes ou les campagnes, au service personnel d'un maître, leurs gages demeurent, aux XVIIe et XVIIIe siècles, de même qu'ils l'avaient été au moyen âge, inférieurs à ceux des serviteurs employés à l'exploitation rurale. Le fait mérite d'autant plus d'être noté qu'il est précisément le contraire de celui d'aujourd'hui. En 1896 on évalue le salaire du domestique de ferme à 350 francs, celui du domestique d'intérieur, — hors Paris, — à 370 francs. Sous Henri IV le traitement de ces deux catégories est identique, sous Louis XIV les ruraux gagnent 160 francs, les citadins 140 francs; la proportion reste constamment favorable aux premiers jusqu'à 1790, 150 fr. contre 117 francs sous la Régence; 173 francs contre 138 francs au milieu du règne de Louis XV.

Je laisse de côté, il est vrai, parmi les gages de cette nature,

les privilégiés qui, dans les grandes maisons, sont chargés de besognes spécialisées : si le chef de cuisine d'un évêque a 600 fr. celui de l'hôpital Saint-André à Bordeaux n'a que 186 francs; si le cocher d'un financier notable a 540 francs, un postillon, au service d'un maître de poste, n'a que 57 francs de fixe; sans doute y joint-il quelques pourboires. Enfin si le suisse d'un grand seigneur a 300 francs, le portier d'un couvent de Nîmes n'en a que 75. Il convient, pour les mêmes motifs, d'écarter les gardes forestiers, dont la rémunération en argent se complète de divers avantages en nature : il est des gardes-chasse depuis 360 francs jusqu'à 175 francs, même aux environs de Paris.

Ce sont les domestiques de la bourgeoisie urbaine, commerçans, fonctionnaires et gens de justice, ceux des hobereaux vivant sur leurs petits fiefs, de la foule enfin des particuliers qui se font servir par autrui, qu'il nous faut envisager. Que les « grands laquais du corps » chez la reine aient 1 350 francs par an, que le valet de chambre d'un seigneur en ait 1250, ou même qu'un laquais de bonne maison atteigne 900 francs au moment de la Révolution, — le valet de pied gagnait 640 francs en Italie, — le valet *moyen* le plus favorisé gagne 375 francs, comme celui du poète Malherbe; les moins heureux, chez un magistrat de Saintes, chez un gantier de Limoges, chez un curé de Normandie ou de Champagne, touchent une centaine de francs, et ceux-là sont les plus nombreux. A la Tour-d'Aigues, en Provence, A. Young payait son valet 270 francs; était-ce en qualité d'étranger? Le fait est que la municipalité de Draguignan, en 1790, n'évaluait leurs gages qu'à 180 francs.

Pour coûter moins cher, ces domestiques d'autrefois, sur le compte desquels on nous a servi plus d'une légende, n'étaient ni meilleurs ni pires que ceux de nos jours. Dans les villes, dit un de nos contemporains, prôneur acharné du *bon vieux temps*, « la séparation entre maîtres et domestiques s'est accentuée surtout à partir de 1789, depuis que les lois ont proclamé l'égalité de tous les citoyens ! » Cette opinion, historiquement, est peu fondée. S'il y a séparation, c'est au profit du domestique dont la dignité a grandi. Son maître ne le tutoie plus, ce dont il est présumable que le serviteur se console; en tout cas, il ne le bat plus. Il n'est pas de rentier actuel qui se permettrait de rosser ses gens, comme il arrivait à des personnages, d'ailleurs débonnaires, sans que la chose tirât à conséquence. Le roi Louis XIV, homme de si bonne compagnie, ne se gêna pas pour casser sa canne, dans un moment d'impatience, sur le dos d'un « valet du serdeau » qu'il aperçut volant une pêche.

Il est au XIXe siècle des domestiques excellens, fidèles et même héroïques, puisqu'on en récompense tous les ans qui servent, pour l'amour de Dieu, des maîtres tombés dans le malheur. Aux admirateurs systématiques du passé, je recommande la lecture des plaintes adressées en 1579 par les bourgeois d'Alsace à leur gracieux seigneur : « De nos jours, disent-ils, les domestiques poussent si loin leur esprit d'indépendance et d'insolence, qu'ils refusent d'obéir non seulement à leurs maîtres, mais à l'autorité publique. » Et ce sont d'aigres jérémiades sur leurs prétentions intolérables pour les gages, sur la paresse, les débauches des valets et des servantes auxquelles on ne peut mettre un frein.

Le *Ménagier de Paris*, au XIVe siècle, se plaint amèrement des serviteurs et de l'impossibilité où l'on est, sous Charles V, d'en trouver de bons. Et au début du XVIIe siècle, Olivier de Serres déplore l'arrogance des domestiques des champs, « habitués en tous vices et désordres. J'estime, dit-il, que le plus fâcheux de la rustication est de se faire bien servir, sans laquelle difficulté la culture serait la plus plaisante chose du monde, si on pouvait recouvrer des gens propres et affectionnés comme il appartient. » Aux domestiques de haute volée, il y avait encore plus à redire que pour les rustauds valets de la ferme. La « livrée » des villes, celle de Paris notamment, était une des pires espèces du monde ; la troupe des filous et des coupeurs de bourse se recrutait journellement, — les rapports de police sont unanimes à le constater, — parmi ces beaux laquais galonnés, si prompts à dégainer dans les carrefours en l'honneur de leurs maîtres.

L'inconstance de ceux que notre siècle appelle les « gens de maison », leur facilité à changer de places, amenait les bourgeois, il y a cent et cent cinquante ans, à faire avec eux des baux comme avec les fermiers. Il en est qui « s'accueillent », — c'est le terme consacré dans l'Ouest, — pour deux ans, avec promesse de ne pas demander d'augmentation. Aux yeux de beaucoup la domesticité n'est qu'un état de transition : l'un s'enrôle contre les Impériaux, l'autre part dans un vaisseau contre les Turcs. Il n'est pas rare de voir le maître, en les engageant, leur promettre, par contrat verbal ou écrit, de leur payer l'apprentissage de quelque métier. S'il ne l'a pas promis il le fait quelquefois par charité à sa mort. Cet apprentissage est une libération. L'ouvrier d'état était en effet plus heureux que le domestique. A l'égard du simple journalier, la situation qui nous est apparue, dans la période 1200 à 1600, s'est un peu modifiée dans les temps modernes. Manœuvre à la journée, serviteur à l'année, ont vu tous deux leur salaire diminuer de moitié environ, depuis le commencement du XVIe siècle.

Tous deux sont par conséquent moins à leur aise, moins en mesure de réaliser des économies aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, qu'ils ne l'étaient aux XIV^e^ et XV^e^, et le labeur du domestique continue à être *proportionnellement* moins rétribué que celui du journalier.

Leur condition paraît toutefois tendre à se rapprocher : au XIV^e^ siècle le manœuvre *nourri* gagnait, en 167 jours, une somme équivalente au salaire annuel du domestique ; au XVI^e^ siècle il lui suffisait de 158 jours pour atteindre les gages du serviteur ; parce que les gages annuels de l'un s'étaient réduits encore davantage que la paie quotidienne de l'autre. Aux temps modernes 185 jours du travailleur nourri sont nécessaires pour représenter le salaire du domestique. La distance est plus faible, puisque, sur ses 250 jours de labeur, il restait au manœuvre nourri du moyen âge 88 jours pour payer son loyer, son chauffage et son éclairage ; tandis qu'il ne restait, pour ces trois dépenses, que 65 jours au manœuvre du siècle dernier.

Aujourd'hui la proportion s'est complètement retournée en faveur du domestique : des 300 journées de travail du manœuvre nourri de 1896, à 1 fr. 50 chaque, le salaire annuel du domestique de ferme, évalué à 350 francs, en représente 233. Le dernier est donc beaucoup mieux traité que l'autre. L'élévation des gages de la domesticité, conséquence du peu de goût des salariés pour le service personnel, est d'ailleurs un des caractères qui marquent, en notre siècle, le progrès de la démocratie. Elle témoigne de l'autorité toute-puissante que possède cette loi inéluctable de l'offre et de la demande. Voici une catégorie de gens qui n'ont jamais fait parler d'eux depuis cent ans, qui n'ont jamais songé à la grève, et dont le salaire a plus que doublé. *Intrinsèquement* leurs gages étaient de 80 francs il y a un siècle ; ils sont de 350 francs aujourd'hui ; et l'augmentation du prix de la vie ne les touche aucunement, puisqu'ils sont défrayés de tout. Une seule dépense les intéresse : celle du vêtement, et elle n'a cessé de décroître. La demande de domestiques a-t-elle augmenté avec les progrès de l'aisance, qui ont permis ce genre de luxe à un plus grand nombre de citoyens ? L'offre au contraire a-t-elle diminué ? En l'absence de statistiques comparatives, il est impossible de le dire. C'est malgré tout la dernière hypothèse qui paraît la plus probable. En Angleterre, il y a soixante ans, on comptait 1 million de domestiques sur 24 millions d'âmes ; en 1881 la population de la Grande-Bretagne était passée à 35 millions, le nombre des domestiques ne s'était accru que de 250 000.

Pour n'avoir pas profité d'une augmentation de recettes aussi exceptionnelle, puisqu'elle ne correspond à aucune augmentation

de dépenses, les journaliers n'en ont pas moins vu leur budget grossi de plus des quatre cinquièmes : de 410 francs (pour 250 journées de travail à 1 fr. 64) à 750 francs (pour 300 journées à 2 fr. 50). C'est un gain positif de 340 francs, soit 82 pour 100 depuis la Révolution.

On objectera que, cette amélioration de son sort, le journalier la doit en partie à ce qu'il travaille cinquante jours de plus par année, qu'il a de ce chef une vie plus dure que sous l'ancien régime ; mais on doit considérer que les loisirs n'ont de prix, pour la classe laborieuse, qu'à la condition de ne pas diminuer son bien-être au delà de certaines limites. Le paysan de 1790, auquel son salaire ne procurait qu'une existence très misérable, aurait sûrement accepté avec joie cinquante jours de labeur supplémentaire. Si le loisir volontaire est une jouissance, le chômage forcé est une souffrance. On en arriverait autrement à proférer cette absurdité : que les ouvriers les plus heureux sont ceux qui ont le moins d'ouvrage.

## IV

Tout ce qui vient d'être dit du salaire des hommes, dans les deux siècles qui ont précédé le nôtre, s'applique à celui des femmes. Sous Henri IV la paie quotidienne des journalières non nourries, qui s'élevait à 1 fr. 35, égalait comme aujourd'hui les trois cinquièmes de celle des manœuvres. Elle descendit sous Mazarin et Colbert à 1 fr. 10, représentant 68 pour 100 de la rétribution masculine. Dans les dernières années de Louis XIV elle s'abaissa encore, remonta sous Fleury, et se trouvait de 1 franc par jour en 1789. Si l'on en croit les chiffres de l'enquête faite par les municipalités en l'an II de la République, le salaire des femmes employées aux travaux des champs eût oscillé entre un maximum de 1 fr. 15 et un minimum de 68 centimes. Lorsqu'elles étaient nourries, elles ne recevaient en numéraire que 54 centimes et les moins fortunées n'avaient pas plus de 28 centimes par jour.

Les gages des servantes nous font voir aussi que le salaire du sexe faible était à meilleur marché sous Louis XVI que sous Henri IV. Après avoir été de 126 francs en 1601-1625, après s'être abaissée à 90 francs sous Colbert, la moyenne de ces gages, qui s'était relevée à 105 francs, retombe à 84 francs à la fin de l'ancien régime. Un humoriste, contemporain de Louis XIII, estime qu'une servante de bourgeois, une « bonne à tout faire » peu scrupuleuse, comme il les accuse de l'être toutes, peut atteindre avec les profits illicites, — si elle s'y prend bien pour « ferrer la

mule », ce que nous appelons « faire danser l'anse du panier », — un magot annuel de 444 francs. Je n'entreprendrai pas de suivre dans ses calculs mon prédécesseur en statistique ouvrière. On a vu le sentiment de nos aïeux sur les vertus et la moralité prétendue des domestiques d'autrefois : il est seulement probable que le tiers état du XVII^e siècle savait défendre sa bourse et que le chiffre présumé de ces bénéfices est de pure fantaisie. Pour le comparer au bénéfice actuel, il faudrait connaître le produit du « grattage » ou « coulage » analogue dans un petit budget parisien, et qui pourrait le dire?

A parler sérieusement, à considérer les gages payés par les maîtres, citadins ou ruraux, — les uns et les autres sont ici confondus, — on remarque que, selon la capacité et la province, les chiffres varient de 168 francs pour la bonne du curé de Brétigny, de 204 francs pour une « fille de chambre » entendue, de 180 francs pour une « maîtresse-servante » de ferme en Artois, jusqu'à 85 francs pour la servante d'un bourgeois de Chartres et même jusqu'à 42 francs pour celle d'un notaire des Deux-Sèvres. Au moment de la Révolution, la rétribution allait de 40 francs à 120 pour les femmes dans la force de l'âge, sans spécialité déterminée. Pour les nourrices, elles varient de 200 francs à 60; l'hospice des Enfans-Trouvés, à Paris, paie les siennes 175 francs sous Louis XV; des particuliers, en Périgord, ne leur donnent que 70 francs; mais il est possible que les conditions diffèrent et que les unes soient nourries, tandis que les autres ne le sont pas.

Comme les salariés du sexe masculin, les journalières et les servantes du siècle dernier avaient été dépossédées de leurs gains du moyen âge : au lieu de 420 francs au XIV^e siècle, de 525 francs au XV^e pour 250 jours de travail, les femmes d'il y a cent ans ne recevaient plus que 250 francs. Quant aux domestiques féminins, au lieu de la moitié, elles n'avaient perdu que le quart de leurs gages, elles avaient donc moins souffert que les travailleuses à la journée du mouvement de la civilisation. Comparés au contraire à ceux de 1790, les chiffres actuels accusent une hausse énorme. De 250 francs sous Louis XVI la rémunération des journalières est passée à 450 francs. De 84 francs, à la même époque, les gages des domestiques femmes se sont élevés à 210 francs pour les filles de ferme, à 300 francs pour les servantes d'intérieur. Plus favorisées encore que les précédentes, celles-ci sont par conséquent *deux fois et demie* plus riches qu'elles n'étaient précédemment.

Les prix payés, autrefois et aujourd'hui, pour les travaux exécutés *à la tâche* confirment les appréciations fondées sur les

rétributions annuelles ou journalières. L'écart paraît moindre, toutefois, entre les prix des siècles passés et ceux du nôtre, pour les labeurs à façon que pour les travaux à la journée, ce qui prouve que l'ouvrier des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles faisait moins de besogne que celui du XIX^e^, peut-être parce qu'il se nourrissait plus mal, — le terrassier de Paris remue, en l'espace d'une heure, moitié plus de terre que le terrassier de basse Bretagne, — sans doute aussi parce que ses outils étaient moins bons, remplissaient moins bien leur office. On sait que la plupart des bèches étaient jadis en bois ferré, et que les blés se coupaient à la faucille. Le total de la main-d'œuvre des moissons montait assez haut, y compris le battage au fléau, sans que pour cela le laboureur fût payé cher. Les charrues aussi labouraient mal; la surface minimum qu'un attelage de bœufs était tenu de parcourir dans sa journée, d'après les chartes des temps féodaux, se trouve beaucoup moindre que celle qu'il retourne et herse sans peine aujourd'hui.

Cependant, du moyen âge au XVIII^e^ siècle, on voit les mêmes travaux revenir moins cher au propriétaire, par suite rapporter moins au journalier. Le battage des grains coûte 90 centimes par hectolitre sous Louis XV, il valait le double sous Charles VIII. Le labourage des terres à la tâche, pour les blés d'hiver, qui se payait 30 francs au XVII^e^ siècle, que Voltaire, dans l'*Homme aux quarante écus*, évalue à 42 francs l'hectare, mais que l'on obtenait encore pour 32 francs en 1784 aux environs de la capitale, se paie 50 francs à l'heure actuelle. Le simple fauchage des blés, que l'on paie 15 francs l'hectare en moyenne dans la France contemporaine, coûtait 10 francs environ dans la France des deux derniers siècles.

## V

Semblable à un oiseau qu'on aurait cru prendre dans une toile d'araignée, et qui la traverserait sans presque la voir, le prix du travail des métiers évolue aux temps modernes suivant les lois naturelles qui lui sont propres, sans se soucier plus que si elles n'existaient pas des combinaisons péniblement élaborées en vue de le faire monter ou descendre. La valeur de la main-d'œuvre, si solidement maintenue, semble-t-il, si sévèrement gardée, d'un côté par les statuts de chaque corporation qui la sollicitent à s'élever, de l'autre par les édits de maximum qui tendent à la ravaler, demeure indépendante des uns et des autres. Ces salaires que ni les producteurs ni les consommateurs ne peuvent isolé-

ment maîtriser; ces salaires auxquels ni les ouvriers, ni les patrons, ni le public, ne peuvent ajouter ou retrancher, c'est cependant l'opinion commune qui les régit, qui en fixe le taux; mais elle n'est pas libre de le fixer à sa guise, il s'impose à elle.

Pour admettre que les incursions faites, dans ce vaste monde des prix, par des particuliers associés ou par la puissance nationale aient été, je ne dis pas heureuses, — on sait qu'elles furent tout le contraire, — mais simplement efficaces, voire d'une efficacité temporaire et partielle; pour qu'elles aient en un mot créé des prix factices, il faudrait admettre que l'âme humaine ait changé depuis le moyen âge. Est-il quelqu'un d'assez audacieux pour soutenir que le sentiment de leurs intérêts n'ait pas dirigé les hommes, autrefois comme aujourd'hui, que la conclusion d'un marché ait été aux temps féodaux un combat de générosité? Se figure-t-on que, dans la sorte de contrat dont nous nous occupons ici, celui qui a pour objet l'achat et la vente de la main-d'œuvre, ce soit une nouveauté que la rivalité des ouvriers et des patrons dans le partage des bénéfices, ce qu'on appelle maintenant « l'antagonisme du capital et du travail » ?

Il serait facile de montrer par mille exemples, si cela n'était bien connu et du reste en dehors de mon sujet, comment ces corporations, tant vantées par certaines écoles, n'avaient d'autre but que le plus grand profit des « maîtres » et comment les ouvriers, qui ne l'ignoraient pas, s'étaient constitués en association de « compagnonnage ». Les compagnons du XV^e siècle, comme ceux du XIX^e, se plaignaient des exigences égoïstes de leurs patrons; ceux-ci de leur côté déploraient l'insubordination de leurs ouvriers. Il y avait dans les villes un prolétariat véritable au XVI^e siècle; il joua un grand rôle dans nos luttes politiques et religieuses. Entre 1400 et 1500 il y eut des conflits aussi rudes que de nos jours, dans lesquels les ouvriers, armés de bâtons, de dagues et d'épées, usaient de violence contre les maîtres, et contre les compagnons qui ne partageaient pas leurs rancunes. Il y eut des grèves, non pas aussi vastes, mais aussi sérieuses que les nôtres. Pour obtenir un salaire plus élevé, une durée de travail moindre, une nourriture meilleure, des compagnons quittaient une ville en masse, la mettaient au ban et, privées d'ouvriers, certaines industries locales moururent ainsi d'inanition. Sans aller jusqu'aux ruptures ouvertes, c'est une lamentation vieille de six siècles, vieille autant que l'humanité, que celle des patrons gémissant sur ce que les ouvriers « ne travaillent que selon le besoin qu'ils en ont et les ruinent par leurs pratiques. »

Par une singulière bizarrerie, les corporations allaient se multipliant, aux XVI^e et XVII^e siècles, tandis que le prix du travail, — travail du maître aussi bien que du compagnon, — allait diminuant. L'obtention de ces monopoles ne soulève à l'origine aucune difficulté, parce qu'ils se bornent à transformer un fait en droit : par lettres patentes de 1664, les selliers de Grenoble s'organisent en maîtrise ; « ceux qui sont à présent seront les *maîtres*, est-il dit, et ceux d'à venir passeront quatre ans en apprentissage et feront chefs-d'œuvre avant que pouvoir être reçus. » On pourrait craindre que les patrons ne fissent payer au public le privilège dont ils viennent d'être investis, en exagérant le prix des marchandises qu'ils sont seuls en droit de fabriquer ; et qu'ils ne fissent payer aussi ce privilège aux artisans à leur solde, en ne leur accordant qu'un salaire dérisoire. Mais, à pénétrer plus intimement le mécanisme commercial et industriel de l'ancien régime, on se convainc que ni l'une ni l'autre de ces éventualités ne pouvait se réaliser.

Pour hausser le prix de vente de leurs articles, il eût fallu que les maîtres coalisés fussent fidèles à leurs engagemens réciproques, qu'il n'y eût pas de concessions secrètes faites par aucun d'eux à leurs cliens, pour en accroître le nombre. En notre siècle, des syndicats de ce genre ont cent fois été tentés, et, pour leur faire échec, il n'a pas été besoin de concurrences nouvelles, telles que la liberté actuelle du commerce permet d'en fonder. Ces coalitions se sont détruites volontairement, parce que leurs membres ont été les premiers à en violer les clauses. Lors même qu'ils les eussent strictement observées, rien n'eût empêché les acheteurs auxquels on prétendait faire la loi de se fournir dans une ville voisine ; rien n'eût empêché non plus de nouveaux maîtres d'acquérir quelques-unes de ces « lettres de maîtrise », qui traînaient dans les cartons des bureaux de finance de la généralité : maîtrises créées à tout propos par les rois, pendant les trois derniers siècles, pour tous métiers et avec une profusion telle qu'elles se délivraient à très bon marché. Que dis-je ! Bien avant que l'on ait eu à en venir là, le corps d'état qui eût essayé de majorer exagérément ses prix, grâce à ce monopole qu'il tenait du socialisme *professionnel*, eût vu le socialisme *municipal*, plus puissant encore, se dresser contre lui, et le conseil de ville, soutenu par l'opinion publique, l'eût, de façon ou d'autre, mis à la raison.

Avec les ouvriers, un essai d'avilissement des salaires au-dessous du taux normal, résultant de l'offre et de la demande, n'eût pas mieux réussi aux patrons privilégiés, parce que les compagnons auraient émigré en d'autres villes, auraient passé à d'autres métiers.

L'ostracisme contre les nouveaux venus ou, si l'on veut, l'exclusivisme jaloux qui fait le fond des règlemens corporatifs, et qui n'a pu influer ni sur le prix des objets fabriqués ni sur le taux des salaires, n'a pas eu davantage pour effet de constituer, dans le sein de chaque industrie, une aristocratie de maîtres et d'interdire, à la plèbe des salariés, l'accès du travail indépendant. Une statistique de la population parisienne, faite en 1637 par les commissaires au Châtelet, — commissaires de police actuels, — nous apprend que les 112 corps de métiers se composaient de 13 500 maîtres, contre 39 000 compagnons âgés de plus de vingt ans et de 5 600 apprentis; soit 3 ouvriers adultes seulement pour 1 patron. Il y a *proportionnellement* aujourd'hui dans la capitale, sous le régime de la liberté, — même dans la petite industrie, — deux ou trois fois moins de « maîtres » qu'il n'y en avait voici deux cent soixante ans. Une profession présentement encombrée est celle des boulangers; j'ai cité, dans un article précédent, les chiffres excessifs qu'ils atteignent en certaines localités. Or cet excès jadis était bien plus grand. Pour 2 400 000 âmes le Paris de 1896 contient 1 522 patrons boulangers; pour 500 000 âmes, le Paris de 1721 en contenait 757; ce qui revient à dire que, pour 10 000 habitans, il se trouvait 15 boulangers sous le Régent, et qu'il s'en trouve un peu moins de 7 sous la troisième république.

Mêmes différences en province : la ville de Sens, qui possède aujourd'hui deux fois plus d'habitans qu'il y a cent trente ans, renfermait en 1767, dans la plupart des métiers, beaucoup plus de patrons qu'en 1896 ; 25 cordonniers naguère au lieu de 13 maintenant, 11 marchands de draps au lieu de 8, 24 menuisiers au lieu de 9, et ainsi de suite pour les autres corps d'état.

La ville de Périgueux, dont la population est en 1896 de 29 000 habitans et qui n'en possédait pas plus de 6 000 en 1801, n'en avait peut-être que 4 000 en 1674. Toutefois, il y a deux cent vingt ans, elle comptait 30 boulangers et présentement elle en compte 36; elle avait 24 cordonniers et n'en a plus que 10; 18 tailleurs jadis, aujourd'hui 15; 14 chapeliers, dont il ne reste que la moitié; elle contenait 4 arquebusiers et 9 fourbisseurs contre 5 armuriers actuels, etc., etc. Quelques branches de commerce ou d'industrie sont de nos jours plus remplies; il existe un plus grand nombre d'épiciers, d'imprimeurs, d'horlogers ; mais la consommation des montres, des journaux et des « denrées coloniales », n'étant pas comparable à ce qu'elle était il y a deux siècles, cette augmentation ne peut tirer à conséquence. Certaines professions se ressentent de la révolution causée par les manufactures. Le Périgueux de Louis XIV avait 12 drapiers-merciers et 15 tisserands;

le Périgueux d'aujourd'hui n'a plus de tisserands, mais il a 16 merciers et 14 drapiers ou marchands de nouveautés, en gros et en détail.

Bref, malgré les entraves plus apparentes que réelles dont l'organisation du travail entourait jadis le patronat, *il y avait beaucoup plus de maîtres autrefois que de nos jours.* Et s'il n'y en avait pas davantage encore, ce n'est pas à cause des restrictions corporatives, mais parce qu'il fallait à l'ouvrier, pour « s'établir », un capital, un fonds de roulement ou du crédit, toutes choses qui jamais ne furent ni ne seront à la portée de l'*universalité* de la classe laborieuse. Qu'on ne se laisse pas d'ailleurs duper par les mots : les bons ouvriers dans la petite industrie, et, dans les usines, les contremaîtres, les surveillans, ceux qui sont chargés de la direction des moteurs, gagnent beaucoup plus que l'immense majorité de tous ces petits patrons du temps passé, sans courir aucune des chances de pertes que l'ouvrier travaillant « à son compte » doit prévoir.

Les « lettres de maîtrise », dans les métiers privilégiés, ne donnaient pas par elles-mêmes la clientèle, ni par conséquent les profits, plus que ne la donne aujourd'hui le diplôme de pharmacien. Libre aux villes de grossir à leur gré l'effectif nominal des gens de tel ou tel métier, comme fait le conseil communal d'Angers lorsqu'il augmente, en 1623, le nombre des orfèvres « pour l'honneur de la ville. » Si ce nombre excède les besoins réels, le projet restera sans exécution ; à moins qu'il ne s'agisse de pseudo-commerçans purement décoratifs. Ces antiques et vénérables classifications, qui mettaient les *potiers de terre* au cinquième et dernier rang de la liste des métiers, tandis que les *potiers d'étain* étaient au troisième rang, à côté des peintres, n'ont pas retardé d'une minute la décadence de la vaisselle d'étain, ni empêché la faïence de prendre à son heure le pas sur elle.

Pour qu'un état rencontrât peu d'amateurs, il fallait qu'il fût réputé tout à fait vil, et ce n'était plus alors la législation mais les mœurs qui agissaient. On peut croire par exemple que, si nous manquions d'ouvriers cordiers dans nos ports, si Colbert fut obligé d'en faire venir de Hambourg, Dantzig et Riga, cette pénurie était causée par le mépris dans lequel était tenue, sur nos côtes de l'ouest, l'industrie de la corde. Par suite de quel préjugé les cordiers, appelés *cacous* ou *caquins*, passaient-ils pour descendre des lépreux du moyen âge? on ne sait. Toujours est-il qu'en Bretagne ils inspiraient une vraie répulsion aux autres habitans ; ils devaient se présenter les derniers pour baiser les reliques, recevoir dans la main le pain bénit qu'il leur était défendu de prendre eux-mêmes dans la corbeille, et, quand ils faisaient

baptiser leurs enfans, on les inscrivait dans la partie du registre réservée aux enfans naturels. D'autres métiers au contraire, naguère fort estimés, ont disparu : tels étaient ces écrivains publics, établis à Paris sous les charniers des Innocens et autour des piliers des Halles, qui vendaient, à la fin du ministère de Mazarin, à qui ne savait pas écrire, une « lettre de haut style » de 1 fr. 60 à 3 fr. 40, et une « lettre de bas style » 90 centimes ou 1 fr. 20. Profession lucrative que le développement de l'instruction a privée de sa clientèle. Les progrès de la science ont, par compensation, relevé la catégorie des « apothicaires-épiciers », auxquels leurs « notes » avaient fait quelque tort dans l'histoire. Non que les confrères de M. Fleurant fussent incapables parfois d'observer, au péril de leur vie, les règlemens qui les concernaient, — un apothicaire d'Amiens reçoit en 1615 trois coups de poignard d'un soldat de la citadelle, auquel il avait, suivant les lois, refusé de l'arsenic, — mais ils étaient, plus que de raison, enclins à la grandeur, et leur morgue les rendait haïssables.

La longueur de l'apprentissage est une condition commune à beaucoup de labeurs manuels des siècles passés. Il dure jusqu'à cinq ans pour les fourbisseurs, jusqu'à six ans pour les tapissiers. C'était une charge, qui constituait pour l'ouvrier une diminution de salaire sur l'ensemble de sa vie de travail ; en revanche c'était une recette pour le maître ; ce qui eût compensé plus tard son caractère onéreux, si tous les apprentis étaient devenus patrons. Comme beaucoup demeuraient simples compagnons, il semble à première vue que leur situation ait été moins avantageuse que de nos jours. En outre le contrat qui intervenait, par-devant notaire, entre les parens de l'apprenti et le maître est plus rigoureux qu'aujourd'hui. Il suspendait en quelque sorte, au profit du patron, la puissance paternelle.

Dans ces contrats que les admirateurs du système patriarcal ont représentés comme si bienfaisans, il était stipulé que l'apprenti, s'il tombe malade, doit payer le médecin et le pharmacien, et, « si sa maladie dure au delà d'une semaine », restituer au patron le temps de son séjour au lit. L'apprenti adulte est tenu de monter les gardes de nuit à la place de son maître. Tel arrangement prévoit qu'il en sera dispensé en décembre et janvier, par extraordinaire. A prendre ces actes au pied de la lettre, quoique le maître s'engage à envoyer tous les jours son apprenti à la messe, ce qui témoigne de la sollicitude pour son âme, la discipline qu'il impose est si sévère, les droits qu'il se réserve si étendus, que le futur compagnon paraît moins un serviteur, qu'une sorte d'esclave, vendu pour une période déterminée.

La durée, aussi bien que la rigueur de l'apprentissage, furent-

elles un résultat de l'organisation hiérarchique du travail? Les patrons, par ces règlemens dont nous nous attachons à démontrer le peu d'effet sur le salaire des artisans formés, n'étaient-ils pas parvenus à se procurer avec les apprentis un profit exagéré? La loi de l'offre et de la demande, omnipotente pour tout le reste, a-t-elle ici été vaincue? A bien examiner le mode de recrutement de la classe ouvrière du xv^e siècle au xix^e, je ne le pense pas. D'abord, pour les plus longs de ces apprentissages, quand le métier demandait plus d'adresse que de force, on embauchait des sujets très jeunes. Nous avons vu, dans l'article précédent, des domestiques de 7 ans au xv^e siècle; nous voyons au xvii^e des apprentis de 6 ans. Les statuts des « maîtres et marchands tapissiers » ont soin d'interdire de les prendre au-dessous de cet âge. Si leurs débuts ont été plus tardifs, ceux que l'on nomme encore « apprentis » gagnent à la fin quelque demi-salaire, et ne diffèrent que par l'étiquette du garçon *actuel* de moins de 15 ans, dont la journée dans la grande industrie est de 1 fr. 30, tandis que celle des adultes de 15 à 21 ans est de 2 fr. 50 et celle des individus majeurs de 3 fr. 50.

Puis, et c'est là une remarque capitale, qui ressort de la comparaison des divers contrats, les longs apprentissages sont ceux qui ne coûtent rien aux parens. Ceux pour lesquels on payait aux patrons des sommes équivalentes à celles de 1896, ne sont pas plus longs que les nôtres. Seulement un grand nombre de familles, ne disposant que d'un pécule insuffisant, préféraient sans doute abandonner pendant un ou deux ans de plus les services gratuits de leurs enfans. Aujourd'hui la durée moyenne de l'apprentissage d'un maréchal est de vingt-cinq mois, son coût moyen est de 162 francs. En 1610 un maître maréchal de Seine-et-Oise prend un apprenti qui restera chez lui trois ans, mais *qui ne lui paiera rien*. Un autre reçoit un apprenti qui s'engage à demeurer quatre ans, mais qui, à la fin des quatre ans, touchera 108 francs. Ne veut-il passer, comme maintenant, que deux ans chez son maître, l'apprenti maréchal devait lui verser 200 francs.

L'apprentissage du tailleur coûte présentement 133 francs et dure vingt-sept mois; celui d'un couturier de Soissons sera de deux ans en 1547 et coûtera 120 francs. De nos jours la couturière paie 94 francs pour apprendre son métier en deux ans; la durée est la même en 1611 et le prix est d'environ 144 francs. L'apprenti cordonnier passe aujourd'hui vingt-six mois avant de devenir ouvrier et il débourse 134 francs; au xvii^e siècle le cordonnier des environs de Paris donnait trois ans de son temps et seulement 108 francs d'argent. Ceux qui ne passent que deux ans au xviii^e siècle versent en moyenne 175 francs. L'apprentissage du tapissier monte aujour-

d'hui à 192 francs. « Maître Jean Poquelin le jeune », un frère de Molière, se montrait plus exigeant en 1655; il prenait 326 francs. Mais de simples passementiers dressaient en ce temps-là des élèves pour 124 francs, toujours en monnaie de nos jours.

Pour faire un bon boulanger il suffit maintenant de seize mois et d'une somme de 136 francs; leur apprentissage variait autrefois de six mois à deux ans; dans le premier cas le néophyte devait verser 225 francs, tandis que dans le second il n'en donnait que 64. Le futur boucher reste aujourd'hui dix-sept mois chez son maître et lui paie 182 francs; au XVII^e siècle il restait parfois trois ans, mais il ne payait rien. Il semble oiseux de multiplier les exemples; on voit clairement l'économie de ces conventions : l'apprenti pauvre s'acquittait en travail au lieu de s'acquitter en espèces. Mais ni la durée ni le coût de l'apprentissage ne subissaient vraiment le joug des lois restrictives de la liberté.

Les salaires des ouvriers de métier ne le subissaient pas davantage. Et plus on allait pourtant, plus on restreignait, plus on prohibait, plus on tyrannisait! Outre les privilèges des corporations, il faut compter avec la toute-puissance des conseils de ville. Le travail est un domaine dans lequel toutes les autorités possibles sont chez elles et ont droit de commander; le seul qui ne soit pas chez lui c'est le travailleur isolé. celui-là n'a que le droit d'obéir. Pour exercer le commerce de la boucherie, il faut, en bien des localités, passer avec les jurades un bail minutieux, où, non seulement les prix de la livre de bœuf, de mouton et de porc, mais aussi la quantité de gigots à laquelle chaque habitant peut prétendre, la façon dont on coupera et débitera la viande, sont soigneusement spécifiés. Et quand les pouvoirs publics n'avaient pas légiféré sur la matière, les confréries s'en étaient depuis longtemps emparées. On connaît leurs disputes mémorables les unes avec les autres, les homériques procès auxquels elles se plaisent, les formalités graves qui président à la cooptation des nouveaux membres. A voir les cérémonies, les sermens et les onctions laïques qu'il faut pour affilier à Paris un cordonnier, aspirant à la maîtrise, on dirait qu'il s'agit de graduer un docteur ou de consacrer un prêtre!

Dans le sein de chaque communauté quelles contentions, s'il s'agit des dignités, entre les ambitieux « jurés chapeliers », les « généraux des œuvres de maçonnerie » ou les « gardes du métier des orfèvres », qui veulent rentrer dans la jurande plus souvent qu'à leur tour, et, s'il s'agit des marchandises, quels nids à chicane que ces vétilleux articles qui forment le *codex* de chaque industrie, la nature des matières, les détails et les dessous de

leur façonnage, imposés sous peine d'amende, toute la collection des « manuels Roret » versée dans la législation ! Et le tout aboutissant à l'impuissance, particulièrement en ce qui concerne les salaires des diverses professions, qui ne sont pas plus affectés par cet appareil qu'un chêne ne l'est d'un coup de poing.

## VI

Ils demeurent en effet très bas, ces salaires des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, et la proportion de 3 à 4, que nous remarquons en 1896 entre la paye du journalier et celle de l'ouvrier de métier, et qui avait aussi existé au moyen âge, se maintient dans les temps modernes. La journée du maçon, type moyen de l'artisan, oscille au XVII^e^ siècle de 3 francs sous Henri IV à 2 fr. 30 sous Colbert, contre 2 fr. 28 à 1 fr. 70 donnés au journalier. Au XVIII^e^ siècle le maçon gagne de 2 fr. 84 au temps du ministère de Fleury à 2 fr. 30 au moment de la Révolution, pendant que le manœuvre recevait 2 fr. 10 ou 1 fr. 64. Les deux genres de labeur se trouvent en définitive, aujourd'hui qu'ils sont libres tous deux, *dans la même situation vis-à-vis l'un de l'autre* que lorsque l'un des deux était l'objet d'une protection spéciale.

De même les différens corps d'état étaient entre eux, au point de vue du salaire, dans le même rapport où ils sont aujourd'hui, où ils avaient été au moyen âge. Le maçon est actuellement payé 3 fr. 40, le charpentier 3 fr. 70, le peintre 3 fr. 50; aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles le maçon recevait, avons-nous dit, de 3 francs à 2 fr. 30; le charpentier gagna en moyenne suivant les époques de 3 fr. 18 à 2 francs; le peintre et le couvreur de 3 fr. 30 à 2 fr. 50. Aux mêmes époques ces professions haussèrent, aux mêmes époques elles baissèrent; si bien que le prix général du travail obéit aux mêmes influences et paraît suivre des lois identiques, quelles que soient la qualité des travailleurs et la distance qui les sépare. Il va de soi que, suivant leur capacité, la besogne dont ils sont chargés, la manière dont on les occupe, la rétribution de ces divers ouvriers du bâtiment est très variable, inférieure ou supérieure aux moyennes qui précèdent. On donne au Havre jusqu'à 4 francs au sculpteur sur pierre sous Louis XIV; on paye un menuisier à l'année, nourri et logé, à la même époque, sur le prix de 50 centimes par jour en Limousin. Notre XIX^e^ siècle voit encore de semblables inégalités. Le plâtrier, le paveur, le plombier, le serrurier, reçoivent des salaires équivalens. Les différences que l'on constate, d'une province à l'autre, viennent parfois de la diversité du prix de la vie entre les régions de l'ancienne France; le plus souvent elles n'ont d'autre base que la saison et la valeur

respective des individus. En Normandie par exemple, un scieur de long à la journée gagne 2 fr. 65 vers la fin du règne de Louis XV, un menuisier, nourri, n'est payé par un hospice de Rouen que 90 centimes. Il importe peu dès lors que certains charpentiers touchent 2 fr. 60 en Lorraine, d'autres 2 fr. 80 à Sens, tandis que ceux d'Alsace n'ont que 1 fr. 95, que ceux qui étayent les galeries des mines de Carmaux, dans l'Hérault, reçoivent 2 fr. 25, ceux de l'Anjou 2 fr. 10, ceux du Limousin 1 fr. 90 et ceux du Berry 1 fr. 60. Au moment de la Révolution (1790), les maîtres maçons de Paris touchent 3 fr. 60, les compagnons 3 francs, les garçons 2 fr. 16, — les mêmes ouvriers gagnent, en 1896, 8 francs, 6 fr. 50, et 5 francs. — Les salaires, au dire d'A. Young, étaient peu différens dans l'Italie du nord; à Turin par exemple, ils ne dépassaient pas 2 fr. 60. Au contraire, dans la Grande-Bretagne, d'après les chiffres de Thorold Rogers, ils atteignaient déjà le chiffre de 5 francs.

Les autres corps d'état se prêtent moins aisément que ceux-là aux comparaisons, parce que les salaires, payés au mois ou à l'année, comprennent suivant les cas le logement et la table. Même en tenant compte de ces avantages, on est frappé du taux minime des salaires *annuels* ou *mensuels* en regard des salaires *journaliers*. Le rapprochement nous montre que le prolétaire d'autrefois devait être très exposé à manquer d'ouvrage; puisque la garantie du vivre et du couvert lui semblait si précieuse que, pour l'obtenir, il n'hésitait pas à sacrifier le tiers, la moitié parfois, de ce qu'il aurait gagné à la journée. De nos jours le boulanger nourri, hors Paris, gagne 1 fr. 35; le boulanger des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles était payé de 225 francs à Orléans, à 170 francs à Rouen et 160 francs à Nîmes. En comptant pour l'année deux cent cinquante jours de travail ces chiffres correspondent à une paye journalière de 90 à 64 centimes. En 1790 les garçons brasseurs n'ont que 240 francs par an à Paris, les ouvriers boulangers ont 180 francs à Besançon.

S'il est des tapissiers *à la journée* qui touchent 3 fr. 50, il en est d'autres *à l'année* auxquels on ne donne que 42 centimes. Le tanneur à l'année n'a que 173 francs, tandis que le tanneur à la journée reçoit un salaire journalier de 1 fr. 20, soit 300 francs par an. De même le cordonnier à la journée était payé, il y a cent ans, 2 fr. 20, et le cordonnier à l'année 60 centimes seulement. Dans toutes les professions nous retrouvons les mêmes disparités; elles ont pour effet d'affaiblir l'ensemble des recettes de la classe laborieuse. Dans l'industrie du tissage les patrons, qui exigeaient un minimum de fabrication, accordaient aux ouvriers qui le dépassaient une sorte de prime. Un « tixier » — tisserand — en toile

travaillera en 1610 chez un maître de Seine-et-Oise; il sera hébergé, logé et recevra 429 francs par an, soit 1 fr. 71 par jour ouvrable dans lequel il devra faire 6 mètres de toile commune. Ce n'était pas une mauvaise spéculation pour le maître. La façon de la toile d'étoupe pouvait être évaluée à cette époque à 62 centimes le mètre; le travail de son compagnon représentait une valeur de 3 fr. 72; il ne lui coûtait en espèces que 1 fr. 71, et la différence de 2 francs était loin d'être absorbée par les frais de nourriture. On stipulait en outre qu'au-dessus de 6 mètres par jour, si le tisserand en faisait davantage, les deux tiers lui appartiendraient, le troisième tiers restant au patron. Il s'agit là d'un ouvrier très capable; plus tard d'autres tisserands n'ont que 1 fr. 20 et 90 centimes par jour. A Aumale (Seine-Inférieure), le peigneur de laine se contentait de 86 centimes, exactement le salaire des fileurs en Catalogne.

La moyenne des ouvriers de métier, non nourris, était de 2 fr. 20 au moment de la Révolution; elle est aujourd'hui de 3 fr. 55 dans la grande industrie, de 3 fr. 20 dans la petite et se trouve supérieure à la moyenne du salaire des femmes de près de moitié dans la petite industrie, de plus de moitié dans la grande. Les ouvrières des manufactures gagnent actuellement en général 1 fr. 72; celles des métiers domestiques 1 fr. 64; la différence est donc plus grande entre les ouvriers des deux sexes qu'entre les journaliers mâles et femelles. Cela peut tenir à ce que les bras des femmes sont plus appréciés ou plus rares dans les campagnes; à ce que le sexe faible est cantonné dans un assez petit nombre de professions industrielles, que par suite ces professions sont encombrées et que leur rémunération baisse.

On demande à la législation actuelle de chercher à restreindre le travail féminin. N'est-ce pas une tendance très fâcheuse et qui nuira beaucoup à ceux qu'elle prétend servir? Le contraire serait plutôt profitable aux ménages. L'accession des femmes à des métiers plus nombreux aurait pour conséquence le relèvement de leurs salaires dans les emplois qu'elles occupent déjà. Or toute augmentation du salaire des femmes favorise la morale publique, en encourageant le mariage; tandis que plus la disproportion sera grande entre le gain de l'ouvrière et celui de l'ouvrier, moins il sera avantageux à l'homme de se marier, puisque les charges de la communauté seront supportées presque entièrement par lui seul.

La situation présente n'est d'ailleurs pas nouvelle. Le peu de différence qui existe aujourd'hui entre la rétribution de l'ouvrière agricole (1 fr. 50) et celle de l'ouvrière de métier (1 fr. 68), — c'est-à-dire 12 pour 100 de plus, — pendant que l'ouvrier de mé-

tier (à 3 fr. 40) jouit de 36 pour 100 de plus que le manœuvre (à 2 fr. 50); cette différence minime correspond à celle qui existait autrefois entre les travailleuses des champs et les travailleuses à l'aiguille.

Au moyen âge, lorsque les journalières se faisaient jusqu'à 2 fr. 10 par jour, les couturières, les fileuses ne gagnaient jamais plus de 2 fr. 30 et, pour les femmes nourries, les chiffres semblent identiques à la ville ou à la campagne. Dans les temps modernes, où le maximum des travailleuses rurales fut de 1 fr. 30, les ouvrières de métiers ne gagnèrent pas davantage. Des salaires exceptionnels étaient accordés à une drapière de Sedan payée 1 fr. 50, à une brodeuse de Rouen payée 3 francs; mais la fileuse de lin la plus habile ne dépassait pas 1 franc et la fileuse ordinaire 62 centimes; les couturières recevaient depuis 72 centimes à Metz jusqu'à 1 fr. 26 à Versailles.

Il est deux professions qui, par leur nature, rentrent dans les travaux champêtres, et, par l'éducation qu'elles exigent, méritent cependant d'être classées parmi les métiers: le jardinier, le vigneron. Employé à la journée, le jardinier de 1896 est payé de 2 fr. 32 à 3 fr. 44; il y a dans cette catégorie un grand nombre d'individus qui diffèrent peu des hommes de peine. Employé à l'année, le jardinier est souvent un spécialiste capable, parfois un horticulteur distingué; dans le premier cas ses gages annuels vont de 1 000 à 2 000 francs sans nourriture; dans le second, ses appointemens n'ont pas de limite fixe. De la confusion qui pourrait se faire entre un émule de Le Nôtre et un simple planteur de choux, entre ceux qui dessinent les parterres à la française et ceux qui arrosent les salades, uniformément désignés sous le nom de « jardiniers », résulterait une appréciation malaisée des salaires, si nous ne laissions de côté les jardiniers de château, à 1 000 et 1 200 francs de gages, sous Louis XIV, pour n'envisager que leurs modestes confrères, dont les plus favorisés reçoivent 600 francs et les moins bien traités jusqu'à 200 francs seulement.

Le corps des vignerons est plus homogène; leur besogne varie peu d'un point à un autre. Dans le cours des deux siècles précédens, il atteint son maximum sous Louis XIII, avec une journée de 3 fr. 12, et son minimum à la fin de l'ancien régime avec 2 fr. 02. Il avait été moins bien traité dans les cent dernières années que dans les cent années précédentes; sa paye ne s'éleva pas sous Louis XVI au-dessus de 2 fr. 50 aux environs de Paris, et l'on rencontrait dans le Lot des vignerons à l'année dont les gages ressortent à 54 centimes par jour. La culture de la vigne à façon avait aussi été moins chère; elle ne coûtait pas plus de

360 francs en 1789; on a vu, dans l'article précédent, qu'elle avait valu le double au xv^e siècle.

## VII

Cet avilissement des prix du travail, cette moindre récompense de l'effort humain, sous toutes ses formes, de 1500 à 1790, il serait intéressant, après l'avoir touché du doigt par le taux des salaires, d'en fournir une preuve nouvelle par la valeur des façons ouvrières. Non que je prétende englober sous cette rubrique tous les ouvrages imaginables, depuis le creusement d'une fosse au cimetière, qui coûte 12 centimes à Soissons, sous Louis XV, et depuis le cirage d'une paire de souliers que l'on paie 4 centimes aux décrotteurs de Rouen, jusqu'à la taille des diamans, pour laquelle le fameux joaillier Lopez donnait à son ouvrier 37 000 francs par an — un traitement d'ambassadeur — sous le ministère de Richelieu. Même bornées à des tâches assez simples, assez uniformes pour être exactement comparables à travers les temps et les lieux, nos visées sont cependant difficiles à satisfaire, parce que les travaux de ce genre sont rares.

Que dire par exemple de la façon des vêtemens, depuis le xiii^e siècle jusqu'au xviii^e; pour le peuple comme pour les grands, les costumes d'autrefois ne diffèrent-ils pas trop de ceux de l'ère moderne? De petits bourgeois donnent, au xiv^e siècle, de 3 à 6 francs pour la coupe et la couture d'un manteau ou d'une cotte; à peu près autant, au xv^e, pour le pourpoint, le justaucorps ou la « jaquette ». La façon des robes, pour les deux sexes, se paie aux mêmes époques de 5 à 11 francs, et jusqu'à 30 francs si elles sont un peu ornées. Celle d'un seigneur « à cinq garnimens » vaut 44 francs, celle de la comtesse d'Artois 130 francs, en 1328. A la même date la confection d'une « houppelande » ordinaire valait 36 francs; celle d'une houppelande riche, destinée au roi, 62 francs; et celle d'un costume pour la reine, comprenant « chape — manteau long — surcot ouvert, surcot clos, mantel à parer et cotte simple » montait à la somme de 570 francs. C'était le temps où l'on disait « parée comme une reine. »

La façon d'une paire de chausses en drap, pour le roi, coûtait 11 francs, au xiv^e siècle; celle des chausses de laine pour un bourgeois 4 fr. 40, celle des chausses de toile, pour un paysan, 1 fr. 44. Au début du xvii^e siècle les chausses d'un prince ne valent que 6 fr. 40 de façon et celles des bourgeois que 2 francs. Celle des culottes du vulgaire ne se payait pas plus de 1 fr. 30 au moment de la Révolution, celle des culottes de peau 2 fr. 70. En 1790 on prenait à Paris 18 francs pour la façon d'un costume complet

et de 4 à 7 francs pour celle de l'habit seul, tel qu'il se portait sous Louis XVI. Les députés du commerce se plaignaient que « le prix des façons d'habits n'eût pas augmenté depuis trente ans. » Ils attribuaient le fait à la concurrence de ce que nous nommons aujourd'hui les *maisons de confection*, « des fripiers vendant des habits neufs, faits à l'aventure et sans mesure, qui ont vu, disent-ils, leur clientèle s'accroître rapidement depuis dix ans. » Mais, si l'on remonte jusqu'au milieu du XVII^e siècle, et même jusqu'à Henri IV, où la façon d'un habit de laquais se payait 32 francs et celle d'une soutane de prêtre 14 francs — le même prix qu'au XV^e siècle — on voit que la valeur de cette main-d'œuvre avait peu varié. On ne pourrait d'ailleurs se prévaloir de chiffres semblables, quelque nombreux qu'ils puissent être, pour en tirer une induction quelconque sur le taux des salaires.

Il en est de même de la façon des souliers, pour lesquels nous voyons que l'on paye 3 francs au XIII^e siècle; de 60 centimes à 1 fr. 34 au XVI^e siècle et 1 fr. 10 au XVIII^e siècle. Mais lorsque nous constatons que le ressemelage d'une paire de souliers vaut, *y compris la fourniture du cuir*, 4 francs en 1384, le même prix en 1422, 3 francs en 1596, 3 fr. 90 en 1601 et 3 fr. 60 en 1648, nous sommes certains que, le cuir ayant beaucoup augmenté de 1384 à 1648, il a fallu pour que le prix du ressemelage ait baissé d'une date à l'autre, que l'ouvrier supportât une grande réduction sur sa main-d'œuvre.

Une semblable diminution ressort des prix comparés du filage du chanvre et du lin. Le premier se paie à la fin du XV^e siècle 3 fr. 15 le kilo en Normandie, Alsace ou Champagne. Sous Louis XIV il ne se payait plus que 1 fr. 72, chiffre où il demeura jusqu'à la fin de l'ancien régime. Le filage du chanvre pour corde qui valait 80 centimes le kilo sous Louis XII, ne se payait plus que 40 centimes sous Henri IV. La baisse du prix de façon n'est pas moins évidente dans la confection de la toile, pour peu qu'entre les types multiples de ce tissu on choisisse quelques qualités faciles à suivre à travers les âges : la toile de « brin », médiocrement fine, était confectionnée par le tisserand moyennant 1 fr. 02 le mètre au XV^e siècle, 90 centimes en 1540, 75 centimes en 1590, et pour 60 centimes seulement en 1790. La toile de chanvre ou d'étoupe, la plus commune, était fabriquée à la tâche pour 70 centimes le mètre au XV^e siècle, 60 centimes au XVI^e, 50 centimes au XVII^e et en 1790 elle ne rapportait à l'ouvrier que 30 ou 40 centimes le mètre.

Il n'est pas jusqu'à la façon des chemises dont les prix n'accusent le même fléchissement. Nous laissons de côté les modèles qui, par leur richesse ou la qualité de leurs destinataires, sortent

du pair : la façon d'une chemise de la reine, qui se paie 11 francs en 1387, celle d'une chemise de prince, en Dauphiné, qui vaut 4 francs en 1334. Mais celle des chemises de la bourgeoisie coûte en moyenne 1 fr. 80 au xv^e siècle ; elle ne coûtait plus que 90 centimes au xvii^e siècle et 75 centimes au xviii^e. Cependant, quoique ce prix de façon des chemises, comme celui de la toile, des souliers et de toutes choses eût baissé, la valeur de ces objets *fabriqués* avait augmenté ; la matière première dont ils se composaient était devenue beaucoup plus chère que la main-d'œuvre n'était devenue bon marché. Il se consommait lentement une révolution désastreuse pour l'ouvrier, à qui l'on achetait son travail de plus en plus bas et à qui l'on vendait de plus en plus haut les marchandises dont il avait besoin. Il ne profitait pas, comme consommateur, de la perte qu'il subissait comme producteur.

Une révolution inverse se poursuit depuis cent ans : la matière première, en fait de tissus, est moins chère qu'autrefois, les frais de fabrication ont diminué et parfois l'objet fabriqué est aussi coûteux, parce que l'ouvrier a pris pour lui toute la différence. Cette transformation se recommande aux méditations des personnes attristées et gémissantes de toutes les opinions. L'opération ne s'est pas faite sans résistance ni sans douleur. La filature mécanique ne réussit que vers 1803 et n'employa la vapeur qu'en 1812. En 1838, l'Angleterre constatait que le perfectionnement des machines avait fait tomber la façon d'une livre de fil n° 100 de 12 fr. 50 à 80 centimes. Avant les machines, la concurrence des filés étrangers, à la suite de la guerre d'Amérique (1784), avait fait traverser à notre industrie nationale une crise très dure. Le filage du coton à la main, qui faisait vivre un grand nombre d'habitans des campagnes, fut frappé à mort. Il y eut en Normandie des paroisses où le tiers des ménages tomba subitement dans la misère.

Une crise analogue se produisit plus tard pour le tissage des étoffes ; mais ici l'agglomération des manufactures était commencée, depuis Louis XIV. Dans telle paroisse de Seine-et-Oise, comptant un millier d'âmes, on voyait 13 tisserands et 5 filassiers en 1670 ; en 1696 il n'y avait plus que 5 tisserands et aucun filassier ; en 1775 il ne restait que 2 tisserands. Inutile de dire que, depuis longtemps, il n'en reste plus un seul. Cependant les tisserands n'ont pas à se plaindre : la façon du mètre de toile représentait, suivant la qualité, le sixième ou le neuvième de la valeur du tissu il y a cent ans ; aujourd'hui cette valeur n'a presque pas varié, mais la façon entre pour un tiers ou un cinquième dans le prix de l'étoffe. Un propriétaire de laine peut aujourd'hui la faire transformer, par la filature la plus voisine, en drap commun, tissé, foulé, tondu, prêt en un mot à être employé, moyennant 1 fr. 90

le mètre. A la fin du XVI^e siècle il lui en eût coûté 2 fr. 40 et les ouvriers pourtant gagnaient un tiers moins de salaire.

La façon d'un kilogramme de chandelles se payait 0 fr. 45 au moyen âge et 0 fr. 25 en moyenne aux deux derniers siècles. Le sciage du bois à brûler qui se payait au XV^e siècle 2 francs par stère, un peu plus cher qu'aujourd'hui, coûtait 1 fr. 50 sous François I^er et seulement 0 fr. 75 sous Louis XV. La maçonnerie en moellons, qui pour des murs communs de 50 à 60 centimètres de large, se fait maintenant à la tâche, dans nos campagnes, à raison de 2 fr. 50 le mètre carré, se payait à peu près le même prix au moyen âge. Sous Henri IV et Louis XIII elle valait 1 fr. 75, et au moment de la Révolution elle était descendue à 1 fr. 20. Pour les maisons de Paris, en 1708, on payait 1 fr. 15 le mètre les murs de refend, et 2 francs les gros murs. Murs communs, cela va sans dire, et sans aucun ornement artistique. La maçonnerie du Louvre et celle des Tuileries, dont Louis XIV payait le mètre superficiel, y compris la fourniture des pierres de taille, 56 francs à l'entrepreneur, réservait sans doute aux maçons et aux sculpteurs un salaire qui ne peut se comparer à celui des bâtisses ordinaires.

Prises dans leur ensemble, les sommes payées pour les travaux à la tâche confirment ce que nous avait appris la statistique des salaires à la journée. L'ouvrier, qui avec deux cent cinquante jours de labeur avait eu, à la fin du XV^e siècle, jusqu'à 1 230 francs; qui, de 1200 à 1600, s'était fait en moyenne 900 francs par an, et qui n'était jamais descendu si bas que sous Henri III, où il ne touchait plus que 750 francs, tombe sous Richelieu et Mazarin à 562 francs, et à moins encore à la fin du XVII^e siècle. Après s'être relevée sous la Régence et le ministère de Fleury, sa paie annuelle n'était, à la fin de l'ancien régime, que de 576 francs. Or il gagne aujourd'hui, avec trois cents jours de travail, 1 020 francs, c'est-à-dire 77 pour 100 de plus qu'il y a cent ans. C'est là le bienfait positif du progrès.

Mais ce progrès comment est-il advenu? Avec des chiffres lentement amassés, traduits, groupés, pressés enfin comme des fruits dont il faut extraire le suc, nous avons essayé, dans cet article et dans le précédent, de faire l'histoire, — bien aride, — des recettes paysannes et ouvrières, de voir les écus entrer dans la poche du travailleur. Il faudrait aussi les en voir sortir, apprécier quels besoins ils permettaient de satisfaire, pour connaître les deux faces de ces humbles budgets. C'est ce que nous tenterons plus tard. Dès à présent nous constatons qu'il n'existe aucune concordance entre la situation politique et la situation économique, entre la prospérité du pays, abstraitement considérée, et l'aisance de la

classe laborieuse. La France de 1789 est riche, le paysan, l'ouvrier y sont pauvres; tandis que la France de 1475 est évidemment pauvre, alors que le prolétaire y était riche. C'est là un phénomène très intéressant à retenir.

En l'espace de ces six siècles (1200 à 1800) qui constituent une période notable des fastes de l'humanité, un morceau énorme de notre vie nationale, que de changemens opérés, que de succès et de revers! A travers les heures sombres ou glorieuses que la France a traversées, indifférent à ces péripéties, à ces révolutions civiles, à ces guerres extérieures, à ces intrigues ou à ces exploits que nous content les livres, et qui passaient au-dessus de sa tête, parce que, dans le Français d'autrefois, ils n'atteignent que l'homme *public*, le « citoyen », c'est-à dire une toute petite partie de son individu, le paysan, l'ouvrier, a de père en fils labouré, tissé, battu le fer, fendu le bois, scié la pierre. Il a, comme on dit, « gagné la vie », suivant cette destinée cruelle qui oblige la masse à peiner pour ne pas mourir. Cette vie a été plus ou moins large, plus ou moins dure; mais la marche de la société ne l'avait pas adoucie et, par une contradiction déplorable, la civilisation semblait n'apporter que des privations et des misères au commun des êtres. De ce recul, la machine gouvernementale, la « politique » était-elle donc responsable? Non certes, mais elle n'avait aucun moyen de lutter contre une force omnipotente devant qui les combinaisons des potentats ou des parlemens ne sont que poussière. Les salaires avaient obéi à la loi naturelle : l'accroissement de la population avait réduit le prix du travail et haussé le prix de la terre.

C'est la même force des choses, qui, depuis un siècle, a enrichi le travailleur par suite de l'entrée en scène d'un nouvel élément de production : la science. A voir la population française passer de 25 millions d'âmes environ en 1790, à 39 millions en 1896, tandis que les salaires réels ont augmenté de moitié ou des trois quarts, on s'est pris à douter de la vérité des formules que les savans avaient cru dégager jusqu'alors; et les propositions du sage Malthus ont semblé les rêves d'un méchant homme. Or ces formules n'ont pas cessé d'être rigoureusement vraies, à la condition de les adapter au temps présent : il demeure évident que plus la somme des denrées, des vêtemens, du combustible, des matériaux de construction et des marchandises de toute nature sera grande, par rapport au nombre des hommes qui se les partageront, plus chacun de ces hommes aura chance d'en avoir davantage. Seulement la capacité de production de l'homme était jadis étroitement limitée : limitée par l'énergie infime de son bras, limitée par le faible rendement de la terre, limitée par la super-

ficie modeste de sa patrie, où il demeurait enclos comme en un petit monde. Les prix de toutes choses, et aussi le prix du travail se mouvaient à l'intérieur de ces bornes inflexibles.

La science est intervenue ; elle a multiplié la productivité de l'homme et celle de la terre ; elle a élargi la sphère d'action de chaque individu, de chaque pays ; elle l'a étendue jusqu'à la totalité du globe. Économiquement parlant, malgré les barrières douanières, la créature du XIXe siècle n'a plus de patrie. Cette révolution est-elle terminée? Qui pourrait le dire? Qui voudrait le croire? N'apparaît-elle pas, à nos yeux éblouis, comme l'aurore d'une ère incroyablement heureuse qui va s'ouvrir pour nos descendans? Assurer un progrès indéfini serait absurde sans doute, moins absurde cependant que supposer le progrès d'hier fatalement arrêté au point où il est parvenu. Rien ne s'oppose à ce que le domaine de la machine s'étende, — au fait il s'étend tous les jours ; — à ce que les engins nouveaux soient plus parfaits et mus d'une autre façon que leurs devanciers ; rien ne s'oppose à ce que l'on trouve de nouvelles substances pour se nourrir, se vêtir, se chauffer, s'éclairer, se loger, ou que l'on se procure les anciennes plus aisément, ou qu'on les utilise avec plus d'adresse, moins de peine, plus de profit. Dans la voie des engrais artificiels, par exemple, dont la découverte transforme l'agriculture, n'est-il pas de nouveaux secrets, que le génie d'un chimiste peut contraindre la nature à révéler demain?

Il est donc possible que la science dérange encore, à notre avantage, le vieil équilibre entre le travail, la population et la terre, sous lequel nos pères vivaient courbés. Il est certain qu'elle l'a, depuis un siècle, prodigieusement changé. Mais la loi subsiste tout entière : loi éternelle que les lois politiques n'influenceront pas. Ces dernières vainement se flatteraient d'améliorer le sort du plus grand nombre, en prétendant modifier la *distribution* des richesses existantes, lorsque c'est seulement par la *création* de richesses nouvelles que ce sort peut devenir meilleur. Pour que les salaires augmentent encore, il n'est qu'un moyen : c'est que les produits continuent à se multiplier en plus grande proportion que les hommes, afin que le travail de l'homme acquière vis-à-vis d'eux un plus haut prix.

Vte G. D'AVENEL.

# LES VIERGES AUX ROCHERS

DERNIÈRE PARTIE (1)

Je dis au prince avec un sourire :

— Tout à l'heure, vous avez reconnu en moi, non sans une ombre de sévérité, le descendant de Jean-Paul Cantelmo. Je dois vous confesser que, dans ma Maison, les exemples de désobéissance et de rébellion contre le Roi ne sont pas rares. Mais, pour les justifier, il y a le Lion rouge ; et vous n'ignorez certes pas les patentes que les Cantelmo obtinrent de Charles II d'Angleterre. Étant de vieux sang royal, ils n'ont jamais pu se résigner sans peine à voir dans le roi autre chose qu'un de leurs égaux. Bien plus : on dirait qu'ils ne combattent aucun autre adversaire avec autant d'ardeur que le roi. Et si Jean-Paul trouble les sommeils de Ferdinand d'Aragon et humilie Alphonse, Jacques Ier et Ménappe abattent Manfredi à Bénévent, Jacques VIII guerroie avec succès contre Ladislas aux côtés de Braccio de Montone et de Sforza, Antoine s'oppose à René d'Anjou. Les Cantelmo ont tous une tendance originelle à isoler leur action, à se séparer, à bien déterminer leur personnalité et leur puissance propres. Il semble que chacun d'eux fonde la conception de sa dignité sur la très ferme conviction « que d'être un, c'est la racine d'être bon, et que ce qui est bon est tel parce qu'il est un (2). » En cela je reconnais avec joie l'un des caractères essentiels du dominateur à venir, du Monarque, du Despote. Mais il y a encore une autre singularité qui m'encourage : c'est le grand nombre des seigneuries rassemblées entre les mains des Cantelmo sur la terre latine. On peut dire qu'à des

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 septembre et du 1er octobre.
(2) Dante.

époques différentes et par possession successive, ils ont exercé le gouvernement de l'Italie entière. Jacques Ier est ambassadeur pour la paix à Gênes, Vicaire en Lombardie, Capitaine général dans la Marche d'Ancone, vice-roi dans les Abruzzes; Jacques II est Vicaire et Podestat de Florence; Bonaventure VIII est vice-roi de Sicile; Rostain VII est Capitaine général de la Sérénissime République, sénateur de Rome... Partout ils exercent l'empire, et, dans l'expérience qu'ils font des peuples divers, ils apprennent à « bien connaître comment les hommes se gagnent ou se perdent. » Partout, aussi ils combattent et laissent leur vie au moment d'accomplir quelque prodige : « le bon Cantelmo », immortalisé par le vers du Tasse, teint de son sang royal les murs de Jérusalem ; Jacques II meurt au service des Florentins contre Castruccio Castracani; Nicolas, premier duc de Sora, meurt à la défense de Constantinople avec Constantin Paléologue; Ascagne meurt dans les eaux de Lépante aux côtés de don Juan d'Autriche; Bonaventure VIII est réputé par Charles-Quint digne de défendre tout l'empire, et l'empereur dit de lui qu'il le choisirait pour son champion s'il devait risquer sa couronne dans une joute; André le Grand donne l'exemple extraordinaire d'une vie employée toute à combattre sans un instant de répit, depuis la première jeunesse jusqu'au dernier soupir... Oui, celui-là est vraiment le type le plus accompli qui soit jusqu'à ce jour issu de ma race. André est un des plus nobles héros de la volonté et de la discipline. Laissons de côté le grand nombre de ses heureuses fortunes. En Italie, en Germanie, en Flandre, en France, en Espagne, on ne compte pas les villes et les places qu'il a conquises et ajoutées à l'Empire Catholique, les sièges qu'il a établis et soutenus. Il est le Poliorcète par excellence, maître en stratagèmes aussi fécond qu'il y en eut jamais, très ardent et très prudent tout ensemble; et, comme le dit un de ses historiens, « on découvre réunis en lui tous les dons et toutes les qualités qui, chez les plus illustres Capitaines, n'ont été observés que séparément. » Mais, à mes yeux, ce qui l'élève par-dessus tous les autres, c'est la rigueur inouïe de la contrainte à laquelle il soumettait ses milices et lui-même. Tels de ses traits de sévérité m'enivrent plus que la vue des étendards enlevés par lui à l'ennemi. Commandant toujours des milices non payées et mal équipées, il réussit pourtant à les avoir en main promptes et droites comme une seule épée. Nul ne connut jamais mieux que lui la manière de mettre son empreinte sur la conduite des autres. Éloquent et nerveux dans le discours, il préfère néanmoins en toute occasion l'efficacité directe de l'exemple à la vertu de la parole, Il marche toujours en avant de ses troupes, à pied lorsqu'il conduit des fantassins; il dort toujours vêtu; il ne

mange et ne boit que ce que mangent et boivent ses soldats ; il est toujours le premier à l'assaut et le dernier à la retraite ; couvert de blessures, il refuse de déposer sa cuirasse ; sur le champ de la victoire ou dans la ville forcée, il ne touche jamais au butin. Et, dans la guerre des Flandres, il se rend si terrible que les mères, pour obtenir de leurs enfans l'obéissance, les épouvantent de son nom. Un homme peut-il déterminer sa propre effigie avec un relief plus net et plus vigoureux? Jamais coin produisit-il une médaille frappée d'une empreinte plus fière? En son siècle, André reçoit le surnom de Nouvel Épaminondas. Eh bien! même chez cet infatigable guerrier, ressort le caractère intellectuel de la race. Non seulement il est très versé dans les langues, mathématicien insigne, maître en architecture militaire, auteur de traités sur la science de la guerre, mais il est encore bon connaisseur et magnifique protecteur des arts libéraux. Erycius Puteanus, en lui dédiant une œuvre latine, l'appelle *Armorum gloria, Litterarum tutela.* Cornélius Scheut d'Anvers, en lui offrant son livre de dessins capricieux, le représente comme un Héros qui cultive les élégances au milieu des camps, *Heros inter arma elegantias colens.* En cela André continue les traditions de sa famille, à l'origine de laquelle resplendit, enguirlandée, Fanette Cantelmo, Dame de Romanino, qui poétisait « avec une fureur divine » parmi les lauriers de Provence dans une Cour d'Amour. Et ne semble-t-il pas que se soient aussi transmises à lui quelques-unes des aptitudes prodigieuses qui font qu'Alexandre est hors de pair parmi les disciples de Vinci à Milan? Il imagine des formes de fortification très nouvelles ; il construit sur la Meuse le célèbre fort appelé, à la gloire de son inventeur, le Fort Cantelmo ; il fabrique des armes étranges qui paraissent presque magiques à ses contemporains... N'y a-t-il pas dans ces ingénieuses recherches quelque chose de vincien qui rappelle Alexandre?

J'avais prononcé le nom de Celui qui, vivant en continuelle communion avec mon esprit, était tenu par moi comme le Génie de ma race destiné à ressusciter un jour sur le tronc survivant dans une sublime apparition de vie. « Sois tel que tu dois être. » Sous son regard et par son admonition, ma tâche s'était fixée en lignes définitives. Et voici que, à l'heure où allait se résoudre une grande chose, il se plaçait à mon flanc. Je l'avais devant les yeux vivant, comme si sa main pâle et tyrannique eût été appuyée à l'angle de la table qui était auprès de moi et, que sur cette table fussent posées la statuette de Pallas et la grenade à la feuille aiguë et à la fleur ardente. « Sois tel que tu dois être. » Et une autre figure juvénile qui paraissait être son frère se tenait comme un reflet en face de lui.

— Alexandre et Hercule! Voilà les deux rouges fleurs coupées que deux artistes divins, Léonard et l'Arioste, ont recueillies et transformées en indestructibles essences. Lorsque André Cantelmo mourut, il avait manifesté déjà toutes les énergies qu'il portait en soi; et la mort le cueillit sur le seuil de la vieillesse, couvert de gloire, aussitôt après ce siège de Balaguer qui fut la plus grande de ses héroïques entreprises. Mais ces deux hommes, entrés dans la vie avec les mains combles de tous les germes de l'espérance, avaient devant eux les plus vastes possibilités. Leurs fronts juvéniles semblaient faits pour porter la couronne royale, l'antique couronne qu'avaient déjà portée leurs pères. En l'un d'eux, Vinci prévoyait le futur fondateur d'une souveraineté nouvelle, le Tyran triomphant qui devait imposer aux multitudes le joug de cette Science et de cette Beauté à laquelle le grand maître avait initié son disciple bien-aimé. Mais le destin voulut différer l'accomplissement de la prophétie. Tous deux perdirent la vie dans leur premier essor, parce qu'une ardeur trop véhémente les dévorait : Hercule sur les sables du Pô contre les Esclavons, Alexandre sur les rives du Taro à la bataille de Fornovo. Vous rappelez-vous les vers où l'Arioste célèbre le noble fils de Sigismond Cantelmo?

*Il più ardito garzon che di sua etade*
*Fosse da un polo a l'altro e da l'estremo*
*Lito de gli Indi a quello ove il Sol cade* (1)...

Trop cruelle fut sa mort! Fait prisonnier dans son attaque téméraire, il eut la tête tranchée sur le tolet d'un navire, qui servit de billot, en présence de son père. J'imagine que le sang jaillit de l'entaille comme une flamme et brûla le bordage de la galère. Ou plutôt, non; je n'imagine pas, je vois. Comme elle dut être prodigieuse et terrible, la tempête de jeunesse qui provoqua le coup d'éperon par lequel il lança son cheval à bride abattue contre le rempart de l'ennemi! Ah! mon père, j'ai connu, moi aussi, quelques-unes de ces tempêtes, et mon cheval le sait bien, et elles le savent bien, les ruines de la campagne romaine... Certes, en cet instant, Hercule se sentait digne de serrer entre ses genoux le coursier ailé qui naquit du sang de Méduse. *Cave, adsum!* Arioste a pour le célébrer un mot qui suffit à l'irradier de gloire, parce qu'il montre comment l'audacieux mourut pour ne pas manquer à la règle observée par tous les Cantelmo : règle qui est de persister même contre la pire mort au poste où l'on s'est établi parce qu'on l'a estimé le plus beau. Dans l'assaut, il

(1) « Le plus hardi jouvenceau de son âge qu'il y eût entre les deux pôles et depuis l'extrême rivage des Indes jusqu'à celui où le soleil se couche... »

avait à son côté un compagnon. Lorsqu'ils arrivèrent ensemble sur l'ennemi,

*Salvossi il Ferruffin, resto il Cantelmo* (1).

Il resta un contre mille. Et le divin Arioste place sa belle figure ensanglantée au début d'un chant où Bradamante fait des prodiges avec sa lance d'or... Mais la mort d'Alexandre ressemble à celle d'un demi-dieu. A Fornone, dans le plus fort de la bataille, un ouragan éclate et le Taro déborde avec une terrible violence. Tout à coup Alexandre disparaît, comme un de ces antiques héros hellènes qu'un tourbillon enlevait de terre et emportait transfigurés dans le Ciel. Son corps ne se retrouve ni sur le champ de bataille ni nulle part. Mais il vit, il vit dans les siècles, d'une vie plus intense que la nôtre. Ce n'est pas seulement son effigie, c'est sa vie, sa vie véritable que Léonard a transmise jusqu'à nous. Ah! mon père, si vous aviez vu ce portrait une seule fois, vous n'auriez pas pu l'oublier. Il est inoubliable. Rien au monde n'a pour moi un prix égal et nul trésor ne fut jamais gardé avec une passion plus jalouse. Qui m'a donné la force de supporter une si longue solitude et une si rude contrainte? Qui a versé dans mon esprit jusqu'au milieu des plus âpres rigueurs de la discipline cette espèce de sobre ivresse qui fait paraître léger tout effort? Qui, si ce n'est lui, Alexandre? Il représente pour moi la puissance mystérieusement significative du Style, inviolable à jamais pour quiconque et aussi pour moi-même en ma propre personne. Toute ma vie se déroule sous son regard attentif; et en vérité, mon père, quand on résiste à l'épreuve soutenue d'un pareil feu, on n'a pas dégénéré. « Sois tel que tu dois être! » voilà sa quotidienne admonition. Mais tandis qu'il m'excite ainsi à réaliser ma perfection, il me tient encore devant les yeux la vision d'une existence supérieure à la mienne en dignité et en force. Et je pense sans cesse à Celui qui doit venir.

Je m'arrêtai, sentant que ma voix changeait, craignant que ne débordât soudain le flot qui m'emplissait le cœur. Et l'âme du vieil lard était en si profonde communion avec la mienne qu'à cet instant il fit le geste involontaire de tendre vers moi ses deux mains.

— Puisqu'une double volonté est nécessaire pour créer cet Un qui doit dépasser ses créateurs, ajoutai-je presque à voix basse en m'inclinant vers lui, je ne saurais ambitionner une alliance plus haute que celle qui me donnerait le droit de vous appeler père comme je vous appelle...

Et, vaincu par l'émotion, je restai incliné, serrant dans mes

(1) « Ferruffin se sauva, Cantelmo resta. »

mains ses mains qui tremblaient, tandis qu'il m'effleurait le front des lèvres sans dire une parole. Mais, dans le silence, malgré les palpitations de mon cœur et la respiration haletante du père, j'entendis le pas léger d'Anatolia qui sortait de la chambre.— Allait-elle pleurer à l'écart? — Son image, que j'avais vue immobile et blanche dans l'ombre, scintilla en mon ciel intérieur comme une constellation de larmes. — Allait-elle pleurer seule? Elle rencontrerait peut-être ses sœurs sur son chemin... — Soudain, ce doute me troubla jusqu'au fond. Mon regard tomba sur le camée qui resplendissait à la main paternelle.

Et, tandis que le parfum du soir montait du jardin clos, il se répandait en mon âme un sentiment obscur, comme d'une fascination qui se fût condensée autour de moi avec la lenteur de cette ombre crépusculaire.

*
* *

Quel était cependant le cœur de celle qui allait partir? De quelles façons sa mystique vie se disposait-elle autour du souvenir que lui avait laissé l'heure suprême marquée par l'aiguille sur le marbre lumineux?

*Me lumen, vos umbra regit.*

Peut-être était-elle retournée plus d'une fois au petit cimetière des ifs et des anémones; et peut-être avait-elle posé de nouveau ses mains frêles sur le cadran pour en ressentir la chaleur; et peut-être avait-elle repensé à mon exhortation : « Réchauffez vos mains au soleil; baignez-les dans le soleil, ces pauvres mains; car, d'ici peu, vous les tiendrez croisées sur votre poitrine ou cachées sous le tablier de laine brune, dans l'ombre... » Et plus d'une fois peut-être, couvrant de sa paume le chiffre indicateur de l'heure divine, avait-elle attendu, palpitante au milieu du grand silence, pour voir l'ombre de l'aiguille atteindre l'extrémité de l'annulaire comme en ce jour de rêve; et peut-être avait-elle pleuré, parce que le prodige d'amour ne s'était pas reproduit?

*Sine sole sileo.*

Je joignais ensemble l'image de la gardienne d'herbiers dépeinte par Odon et l'image de cette âme triste errant autour du cadran solaire qui pour elle avait marqué vainement l'heure de la béatitude. Et je pensais : « Si je possédais le pouvoir de te façonner un beau destin à la manière de l'artiste qui modèle la cire obéissante, ô toi, Maximilla, qui, pour venir à ma rencontre, sortis du jardin aride où un vœu funèbre t'avait enfermée, j'achè-

verais par la mort ta figure idéale, par l'opportune mort j'achèverais ta perfection ; car nulle autre heure ne t'attend à laquelle tu puisses trouver quelque prix, puisque tu as atteint une fois cette région de la vie au delà de laquelle on ne peut plus avancer par intention de retour. Je ferais que, guidée par le divin souvenir, tu revinsses au lieu où je cueillis en rêve les anémones coronaires pour les répandre sur ta tête, et que là, près du marbre horaire, tu retrouvasses l'attitude harmonieuse dans laquelle je t'ai louée la première fois. Et l'instant où le point d'ombre atteindrait l'extrémité de ton annulaire serait celui de ta mort. Alors, sous le regard immobile de la cariatide prosternée, je voudrais creuser moi-même une fosse pour ta dépouille mortelle; et je voudrais t'y disposer comme les gentilles dames disposèrent Béatrice dans la vision du Dante, et te couvrir aussi la tête de leur voile. Mais je ne poserais sur ta sépulture ni la croix ni aucun autre signe pieux; non! pour y graver une épitaphe digne de ta gentillesse, j'évoquerais le dernier enfant des Grâces, né en Palestine comme ton céleste Époux : un chantre de jeunes filles frappées par une mort précoce, Méléagre de Gadara, enguirlandé de jacinthes, à la flûte suave : — « O Terre, mère universelle, salut! Sois maintenant légère pour cette vierge : elle a pesé si peu sur toi! »

Ainsi me plaisait-il d'orner le sentiment qu'elle m'inspirait et de convertir sa tristesse en poésie.

— Le bulbe de narcisse dans l'herbier a-t-il germé pour la troisième fois? lui demandai-je à l'improviste, un jour que nous étions sur les eaux du Saurgo, dans le voisinage de la ville morte.

Elle se troubla toute et me regarda avec des yeux presque effrayés.

— Comment savez-vous?...

Je souris et répétai :

— Il a donc germé?

— Non, il n'a plus germé, répondit-elle en baissant le visage.

Nous étions seuls dans une petite nacelle que je guidais moi-même avec l'unique aviron. Violante, Anatolia et Odon étaient dans d'autres barques conduites par des bateliers. En cet endroit la rivière était si large et si lente qu'elle ressemblait presque à un étang; et un innombrable troupeau de nymphéas la recouvrait. Les grandes fleurs blanches en forme de roses flottaient entre les feuilles luisantes, exhalant une humide fragrance qui semblait avoir la vertu de désaltérer.

C'était là que Simonetto avait fait ses herborisations, pendant l'automne homicide. J'imaginais la figure du jeune herboriseur penché sur les eaux pour explorer la vase, à l'heure où les nym-

phéas sont sur le point de se cacher. Son *hortus siccus* devait certainement contenir des échantillons inertes de toute cette flore aquatique éparse autour des ruines.

Comme les yeux de Maximilla suivaient les mouvemens de ma rame qui, de temps à autre, fendait une feuille ou brisait une tige, je dis doucement ;

— Vous pensez à Simonetto?

Elle tressaillit.

— Comment savez-vous? me demanda-t-elle pour la seconde fois, troublée, se couvrant de rougeur.

— Je sais par Odon...

— Ah! fit-elle sans dissimuler son regret de cette confidence, dont elle paraissait blessée. Odon vous a dit...

Elle s'enferma dans un silence dont je devinais combien il devait lui être pénible. J'arrêtai quelques instans ma rame; et le léger esquif resta immobile parmi cette vaste blancheur de vivantes corolles.

— Vous l'aimiez beaucoup? demandai-je à la taciturne, avec une douceur qui lui rappela peut-être nos premiers entretiens.

— Comme j'aime Odon, comme j'aime Antonello, répondit-elle avec un tremblement dans la voix, sans relever les paupières.

Après un intervalle, je demandai :

— Vous entrez au cloître pour vous sacrifier à sa mémoire?

— Non, ce n'est pas pour cela. Maintenant, il serait trop tard.

— Pourquoi donc?

Elle ne répondait pas. Mais je regardai ses mains qui se contractaient comme par un besoin de se tordre; et je compris toute l'involontaire cruauté de mon inutile question.

— Est-ce vrai, que vous êtes résolue à partir d'ici peu de jours? ajoutai-je presque timidement.

— C'est vrai.

Ses lèvres tremblaient, pâlies.

— Odon et Anatolia vous accompagneront?

Elle fit signe que oui de la tête, en serrant les lèvres comme pour contenir un sanglot.

Je sentis une lourde tristesse s'appesantir sur moi brusquement.

— Pardonnez-moi, Maximilla, si je vous ai fait mal, lui dis-je avec une émotion profonde.

— Taisez-vous, je vous en prie! supplia-t-elle d'une voix méconnaissable. Ne me faites pas pleurer. Que penseraient mes sœurs? Je ne pourrais cacher mes larmes... Et je sens que je suffoque.

Un cri d'Odon nous rappela, venu des ruines. Déjà Violante

et Anatolia avaient pénétré dans la ville morte. Un homme se dirigeait vers nous avec sa barque, jugeant sans doute que notre retard était causé par mon inexpérience à pousser la nacelle dans le réseau des nymphéas.

« Ah! je porterai toujours en moi le regret de t'avoir perdue! disais-je en silence à celle qui allait partir. J'aimerais mieux te voir reposée dans la perfection de la mort que de te savoir amoindrie par une existence non conforme à celle que mon amour et mon art te promettaient. Et peut-être m'aurais-tu induit à explorer quelque lointaine région de mon monde intérieur, qui sans toi restera maintenant abandonnée et inculte... »

La nacelle glissait sur le troupeau neigeux, légèrement; dans le sillage, les calices et les feuilles ondoyaient, laissant apercevoir à travers la limpidité cristalline la pâle forêt des tiges, pâle et paresseuse comme si un limon léthéen l'eût nourrie. Les ruines de Linturne, embrassées tout entières par les eaux et par les fleurs, avaient dans la séculaire inertie de leurs pierres l'apparence d'un entassement de grands squelettes brisés. Il n'y a pas autant de vide et de mort dans les orbites des crânes humains qu'il y en avait dans les trous de ces pierres usées, blanchies comme des ossemens par les brumes et les canicules. Et la pensée me vint que je passais une vierge morte.

Ensuite, dans cet après-midi sans nuages, tout fut gagné par ma tristesse. Nous errâmes longuement parmi les ruines antiques, cherchant les vestiges de la vie disparue. C'étaient des vestiges incertains, qui suscitaient de discordans fantômes. — Était-ce une théorie d'adolescens enguirlandés qui descendaient en chantant vers le fleuve paternel pour lui offrir les prémices des chevelures croissantes? Ou bien était-ce une blanche procession de catéchumènes, nourris de lait et de miel comme de petits enfans, qui descendaient pour recevoir le baptême? — Une obscure légende de martyrs répandait sur les débris païens une sorte de sainteté douloureuse. *Martyris ossa jacent...*, lûmes-nous sur un fragment de sarcophage; et, çà et là, dans les sculptures des pierres éparses, nous retrouvâmes les emblèmes et les symboles ambigus : l'aigle de Jupiter et le lion de Cybèle assujettis aux Évangélistes; les vignes de Dionysos pliées à exprimer le verbe du Sauveur; le cerf de Diane signifiant l'âme altérée; le paon d'Héra, la gloire de l'âme ressuscitée. De temps à autre une couleuvre débouchait d'entre les cailloux et les souches, puis disparaissait, rapide comme une flèche. Un oiseau invisible imitait étrangement le bruit des crécelles qui indiquent l'heure dans le silence du Vendredi Saint.

— Et votre grande Madone, où est-elle? demanda Anatolia, se rappelant mes lointaines paroles.

Nous cherchâmes entre les décombres un sentier pour atteindre la basilique en ruine qui était à la pointe de l'îlot, sur le bras du Saurgo contigu aux rochers.

— L'eau nous empêchera peut-être de passer, dis-je en apercevant près des murs un miroitement de miroirs.

De fait, la rivière avait inondé une partie de la ruine sacrée, et une forêt aquatique y végétait en paix. Mais nous découvrîmes une brèche par où nous pûmes pénétrer dans l'abside. En y entrant, chacune des trois sœurs fit le signe de la croix, au milieu d'un grand frou-frou d'ailes.

Il y avait là une fraîcheur humide dans une lumière glauque et palpitante. L'abside et quelques piliers de la nef centrale, restés debout, formaient une sorte d'antre que les eaux avaient envahi jusqu'auprès de la table délabrée de l'autel; et une multitude de nymphéas, plus larges et plus blancs que ceux sur lesquels nous avions navigué, se pressaient comme en adoration au pied de la grande Madone de mosaïque qui seule occupait la convexité du ciel d'or. Elle ne portait par l'Enfant sur ses bras; elle était seule et tout enveloppée dans un manteau couleur de plomb comme dans une ombre de deuil; et un profond mystère de douleur était dans ses yeux larges et fixes. Tout en haut, dans la courbe du cintre, les hirondelles avaient composé une gracieuse couronne de nids, suivant l'ordre des paroles écrites en cercle :

QUASI PLATANUS EXALTATA SUM JUXTA AQUAS.

Et les trois vierges ensemble s'agenouillèrent et prièrent.

« Si nous te laissions dans cet asile, avec les nymphéas et les hirondelles! pensai-je en regardant Maximilla qui, dans la prière, semblait s'incliner de plus en plus vers la terre. Tu y habiterais comme une naïade ermite qui aurait oublié Artémis pour adorer la douloureuse divinité nouvelle. » Et j'imaginais sa métamorphose : — une fois accomplis ses rites solitaires parmi le chœur des hirondelles, elle se plongeait dans les eaux et descendait vers les racines des fleurs...

Mais, en vérité, dans ce lieu, rien à mes yeux ne surpassait en blancheur une nuque comme accablée sous le poids d'une chevelure plus épaisse que les raisins de marbre qui ornaient le front de l'autel. Je voyais pour la première fois Violante à genoux; et cette attitude était si contraire à la nature de sa beauté que j'en souffrais comme d'une discordance; et j'attendais avec une étrange inquiétude qu'elle se levât d'entre les deux paons symboliques qui, au milieu des grappes, déployaient leurs plumes œillées.

Elle se leva la première, par un de ces admirables mouvemens où sa beauté semblait se surpasser elle-même, à la façon d'une lumière continue qui semble croître lorsqu'elle jette une subite scintillation. *Exaltata juxta aquas.*

***

Au retour, elle m'accompagna sur la rivière, assise à la petite proue en face de moi qui, debout, poussais le bateau avec la rame. Un trouble invincible me dominait, tandis que dans ma mémoire réapparaissaient la main emperlée de sang et le buisson chargé de fleurs. Depuis cette heure lointaine, c'était la première fois que je me retrouvais seul avec Violante.

— J'ai grand'soif, dit-elle.

Et elle s'inclina en arrière vers l'eau avec une souplesse qui, dans l'expression du désir, semblait presque l'égaler à l'élément fluide et voluptueux.

— Ne buvez pas de cette eau! priai-je en voyant qu'elle se dégantait.

— Pourquoi?

— N'en buvez pas!

Alors elle plongea ses mains nues, coupa un nymphéa et se pencha pour en respirer l'humidité fragrante. Il semblait qu'autour de nous une trépidation confuse eût envahi le troupeau des fleurs. Comme le soleil était tombé derrière les rochers, un reflet rose, à peine perceptible, descendait du ciel crépusculaire sur la blancheur infinie.

— Regardez les nymphéas! m'écriai-je en arrêtant la rame. Ne vous semble-t-il pas qu'en ce moment ils ont une extraordinaire expression de vie?

Elle plongea de nouveau ses mains jusqu'aux poignets et les abandonna à la dérive, fleurs de chair qui nageaient; et tandis que son regard courait sur la multitude émue, le sourire de sa bouche était si divin que mon âme voulut lui attribuer la vertu du prodige.

Vraiment, elle était digne d'opérer toutes les merveilles et de soumettre à sa beauté l'âme même des choses. Je n'osais dire une parole, tant à son côté le silence me semblait parlant. Mais, penchés tous deux vers l'eau, nous étions liés l'un à l'autre par une fascination semblable à celle qui nous avait rapprochés le premier jour, en face de la roche ardente. Sur notre tête, les éperviers ne criaient pas, mais les hirondelles gazouillaient dans leur vol; et, de temps à autre, leurs poitrines blanches dardaient un éclair.

Elle se retourna et, avec un accent d'indéfinissable ironie, me pénétrant jusqu'au fond des yeux :

— Eh bien! dit-elle, nous n'avançons pas. Vous êtes à bout de forces? Ne voyez-vous pas que les autres barques sont déjà loin?

Elle considéra un moment la flottille, le front un peu plissé; et elle ajouta :

— Anatolia nous appelle. Hâtez-vous!

Le Saurgo semblait s'élargir dans le crépuscule, se perdre en un lointain infini, reprendre la force de son courant, promettre de nous conduire en des pays plus beaux. Et dans cette créature souveraine, tout inclinée vers ce grand et doux fleuve rose par l'ardeur de la soif comme par un violent désir de fluidité conforme à son essence voluptueuse, il y avait un tel mystère de beauté et de poésie que mon âme s'élança vers elle avec le plus fervent acte d'adoration.

— Regardez! me dit alors la révélatrice en me montrant le spectacle qu'elle aurait pu créer d'un geste. Regardez!

Autour de nous, sur l'eau que parcourait un léger frisson, les vivantes corolles se fermaient d'un mouvement presque labial, hésitaient quelques secondes, se retiraient, se submergeaient, disparaissaient sous les feuilles, l'une après l'autre ou par groupes, comme si, des profondeurs, une vertu somnifère les eût attirées. De larges zones restaient désertes; mais parfois, au milieu, une seule fleur s'attardait, répandant sa dernière grâce en cette hésitation. A l'endroit où disparaissait chacune des retardaires, une vague mélancolie flottait sur l'eau. Et alors il semblait que, sur le grand et doux fleuve rose, commençassent à s'exhaler les rêves nocturnes de la multitude submergée.

***

Mais ce fut sur la cime du Corace que, par une apparition imprévue, se déterminèrent irrévocablement nos destinées.

Nous avions fait une halte à Scultro pour visiter l'antique abbaye où se conservent les restes du mausolée somptueux, œuvre de maître Gauthier d'Allemagne, qu'une Cantelma, cette magnifique Domina Rita mariée à Jean-Antoine Caldora et mère de Jacques le grand condottière, érigea à la mémoire d'elle-même et de ses trois fils. Anatolia et moi, nous étions restés les derniers dans la chapelle humide à contempler la figure couchée du jeune héros, tout enveloppé jusqu'à la gorge dans une lourde armure, mais dont la tête aux longs cheveux, découverte, repose si royalement sur l'oreiller marmoréen.

Puis, après une longue traite, après avoir laissé les mules sur un plateau, nous étions arrivés par un chemin âpre et étroit jusqu'à la crête septentrionale du cratère primitif changé en un lac

auquel Sécli donne son nom. Nous avions à nos pieds, d'une part la vallée fauve du Saurgo, de l'autre les puissans contreforts que la chaîne principale allonge dans les plaines inférieures limitées au loin par la mer. Sur nos têtes, de l'immense cristal azuré pendaient quelques nuages presque immobiles, massifs et éblouissans comme des monceaux de neige.

Assis sur les roches, nous regardions en silence. Violante et Maximilla paraissaient fatiguées; et Odon n'avait pas réussi encore à calmer son essoufflement. Mais Anatolia allait cueillant de petites fleurs dans les crevasses.

Il y avait en moi une inquiétude confuse et inégale, qui par instans se concentrait jusqu'à m'oppresser comme une angoisse. Je sentais qu'à présent l'heure de choisir me pressait inévitable, et que je ne pouvais plus m'attarder aux alternatives torturantes et délicieuses du désir et de la perplexité ni m'étudier à fondre en une seule harmonie les trois nobles rythmes. Pour la dernière fois en ce jour, les trois béatrices m'apparaissaient conjointes sous la lumière d'un même ciel. — Combien de temps s'était-il passé depuis la première heure où, gravissant la rampe ancienne, dans les voix et dans les ombres virginales comme dans les apparences d'un prestige, parmi les signes de l'abandon et de l'oubli, j'avais composé la première musique et accompli la première transfiguration? — Demain, l'éphémère enchantement tomberait, et pour toujours.

Je sentais désormais la nécessité de répéter de ma voix vivante à Anatolia les paroles que j'avais déjà silencieusement adressées à la pure image secrète qui avait été témoin de mon entretien avec le père.

Tout à l'heure, dans la chapelle déserte, en présence de cette tombe élevée par la foi d'une femme virile, n'avions-nous pas eu tous deux la communion d'un même sentiment et d'une même pensée? Tout à l'heure, je lui avais dit sans paroles : « Toi aussi, ô toi qui sais, tu pourrais engendrer des héros. Je sais que tu as recueilli mon vouloir et que tu l'as déposé dans ton cœur fidèle où il flamboie comme un diamant. Je sais qu'en rêve, toute une nuit, tu as mystérieusement veillé sur le sommeil d'un enfant. Tandis que son corps dormait avec une respiration profonde, tu portais dans tes paumes son âme tangible comme une sphère de cristal; et ta poitrine se gonflait de divinations merveilleuses. »

Je sentais désormais la nécessité d'échanger avec elle la promesse certaine, puisqu'elle était sur le point de partir avec la clarisse et avec son frère pour un bien triste voyage. Mais mon inquiétude se faisait aussi lourde qu'une angoisse, comme si je

fusse menacé d'un réel péril. Et force m'était d'en reconnaître la cause dans le trouble que Violante me donnait continuellement par tous ses actes.

Là-bas, au-dessous de nous, dans la vallée, étaient les ruines de Linturne semblables à un entassement de pierres blanches, semblables à un coin découvert de la grève, au milieu des douces eaux mortes; et c'était là qu'hier, comme par un double prodige, elle avait enchanté les nymphéas et mon âme. Elle m'enchantait encore, lorsque mes yeux la regardaient. Assise sur la roche comme le premier jour sur la plinthe, elle était pareille aux statues immortelles. Encore une fois je la vis présente et pourtant lointaine, comme en ce jour; et je repensai : « Il est juste qu'elle demeure intacte. Elle ne pourrait être possédée sans honte que par un dieu. Jamais ses entrailles ne porteront le fardeau déformant; jamais le flot du lait ne violera le pur contour de son sein... »

Avec un élan intérieur, comme pour m'affranchir d'un joug, je sautai sur pieds; et, m'adressant à celle qui allait cueillant les petites fleurs dans les crevasses :

— Puisque vous n'êtes pas fatiguée, Anatolia, lui dis-je, voulez-vous monter avec moi jusqu'à la cime?

— Je suis prête, répondit-elle de sa claire voix cordiale.

Et, s'approchant de Maximilla, elle lui déposa ses petites fleurs sur les genoux.

Violante garda la même attitude, tenant son voile entre les doigts : — impassible comme si elle n'eût pas entendu. Mais je sentais que ses pupilles ne regardaient pas les choses, et je me troublai comme si fût arrivé jusqu'à moi un rayon de la fascination émanée des profondeurs occultes où était fixé son regard.

— Ne tardez pas à descendre! fit Odon avec l'accent de la prière. Nous vous attendons.

Et son visage décharné trahit le malaise que lui donnaient ces hauteurs : comme une crainte continuelle du vertige.

La cime du Corace se dressait contre le ciel, nue et pointue comme un casque, un peu inclinée vers le sud; et le sentier pour y parvenir courait le long de l'arête escarpée qui séparait nettement les deux pentes. Si difficile et si périlleux était le passage que j'offris à Anatolia le soutien de ma main; et elle y appuya la sienne, tandis qu'elle vacillait sur les aspérités du rocher, souriante. Nous étions déjà hors de vue, libres et seuls, dominateurs de l'espace immense. Il nous semblait que chaque aspiration purifiât le sang de nos veines et allégeât le poids de notre chair. Et l'arome essentiel que le feu du soleil extrayait des rares herbes alpestres, semblable à un cordial puissant, accélérait le rythme de notre vie.

Nous nous arrêtâmes, saisis d'une subite angoisse; et nos mains, qui s'étaient trop fortement étreintes, se détachèrent. Je regardai ma compagne dans les yeux, mais elle ne me sourit plus. Son visage devint grave, presque triste, comme ombré d'un regret.

— Arrêtons-nous ici, murmura-t-elle en baissant les paupières. Je ne puis aller plus loin...

— Encore un peu de courage, lui dis-je, pressé par un véhément désir d'arriver au but. Quelques pas encore, et nous toucherons la cime.

— Je ne puis aller plus loin, répéta-t-elle d'une voix éteinte qui ne paraissait plus être la sienne.

Et elle se passa les mains sur le visage, comme pour en écarter quelque chose qui la gênait.

Puis elle tenta de me sourire.

— Quelle étrange illusion ! reprit-elle. La cime est lointaine encore. Il semble toujours qu'on va la toucher; mais plus on monte et plus elle s'éloigne...

Puis, après une pause où elle parut écouter son cœur profond :

— Et il y a des âmes qui souffrent, là-bas.

Elle tourna vers le lieu où les sœurs attendaient son front obscurci par une pensée.

— Revenons en arrière, Claude, ajouta-t-elle avec un accent que je n'oublierai jamais, parce que jamais voix humaine n'exprima par des sons si brefs un si grand nombre de choses cachées.

— Chère, chère Anatolia ! m'écriai-je en lui prenant les mains, tout rempli du sentiment extraordinaire que me donnaient ces simples paroles où il y avait pour moi l'indubitable indice d'un acte intérieur presque divin, laissez-moi vous répéter d'abord ce que vous a déjà dit plus d'une fois mon silence... Où pourrais-je offrir ma foi plus dignement qu'en ce lieu, sur cette hauteur, à vous, Anatolia, qui êtes la plus haute des créatures?

Elle se couvrit de pâleur, non pas comme celui qui apprend une joyeuse nouvelle longuement attendue et souhaitée, mais comme celui qui reçoit dans un organe vital un coup invisible; et, bien qu'en apparence elle demeurât immobile, elle fut jetée en esprit vers moi par je ne sais quel frisson d'épouvante, par je ne sais quel instinctif mouvement d'horreur, — que je perçus, non pas avec les yeux, mais avec un de ces sens inconnus qui parfois se manifestent sur la trame des nerfs humains dans une vibration instantanée et disparaissent pour toujours en laissant la conscience stupéfaite.

Elle porta autour d'elle un regard plein d'inquiétudes indéfinissables.

— Vous parlez comme si nous étions seuls, dit-elle avec égarement, comme si j'étais seule... comme si j'étais seule...

— Qu'avez-vous donc, Anatolia? lui demandai-je, troublé par son trouble inexplicable, par la profonde altération de ses traits, par l'incohérence de ses paroles.

Et l'éclair d'une pensée jaillit sur mon incertitude. — Accoutumée qu'elle était depuis si longtemps à sa sombre prison, martyre résignée entre les vieilles murailles, n'avait-elle pas été assaillie à l'improviste par cette mystérieuse terreur, par cette sorte de panique qui règne dans les solitudes des monts sourcilleux et taciturnes? — Sûrement elle était en proie à la fascination terrible; et son esprit s'égarait.

De toutes parts, dans la lumière crue, se déployait sous nos pieds un superbe spectacle. La chaîne des rochers, visible tout entière dans sa stérilité désolée jusqu'aux extrêmes sommets, s'allongeait comme un immense entassement de choses gigantesques et informes, demeuré pour la stupeur des humains en témoignage de quelque titanomachie primordiale. Tours écroulées, citadelles renversées, coupoles effondrées, colonnades brisées, colosses mutilés, proues de vaisseaux, croupes de monstres, ossatures de titans, cette masse formidable, par ses reliefs et ses creux simulait tout ce qu'il y a d'énorme et de tragique. Si limpides étaient les lointains que je distinguais chaque contour comme si j'avais eu sous les yeux, infiniment agrandi, le rocher que Violante m'avait fait voir par la fenêtre avec un geste créateur. Les pics les plus reculés se dessinaient sur le ciel avec la même âpreté précise qu'avaient auprès de nous les éboulis du cratère sous la réverbération du soleil. Bouche démesurée, le cratère avait dans le cercle béant de son circuit une véhémence de tourbillon, à l'instar d'un gouffre, quoique inerte. Grisâtre en partie comme la cendre, rougeâtre en partie comme la rouille, il était çà et là entrecoupé de longues raies blanches et scintillantes comme le sel, que l'eau amassée au fond reflétait dans son immobilité métallique. Et en face de nous, suspendu au bord de l'abîme, pareil à un troupeau pétrifié, il y avait Sécli, le bourg solitaire comme un ermitage, où, de temps immémorial, un petit peuple industrieux s'occupe à fabriquer des cordes en boyau pour les instrumens de musique.

— Vous êtes fatiguée, dis-je à ma chère compagne en cherchant à l'attirer vers une roche qui, me semblait-il, pourrait, au moins d'un côté, lui masquer la vue du vide et lui rendre par son contact le sens de la stabilité. Vous êtes fatiguée, Anatolia; et cette fatigue ne vous est pas habituelle, et ce spectacle est

peut-être un peu effrayant... Appuyez-vous ici et fermez les yeux quelques minutes. Je reste près de vous. Voici mon bras. Je saurai vous ramener sans péril. Fermez les yeux quelques minutes...

Elle essaya encore de me sourire.

— Non, non, Claude, dit-elle ; ne vous mettez pas en peine.

Puis, après une pause, d'une voix changée et devenue comme secrète :

— Ce n'est pas cela... Si je fermais les yeux, peut-être verrais-je...

Mon cœur tremblait comme une feuille sous un souffle inconnu. Et, bien que le visage d'Anatolia se fût recomposé en une tristesse grave mais calme et que toute sa personne exprimât une volonté de domination sur le Mal, moi, en vertu d'analogies indistinctes, je repensai aux anxiétés soudaines d'Antonello, à ces inquiétudes qui lui étaient d'infaillibles avertissemens à ces prévisions qui mettaient une lueur dans ses yeux pâles.

— Avez-vous compris ? lui demandai-je en prenant une de ses mains, parce que nous étions adossés contre la roche à côté l'un de l'autre ; avez-vous compris que vous, vous seule, êtes la compagne que mon cœur a nommée, le soir où votre père me baisait au front pour consentir ? Vous vous levâtes et sortîtes de la chambre, légère comme un esprit ; et, je ne sais pourquoi, je m'imaginai que tout votre visage était baigné de larmes... Anatolia, dites-moi si vous avez pleuré et si mon rêve vous fut cher !

Elle ne répondit pas ; mais, comme je lui tenais la main, il me sembla que le plus pur sang de son cœur affluait à l'extrémité de ses doigts, magnétiquement.

— Ce soir-là, repris-je pour l'enivrer d'espérance, en retournant à Rebursa, j'ai vu briller l'Étoile au faîte d'une de mes vieilles tours ; et telle était la foi versée dans mon âme par votre présence que je considérai cette circonstance comme un présage divin. Depuis lors, je joins deux images dans cette splendeur... Vous savez quelle est l'autre. J'entends encore les premières paroles que vous m'adressâtes, sur la rampe, paroles évocatrices « d'une immense bonté ». Pendant tout ce jour, l'image évoquée ne se détacha pas de votre flanc, pour m'indiquer ainsi son élection. Elle même, en un soir prochain, m'accompagnera à la demeure qui fut pleine de son sourire et qui est déserte aujourd'hui... Regardez là-bas !

Elle regarda les tours lointaines de Rebursa, dans la conque profonde où les nuages suspendus imprimaient de larges cercles d'ombre ; mais son regard courut ensuite à Trigente ; et, dans l'in-

tervalle, les signes d'une indicible violence intérieure passèrent sur son visage. Elle secoua la tête et dégagea sa main de la mienne.

— Le bonheur m'est défendu, dit-elle d'une voix douloureuse mais assurée, les yeux toujours fixés sur le jardin de ses douleurs, sur la maison de son martyre. Moi aussi, comme Maximilla, je me suis consacrée; et mon vœu est inviolable comme le sien. Et ce n'est pas seulement par un acte de ma volonté, Claude. Je sens maintenant que c'est un sacrifice nécessaire auquel je ne pourrai pas me soustraire. Tout à l'heure, lorsque vous m'avez invitée à monter avec vous jusqu'au sommet, vous avez entendu l'accent de ma réponse. Vous avez vu combien me paraissait d'abord légère l'ascension faite avec vous, avec l'appui de votre main. Mais ensuite... je n'ai pas pu aller plus loin; nous n'avons pas atteint le sommet. Voyez : je suis ici, clouée à une roche. Vous me faites une offre dont vous-même ne connaissez pas le prix comme je le connais; et me voici écrasée d'une tristesse si lourde que je crains de ne pouvoir pas la supporter, moi qui n'ai jamais eu peur de souffrir!

Je n'osais ni l'interrompre ni la toucher. Une sorte de crainte religieuse me dominait. Avec une émotion plus forte que celle qui m'avait exalté le soir solennel, encore que je ne me retournasse pas, je sentais palpiter à mon flanc je ne sais quoi d'infiniment auguste et mystérieux, comme les substances divines gardées sous les voiles dans les sanctuaires des temples. La voix parlait presque dans mon oreille, et pourtant m'arrivait d'un lointain infini. Simples étaient les paroles, mais elles étaient proférées sur les sommets de la vie, là où l'âme humaine ne parvient que pour se transfigurer en idéale Beauté.

— Regardez là-bas! Regardez la maison où depuis le premier jour nous vous avons accueilli comme un frère, où notre père vous a accueilli comme un fils, où vous avez retrouvé intacte la mémoire de vos chers morts. Regardez comme elle semble lointaine! Pourtant, je la sens attachée à moi par mille liens invisibles, mais plus forts que toute chaîne. Il me semble que, même d'ici, ma vie se mêle toute à ce peu de vie qui souffre là-bas... Ah! peut-être ne pouvez-vous pas comprendre! Mais songez, Claude, à l'atrocité du destin qui nous menace; songez à cette pauvre mère démente, à ce vieillard accablé et épuisé, à cette victime qui tremble continuellement sur le bord de la folie, et à cette autre encore qui est sous le coup de la même condamnation, et à l'horreur de la contagion, et à la solitude, et à la gêne... Oh! non, vous ne pouvez pas comprendre! Depuis le premier jour, j'ai craint de vous attrister; et j'ai tâché de vous épargner les pires afflictions, de vous dissimuler les pires misères; j'ai tâché

toujours de m'interposer entre vous et notre détresse... Vous n'avez que rarement, et peut-être jamais, respiré la vraie tristesse de notre demeure. Nous vous avons conduit au grand air, parmi les fleurs que, pour vous seul, nous nous sommes reprises à aimer; et, dans notre jardin à l'abandon, vous avez pu faire revivre certaines choses mortes... Mais songez à notre déchirement secret! Vous ne pouvez pas voir; mais moi, je vois d'ici tout ce qui se passe là-bas, dans la maison, comme si les murs étaient de verre et que je les touchasse du front. On dirait que la vie y est suspendue; le père et le fils sont enfermés dans la même chambre, et n'osent pas sortir, et n'osent pas parler, et sont attentifs à tous les bruits, et l'un accroît la souffrance de l'autre, et tous deux attendent mon retour sans la moindre force, et prêtent l'oreille avec l'espoir de reconnaître ma voix et mon pas. Et *elle* est affolée, me cherche par tous les couloirs, dans toutes les chambres, m'appelle à haute voix, s'arrête devant une porte close et se met à écouter ou à frapper; et, de l'intérieur, les deux pauvres âmes entendent son halètement, et sursautent à chaque coup, et ne savent que se regarder dans les prunelles, avec quel déchirement, ô mon Dieu!

D'un geste instinctif, elle porta les mains à ses tempes, comme pour y comprimer une répercussion de douleur; tandis que tout son corps, se détachant du rocher, s'inclinait vers le lieu lointain du supplice. Et pendant quelques minutes, serré à la gorge par l'angoisse qu'elle m'avait communiquée, penché dans la même attitude qu'elle, je restai, moi aussi, suspendu au bord du précipice, le regard fixé sur la demeure lointaine où ces âmes peinaient.

— Songez, se reprit-elle à dire d'une voix maintenant brisée, songez, Claude, à ce qu'il adviendrait d'eux si je n'étais plus là, si je les abandonnais! Même quand je ne m'éloigne que pour un instant, j'éprouve je ne sais quel regret, je ne sais quel remords. Chaque fois que je franchis le seuil pour sortir, un pressentiment funeste me serre le cœur; et il me semble qu'en rentrant je vais trouver la maison pleine de cris et de larmes...

A présent, un tremblement insurmontable la secouait toute; et ses yeux se dilataient comme si une atroce vision les eût remplis d'horreur.

— Antonello... balbutia-t-elle.

Et, pendant quelques secondes, elle ne put prononcer d'autre parole.

Je la regardais avec une indicible angoisse, et je souffrais en mon âme les contractions de ses chères lèvres. Et la vision qui était dans ses yeux passait dans les miens; et je revoyais le visage blême et émacié d'Antonello, et le rapide battement de ses pau-

pières, et son pénible sourire, et ses gestes désordonnés, et les ondes de terreur qui, investissant soudain son corps long et maigre, le secouaient comme un roseau fragile.

— Antonello... a tenté de mourir. Je suis seule à le savoir... Nul autre ne le sait, pas même Odon. Hélas!

Elle tremblait sans pouvoir se dominer, les épaules contre la roche.

— Un soir Dieu m'avertit, Dieu m'envoya... Loué soit-il à jamais!... J'entrai dans sa chambre... et je le trouvai...

Suffocante, elle se touchait la gorge de ses doigts convulsés, éperdument, comme si à cette heure le lacet l'eût étranglée elle-même : tremblante, défaite, sans aucun courage devant le souvenir, elle qui avait su réprimer ses cris à la vue du corps inanimé, faire naître dans ses poignets une force virile, accomplir l'œuvre sans appeler à l'aide, cacher en soi l'horrible secret, vivre ensuite avec la tragique image imprimée dans l'âme, de crainte en crainte, d'angoisse en angoisse! Ainsi, en sa vérité sublime, elle se révélait à moi dévouée sans espoir à une affection qui avait sa racine dans l'instinct le plus profond et le plus sacré de l'être. La voix du sang paraissait crier dans toutes ses veines; les liens du sang la tenaient par toutes les fibres. Elle était née pour porter les douces et terribles chaînes jusqu'à la mort. Elle était prête à se consumer comme un holocauste pour nourrir la flamme vacillante de son foyer. De quel amour inouï aimerait-elle donc la créature de ses entrailles?

— Vous parlez d'abandon, lui dis-je en faisant un pénible effort pour m'exprimer, parce que toute expression de moi-même me semblait inopportune et faible devant la grandeur et la beauté de ce sentiment révélé; — vous parlez d'abandon, Anatolia; et vous oubliez que moi aussi, depuis le premier jour, j'ai cru retrouver dans votre maison mon père, mes sœurs, mes frères; et vous ne savez pas que dans mon cœur aussi réside une piété filiale et fraternelle, non pas comparable à la vôtre qui est surhumaine, mais digne pourtant de la servir dans l'action...

Elle hocha la tête.

— Ah! Claude, répondit-elle avec un dolent sourire de ses lèvres arides, votre générosité vous abuse. J'ai encore l'âme hallucinée par la flamme de vos rêves, mais troublée aussi par je ne sais quelle violence contenue et quelle ardeur dangereuse qui, de temps à autre, apparaissaient en vous. Une volonté de lutte et de domination vous agite; et vous voudriez par tous les moyens contraindre la vie à vous tenir ses promesses. Vous êtes jeune, et fier de votre sang, et maître de votre force, et assuré dans votre foi. Qui peut assigner une limite à votre conquête?

Dans les dernières paroles elle avait infusé la vertu de sa voix limpide et chaude, comme par un transport soudain; et le frémissement que j'en eus me fit comprendre quelle puissante instigatrice d'énergies aurait pu être la vierge qui, malgré sa bonté et sa patience, possédait l'instinct primaire de sa race impérieuse.

— Imaginez-vous, Claude, un conquérant qui traînerait derrière lui un char plein de malades et qui se préparerait à combattre en contemplant leurs visages émaciés, en écoutant leurs lamentations! Pouvez-vous imaginer cela? Si la vie est cruelle, celui qui est résolu à l'affronter doit nécessairement prendre la qualité de cette ennemie; et, tôt ou tard, un empêchement quelconque provoquera son dégoût et sa colère...

Elle avait réussi à réprimer l'excès de son émotion; et elle me réapparaissait dans sa fermeté courageuse, parlant sans trembler.

— Moi-même, moi-même ne deviendrais-je pas peut-être un jour oublieuse? Ne me sentirais-je pas prise toute par les nouvelles affections, par les nouveaux soucis, et par l'ivresse de vos espérances? Il est trop grand, Claude, le devoir que vous voulez assigner à la compagne de vos efforts. Ma mémoire garde vos paroles... Hélas! il est impossible d'alimenter deux flammes en même temps! La nouvelle deviendrait bientôt si vorace que je devrais lui sacrifier tous les biens de mon âme. Et l'ancienne est si faible qu'il suffit que je tourne la tête ailleurs pour qu'elle s'éteigne.

Elle se tut, rabaissant le front. Mais, d'un geste subit, comme assaillie à nouveau par ses premières inquiétudes, elle promena les regards autour d'elle; et un mouvement de ses lèvres arides me révéla sa soif. Puis elle se tourna vers moi et, me fixant dans les pupilles avec une sorte de violence intérieure :

— Vraiment, me demanda-t-elle, c'est moi que votre cœur a choisie? Vous avez scruté votre cœur jusqu'au fond? Une illusion ne vous voile pas la vérité?

Je fus si troublé de ce regard et de ce doute imprévus que je me sentis pâlir comme si elle m'eût accusé de mensonge.

— Que dites-vous, Anatolia?

Elle se détacha de la roche, fit quelques pas incertains; et elle s'arrêta comme aux écoutes, inquiète, palpitante.

— Il y a des âmes qui souffrent sur ces chemins, répéta-t-elle avec le même accent que la première fois.

Et, pendant quelques secondes elle resta perplexe, tandis que sa main faisait vers son front un geste vague.

Puis, se retournant vers moi, rapidement, anxieusement,

comme si elle était poursuivie et qu'elle craignît de n'avoir pas le temps de prononcer les mots :

— Je m'en irai demain. Il faut que j'accompagne Maximilla. Je n'ai pas le courage de la laisser partir seule avec notre frère. Il faut que je l'accompagne jusqu'à la porte de sa retraite. Elle va prier pour nous... Je sais qu'elle y va, non comme à une consolation, mais comme à la mort; aussi est-il nécessaire que je l'assiste. Pour elle, c'est la fin de tout. Je resterai éloignée quelques jours. L'une de nous sera seule à Trigente... C'est l'aînée; elle a presque un droit... Elle est digne... Je ne sais : votre cœur vous dira quelque chose, la vérité peut-être... Je vous jure, Claude, que je prierai avec toute la ferveur que j'ai dans l'âme, afin d'apprendre à mon retour que tout s'est conclu selon le bien de chacun... Qui sait! Peut-être un grand bien vous attend. Je crois, Claude, en votre Étoile. Mais, pour moi, il y a une prohibition... Je ne sais pas dire, je ne sais pas dire... Il y a une ombre sur ma volonté... Tout à l'heure une peur étrange m'est venue, et puis... une tristesse, une tristesse que je ne connaissais pas encore...

Elle s'arrêta, haletante, éperdue, misérable, comme si elle recouvrait le sentiment de l'infinie désolation qui s'élargissait autour de nous, dans l'embrasement implacable.

— Vous aussi, comme vous souffrez! murmura-t-elle sans me regarder.

Et, me tendant les deux mains dans un suprême effort :

— Adieu, maintenant! Il faut revenir en arrière. Merci, Claude. Souvenez-vous toujours de moi comme d'une sœur dévouée. Ma tendresse ne vous fera jamais défaut.

Elle détourna le visage parce que ses yeux s'emplissaient de larmes; et je lui baisai les deux mains.

— Adieu! répéta-t-elle en faisant le geste de se diriger vers la descente; mais elle chancela sur le roc.

— Je vous en conjure, Anatolia, demeurez encore! suppliai-je en la soutenant. Quelques minutes encore, ici, à l'ombre, pour que vous puissiez reprendre un peu de force... La descente est rude.

— Ils nous attendent! ils nous attendent! balbutia-t-elle comme hors d'elle-même, me communiquant sa frénétique angoisse. Allons-nous-en, Claude! Je m'appuierai sur vous. Si je tardais encore, je me sentirais plus mal, je ne pourrais plus faire un pas... Oh! quelle horrible soif!

Je voyais bien que la soif brûlait sa pauvre bouche; et si anxieuse était la pitié qui m'étreignait, que je me serais ouvert une veine pour la désaltérer. Autour de nous, nulle trace d'eau. Seules, au fond du cratère éteint, les eaux du lac, pareilles à du

plomb incandescent. De rapides images me traversèrent le cerveau, comme dans le délire de la fièvre : le grand fleuve rose couvert de nymphéas, Violante inclinée sur le bord de la barque, son visage penché pour respirer l'humidité de la fleur, la dureté d'un de ses regards rendue plus acérée par les sourcils contractés...

Mais nous tressaillîmes sous une onde subite de sons qui arrivait jusqu'à nous d'une origine inconnue. Si grave était le silence dans les hauteurs désertes qu'il nous paraissait inviolable ; et, à cause de l'égarement de nos sens, cette infraction inattendue nous frappa tout d'abord comme un fait extraordinaire. Anatolia se serra à mon bras, m'interrogeant de ses yeux dilatés.

— Secli, lui dis-je ; les cloches de Secli...

J'avais reconnu la nature des sons. Et nous restâmes aux écoutes, l'un à côté de l'autre, penchés vers le cratère sonore, dans l'ombre que le rocher projetait sur nos têtes.

Sonore comme une gigantesque timbale, le cratère vide répercutait les ondes des métaux vibrans et les confondait en un sombre bourdonnement continu qui se propageait à l'infini dans la solitude lumineuse. Sur toute cette solitude où la matière originelle resplendissait pétrifiée en ses mille expressions de furie et de douleur, sur la vallée fauve que sillonnait le fleuve serpentin, sur les ramifications montagneuses qui déclinaient jusqu'à la mer lointaine, partout la voix de bronze modulée par la terrible bouche ignée répandait sa mystérieuse parole. Il semblait qu'elle allât plus loin, toujours plus loin dans l'espace sans limite, dans les plaines d'outre-mont et d'outre-mer, là où ma vue se perdait fatiguée, là où s'élançait comme un vent chargé de pollen une de mes pensées, informe, incoercible, mais pourtant douée d'une obscure vertu créatrice. Un grand sentiment confus, — où s'agitaient d'innombrables choses de douleur et de joie, de passé et d'avenir, de mort et de vie, — me travaillait la conscience et semblait la dilater et la creuser comme fait de l'océan la tempête.

Étonné, je regardai le lac inférieur, opaque et inerte comme l'œil aveugle d'un monde souterrain ; puis je regardai le cratère vertigineux où l'ouragan du feu primitif était resté empreint comme parfois la contraction du spasme suprême reste sur les lèvres d'un cadavre. Et mon regard s'arrêta sur les humbles maisons de Secli, sur ce fragile nid humain qui se distinguait à peine des rochers auxquels il était suspendu. Et j'eus la vision fantastique de ce peuple simple et taciturne, appliqué de temps immémorial à façonner les entrailles des agneaux en cordes musicales destinées à exprimer dans le langage de l'art les plus hautes aspirations de la vie et à en répandre l'ivresse par le monde dans des myriades d'âmes inconnues.

Le bourdonnement continuait, continuait, égal, sans pauses, dans l'air enflammé. Et, comme ma compagne restait immobile à mon flanc, je n'osais ni lui parler, ni rompre le charme. Mais tout d'un coup, se détournant elle éclata en sanglots, comme si elle venait de voir la fin d'une agonie. Le visage dans les paumes, appuyée contre le rocher, elle sanglotait désespérément.

— Anatolia, Anatolia, qu'avez-vous? Répondez, Anatolia! Dites-moi une parole, une seule parole!

Et, incapable de résister à mon angoisse, je fis le geste de lui prendre les poignets pour découvrir son visage.

J'entendis près de nous le bruit d'un pas rapide sur les pierres, une respiration oppressée; j'entrevis une ombre.

— C'est vous, Violante?

Sur les rochers escarpés, elle avait l'élastique élan d'une bête sauvage et, dans toute sa personne, quelque chose d'hostile et de maléfique. Elle portait la tête tout enveloppée dans son épais voile bleu, de sorte que son visage restait caché comme par un masque jusqu'au-dessous du menton et ses yeux reluisaient à travers le tissu.

Elle s'arrêta près de la roche, hostile, la tête renversée en arrière comme quand on va suffoquer; et certainement elle suffoquait, mais elle ne se dévoila pas. La véhémence du halètement soulevait son sein et faisait palpiter son voile; un frémissement indomptable agitait ses mains dont les gants étaient déchirés : déchirés peut-être contre les pierres aiguës, en quelque chute périlleuse.

— Nous vous avons attendus, dit-elle enfin, d'une voix entrecoupée qui sifflait un peu; nous vous avons attendus longtemps. Comme vous ne reveniez pas, je suis partie... pour venir à votre rencontre...

A travers le voile, j'apercevais le mouvement de ses lèvres contractées; sous cet étouffant masque bleu qu'elle ne voulait pas enlever, je devinais la transfiguration de son visage. Et, d'instant en instant, mon tumulte intérieur croissait avec une telle violence qu'il m'était impossible de desserrer les lèvres. Mais je sentais que la nécessité du silence n'était pas tombée sur moi seul.

Le bourdonnement continu du bronze passait sur nos têtes, répercuté par le cratère.

Anatolia avait cessé de sangloter; mais son visage gardait la trace de ses larmes, et une rougeur apparaissait à ses paupières qu'elle tenait mi-closes.

— Partons, dit-elle doucement, sans regarder ni sa sœur ni moi.

Et en silence nous commençâmes à descendre, accompagnés par le bourdonnement, dans la désolation de la lumière.

Cruelle descente, qui semblait ne devoir jamais finir! Elles marchaient devant ou restaient derrière, selon les accidens du chemin; et, lorsqu'elles chancelaient, je soutenais tantôt l'une et tantôt l'autre. A chaque moment mon cœur se serrait par crainte de les voir défaillir. Lorsque les cloches de Secli se turent, nous eûmes un soulagement illusoire; mais aussitôt, nous nous aperçûmes que, dans le repos de l'air, l'oppression manifeste de nos poitrines augmentait notre souffrance; et il nous sembla que nous entendions trop distinct le bourdonnement de nos veines.

Avec une opiniâtreté sauvage, sous son masque bleu, Violante résistait à la suffocation. Certes, une soif horrible lui brûlait la gorge, comme à moi, comme à sa sœur. Lorsque je lui prenais la main pour la secourir, je voyais par les déchirures du gant un peu de son sang sur la peau éraflée; et, avec un trouble profond, je repensais au buisson chargé de fleurs.

***

Plus tard, dans la plaine où mes hommes attendaient avec les mules et où nous fîmes halte, brûlés par la soif et brisés par la fatigue, je composai pour la dernière fois en une harmonie infiniment belle et douloureuse la beauté et la douleur des trois princesses.

Elles n'étaient pas dans le jardin clos, mais elles avaient pourtant autour d'elles une enceinte de pierre digne de leurs âmes et de leurs destins; car l'aspect des lieux d'alentour était grandiose et singulier.

Les rochers disposés en amphithéâtre offraient l'image d'un colisée construit avec un art cyclopéen, corrodé par des siècles et des intempéries sans nombre, mais empreint encore de prodigieux vestiges. Des fragmens d'une écriture inconnue y apparaissaient, incompréhensibles énigmes de la Vie et de la Mort; dans les veines tortueuses de la pierre circulait l'essence d'une pensée divine; et dans les inclinaisons des masses informes il y avait un signe, comme dans les gestes des statues parfaites.

C'est là que nous fîmes halte, là que je recueillis leur dernière harmonie.

Un homme de la glèbe — ressemblant à celui qui avait tranché de son fer recourbé les branches de l'amandier en fleur — nous conduisit vers une fontaine cachée dans le creux d'une grotte. La source jaillissait en murmurant, limpide et glaciale; et sur l'eau flottait une rustique tasse d'écorce, fendue et privée de son fond, pareille à la coquille inutile d'un fruit.

J'offris à Anatolia une autre tasse que l'homme avait apportée.

Mais Violante, sans attendre, se découvrit la bouche et, se penchant sur la source vive, but à longs traits comme un fauve.

Quand elle se releva, je vis sa bouche et son menton ruisselans; mais vite elle détourna la tête et rabaissa le bord de son voile. Ainsi voilée, elle s'assit sur la pierre la plus voisine de la source sauvage, qui avait pour elle une trop faible chanson; et son attitude évoqua dans mon esprit tous les enchantemens de ses fontaines. Malgré la fatigue, elle ne s'abandonnait pas; même elle apparaissait maintenant presque rigide, dressée dans un orgueil muet et hostile. Encore une fois toutes les choses d'alentour reconnaissaient la souveraineté de sa présence; de secrètes analogies rattachaient à son mystère les mystères environnans. Encore une fois elle semblait repousser mon esprit vers les lointains du temps, vers les antiques images de la Beauté et de la Douleur. Elle était présente et pourtant lointaine. Et, en silence, elle semblait me signifier comme la princesse Déjanire : « Je possède, renfermé dans un vase de bronze, un don antique d'un vieux Centaure. »

Anatolia s'était assise près de son frère pensif; et, d'un bras, elle lui entourait les épaules, tandis que son front semblait se rasséréner peu à peu, comme par la montée d'une lumière intérieure.

Maximilla écoutait peut-être la voix faible et inextinguible de la source : assise, tenant son genou las dans ses mains aux doigts entrelacés.

Sur nos têtes, le ciel ne gardait de ses nuages que quelques traces légères, pareilles au peu de cendre blanche que laissent les bûchers consumés. Le soleil embrasait en cercle les cimes des rochers, faisant saillir sur l'azur leurs lignes solennelles. D'en haut, une grande tristesse et une grande douceur tombaient dans l'enceinte solitaire, comme un breuvage magique dans une coupe profonde.

C'est là que se reposèrent les trois sœurs, là que je recueillis leur dernière harmonie.

*Ici finit le livre des Vierges*
*et commence le livre de la Grâce.*

GABRIEL D'ANNUNZIO.

# LES BASES

DE LA

# CROYANCE[1]

## I

Quand on disputerait au livre de M. A.-J. Balfour, sur *les Bases de la Croyance*, tous ses autres mérites, on aurait tort, assurément, mais il lui en resterait encore un, qui serait d'être ce que l'on appelle « un signe des temps ». Il en a d'autres, j'ai hâte de le dire; et, par exemple, on ne saurait exposer des idées souvent plus abstraites ou plus déliées, non seulement avec plus de clarté, mais avec plus d'*humour* que M. Balfour. On n'est pas moins pédant, ou plus dégagé, comme nous dirions; on n'a pas une manière plus familière et cependant plus sérieuse de traiter les questions que nos philosophes se plaisent à envelopper d'obscurité métaphysique; on ne se met pas avec plus d'aisance ni d'agrément à la portée des esprits simplement cultivés, des « gens du monde », et des hommes politiques eux-mêmes, — puisque enfin, comme on le verra, c'est aux hommes politiques aussi que ce

(1) Les pages qui suivent n'étaient d'abord destinées qu'à servir de *Préface* au livre de M. A.-J. Balfour sur les *Bases de la Croyance*, — dont la traduction française doit paraître prochainement à la librairie Montgredien, — quand, en les relisant, il m'a paru qu'elles pourraient offrir quelque intérêt aux lecteurs de la *Revue des Deux Mondes*. Avec l'agrément de l'éditeur, je les leur soumets donc; et j'espère d'ailleurs que, bien loin de les dispenser de lire le livre de M. Balfour, au contraire, elles les y engageront.

La première édition du livre de M. Balfour est de 1895; et il a paru chez Longmans et Green sous le titre de : *The Foundations of belief, being notes introductory to the study of theology*. Le retentissement en a été considérable; et on en trouvera l'écho dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 mai 1895.

livre s'adresse. Je me permettrai donc ici de le recommander à M. Léon Bourgeois, qui fut président du conseil; à M. Combes, le même que l'on vit naguère administrer si libéralement l'instruction publique; et généralement à tout ce que nous avons, dans l'une et l'autre Chambre, d'adeptes convaincus de la franc-maçonnerie.

On ne saurait non plus les traiter, ces questions éternelles, — et en un certain sens un peu « banales », — d'une manière plus originale et plus personnelle que M. Balfour. Ses raisonnemens lui appartiennent et, même quand il semble qu'on les ait déjà rencontrés quelque part, ils frappent et ils surprennent pourtant par je ne sais quel air de nouveauté. La cause en est sans doute que si son livre n'a rien d'une « confession »; — les Anglais ne se confessent guère, en public, je veux dire, et qu'ils ont donc raison! — on n'y saurait méconnaître le résultat d'une sorte « d'examen de conscience ». M. Balfour ne nous fait point confidence de ses « hésitations » ou de ses « perplexités »; mais il nous fait passer après lui par les chemins qu'il a suivis lui-même pour éprouver la solidité des fondemens de sa croyance. Persuadé, comme notre Montaigne, que « tout homme porte en soi la forme de l'humaine condition », il a voulu que son livre ne dût rien à l'école, mais tout à lui-même, à son expérience intime des questions qu'il y discute. Il a voulu aussi que le mouvement en imitât en son cours celui de ses propres méditations. Et, de là, peut-être, ce que quelques lecteurs, chez nous surtout, y trouveront à reprendre au point de vue de la disposition ou de la composition, qui n'a rien de didactique ou de français, — mais qui n'en est que plus « naturelle », du moins en anglais; — et, sans jouer sur les mots, de là, cet accent que nous disions : de personnalité, de sincérité, de liberté. M. Balfour a écrit pour lui; et quand son livre a été fait, il lui a paru que, n'étant pas le premier ni le seul à s'être interrogé sur *les Bases de la Croyance*, d'autres que lui pouvaient s'intéresser à la réponse qu'il avait trouvée. Car les grandes questions ne varient point quant à leur objet; mais elles se réfractent en nous selon ce que l'on pourrait appeler notre équation personnelle, ou, si l'on le veut encore, selon la courbure de notre esprit; et c'est ainsi que l'on en voit surgir dans l'histoire, l'un après l'autre, des aspects vraiment nouveaux.

J'en signalerai plus d'un dans le livre de M. Balfour. Et comme une pareille manière de traiter le sujet non seulement n'exclut pas la digression, mais l'exige, à vrai dire, — si l'on ne veut rien avancer que l'on ne prouve en quelque mesure, — je

ne sais trop sur quelle matière on ne trouvera pas de vues neuves ou paradoxales dans ce livre, de remarques ingénieuses ou d'observations profondes. Il y en a sur la morale, et il y en a sur la politique; il y en a sur la métaphysique et il y en a sur l'exégèse; il y en a sur la peinture et il y en a sur la musique; il y en a même sur la « mode »; et le chapitre ou le paragraphe des chapeaux, qui n'est pas le moins amusant du livre de M. Balfour, n'en est pas non plus le moins solide. Que dirais-je de plus? Mais, après tout cela, j'en reviens à mon premier mot : le livre de M. Balfour sur *les Bases de la Croyance* est un signe des temps. M. Balfour lui-même ne l'eût pas écrit, il n'eût pas pu l'écrire voilà seulement quinze ou vingt ans. Les mêmes questions ne se posaient pas alors de la même manière. Le terrain n'était pas préparé. L'auteur n'eût pas rencontré dans l'état général des esprits cette complicité si nécessaire au succès, pour ne pas dire à la valeur d'un livre de ce genre. Et c'est pourquoi, dans ces quelques pages, au lieu d'analyser ou de résumer un livre qu'aussi bien j'espère que tout le monde lira, qu'il faut qu'on lise, que je suis bien sûr qu'on lira jusqu'au bout si seulement on l'a commencé, il m'a paru plus intéressant d'essayer de définir cet état des esprits.

## II

L'un des premiers traits en est cette « réaction contre la science », dont les vrais savans ne s'émeuvent pas plus qu'il ne convient ni surtout ne s'irritent, mais dont on voit en France, comme en Angleterre, et ailleurs, les hommes politiques ou les journalistes s'indigner, au nom de la liberté de penser, avec des propos d'inquisiteurs et des gestes d'énergumènes. Mais c'est le cas de le dire, des journalistes, ou même des députés, ne sont pas des raisons, et, en dépit d'eux et de leur contre-fanatisme, le mouvement est universel. Ce ne sont plus en effet aujourd'hui quelques « professionnels », théologiens ou moralistes, prédicateurs ou prélats, engagés par serment à la défense de l'orthodoxie, qui dénoncent les empiétemens de la science! Au contraire; et quelques-uns d'entre eux, — qui savent sans doute, ô mon Dieu! ce qu'ils font, — sont avec elle en commerce de coquetterie réglée. « Voyons, lui disent-ils, nous ne sommes pas si intransigeans que nous en avons l'air; accordez-nous seulement qu'il y ait *quelques parties d'inspirées* dans nos livres, le moins possible, celles qui regardent la morale, par exemple; et vous serez étonnés comme nous nous entendrons! » Mais ces diables de Brisson ou de Berthelot ne veu-

lent ni s'entendre, ni rien entendre! Et ce ne sont pas non plus quelques mystiques, — « néo-bouddhistes » ou « néo-chrétiens », — qui disputent à la science la légitimité du pouvoir quasi souverain qu'elle s'était arrogé ; ce ne sont pas quelques « occultistes » ! Non! mais ce sont des philosophes qui ont enfin le courage de dire : « Ma science n'empêche point mon ignorance de la réalité d'être absolue... *Langage symbolique, admirable système de signes, plus la science progresse, plus elle s'éloigne de la réalité pour s'enfoncer dans l'abstraction* (1) » ; et moins donc a-t-elle de titres, ajouterons-nous pour notre part, à gouverner la croyance, qui ne se repaît point d'abstractions, mais de réalités, et qui tend à l'action. Un sociologue écrivait hier encore : « De quelque côté que nous nous tournions, l'attitude de la science en face des problèmes sociaux est aussi peu satisfaisante. *Elle n'a pas de réponse à donner aux problèmes de notre temps* (2). » Faudrait-il après cela torturer, ou beaucoup presser, pour en faire sortir les mêmes conclusions, ces paroles du professeur Huxley : « Les meilleures des civilisations modernes me paraissent être la manifestation d'un état de l'humanité sans idéal digne de ce nom, et n'ayant pas même le mérite de la stabilité? » M. Balfour, lui, qui est surtout un homme politique, mais d'une autre espèce que nos radicaux, se demande là-dessus ce qu'il adviendra de cet état, pour dépourvu d'idéal qu'il soit, quand le naturalisme aura réduit le peu de principes traditionnels qui nous soutiennent encore au rang de simples *processus* d'évolution. Qu'adviendra-t-il de la moralité, par exemple, et de la vertu, quand on n'y verra plus, avec ce « vieux petit employé de la préfecture de police, » qu'une forme de la concurrence? Il n'y a pas jusqu'aux artistes qui ne commencent à s'inquiéter, pour l'avenir de leur art, des progrès de l'esprit scientifique (3). Et moi-même, à qui j'espère que l'on pardonnera de me citer ici, — puisque enfin, si j'écris aujourd'hui ces lignes, ce n'est que pour avoir dit, en même temps que l'auteur des *Bases de la Croyance*, quelques-unes des choses qu'il a dites, — qu'ai-je voulu dire quand j'ai parlé des « faillites successives de la science? » Ce que je puis du moins affirmer, c'est que, par hasard, si j'avais eu la prétention de parler en mon nom propre et d'être seul de mon avis, j'en aurais alors été promptement, et heureusement détrompé.

(1) Jules Payot, *de la Croyance;* Paris, 1896, F. Alcan.

(2) Benjamin Kidd, *l'Évolution sociale*, trad. de M. Le Monnier; Paris, 1896, Guillaumin.

(3) Voyez dans la *Revue* du 15 août les conclusions de M. G. Dubufe, dans son article : *Art et Métier*.

Rien ne serait plus facile que de multiplier les témoignages. Ils établiraient tous que, depuis une quinzaine d'années, — qui font dans le siècle des chemins de fer et du télégraphe un assez long temps de l'histoire des idées, — il y a quelque chose de changé dans la nature d'estime qu'on faisait de la science. On l'admire toujours; mais elle n'est plus l'exigeante et tyrannique idole à laquelle on nous demandait de tout sacrifier. Nous continuons d'user de ses services, et de lui en être reconnaissans; mais nous ne mettons plus en elle toutes nos espérances. Elle est toujours une puissance et une force; mais nous n'admettons plus qu'elle soit la seule, ni la plus efficace, quoique la plus envahissante. Nous nous avisons enfin qu'il y a des questions qui lui échappent; et, comme nous sentons bien que ce sont justement les plus importantes, aux yeux de quiconque ne borne pas le rôle de l'homme à la propagation de son espèce et à la conservation de son individu, tout ce qui tend à nous rappeler ou même à renouveler, en l'augmentant, l'importance de ces questions, va par là même à diminuer le prestige, l'autorité, le pouvoir de la science. Nous en apercevons de toutes parts les limites, et sans avoir nul besoin pour cela du microscope, ou des rayons Rœntgen. La science est incapable de nous fournir une explication ou une interprétation acceptable de l'univers. Elle est incapable de fonder une morale. Et elle est incapable enfin de se substituer à la religion dans l'évolution sociale de l'humanité.

On dit ici, je le sais bien, — et même qui pourrait le savoir mieux que moi? — on dit donc que ces questions qu'on lui reproche de n'avoir pas décidées, la science n'a jamais prétendu les résoudre. Mais il faudrait peut-être le prouver. Je reviendrai tout à l'heure sur la question religieuse et sur la question morale, qui n'en font qu'une. Mais de nier aujourd'hui que la science ait promis de nous « expliquer » l'univers, ou si l'on le veut, et plus modestement, de nous en donner une « interprétation » plausible; la plus plausible; et même la seule plausible de toutes, en vérité, c'est se moquer du monde après l'avoir dupé! Rappellerai-je à ce propos, que, si le « naturalisme » ou le « positivisme », selon la vive expression de M. Balfour, « ont pris la livrée de la science, et comme une sorte de parens pauvres se sont arrogé le droit de la représenter et de parler en son nom », la science non seulement n'a pas protesté, mais encore elle a considéré leur victoire, et elle l'a vantée, prônée, célébrée comme la sienne? Je l'ai peut-être assez souvent rappelé depuis dix-huit mois; et comment voudrait-on qu'il en fût autrement, si c'est bien elle, la science, qui a tout fourni pour la lutte : armes, munitions et tactique? Mais, sans

revenir sur ce point, je demanderai ce que voulait dire l'illustre auteur de *la Mécanique céleste* et de l'*Exposition du système du Monde* quand, interrogé sur la place qu'il réservait à Dieu dans ses spéculations, il répondait « qu'il n'avait pas eu besoin de cette hypothèse? » Est-ce que par hasard il ne s'entendait pas lui-même? Je connais aujourd'hui des « savans » qui ne regarderaient pas à lui faire cette injure. Nous, cependant, qui croyons qu'il s'entendait, et qui l'entendons, nous affirmons qu'il voulait dire que le système du monde s'explique tout entier par le mécanisme des « causes actuelles ». Et plus près de nous encore, que voulait dire le non moins illustre auteur de la *Chimie organique fondée sur la synthèse*, quand il écrivait dans la préface d'un de ses recueils « qu'il n'y a plus de mystères? » On pourrait le lui demander à lui-même! Mais s'il ne voulait pas dire la même chose que Laplace; et, du titre ou du droit que lui donnait son autorité de « savant », s'il ne voulait pas dire qu'il n'y a rien d'inexplicable à l'intelligence humaine, d'inaccessible à la méthode, d'irréductible à quelque loi connue ou de la forme de celles que nous connaissons, alors, c'est qu'il ne voulait rien dire; et le moyen de le supposer? Convenons-en donc franchement. Encore une fois laissons de côté, pour le moment, la question religieuse et morale. Mais il n'est pas permis de nier que la science se soit donnée comme une interprétation de l'univers. Le titre seul du *Cosmos* de Humboldt suffirait pour en témoigner. Et aussi bien, si ce n'était là son objet final, que serait-ce donc que la science? Une collection de faits, plus utile, peut-être, mais non pas plus intéressante ni plus instructive qu'une collection de timbres-poste, ou de coquillages? Son plus cruel ennemi n'oserait lui souhaiter ce malheur!

C'est précisément cette interprétation de l'univers que M. Balfour, dans le second livre de ses *Bases de la Croyance*, a soumise à la critique la plus subtile, mais aussi la plus décisive et la plus neuve que je sache. Il ne s'est pas contenté d'en montrer la « relativité ». C'eût été là refaire *la Critique de la raison pure;* et tel n'était pas son dessein. Qui ne sait aujourd'hui que la science, réduite à ses seules ressources, je veux dire ne s'éclairant que de ses propres principes, et n'opérant qu'avec ses méthodes, ne peut nous garantir ni la réalité de l'existence du monde extérieur, ni même seulement qu'il existe en dehors de nous quoi que ce soit qui réponde à nos sensations : aucun *intelligible* dont nous puissions affirmer qu'il est, je ne dis pas la cause ou la raison, mais la contre-partie du *sensible?* En revanche, et supposé qu'il existe quelque chose, on nous affirme, et on nous « dé-

montre » au besoin, que nous n'en saisissons que les rapports avec les formes de notre sensibilité, mais nullement le fond, ni d'ailleurs quoi que ce soit qui ressemble au contenu de nos sensations. Entre les « couleurs » ou les « formes » des objets, telles que nous les percevons, et les qualités constitutives de ces objets, on pourrait presque dire, avec l'auteur des *Pensées*, qu'il y a tout juste autant de ressemblance qu'entre « le Chien, constellation céleste, et le chien, animal aboyant ». Mais, comme il n'y a rien aussi de plus connu, ce n'est pas encore par ce biais que M. Balfour a voulu prendre, pour la critiquer, la conception scientifique actuelle de l'univers; et ce qu'il s'est efforcé d'établir, ce n'est pas tant ce que la conception a d'illusoire, ou pour ainsi parler de fantasmagorique, l'éternelle « Maya » dont elle nous rend les jouets : c'est ce qu'elle a d'*incohérent*.

Il oppose pour cela les qualités *primaires* des corps à leurs *qualités* qu'on appelle *secondaires :* l'étendue, par exemple, et la solidité à la forme et à la couleur. Il observe là-dessus que la « relativité » des premières a forcément quelque chose de moins « relatif » que la « relativité » des secondes. Et en effet, quand on a démontré, je suppose, qu'une orange, en soi, n'avait rien de commun avec la sensation qui la définit ou qui la constitue pour nous, puisque l'on peut démontrer la même chose d'une pomme ou d'une pêche, il faut bien qu'on admette l'existence d'un *substratum* ignoré, lequel maintient dans ces trois groupes de sensations les différences qui font pour nous la pêche, la pomme et l'orange (1). Cependant, *primaires* ou *secondaires*, toutes ces qualités entrent indistinctement dans la construction que la science nous donne pour une représentation du monde. Il se fait là nous ne savons quel mélange d'illusion et de réalité. Nos sensations, les mêmes sensations, de l'œil et du toucher, tantôt sont prises comme adéquates à leur objet, et tantôt comme n'en suscitant en nous qu'une idée mensongère. La raison n'intervient que pour compliquer le débat. Alors, le sens commun, ou, pour mieux dire, l'expérience vulgaire, dont on a commencé par rejeter les données, redevient le juge d'un débat qui n'est en quelque sorte issu que de son incompétence. Et finalement, de tout cela, que résulte-t-il ? Il résulte, comme le dit M. Balfour dans une page que je tiens à reproduire tout entière : « un monde qui, pour la plupart des gens, ne peut être conçu d'une façon un peu adéquate que dans les limites du sens visuel, mais qui, en réalité, ne possède aucune des qualités associées d'une façon caractéristique au sens visuel :

(1) Voyez sur ce sujet de fortes et ingénieuses considérations de M. Denys Cochin dans son livre sur *le Monde Extérieur*, 1896.

la lumière et la couleur; — un monde à demi pareil aux idées que nous en avons et à demi différent de ces idées, pareil, en tant que les qualités dites *primaires* sont en jeu, différent dès qu'il s'agit des qualités *secondaires;* — un monde hybride, un monde d'inconséquences et d'anomalies étranges, un monde dont une moitié peut se recommander au philosophe empirique, et l'autre moitié à l'homme ordinaire, mais qui, dans sa totalité, ne peut se recommander ni à l'un ni à l'autre... — un monde en un mot qui ne semble pouvoir s'accorder ni avec les conclusions de l'empirisme critique ni avec *le témoignage irrécusable des sens*, qui observe toute la psychologie de l'un et qui est en contradiction directe avec les impressions de l'autre. »

Se peut-il rien de plus *incohérent?* Où est le vrai de ces deux mondes? Où est le bon? Qu'est-ce qu'un monde vrai « jusqu'à un certain point » et un monde faux « dans une certaine mesure »? Qui décidera de ce « certain point »? Qui fixera cette « certaine mesure »? et, si l'on répond que ce sera la « raison; » qui ne voit que de deux choses l'une: ou cette raison elle-même sera le produit de l'expérience, auquel cas il semble difficile qu'elle en puisse être le juge; ou elle n'en sera pas le produit, et alors nous voilà rejetés en pleine métaphysique! Pour donner quelque consistance à sa conception de l'univers matériel; pour y introduire un principe d'ordre et d'unité; pour organiser le chaos de ses « conquêtes », disons le vrai mot, pour « éclairer sa lanterne » la science est obligée de recourir à l'intervention d'un autre pouvoir qu'elle-même, d'un pouvoir d'une autre nature, d'une autre origine. Le physicien s'inspire d'Aristote, le chimiste invoque Spinoza! Et la question reparaît de savoir si nous croyons à l'existence des *lois de la nature* parce que l'expérience en a laborieusement découvert quelques-unes, ou si nous les avons découvertes parce que nous étions convaincus qu'il doit y en avoir. Et il semble que c'est ici le fort de la philosophie, la revanche de l'idéalisme, et la victoire des métaphysiciens.

## III

Ainsi, du moins, l'eût-on pu croire, il n'y a pas très longtemps encore, mais depuis quelques années, nous avons fait un pas de plus. En effet, c'est le pouvoir de la raison elle-même que l'on commence à révoquer en doute; et, là même, est un autre motif de l'inquiétude ou, pour ainsi parler, de l'agitation convulsive et désordonnée qui travaille la pensée contemporaine. On en trouvera la preuve encore dans le livre de M. Balfour. Non point du tout

qu'il méconnaisse l'autorité de la raison et sa souveraineté dans sa sphère! On ne dispute pas plus ses titres à la raison qu'on ne les conteste à la science. On ne reprend contre elle ni les argumens de Montaigne, ni ceux de Pascal, ni ceux même de Bayle, qui ne sont pas de tous les moins subtils ni les moins forts; on ne retourne pas contre elle ses propres armes; et, quoiqu'il n'y ait rien qui fût de meilleure guerre, on n'use pas contre elle de sa propre tactique. On se demande seulement quelle est l'exacte étendue de la sphère où on la reconnaît volontiers souveraine; et quelles questions sont de sa compétence ou quelles questions n'en sont pas. Voilà tantôt deux cents ou deux cent cinquante ans, fait observer M. Balfour, que l'on se représente la raison « comme une sorte d'Ormuzd engagé dans une lutte perpétuelle contre l'Ahriman de la tradition et de l'autorité. » Pourquoi cela? Si la raison a souvent tort contre l'expérience, et si la science même, sauf à faire ensuite alliance avec elle, le lui a plus d'une fois prouvé, pourquoi la raison aurait-elle toujours raison contre la tradition et contre l'autorité? Quelle que soit la valeur de ses procédés ou de ses méthodes, pourquoi les appliquerait-on indistinctement à la « décision de toute controverse » et au « traitement de toute croyance »? Les sophistes de l'antiquité, les scolastiques du moyen âge, dont elle se moque, ne sont morts, si l'on y veut bien regarder, que d'avoir mis, tout justement, ce genre de confiance en elle. C'est au nom de la raison que Gorgias ébranlait les principes du bon sens! La grande erreur de la scolastique n'est que d'avoir indistinctement appliqué le syllogisme « au traitement de toute croyance et à la décision de toute controverse ». Et, en donnant au mot son sens le plus élevé, je veux dire quand on ferait de la raison la forme en quelque sorte la plus épurée de l'intelligence, la forme souveraine, ne sommes-nous donc qu'intelligence?

On le voit, si cette manière de poser le problème n'est pas absolument nouvelle, elle est relativement récente; et, en tout cas, elle est significative d'un état nouveau des esprits. L'intelligence et la raison, on le reconnaît, sont assurément nécessaires à tout, mais on commence à s'avouer qu'elles ne suffisent peut-être à rien. On se demande s'il n'y aurait pas d'autres sources de connaissances et, par conséquent, d'autres fondemens de la croyance? Ou, en d'autres termes encore, il ne s'agit plus de l'*impuissance* idéale ou théorique de la raison, mais de son *insuffisance* actuelle ou pratique; et j'ajoute que ce ne sont plus des « discours » ou des « raisonnemens » qui doivent désormais l'établir : ce sont des faits.

Considérons en effet l'histoire de l'humanité : nous voyons bien les ruines que la raison a faites, mais nous avons plus de peine à discerner ce qu'elle a édifié. Évidemment, ce n'est pas une opération de la raison que nous trouvons à l'origine de l'institution sociale, par exemple ; et il faut nous en féliciter, car, — si nous en jugeons par les utopies des faiseurs de systèmes, depuis Platon jusqu'à Fourier, pour ne rien dire de nos anarchistes, — une société vraiment « conforme à la raison » serait inhabitable. Est-ce d'ailleurs l'instinct que l'on trouve à l'origine des sociétés, quelque chose d'analogue à l'instinct de l'abeille ou de la fourmi? est-ce autre chose, et je ne sais quelle force, encore cachée, et pour toujours peut-être, derrière ses effets? Nous l'ignorons. Mais il n'importe, et il nous suffit pour le moment de pouvoir affirmer que ce n'est pas la raison. Nous ne devons à la raison aucun des principes sur lesquels les sociétés reposent; et la preuve, c'est que, sociétés et principes, voulez-vous les ébranler jusque dans leurs fondemens? on pourrait presque dire qu'il suffit d'essayer de les « rationaliser ». Qu'y a-t-il de moins « rationnel » que le mariage? que la propriété? que l'État? que la patrie? Demandez-le plutôt à nos « rationalistes », j'entends les vrais, les bons, les purs, ceux qui n'écoutent que la raison, — et qui ne sont point, j'imagine, ces bourgeois de Thiers ou de Jules Simon, — mais l'auteur du *Supplément au voyage de Bougainville*, mais celui du *Discours sur l'origine de l'inégalité*, mais les Karl Marx et les Élisée Reclus, les Henry Georges et les Kropotkine!

Ce qu'il y a de moins rationnel? Il y a la religion, nous répondra peut-être un de nos hommes politiques, de ceux qui se font un devoir de conscience de travailler à l'anéantissement des « superstitions », voltairiens attardés, qui ne se doutent pas eux-mêmes, dans un temps comme le nôtre, quel phénomène de « survivance » ils sont! Et, en effet, il y a la religion. Ils ne se trompent pas. Si ce n'est pas une opération de la raison qu'on trouve à l'origine de l'institution sociale, ce n'est pas non plus à une opération de la raison que nous devons les religions ou la religion. Une religion « rationnelle » n'est pas une religion. Sur quoi, la question n'est pas de savoir ce que le contenu dogmatique d'une religion donnée, bouddhisme ou christianisme, offre en soi de conforme ou d'analogue à la raison, — puisque l'on convient que d'aucune religion le « rationnel » ne saurait être l'essence, — mais si les religions se montrent à nous dans l'histoire comme des forces incomparables,

*Quæ mare, quæ terras, quæ cœlum turbine raptant;*

et dont il semble que, comme la direction en échappe au gouvernement des hommes, ainsi la portée ait défié jusqu'ici tous leurs calculs et toutes leurs investigations. On peut se révolter contre ces forces, on n'en peut méconnaître la puissance. Et si l'histoire universelle en est, en quelque sorte, remplie, voilà donc encore une fois la raison convaincue de n'être rien dans tout un grand domaine de l'activité de l'espèce!

Il me serait aisé de prolonger l'énumération. Que trouvera-t-on de « rationnel » encore dans la morale et dans la politique? dans l'art, où la « raison » s'oppose à l' « inspiration » comme son contraire? dans la science même, où l'on pourrait montrer que la découverte est, généralement, une victoire de l'expérience sur les présuppositions de la raison? On nous rebat les oreilles de la « question de Galilée. » Mais ce ne sont pas des théologiens, ce sont des philosophes qui ont persécuté Galilée; et ce sont des « raisons » qu'ils lui ont opposées, et même ce sont des raisons aristotéliciennes. Tout concourt donc à nous prouver qu'il y a dans l'humanité, — je ne dis pas dans le monde, je dis dans l'humanité, — dans le peu que nous savons d'elle et de son histoire, infiniment plus de choses que la raison n'en saurait expliquer. Et osons faire encore un pas de plus: il ne s'est peut-être accompli rien de grand ou de véritablement fécond dans l'histoire qui ne contienne à son origine, dans son principe ou dans son germe, quelque chose d'*irrationnel*. C'est ce que mettait en lumière, dans un livre récent, qui complète en quelque manière celui de M. Balfour, un autre Anglais, M. Benjamin Kidd, dont on peut également dire que son *Évolution sociale*, comme *les Bases de la Croyance*, est un signe des temps.

C'est un grand évolutionniste que M. Kidd, et il voit « l'élément distinctif de l'histoire de l'humanité dans le progrès social accompli par l'espèce à travers les âges. » Nous le lui accordons! Il ajoute que « le trait caractéristique de ce progrès, ce sont les relations de l'individu avec la société »; ou encore, dans un autre endroit, et en termes plus précis et plus clairs, « que les systèmes sociaux les plus solides sont ceux où la subordination la plus effective de l'individu aux intérêts de l'organisme social se combine avec le plus haut développement de sa personnalité. » Ce sont encore là des idées qu'Auguste Comte et Herbert Spencer nous ont rendues familières. Ceux mêmes qui, comme nous, ne croient pas que le progrès soit constant ni surtout continu; ceux qui croient qu'il peut s'interrompre et que l'humanité, sans cesser pour cela de marcher, a peut-être aussi souvent « marqué le pas » ou même rétrogradé qu'avancé dans sa marche, accor-

deront sans peine à M. Kidd que, dans tous les cas où la rétrogradation n'a pas été purement accidentelle, elle a d'ailleurs pu mal choisir ses moyens, mais elle a eu pour objet, comme la marche en avant, de modifier les rapports de l'individu avec la société dont il faisait partie. De leur côté, nos « socialistes » ne demandent pas autre chose; et c'est même pourquoi, si l'on voit très bien où tendent les *collectivistes*, c'est-à-dire à l'absorption de l'individu dans l'État, et où tendent les *anarchistes*, c'est-à-dire à la destruction de l'État par l'émancipation de l'individu, il est plus difficile aux *socialistes* de dire exactement ce qu'ils veulent. Le problème, en effet, est pour eux comme pour nous, de concilier « la subordination effective de l'individu à l'organisme social » avec « le plus haut développement de la personnalité de l'individu »; et en ce sens, pour eux comme pour nous, « la question sociale est une question morale. » C'est une des interprétations qu'on peut donner de l'aphorisme; il y en a d'autres, car il est riche de sens; mais c'en est une, et nous ne pensons pas que M. Kidd la repousse.

Comment cependant obtenir cette conciliation? ou, en d'autres termes, comment obtenir de l'individu qu'il se « subordonne », et qu'en se subordonnant, il sacrifie quelque chose de lui-même à l'intérêt commun? nous entendons ici non pas seulement à l'intérêt de ses compatriotes ou de ses contemporains; de ceux qui vivent avec lui dans les frontières de la même cité; ou dont l'éducation intellectuelle et morale s'est faite et se fait tous les jours dans la même atmosphère d'idées; mais comment l'individu sacrifiera-t-il quelque chose de lui-même à l'intérêt futur, à l'intérêt de l'espèce, à l'intérêt d'une humanité qui n'est point éternelle? Assurément, ce n'est point son intérêt, à lui, qui le lui persuadera. « En fait, écrivait récemment un auteur cité par M. Kidd, nous n'avons pas même souci de ce qui se passera dans trois cents ans. Est-ce que l'un de nous se priverait d'un seul seau de charbon pour que nos bassins houillers durent une génération de plus (1)? » Essaiera-t-on d'invoquer la raison? et, par exemple, se flattera-t-on de persuader à ceux qui souffrent qu'il est « rationnel » qu'ils souffrent pour « l'amour de l'humanité »? *Humanum paucis vivit genus!* Oui, c'est l'opinion de quelques « rationalistes »; et c'est celle que Renan, chez nous, exprimait volontiers après boire. Il l'a aussi exprimée à jeun, et publiquement,

(1) C'est M. W. Hurrell Mallock, l'auteur d'un livre sur le *Prix de la vie*, qui fit quelque bruit en son temps; et le seul qui se soit posé, de toutes les questions que nous agitons, la plus redoutable peut-être : « Qu'est-ce que la *vérité*? et d'où vient le caractère *sacré* que nous lui attribuons? »

dans je ne sais quel endroit de son *Histoire d'Israël*. Et, de fait, il n'y a rien de plus « rationnel ». Quelque avantage que je puisse obtenir dans la lutte pour la vie, ce que l'intérêt et la raison me conseillent, c'est d'essayer de l'obtenir. Ils ne me le déconseillent que si le risque est supérieur au gain ; et cela encore est « rationnel ». Qu'est-ce à dire, sinon que la raison est institutrice d'égoïsme? « Il faut nous débarrasser l'esprit de cette idée très répandue, dit à ce propos M. Kidd, que les doctrines socialistes sont les produits d'imaginations en feu ou de cerveaux mal équilibrés. *Elles sont, au contraire, le produit véridique et modéré de la saine raison.* Il faut que nous allions plus loin encore. Il est évident que toute organisation sociale qui possède un système de récompenses pour les capacités naturelles, ne peut avoir de sanction suprême dans la raison pour tous les individus. » C'est ce que je ne vois pas, quant à moi, que l'on puisse lui disputer.

La conséquence est évidente ; et M. Kidd la tire loyalement. « Il nous faut reconnaître que tous les systèmes et toutes les méthodes qui ont cherché, dans la nature des choses, une sanction rationnelle et universelle de la conduite individuelle dans les sociétés civilisées, ont également échoué. *Leurs essais sont tous anti-scientifiques, puisqu'ils sont contraires aux conditions de la vie.* Le positivisme, comme les autres systèmes, et même, à cause de son nom, plus que les autres systèmes, a manqué le but. » Voilà qui est clair, et voilà pour les « rationalistes » un beau thème à méditer! La raison a si peu de rapports avec la vie, qu'aussitôt qu'elle entreprend de la régler, elle la trouble! Ce qu'elle peut le moins obtenir de nous, c'est ce qu'en fait il nous faut considérer comme le plus nécessaire au maintien même et au progrès de l'institution sociale. Ses inspirations ne nous servent en quelque sorte qu'à nous « déshumaniser ». Et si nous ne le sommes pas plus à fond, si nous demeurons capables encore de quelque sacrifice ou de quelque dévouement, si nous persistons à croire à la possibilité du progrès social, nous ne le devons qu'à ce qui survit en nous d'*irrationnel*.

Je n'ai point à suivre plus avant M. Kidd, ou du moins ce n'est pas à son livre que je voudrais avoir l'air d'écrire une *Préface*. Mais, comment, si c'est un état d'esprit que j'essaie de définir, aurais-je pu ne pas signaler la confirmation que ces idées apportent à celles de M. Balfour? Tandis qu'il y a quelques années seulement, la raison revendiquait un rôle souverain dans les affaires humaines ; et depuis tantôt quatre siècles, ou même davantage, si l'on voulait l'en croire, quelques progrès dont nous nous vantions, c'était elle qui avait tout fait, et tout le monde

en tombait ou feignait d'en tomber d'accord, on n'hésite pas à nous dire aujourd'hui : « L'événement capital de l'histoire, celui dont ni la science ni la philosophie n'ont saisi complètement la portée, c'est la lutte que l'homme a soutenue... pour soumettre sa propre raison. » Et ce n'est pas là d'ailleurs ce qu'on appelle « une vue de l'esprit », une considération théorique, le résultat d'une opération de cette même raison qu'il s'agit de faire comme rentrer dans ses justes limites. C'est un *fait*. Si nous sommes amenés à cette conclusion : « que le rôle des croyances religieuses dans l'évolution humaine, c'est de fournir une sanction *super-rationnelle* à la conduite de l'homme en vue des conditions nécessaires au progrès, conditions pour lesquelles il n'existe pas de *sanction rationnelle* » ; cette conclusion, c'est l'histoire qui nous la dicte ; et nous la tirons de ce qu'en aucun temps, sous aucune latitude, on n'a vu jusqu'ici de société vraiment civilisée qui n'ait placé sous une sanction *super-rationnelle*, avec le maintien de sa stabilité le principe actif de son perfectionnement. Il y a là de quoi donner à réfléchir ! Quelque opinion que l'on ait sur « l'avenir des religions », — je veux dire sur la fortune personnelle du christianisme ou du bouddhisme, — on n'expulsera pas « l'irrationnel » du nombre des sources de la connaissance ; et qui se serait attendu que le suprême effort du « rationalisme » en dût aboutir là ? Telle est pourtant l'opinion de l'auteur de l'*Évolution sociale ;* et, pour ne rien dire de la mienne, telle aussi l'opinion de l'auteur des *Bases de la Croyance*.

## IV

Il a écrit en effet, dans la conclusion de la partie critique de son livre : « Si nous voulons trouver la qualité qui nous élève au-dessus de la brute, il n'est pas exagéré d'affirmer, quoique ceci puisse avoir une saveur paradoxale, qu'il nous faudra la chercher non pas tant dans notre faculté de convaincre et d'être convaincus par le raisonnement que dans notre capacité d'influencer et d'être influencé par l'autorité (1). » C'est encore ce que l'on eût à peine osé prétendre il y a quinze ou vingt ans, et bien moins au temps de notre jeunesse, où, par une amusante contradiction, on nous enseignait avec autorité, — puisque c'étaient nos maîtres, — à nous défier de l'autorité.

*Nullius addictus jurare in verba magistri.*

(1) J'ai cru devoir, dans cette étude sur un livre anglais, n'appeler en témoignage que des écrivains anglais, mais il m'est impossible ici de ne pas noter l'analogie de

Cela n'y faisait rien, d'ailleurs! et, généralement, notre « raison » n'était pas plutôt émancipée que nous nous empressions de la soumettre aux Taine et aux Renan, aux Littré et aux Vacherot. Je m'en console aujourd'hui en songeant qu'ils avaient eux aussi commencé par soumettre la leur aux Comte et aux Hegel, aux Strauss et aux Schleiermacher! Et j'entends bien qu'on dira qu'il y a du « rationnel » dans ce genre de soumission ; et je veux bien en convenir; mais il y en a si peu dans la plupart des cas! La « raison » n'a souvent que l'air d'examiner et, comme on dit, de peser les autorités qu'elle subit : en réalité, c'est le caractère du maître qui se trouve répondre à de certaines convenances cachées de notre intelligence; et notre adhésion ne procède pas tant de notre « raison » que de notre bonne volonté. L'autorité agit par ses moyens à elle, très différens de ceux de la « raison, » et qui n'ont même que tout à fait par hasard quelque chose de commun avec ceux de la raison.

C'est également ce que l'on peut dire de la tradition, dont le pouvoir est presque aussi grand que celui de l'autorité. En tout temps, et par tous pays, les conventions sociales reposent sur la tradition ou sur la coutume, — nous pouvons confondre ici ces deux sources de croyance, — et la coutume ou la tradition ne sont pas nécessairement *irrationnelles;* mais qui ne sait cependant que le jeu favori de la « raison », dans l'usage de la vie commune, est d'opposer ce que j'appellerais volontiers la « conformité » de ses enseignemens aux bizarreries de la coutume et aux préjugés de la tradition? Veut-on que ce soit autre chose, et plus, et mieux qu'un jeu? Nous le voulons donc aussi. Mais il n'en demeure pas moins qu'avec et avant la « raison », et au même titre qu'elle, coutume et tradition sont une source de croyances, puisqu'elles en sont une de connaissance. Et que dirons-nous après cela du sentiment ou de l'instinct? Évidemment le sentiment, ou le « cœur », comme disait Pascal, ne saurait nous apprendre que César battit Pompée dans la journée de Pharsale, ni que la terre accomplit en trois cent soixante-cinq jours sa révolution autour du soleil! Mais, que la question se pose de savoir comment l'honnête homme doit agir dans une circonstance difficile, ou encore s'il y a du divin dans le monde, je me fierais bien au cœur autant qu'à la raison! Nous apprenons par la raison à être philosophes, géomètres, physiciens, chimistes : nous apprenons par le cœur à être hommes, je veux dire à ne pas nous préférer à tout, et c'est une « science » qui en vaut quelquefois une autre. Et ce n'est pas

quelques-unes de ces vues, et de celles qui suivent, avec les vues des de Maistre et des Bonald.

au hasard que je dis que « nous l'apprenons », mais c'est que nous ne le savons pas de nature (1); c'est que, comme on l'a vu plus haut, la « raison » nous enseigne précisément le contraire; c'est qu'il y a une éducation du cœur; — et peut-être, parmi tous ces « progrès » dont nous sommes si vains, est-ce elle surtout qui nous manque.

Dirai-je aussi que l'on commence à s'en apercevoir? Oui, si c'est de là que procède, d'après l'auteur des *Bases de la Croyance*, le peu de confiance que l'on accorde de nos jours aux spéculations de la métaphysique. On ne saurait effectivement restreindre ou contrôler les droits de la raison que l'on ne contrôle ou que l'on ne restreigne en même temps les droits de la métaphysique. M. Balfour l'a bien vu; et, à ce propos, il est curieux de noter qu'aucune autre partie des *Bases de la Croyance* n'a soulevé plus de protestations que celle où il s'est expliqué sur ce point. Quoi donc? Est-ce qu'il avait mal parlé du génie de Platon, « de l'art incomparable de son dialogue » et de « l'exquise beauté de son style »? et n'avait-il pas déclaré, *totidem verbis*, qu'il nous serait « difficile ou peut-être impossible de reconnaître toute l'étendue de nos obligations envers Aristote »? Ou bien encore, et pour en venir tout de suite à nos contemporains, voudrait-on qu'il n'eût pas vu que la métaphysique de Hartmann et de Schopenhauer, dont ils ont prétendu faire le support de leur pessimisme, ne fait seulement pas corps avec lui? n'en est qu'un appendice inutile et l'organe atrophié? Non, sans doute! Mais il a écrit, pour s'excuser de ne parler ni de Descartes ni de Spinoza : « Mon but est strictement pratique, et je fais table rase des théories, pour admirables qu'elles puissent être, qui n'ont plus de titres réels à nous offrir un système raisonné de connaissance et sont incapables de prouver leur valeur en fournissant actuellement des bases de conviction ». Les métaphysiciens n'ont pas eu de peine à comprendre que c'était là les exclure « en bloc », — et comme tels, en tant que métaphysiciens, — du droit d'intervenir dans les controverses actuelles. Ne croient-ils pas cependant être les juges naturels du débat? et moi-même n'en ai-je pas eu la preuve quand on m'a fait naguère observer qu'en opposant l'une à l'autre la science et la religion, c'était très bien, mais j'avais *oublié* la philosophie!

Eh bien! il faut le dire, c'est encore un signe des temps, et M. Balfour a raison. Il n'y a pas de plus grands noms dans

(1) C'est ce que je me suis efforcé de prouver « scientifiquement » en étudiant ici même les leçons de moralité qu'on pouvait tirer de la doctrine évolutive. (Voyez la *Revue* du 1er mai 1895.)

l'histoire de la pensée moderne que ceux des Spinoza, des Leibniz, des Kant ou des Hegel; et, comme je crois que M. Balfour en conviendrait sans peine, il y en a peu d'aussi grands dans l'histoire de la poésie. Mais le temps est passé des *systèmes*, ou du moins, et si beaux que soient désormais une construction ou « un palais d'idées », la confiance de l'humanité ne les habitera plus. On les visitera comme un Louvre, je veux dire comme un édifice où ne vivent plus que des souvenirs; et on admirera la beauté de l'ordonnance, l'ingéniosité de la distribution, le talent de l'architecte; et un grand peuple s'en vantera peut-être encore, comme d'un témoignage éclatant de sa richesse intellectuelle; mais on ne les habitera plus! On ne laissera pas d'en construire d'autres, parce que les systèmes ont toujours une utilité. Un système est aussi une méthode et par conséquent un moyen d'avancer dans la recherche de la vérité. Que de vérités nouvelles Kant n'a-t-il pas aperçues à la lumière de la « relativité de la connaissance? » Hegel en fondant sa métaphysique sur « l'identité des contradictoires »? et qui ne sait de quels progrès de la « science sociale » ou même de la « science naturelle » la propagation des idées positivistes ou la diffusion des doctrines évolutionnistes ont donné le signal? Un nouveau système, c'est un changement de point de vue sur l'ensemble des choses, et par conséquent c'est un changement d'aspect. On n'avait entr'aperçu telle vérité que de profil ou de trois quarts, et voici qu'elle se présente maintenant de face; on en avait négligé telle autre, et voici tout d'un coup qu'on en découvre l'importance. M. Balfour dit encore : « Ceux mêmes qui se sentent inclinés à n'accorder qu'une valeur insignifiante aux hautes spéculations admettront sans doute que la métaphysique, comme l'art, nous fournit quelque chose dont nous pourrions difficilement nous passer. » Et à plus forte raison ceux-là l'admettront-ils qui savent ou qui croient avoir vu dans l'histoire que l'aptitude métaphysique était une assez juste mesure du degré de souplesse, de largeur, et de pénétration des intelligences. Il faut avoir fait de la métaphysique.

Mais après cela, si les métaphysiciens, et j'ajoute maintenant les philosophes en général, s'étaient imaginé, comme je le crains, que dans la controverse actuelle, leur philosophie gagnerait tout ce que la religion et la science pourraient perdre de prestige ou d'autorité, quelle erreur a été la leur! Entre la science et la religion, il n'y a point de place, comme « système de connaissance » pour la philosophie. Car, d'une part, on ne conçoit pas de généralisation de l'expérience qui ne participe du caractère de toute expérience, et même il n'y a de généralisation légitime que celle qu'on est

en droit d'espérer de voir quelque jour confirmée par l'expérience. Mais on ne conçoit pas, d'autre part, qu'une faculté telle que l'on a vu qu'était la raison puisse atteindre l'absolu, si cet absolu ne lui est pas donné, n'est pas posé d'abord en dehors d'elle; et encore moins peut-on admettre qu'elle sorte de soi pour engendrer l'*irrationnel*. Ce serait vraiment ici l'une de ces « contradictions » qui suffisent à la raison, quand elle les rencontre, pour en condamner d'erreur l'un au moins des deux termes, et quelquefois tous les deux. Et quant à la prétention de retenir de la religion tout ce qui en fait le prix pour l'homme, mais en la purgeant d'autre part de ce qu'elle contient d'*irrationnel*, il n'y en a pas de plus insoutenable. M. Balfour s'est contenté d'y toucher en passant, dans le chapitre qu'il a intitulé *Orthodoxie rationaliste*. Il ne m'en voudra pas, je l'espère, d'y appuyer un moment.

Aussi bien l'un de ses compatriotes, M. George Lewes, l'a-t-il fait avant moi et avant lui, dans un remarquable passage de son *Histoire de la Philosophie*. « Le point de départ de la philosophie, y dit-il, c'est le Raisonnement, et le point de départ de la religion, c'est la Foi. *Il ne peut donc pas y avoir de philosophie religieuse : les termes sont contradictoires*. La philosophie peut s'occuper des mêmes problèmes que la religion, mais son critérium et ses principes sont différens. La religion peut et doit appeler la philosophie à son aide, mais en le faisant, elle assigne à la philosophie un rôle subordonné, celui d'expliquer... et de concilier les dogmes. » On ne saurait mieux dire. Il y a déjà de la naïveté, comme Hugo, dans le poème, d'ailleurs médiocre, qu'il a intitulé *Religions et Religion*, ou comme Renan, dont cette idée fut peut-être la grande pensée, à prétendre extraire la « religion » des « religions » par un procédé qu'on trouvait ridicule, sous le nom d'éclectisme, quand c'était Victor Cousin et Jules Simon qui l'employaient à extraire la philosophie des débris des systèmes, mais qui devenait du « syncrétisme », — admirons le pouvoir d'un mot! — quand c'était Hugo et Renan qui s'en servaient. Mais vouloir éliminer de la « religion » ou des « religions » le surnaturel ou l'irrationnel, c'est manifestement être dupe de la plus fallacieuse illusion.

Toute religion se définit par l'affirmation même du surnaturel ou de l'irrationnel. C'est cela même que ses fidèles lui demandent, et la morale ne vient qu'ensuite. Une religion n'est rien si ses « mystères » ne lui ont été révélés d'en haut; si des « miracles » n'ont accompagné son établissement ou ne soutiennent son développement; si ses « dogmes » enfin ne tirent leur autorité de leur incompréhensibilité. « L'incompréhensibilité de nos

mystères, a écrit Malebranche, est une preuve de leur vérité. » Inversement, quelle qu'en soit la valeur morale, et quand on la supposerait très supérieure à celle d'une religion donnée, tout corps de doctrine qui se prétend accessible à la raison n'est et ne peut être qu'une philosophie. On parle encore quelquefois d'une religion « naturelle », et déjà, pour ma part, je ne sais ce que c'est que ce produit hybride du besoin qu'il semble qu'on éprouve d'avoir une doctrine morale, et de la peur qu'on témoigne d'accepter « l'irrationnel » qui en est le fondement nécessaire. Mais on verrait bien mieux encore la contradiction si l'on parlait d'une « religion rationnelle ». Et peut-être qu'enfin elle éclaterait à tous les yeux si nous l'osions nommer, du seul nom qui lui convienne, une « religion laïque ». Il est clair, en effet, qu'il ne saurait y avoir de « religion laïque » ; et l'illégitimité de l'expression deviendrait le signe ou la preuve de l'illégitimité de la conception qu'elle enveloppe.

## V

Où nous mènent cependant ces considérations ? et à ce propos n'ai-je pas omis de noter que M. Balfour a voulu que son livre sur les *Bases de la Croyance* servît à ses lecteurs d'*Introduction à la théologie ?* Or, *Théologie*, en anglais, et surtout dans la pensée de M. Balfour, c'est *Religion ;* et *Introduction*, pour lui, c'est *acheminement*, *Manuductio*, comme disaient les anciens. Il a donc voulu conduire ses lecteurs jusqu'au seuil du temple. Mais ceux qui, comme nous, ne sauraient le suivre jusque-là, — et qui sans doute sont tenus de le déclarer loyalement, — s'ils ne tirent pas de son livre tout le profit qu'il aurait souhaité, ne l'auront pas lu cependant sans utilité, ni sans une utilité plus qu'intellectuelle, pour ainsi parler, et véritablement morale.

Car ils y auront vu, premièrement, que, si la position du « problème religieux » a changé de nos jours, c'est que le problème a lui-même changé dans son fond. En fait, il n'est plus question de savoir aujourd'hui comment ni si jamais on réconciliera la science et la religion, la raison et la foi, le surnaturel et la conception naturaliste du monde ! Que les théologiens se donnent donc infiniment de peine pour établir la conformité des « résultats de la science » avec le « récit de la Genèse », c'est leur affaire, et nous n'avons pas à les en détourner ; nous les lirons même avec intérêt. Pareillement, — ou inversement, — que les libres penseurs s'évertuent à contester les « miracles de l'Évangile » au nom de la stabilité des « lois de la nature », nous le voulons bien ; et nous li-

rons volontiers leurs petites drôleries. Mais c'est d'une autre manière que la question se pose. « Ni la contradiction, a dit Pascal, n'est marque infaillible d'erreur, ni l'incontradiction ne l'est de vérité. » Les métaphysiciens en ont longtemps douté; quelques savans en doutent peut-être encore, qui ne connaissent de la science que la « spécialité » dans laquelle ils ont comme emprisonné leur liberté d'esprit; mais la parole de Pascal n'en a pas moins toute sa valeur; et, même l'autorité s'en est accrue de la vanité des efforts qu'on a faits depuis lors pour essayer de l'ébranler. C'est pourquoi, les contradictions qu'on s'attache à relever entre la science et la religion fussent-elles prouvées, et plus profondes et plus éclatantes encore qu'on ne le dit, il n'en résulterait pour nous qu'une conséquence, qui est que nous sommes capables de plus de connaissances que nous n'en pouvons unifier. Qu'y a-t-il de plus humain? Nous avons une tendance invincible à l'unité et une insurmontable incapacité d'y atteindre! Mais ce qu'il s'agit aujourd'hui de savoir, c'est : — *physiquement*, ou *physiologiquement*, pour ainsi parler, si le besoin de croire, comme le besoin de connaître, fait en quelque sorte partie de la définition de l'homme; c'est, — *historiquement*, si l'évolution sociale est inconcevable sans une part d'irrationnel qui s'y mêle, qui la dirige peut-être; et c'est encore, — *moralement*, de savoir s'il est possible de formuler une règle de la conduite humaine qui ne tire pas de l'absolu son origine et sa sanction. Et que signifie cette manière de poser la question? Elle signifie qu'avant tout la « question religieuse » est une « question sociale ». C'est ce que ne comprenait pas Renan, quand il exprimait l'espérance que « les croyances religieuses disparaîtraient lentement, minées par l'instruction primaire et par la prédominance de la science sur la littérature dans l'éducation. » C'est ce que ne comprenait pas davantage le professeur Huxley, quand il écrivait : « Si la méthode scientifique opérant dans le domaine de l'histoire, de la philologie, de l'archéologie est devenue formidable pour le théologien dogmatique, que ne peut-on pas dire de la méthode scientifique opérant dans le domaine de la science physique? » Si leur point de vue ne nous est pas devenu tout à fait indifférent, il nous est devenu secondaire. Et c'est ce que les lecteurs de M. Balfour apprendront d'abord dans son livre.

Si maintenant nous nous demandons comment s'est opérée la transformation, le livre de M. Balfour peut encore nous l'apprendre. Une psychologie superficielle avait érigé la certitude « scientifique » ou « rationnelle », — car c'est ici tout un, — en modèle ou en type absolu de la certitude; et, ne voyant de source

légitime de la connaissance que dans l'intelligence, elle n'avait pas précisément nié qu'il y en eût d'autres, mais elle les avait négligées. C'est ce que l'on se gardera désormais de faire, et le siècle s'achèvera peut-être, puisque aussi bien nous sommes en 1896, mais il ne s'écoulera pas longtemps avant qu'on ait rendu, parmi les fondemens de la croyance, leur place naturelle au sentiment et à la volonté. Que voulons-nous dire, en effet, quand nous disons que nous « croyons » une chose? Que nous n'en avons pas une certitude entière? Oui, peut-être, mais bien plutôt que nous ne pouvons pas la « démontrer ». Par exemple, nous *savons* que deux et deux font quatre, ou que la terre tourne autour du soleil; nous *croyons* que la vie n'a pas son objet en elle-même, et qu'il ne saurait exister de morale sans obligation. En sommes-nous cependant moins sûrs? Tout au contraire, pourrait-on dire! et, à ce propos, qui donc a fait observer qu'autant de persécutions les hommes ont courageusement subies pour ce qu'ils *croyaient*, aussi peu en ont-ils supportées pour ce qu'ils *savaient?* Aucun « martyr de la science » n'a aimé son supplice : combien de « martyrs de la religion » ont provoqué le leur! Et, dans l'usage quotidien, dans l'usage même familier de la langue, regardons-y de près, que voulons-nous dire quand nous disons que nous croyons une chose? « Il a l'air de bien se porter, mais je le *crois* malade; » quel est le vrai sens de cette phrase? ou encore de celle-ci : « Le baromètre monte, mais je *crois* qu'il va pleuvoir » ? sinon qu'aux apparences rationnelles, et aux pronostics même de la science, nous opposons une autre certitude, plus intérieure, dont nous ne pouvons pas déduire les raisons, mais à laquelle nous n'en accordons pas pour cela moins de confiance? Le livre de M. Balfour n'aura pas contribué médiocrement à rétablir dans ses droits cette autre certitude. Et c'est là, non ailleurs, qu'il faut voir l'origine de ce que l'on appelle — d'un nom qui lui seul a déjà quelque chose de déloyal — « la réaction contre la science », là, dans le besoin que nous avons de cette autre certitude, et dans la conviction de jour en jour croissante que la connaissance intellectuelle n'est qu'une forme ou une « espèce » de la croyance, mais non pas la seule, ni la plus active, ni la plus féconde.

Et peut-être enfin ce livre encouragera-t-il quelques lecteurs dans cette opinion ou dans cette idée, très répandue, mais qui n'ose pas se manifester assez ouvertement, qu'il y a plusieurs chemins qui mènent à la croyance, et par conséquent à la religion. On peut croire, — comme ont cru jadis Bossuet, Bourdaloue, Pascal peut-être, — pour des raisons en quelque sorte purement

intellectuelles. Mais sans chercher bien loin ni remonter bien haut, je nommerais tout de suite trois grands écrivains du commencement de ce siècle qui n'ont certainement pas cru pour les mêmes raisons, je veux dire pour des raisons du même ordre: l'auteur du *Génie du Christianisme*, l'auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg*, et l'auteur de l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion*. On peut croire, — comme le premier, — pour des raisons *sentimentales*, ou *esthétiques*, si peut-être on préférait ce mot, qui veut dire d'ailleurs exactement la même chose, mais qui le dit d'une manière que nos dilettantes eux-mêmes seraient embarrassés de railler, puisqu'ils font généralement de la « beauté » des choses la mesure de leur « vérité ». On peut croire, — comme le second, Joseph de Maistre, — pour des raisons *politiques;* et ces raisons en valent d'autres, si l'on entend avec lui par là que les sociétés politiques ne sauraient ni se constituer, ni se maintenir, ni durer par des moyens purement humains. Et on peut croire encore, — comme Lamennais, — pour des raisons *sociales;* si l'on estime que toute société ne trouvant son fondement que dans « le don mutuel de l'homme à l'homme », aucune contrainte matérielle, aucun moyen politique, aucune prédication laïque ne saurait, à l'encontre de nos intérêts ou de notre égoïsme, nous inspirer cet esprit de sacrifice et de dévouement. Ai-je besoin d'ajouter que dans le temps où nous sommes, si la religion ou les religions ont reconquis des âmes, c'est par là ? que c'est par là qu'elles ne sauraient manquer d'en reconquérir d'autres? et qu'il n'y a rien de plus conforme à ce que nous enseigne l'histoire: qu'en aucun temps on n'a vu se constituer de religion positive qui n'ait pour origine un mouvement *social;* — dont la propagation n'ait trouvé sa raison d'être ou sa cause prochaine dans des circonstances *sociales;* — et dont la force intérieure, le principe d'action féconde et de renouvellement périodique ne soient essentiellement *sociaux*.

FERDINAND BRUNETIÈRE.

# CHILI ET BOLIVIE

## NOTES DE VOYAGE

### I

### LES SALPÊTRES D'IQUIQUE

Le Chili, cette étroite bande de terre qui se déroule entre les Cordillères et le Pacifique, depuis le détroit de Magellan jusqu'au Pérou, se divise en trois zones.

La région du sud, pluvieuse et froide, est couverte d'une extraordinaire végétation. On en défriche lentement les forêts vierges. La nature y est sauvage, mystérieuse et, dans les beaux jours, ensorcelante. Ceux qui visitent les environs de Valdivia, de Puerto-Monte et l'île de Chiloé, en reviennent émerveillés. Sans la pluie et la froideur des vents, on se croirait sous les Tropiques. Le voyageur y découvre à chaque pas des richesses inespérées : pâturages immenses, inextricables bois où l'on ne pénètre qu'à coups de hache, sources d'eau chaude où les derniers Indiens plongent leurs rhumatismes, fleuves qui serpentent, roulent, se précipitent sous de prodigieux entrelacemens de lianes et de verdure. Les forêts descendent jusqu'au rivage de l'Océan; leurs ondulations semblent prolonger la houle des mers; la rumeur du vent dans leurs branches se mêle au fracas merveilleux des lames. Pays fantastique et dont l'inconnu se peuple de légendes! Il est presque inhabité. Les émigrations allemandes s'en emparent peu à peu. Puerto-Monte et Valdivia, colonies germaniques, prospèrent, deviennent des centres industriels. Plus haut Temuco, l'ancienne capitale de l'Araucanie, voit s'éteindre, dans

une dégénérescence de paresse et d'alcool, les premiers maîtres de la terre et des eaux, ces fiers Indiens qu'on dépossède juridiquement après les avoir refoulés par les armes. L'eau-de-vie de Hambourg achève ce que, il y a plus de deux siècles, les épées castillanes avaient commencé. Taillés en pièces par les Espagnols, empoisonnés par les Allemands, les Araucaniens peuvent juger des Européens, et des bruns et des blonds. Lesquels préfèrent-ils? Ceux qui les empoisonnent, probablement. Leur pays s'est transformé. On y a fondé des villes et construit de grandes haciendas qui approvisionnent le Chili de blé, de fruits et même de vin. De nombreuses fortunes agricoles y ont pris racine. Quand les Chiliens songent à l'avenir, — ce qui leur arrive quelquefois, — ils se tournent vers cette région du sud, plus verte que l'espérance. Ils se disent que la nature maternelle veille sur eux, et, clémente pour leurs fautes, leur tient en réserve de nouveaux trésors. Le Dieu qui fait pousser des forêts de pommiers sur les collines de Valdivia est un banquier fidèle auquel on s'adressera le jour de l'échéance. Puis les Andes sont toujours là, et, quand les montagnes chiliennes accouchent, ce n'est point d'une souris. Elles enfantent de l'or, de l'argent, du cuivre, tout ce qu'il faut pour que les hommes s'entre-tuent et vivent heureux.

La région centrale est moins luxuriante, mais elle jouit d'un climat que notre Nice envierait. Les vignes y donnent des vins qu'un peu d'expérience rendrait excellens. Les fleurs s'y épanouissent dix mois sur douze, et je la trouverais charmante si sa campagne n'avait souvent la plate monotonie des plaines sans arbres et sans rivières. On la sillonne de canaux artificiels : seulement l'eau ne chante bien qu'entre les rives de sa fantaisie. Elle obéit aux volontés des ingénieurs en esclave dont l'âme est absente. Elle alimente les champs et ne les égaie plus. C'est une prisonnière morne qui coule dans une geôle de ciment. La campagne de Santiago est taciturne et triste. Mais cette région appartient au commerce et commande au pays entier. Santiago centralise tous les pouvoirs de la République. Elle s'arc-boute aux Cordillères, et, sans trop se fatiguer, soulève le levier du progrès. Valparaiso s'enorgueillit de sa royauté sur le Pacifique. Son port reçoit les vaisseaux de l'Europe, les vide et les renvoie chargés. Toute la fortune du Chili lui passe entre les mains ou sous les yeux. Les grands navires qui descendent du nord, frétés de cuivre, d'argent ou de salpêtre, la saluent de leur panache de fumée. Enfin, dans cette zone tempérée, où les commerçans français, allemands, anglais, espagnols, italiens se disputent la clientèle, où les agriculteurs plantent des vignes, arrosent leurs champs, hypothèquent leurs propriétés, où les politiqueurs s'arrachent le

pouvoir, où les banquiers s'enrichissent et où les agioteurs triomphent, on rencontre parfois des gens désintéressés qui font de la philosophie, des vers, de la peinture ou des mathématiques. Ils sont rares, mais ils existent. J'en ai vu, j'en connais : on pourrait les compter. Physiquement ils ne diffèrent pas des autres ; ils ne portent aucun signe distinctif. Cependant leur race singulière, et qui tend à disparaître, ne s'acclimate que dans cette contrée.

La région du nord comprend un désert, un effrayant désert sous un ciel implacablement bleu, un désert en longueur et en hauteur. La plaine est sèche, la montagne aride. Sauf quelques vallons, que parfument les fruits des tropiques, on n'y trouve pas un arbre, pas une touffe d'herbe : une terre nue, du sable, de la marne, rien que de l'or, de l'argent, du cuivre, du salpêtre, des richesses colossales, et la fièvre rouge du lingot, et la folie des splendeurs. Ce désert fabuleux domine le Chili. Son miroitement l'éblouit et l'hypnotise. Les Chiliens regardent du côté de ce grand cadavre qu'on dépèce et dont chaque ossement représente des millions. Un peuple, une fourmilière vorace, tenace, irrésistible, étrange y travaille sans relâche. On y entend un bruit sourd de pioches, comme si cette multitude humaine s'était donné rendez-vous pour creuser un immense tombeau. Et sur cette terre sans verdure, sans ombre, sans eau, on vit, paraît-il, d'une existence absurde et féerique. Les contrastes y hurlent : à la chaleur brûlante du jour succède la nuit glacée; on s'enivre de luxe dans d'énormes solitudes. Ce Sahara s'emplit de mirages réalisés. Il fut un temps où les mineurs, manquant d'eau, buvaient du champagne. Aujourd'hui les mines s'épuisent : leur exploitation devient plus malaisée; il y a eu des éboulemens de rêves, des effondremens de fortunes, des ruines, de la misère. Mais la guerre du Pacifique a livré au Chili la province de Tarapaca et les salpêtres d'Iquique, des milliards! Mais les Cordillères laissent encore ruisseler des livres sterling. Il faut les gravir, les frapper à la tête : on le fait. C'est à une hauteur de 4000 et 5000 mètres qu'on leur arrache des minerais d'argent. Sur la frontière bolivienne, Huanchaca et Pulacayo, deux cités, entretiennent plus de douze mille mineurs. La compagnie dont elles dépendent a construit un chemin de fer, qui traverse le désert d'Atacama et qui escalade les hauts plateaux.

Il m'a paru intéressant de parcourir ces pays encore mal connus des Français et peut-être uniques au monde. Je suis parti pour Iquique, la terre du salpêtre, et pour Huanchaca, la terre de l'argent. Le gouvernement chilien, dont je ne saurais trop louer l'obligeance, des amis de Santiago, qui ont bien voulu reporter un

instant sur moi la sympathie que leur inspire le nom français, et notre excellent compatriote M. Charles Vattier, directeur de la Compagnie de Huanchaca, m'ont facilité ce voyage et m'ont mis à même de tout voir et de recueillir les informations les plus précises. Je leur en adresse ici mes sincères remerciemens. J'ai donc visité Iquique et ses alentours, Huanchaca et ses mines.

## I

Iquique comptait en 1820 cinquante habitans ; en 1862, presque trois mille ; dix ans plus tard, six mille ; environ dix mille en 1879, au moment où le Chili s'en empara ; aujourd'hui vingt-cinq mille. Un voyageur, qui la visita avant la guerre du Pacifique, en garda le souvenir d'un bourg misérable dont les maisons et les trottoirs étaient bâtis avec de vieilles caisses de vins de Bordeaux. Les rues ou plutôt les ruelles en étaient étroites, et le tout formait un hideux pâté de baraquemens sales. Un jour le feu prit dans une échoppe et dévora toute la ville. Jamais incendie n'éclata plus à propos. La paresse routinière des Américains du Sud aurait toujours reculé devant une démolition complète, dont la nécessité s'imposait. Quand il ne resta plus de l'ancienne Iquique que des décombres fumans, on fut obligé de la reconstruire, et on en fit la capitale du salpêtre, la seule ville qui, sur ces côtes, ressemble à une ville. Ce n'est point qu'elle diffère beaucoup de Coquimbo, de Taltal ou d'Antofogasta, mais ses rues plus spacieuses atteignent même la largeur des boulevards de Paris, si bien que l'incendie ne peut plus se communiquer d'un vis-à-vis à l'autre. Ses habitations, presque toutes en bois, affectent dans les beaux quartiers des prétentions à la coquetterie et au pittoresque espagnol. Leurs couleurs fraîches flattent les yeux ; leurs balcons-vérandas et leurs petites colonnades leur donnent un air de chalets ou de temples d'opéra-comique.

La grève sur laquelle on a fondé la ville s'avance et s'arrondit assez profondément dans la mer, et les grandes rues qui partent du port coupent la presqu'île et aboutissent à l'Océan. Aussitôt débarqué, vous traversez d'abord la douane, une sorte de caravansérail qui n'a jamais été balayé et dont les fonctionnaires sont aussi dégoûtans que les murailles. Vous passez devant un vieil édifice en torchis, dont le seuil, qui se tasse, est gardé par un soldat. C'est l'Intendance, la Préfecture. Toutes les administrations y logent. Ce bâtiment me paraît grand comme la généalogie des Rougon-Macquart. Il abrita plus de coquins qu'un romancier naturaliste n'en a jamais rêvé. On y pratiqua la traite des consciences et il faudrait y creuser de doubles caves pour en-

fouir les pots-de-vin qu'on y a reçus. Aujourd'hui d'honnêtes employés y encaissent les millions d'impôt que les salpêtriers paient à la république chilienne. Ses murs doivent suinter des piastres. Au sortir de leur ombre, la rue s'élargit; on respire.

A droite, l'hôtel de France et d'Angleterre, le seul dont le séjour ne soit pas intolérable, dresse sa haute façade en bois peint imitant la pierre; à gauche, des magasins européens, allemands pour la plupart, étalent derrière leurs vitrines de faux articles de Paris; et vous voyez devant vous, au centre d'une vaste place, la merveille d'Iquique, l'étonnement de toute la côte, le prodige accompli par une municipalité que tente l'impossible, un square, un vrai square avec de vrais palmiers et de la verdure authentique. Ce qui me surprend encore plus que les arbres et les fleurs, c'est leur entretien qui dépasse tout éloge. On balaie les allées, les plates-bandes n'y sont point un motif de pillage, et les bancs eux-mêmes ont gardé leurs quatre pieds intacts. Au milieu de ce jardin, pauvre mais féerique, un ingénieur français, M. Lapeyrouse, a élevé pour la ville un joli et svelte monument d'architecture mauresque qui sert de piédestal à la statue du héros chilien, Arturo Prat. Ce monument est à deux fins : en même temps qu'il supporte la gloire de l'héroïque capitaine, il indique l'heure, et, sous la statue, un cadran d'horloge rappelle à cette population fiévreuse qu'il faut se hâter et que la prospérité de villes bâties sur le sable ne durera pas toujours. Arturo Prat, lui, domine la ville dont il n'a pas connu la splendeur, les flots où il a sombré et le temps qu'il a vaincu.

Passé la place, les rues, moins commerçantes, s'élargissent jusqu'au rivage désert du Pacifique. Là on aperçoit à deux kilomètres environ une étroite presqu'île où noircissent quelques maisons. C'est Cavancha, le Lido d'Iquique. Le long de la grève, qui s'échancre en forme de croissant, on a frayé une large route pour les voitures et une espèce de trottoir pour les piétons. d'ailleurs peu nombreux. En général dans l'Amérique du Sud on ne se promène guère à pied. Prenez un méchant landau, dont vous descendrez gris de poussière, ou restez chez vous; mais n'avouez pas, avec la tranquillité d'un estomac qui digère, que vous préférez la marche aux cahots d'un fiacre. On ne se figure pas combien l'indolence américaine répugne à se mouvoir. Quand une femme veut traverser une place, elle envoie chercher une voiture.

Toute cette partie d'Iquique, que borne le chemin de Cavancha, n'est pas encore achevée, et ces quartiers entièrement neufs ressemblent aux préparatifs d'une grande foire foraine ou à d'immenses ateliers de construction. En trois semaines une maison sort de terre. Dans un an, ces rues, qui ne sont marquées au-

jourd'hui que par des rangées de palissades, s'ouvriront et se peupleront. Les terrains, qui atteignent au centre des prix fous, se maintiennent à bon marché dans ces parages, mais nulle part au monde le sable ne coûte plus cher.

Le dimanche, dans l'après-midi, et tous les soirs de cinq à sept les élégans d'Iquique se rendent en voiture ou à cheval aux restaurans de Cavancha. Le meilleur, tenu par un de nos compatriotes, est à la fois un établissement de bains. Construit sur pilotis, il emprisonne entre ses deux ailes la molle rumeur des vagues. Quelques plantes grimpantes s'enroulent et verdoient autour de ses colonnettes. Je ne sais point sur toute la côte d'endroit plus charmant et où l'on puisse mieux goûter l'apaisement des couchers de soleil. On y trouve un abri contre l'horrible poussière qui vous enveloppe dans les rues et vous poursuit jusque dans les habitations; et le Pacifique, presque toujours calme le long de ces rivages, rappelle par son azur l'heureuse splendeur de la Méditerranée. Il ne manque à cette promenade de Cavancha que les oliviers et les palmiers de Nice pour en faire une promenade des Anglais. Mais au lieu de vertes collines et de champs de roses, un abrupt rempart de sable s'érige derrière nous, nous enserre, et rejette violemment nos pensées sur l'agitation stérile des flots. Il semble que le reste du monde nous soit interdit. L'homme est forcé de regarder du côté de l'Océan, et ces ports sont des campemens de naufragés. Représentez-vous des populations qu'une tempête aurait disséminées et jetées sur des lambeaux de plages. Elles se sont bâti des maisons avec les débris de leurs vaisseaux, et, au pied de la montagne, elles attendent qu'un navire passe ou qu'une lame, plus forte que les autres, les balaie dans l'abîme. L'impression qu'on est à la merci d'un caprice de la mer, vous la ressentez à chaque pas, et l'histoire en confirme la justesse. On a vu jadis, de mémoire d'homme, après un tremblement de terre, l'Océan se retirer comme une bête qui prend son élan. Il refluait durant des heures et des heures vers le fond du ciel. Terrifiés par ce retrait des vagues et par l'immense grève asséchée, les habitans se sauvaient, gravissaient en déroute le flanc de la montagne. Malheur aux retardataires! Une lame, un prodigieux mascaret, revenait au galop, et, sans s'arrêter à ses anciennes frontières, engloutissait la ville, déferlait sur la crête de la sierra, lançait dans le sable du désert des débris de barques et des toits de maisons. Les gens d'Arica se souviennent même d'un navire qui resta presque intact, à plus d'un mille de la côte, échoué au milieu des collines. L'Océan, qui occupait autrefois ces rivages,

veut reconquérir ses antiques possessions, mais il doit céder à une loi supérieure et rendre aux hommes ce qu'il leur reprend dans un beau mouvement de colère. Savez-vous comment il se venge? Il charrie du sable, élève des dunes, et les exhausse pour entraver le développement des villes. Entre Cavancha et les falaises qui ferment la baie, une énorme dune, dont l'existence date à peine de cinq ans, grandit de mois en mois et menace d'atteindre la hauteur des montagnes.

Mais rentrons à Iquique, et de la place dirigeons-nous vers la sierra. Ce sont les quartiers les plus commerçans de la ville et qui la marquent d'un caractère de factorerie anglaise. Magasins de nouveautés, bazars, épiceries, ameublemens, modes et confections, vins et liqueurs, objets de luxe, tout s'y vend dans de vastes échoppes dont l'apparence ne répond pas toujours au prix exorbitant de la marchandise. Vous traversez de nouvelles places agrandies par leur solitude. Vous suivez des rues parallèles qui se prolongent indéfiniment. Leurs trottoirs sont quelquefois pavés de cailloux pointus, mais le plus souvent vous marchez dans le sable et dans des nuages de poussière. Et n'espérez aucune fraîcheur de ce ciel tropical d'une pâleur incandescente et qui n'est bleu que le soir. Ne comptez pas non plus sur l'ondée que parfois une nuée grise semble vous promettre. Il ne pleut jamais. Vers six heures du matin, on arrose les rues : les seaux qu'on y verse y font une boue gluante, mais à huit heures l'eau s'est évaporée et la vie sèche recommence.

On est irrésistiblement attiré par l'embrun des vagues et l'on s'oriente du côté du port. Au lieu de repasser devant l'Intendance, nous pouvons obliquer à droite, jeter un coup d'œil sur les hangars de Inglish Lomax, où des milliers de sacs de salpêtre sont consignés et attendent leur embarquement. De petits môles en bois, dont le plus grand appartient à la compagnie du chemin de fer, s'allongent au milieu des flots. La gare est proche, et, si vous considérez les hautes montagnes dont le rideau barre l'horizon, vous distinguerez à mi-côte une mince ligne foncée qui les coupe, monte d'une pente presque insensible et finalement disparaît à leur tournant vers la mer. Cette ligne vous représente la voie ferrée. Rien de plus étrange que l'arrivée d'un train. Une miniature de locomotive, qui sème des virgules sombres, suivie de wagons minuscules, dévale comme entre ciel et terre. Aucun parapet ne la garantit du précipice. On a peine à croire que des existences humaines soient confiées à ce noir invertébré dont les anneaux ondulent légèrement sur un sentier de mules.

Plus loin, devant nous et jusqu'à l'extrémité de la baie,

s'étale une plage pareille à celle qui conduit à Cavancha. Iquique se détache ainsi, toute sombre, entre deux nappes de sable. Mais ne vous aventurez pas sur cette nouvelle grève! Elle sert de dépotoir à la ville et l'odeur qui s'en dégage n'est pas moins nauséabonde que le spectacle du quartier qui la borde n'est horrible. Cahutes, taudis, bouges, de quel nom appeler ces infects réduits, où gisent les plus pauvres d'entre les misérables? Quatre planches disjointes, quelques haillons tendus sur des pieux, voilà pour les murs; des matelas éventrés recouverts de draps sales, une caisse à demi pourrie qui sert de table, par terre des ordures où se vautrent les enfans, voilà pour l'intérieur. Ils sont cinq ou six êtres qui se tapissent dans chacune de ces tanières, père, mère, filles, garçons. Le soleil crible de lumière ce cabanage aux promiscuités révoltantes, ce douar d'abjections humaines. Encore si les malheureux pouvaient respirer le souffle de la mer; mais le vent de l'Océan leur arrive empoisonné par les immondices de la grève. Avant d'entrer dans leurs narines, il a passé sur des putréfactions et des ruisseaux de sang corrompu qui coulent de l'abattoir. La brise des nuits s'imprègne de miasmes et baigne de mort le sommeil des dormeurs. Pourquoi n'émigrent-ils point du côté de la montagne? Pourquoi la municipalité n'assainit-elle pas cette partie du rivage? Est-ce qu'on se préoccupe d'hygiène dans des pays où les vieillards sont un « phénomène », où sur dix enfans il en meurt huit? Les choses vont ainsi sans que personne s'émeuve et proteste. C'est à désespérer de l'intelligence des hommes : la nature étend sous les pieds de ces tristes rois des milliers de lieues désertes, et ils s'empilent les uns sur les autres près d'une fosse de vidanges, comme s'ils éprouvaient un sauvage plaisir à se détruire eux-mêmes. Je me suis hasardé sur cette grève et j'ai pensé y défaillir. Des ouvriers travaillaient au milieu des buées chaudes du cloaque. Sur la plage de Coquimbo, je n'avais jamais tant vu de vieux souliers : on aurait dit qu'un beau jour tous les habitans s'y étaient déchaussés pour se jeter à la mer. Mais ici, charognes, caillots de sang, excrémens, une vase surchauffée, et l'Océan qui s'en éloigne, la montagne impassible, un ciel de feu. Ces hideurs pestilentielles ne sont pas séparées par plus de deux cents mètres des magasins où les North, les Gibbs, les Lomax entreposent leurs millions. Je suis resté presque un mois à Iquique : je n'ai jamais pu regarder de ce côté sans un soulèvement de cœur, et maintenant, chaque fois que mes souvenirs m'y ramènent, je revois l'ignoble grève. Je ne comprendrais même plus Iquique sans cette plaie purulente. Il est naturel qu'une pareille ville laisse un tel purin fumer dans

l'air qu'elle respire. Son incurie de la misère humaine est faite de son souci de l'or.

Le soir, à la lumière électrique, Iquique prend un aspect étrange. Ce n'est plus une ville, ce n'est pas même un cimetière. Imaginez une fantasmagorie artificielle et froide, sous le velours bleu du firmament et dans une ceinture de grondemens tour à tour harmonieux et rauques, alanguis et brefs. Sur le carrelage de la place solitaire les mains ouvertes des petits palmiers se découpent avec une rigueur métallique, les moindres brins d'herbe se détachent en noir et les troncs des arbustes accusent des profils de barres de fer. Les rues désertes font de grandes traînées blanches, rompues çà et là par l'ombre des murs et des pignons, marges éblouissantes où l'on aurait dessiné des figures géométriques à l'encre de Chine. Tout est silencieux. Les maisons, volets clos, ne laissent rien transpirer de la vie de leurs hôtes. Seules, les fenêtres des clubs sont allumées. Et tout à coup, à l'extrémité d'une rue, décor de théâtre abandonné par les acteurs, on se trouve en face d'un trou béant, d'un porche d'ombre d'où s'échappe un mugissement. La mer est là qui gronde et vous fouette de son écume; la bête irritée miaule, rugit, beugle au seuil de son antre, dont l'accès lui reste désormais interdit. Et souvent aussi elle module avec des plaintes l'aveu de son impuissance et s'essaie dans le vieux chant des Sirènes. Ah! la voix du rêve bercé par les flots et comme eux trompeur! Les Sirènes à Iquique! qu'y feraient-elles, dieux bons? Elles en seraient pour leurs frais de route et d'harmonie! Les hommes de ce pays-là n'ont pas besoin de se boucher les oreilles avec de la cire. Le trébuchement des livres sterling les a rendus sourds, et leurs rêves sont cristallisés dans le salpêtre. Mieux vaudrait tenter d'émouvoir la montagne, la grande façade du désert, qui reflète au moins la beauté mauve des soleils couchans! Elle emplit l'horizon de sa masse pâle aux vigoureuses arêtes tachetées de points noirs. Sont-ce des homnes qui l'escaladent? Dans la révolution balmacédiste, les troupes du Congrès les prenaient pour des tirailleurs ennemis. Ce sont tout simplement de hauts cactus, à moitié calcinés par le soleil. Derrière ces sommets la pampa de Tarapaca déroule son aridité féconde en nitrate de soude. Les wagons chargés, qui chaque jour en descendent, confirment chaque jour Iquique dans sa raison d'être. Son incroyable prospérité lui tombe du ciel. On y vit de cette manne que les Persans appellent sel de Chine, les Arabes neige chinoise, les Espagnols salitre.

Cette ville curieuse, que nous venons de parcourir, fut la cause

et le théâtre de la guerre, si étrangement nommée Guerre du Pacifique. Il est impossible de s'y arrêter sans évoquer le souvenir de cette lutte qui mit aux prises trois républiques hispano-américaines : le Chili, la Bolivie et le Pérou. Elle montre trop bien l'avidité de ces peuples, moins préoccupés d'exploiter les richesses enfouies dans leur sol que d'en découvrir de nouvelles. Trois cents ans de rapines et de pillages n'ont pas apaisé leur sang de conquistadors, et l'Amérique reste éternellement la terre où la fortune doit s'acquérir sans longs efforts, la patrie des rafleurs d'argent.

Les Péruviens, qui possédaient le désert de Tarapaca et qui, depuis 1830, en connaissaient les dépôts de salitre, n'y attachèrent pendant longtemps aucune importance. On ne soupçonnait pas encore les services que le salpêtre rendrait un jour à l'agriculture. Le Pérou ne songeait qu'au guano dont la facile extraction gorgeait sans trêve ses coffres-forts et permettait aux hommes politiques d'assurer l'avenir de leurs petits-neveux. Comme les cénobites des légendes, mais sans avoir leur tempérance et leurs autres vertus, il se laissait nourrir par les oiseaux du ciel. Les Dreyfus aidant, on ne tarda pas à s'apercevoir que le trésor s'épuisait, et les Vespasiens de Lima tremblèrent pour leurs revenus. En 1872, le président de la République, Manuel Pardo, déclara au Congrès national que le Pérou était à la veille d'une banqueroute. Le Congrès indigné traîna devant les tribunaux les malversateurs des précédens ministères. On flétrit leurs dilapidations, ce qui soulagea la conscience de ceux que leur éloignement des affaires avait maintenus intègres. Mais l'état des finances n'en fut point amélioré. Alors on se tourna vers le plateau de Tarapaca.

Jusque-là les salpêtres avaient été soumis au même régime que les minerais. Le gouvernement donnait en adjudication deux estacas de terrain (environ 30 000 mètres carrés) à toute personne qui en demandait la propriété. Il décida d'établir un droit d'exportation d'environ 20 centimes par quintal : ce droit fut bientôt quadruplé. On ne s'arrêta pas en si beau chemin et la République résolut de monopoliser le salpêtre. La loi du 28 mars 1875 autorisait le pouvoir exécutif à faire un emprunt de sept millions de livres sterling pour l'achat de tous les terrains salitraires. Loi naïve s'il en fut ! Le Pérou ne trouva point de prêteurs et se vit réduit à payer ses expropriations avec de simples reconnaissances. Les salpêtriers, dont plusieurs étaient Chiliens, se crurent perdus, et, dans leurs derniers mois de liberté commerciale, ils précipitèrent leur exportation au point que le prix du salpêtre baissa. Le gouvernement péruvien intervint et nomma une com-

mission chargée d'en réglementer la vente. Mais la vénalité de cette commission, ses incertitudes, ses atermoiemens, ses maladresses mettaient en péril la nouvelle industrie dont le Pérou espérait sa renaissance.

Et pendant ce temps, une compagnie chilienne, qui s'était formée à Valparaiso et installée à Antofogasta, exploitait des salpêtrières, que le gouvernement bolivien lui avait cédées, et menaçait Iquique d'une terrible concurrence. Sous la condition formelle que la Bolivie n'entraverait point leur commerce, les Chiliens avaient renoncé aux droits qu'ils se prétendaient sur le désert d'Atacama. La vérité est qu'on n'a jamais su où se bornait leur territoire. Au lendemain de la conquête de leur indépendance, les républiques américaines établirent leurs frontières, d'une manière aussi vague que théorique, d'après le principe de l'*uti possidetis* de 1810, qui peut exercer durant des siècles l'ingéniosité des jurisconsultes.

Les Chiliens avaient pris goût au salpêtre : leurs mines et leurs finances commençaient à s'appauvrir. Ils humèrent dans la brise la richesse future d'Iquique et réfléchirent. Les Boliviens, eux, peuple de révolutionnaires et de fainéans, se repentaient d'avoir accueilli leurs voisins et s'aigrissaient à la vue des beaux sacs gonflés de salitre, qui leur passaient sous le nez et dont ils ne prélevaient qu'un ridicule impôt. Tous, Chiliens, Boliviens et Péruviens se détestaient comme peuvent se haïr des frères. Mais ils se traitaient diplomatiquement d'excellentissimes républiques. Le Pérou se dit : « Si je persuadais à la Bolivie de jeter ses Chiliens à la mer, je délivrerais mon commerce de dangereux rivaux. » La Bolivie murmurait : « Si je m'alliais au Pérou, l'argent de mes salpêtres me reviendrait tout entier. » Et le Chili pensait : « Si je mettais la main sur Iquique, où ces Péruviens gâchent le salitre, je me préparerais un demi-siècle d'abondance et de *far niente*. » Mais, en ce temps-là, le Chili n'avait pas d'Allemands à sa tête et ne se croyait pas invincible. L'ancien prestige du Pérou l'éblouissait encore et le panache des innombrables colonels de la Bolivie l'impressionnait un peu. Il se tint coi et attendit les événemens.

Liés par un traité secret, les Boliviens et les Péruviens firent les matamores, et, tout en accablant de prévenances leurs voisins, dont ils enviaient la bonne harmonie et les progrès, ils complotaient leur ruine. Un matin, la compagnie d'Antofogasta se réveilla sous la menace d'un décret de confiscation. Ses titres de propriété étaient anéantis. Le lendemain, deux navires de guerre chiliens débarquaient cinq cents hommes sur le territoire

de la Bolivie. Cette petite troupe s'empara d'Antofogasta pendant que le peuple des hauts plateaux et son dictateur se travestissaient et dansaient le carnaval. En un mois, le désert d'Atacama fut conquis. Les Boliviens s'empressèrent d'appeler leurs alliés à la rescousse, mais, en même temps, un de leurs agens confidentiels filait à Santiago et soufflait à l'oreille du gouvernement : « Voulez-vous qu'au lieu de tirer les armes contre vos soldats nous les tournions contre le Pérou? Nous le démembrerions et partagerions sa flotte. Vous nous donneriez la province de Tacna, dont les ports (Iquique) ne nous déplairaient point, et l'on vous abandonnerait Atacama, qui pour vous a des charmes. Bien entendu, vous n'oublieriez pas dans votre reconnaissance le président de la république et ses ministres. Ce sont gens qui méritent vos sympathies, et qui, sans être intéressés, pensent à l'avenir. » Le Chili se dit : « Tiens ! tiens ! tiens ! » et réfléchit encore. Cet arrangement le séduisait, mais adieu Iquique, la Jérusalem du Veau d'or ! L'appétit lui était venu en mangeant Atacama, et d'ailleurs sa situation pécuniaire lui aiguisait les dents. Dans un livre intéressant, mais qui ressemble plus à un pamphlet qu'à une histoire, M. Barros Arana, Chilien, exalte la patience de ses compatriotes et nous les peint victimes de la rapacité péruvienne. Seulement il oublie de nous parler de leurs embarras financiers. Ce chapitre, qui manque, eût sans doute commenté le vieux proverbe que la faim fait saillir les loups, voire même les agneaux.

Cependant la guerre était déclarée, et, du matin au soir, les Péruviens, pour s'entraîner, entonnaient des péans de triomphe. Leurs journaux n'étaient plus que des bulletins de victoires anticipées. Ils exterminaient leurs ennemis entre la poire et le fromage. Les Boliviens convaincus interrompirent leurs négociations, et leurs colonels partirent en campagne. Le Chili, seul contre deux adversaires, se lança bravement dans l'aventure, et il faut lui rendre cette justice qu'il y fut merveilleux. Il se battit comme trois cents Spartiates.

Son premier soin fut de bloquer Iquique, et, pendant que l'escadre cinglait vers Callao pour présenter la bataille aux navires du Pérou, le blocus de ce port resta confié à une goélette, la *Covadonga*, et à l'*Esmeralda*, pauvre corvette fatiguée par vingt-cinq ans de roulis. Mais les deux escadres ennemies, l'une montant vers le nord, l'autre descendant vers le sud, ne se rencontrèrent pas, et tout à coup les capitaines du blocus virent s'avancer dans leurs eaux deux cuirassés péruviens : le *Huascar* et l'*Independencia*. Le combat était aussi impossible à éviter qu'à soutenir. C'était la lutte du bois contre le fer. Il ne s'agissait que de se

rendre ou de sombrer. Tous les habitans de la ville et les étrangers qui s'y trouvaient accoururent sur la grève ou grimpèrent sur les hauteurs, pour juger du spectacle.

Condell, qui commandait la *Covadonga*, n'attendit pas l'*Independencia*, et battit en retraite vers le sud, entraînant à sa poursuite son farouche adversaire. L'*Esmeralda*, dont la machine avariée fonctionnait à peine, dressa ses batteries. Son jeune capitaine, Arturo Prat, rassembla l'équipage et lui dit simplement qu'on allait mourir. Au sommet du grand mât, le pavillon tricolore claquait sous la brise. Le soleil incendiait le Pacifique. La garnison d'Iquique, debout sur le rivage, avait couché en joue les marins du Chili, prête à faire feu s'ils reculaient vers le port. Le *Huascar* commença l'attaque assez mollement. Les boulets ennemis n'entamaient point sa carapace, et il était persuadé que l'adversaire se lasserait bientôt d'un inutile héroïsme. Quand, après deux heures de volées d'artillerie, il comprit que les Chiliens n'amèneraient point leur pavillon, il se lança à toute vapeur sur la vieille corvette. L'*Esmeralda* esquiva l'éperon. Le monstre d'airain reprit son élan, et une seconde fois se rua. L'*Esmeralda* put encore se dérober. Mais au troisième coup, comme le *Huascar* rasait son flanc, Prat, suivi du lieutenant Serrano et d'hommes résolus, commanda l'abordage, et, le revolver au poing, bondit sur le tillac du cuirassé. La mer écarta les deux navires, et le fier jeune homme fut massacré avec ses compagnons. L'*Esmeralda*, la carcasse béante, s'enfonça dans les flots, et ses artilleurs brûlèrent leurs suprêmes cartouches au cri de « *Viva e Chile !* » De 180 hommes, 60 seulement nagèrent autour du *Huascar*, où on les recueillit. L'un d'eux prétend que les Péruviens déchargèrent leurs rifles sur les têtes qui émergeaient, mais qu'aussitôt à bord ces mêmes ennemis les embrassèrent en pleurant. Je ne sais si la chose est prouvée; elle ne m'étonnerait point: perfidie, tendresse, enthousiasme et cruauté, des larmes et des fusillades, des reviremens imprévus, qui proviennent moins de la mauvaise foi que d'une inconsciente légèreté, l'âme péruvienne est un audacieux mélange.

Cependant le *Covadonga* fuyait devant l'*Independencia*, et, tout en fuyant, ses deux canons ripostaient aux dix-huit bouches à feu de l'adversaire. Condell, que cette retraite victorieuse épuisait, eut une inspiration de génie. Fort du faible tirant d'eau de son navire et de son expérience des côtes, il se risqua sur des roches sous-marines. Où passait la *Covadonga*, l'*Independencia* devait se briser: elle s'y brisa. Il revint alors sur son sillage, et, avec la complicité de l'écueil, consomma la ruine de la frégate péruvienne.

Tel fut le combat naval d'Iquique, qui, moralement du moins, rendit le Chili maître de ces rivages. Quand, six mois plus tard, la victoire de Dolorès lui soumit tout le désert de Tarapaca, elle consacra seulement le double triomphe de Prat et de Condell. Les Chiliens avaient bien gagné leur Iquique. Mais en vérité Arturo Prat était digne de sombrer pour une plus noble cause. Ce n'est pas seulement son héroïsme qui fait le héros, c'est encore l'idée qu'il incarne. Le Léonidas de ces Thermopyles marines couvrit de son désintéressement la cupidité de cette guerre fratricide. Sa mort ennoblit une rade promise aux trafiquans anglais, et son souvenir plane si haut qu'il ne craint aucune éclaboussure. Ce n'est pas sa faute si la patrie lui demanda son sang pour payer des officines de salpêtre ! Et quand, las du spectacle que nous offre l'Iquique moderne, ce camp d'avarice, de débauches, d'instincts débridés et de vulgaires passions, on reporte ses yeux vers la salubrité de l'Océan, il est bon de se rappeler qu'à dix brasses de tant de vils intérêts un jeune homme est mort, qui eût été chanté par les vierges de Lacédémone.

Aussitôt que le gouvernement chilien eut pris possession des terrains salitraires, il s'occupa de trier les titres de propriété qui circulaient et de déjouer les ruses des falsificateurs. La tâche présentait de sérieuses difficultés, car les certificats que le Pérou avait distribués à ses créanciers, avaient été imités adroitement, et des propriétaires surgissaient de toute part. Néanmoins on vint à bout de l'entreprise. Le Chili reconnut les droits de quiconque lui exhibait des bons en règle, et se réserva de vendre plus tard, comme biens nationaux, les cantons neufs qu'évaluerait une commission d'experts.

Ce fut alors que les Anglais sautèrent sur cette proie. Ils ont le mérite de flairer les bons coups. Ils se décident vite, exécutent plus vite encore. L'éclair de leur résolution est immédiatement suivi du roulement de leurs capitaux. Les Chiliens, fatigués et grisés de leur conquête, du reste plus industrieux qu'industriels, ne sentirent pas que la vassalité apparente des financiers anglais établis sur leur territoire deviendrait contre eux une sorte de suzeraineté. Ils avaient une belle occasion de continuer en grand ce qu'ils avaient commencé à Antofogasta. De puissantes compagnies pouvaient s'organiser, qui, en même temps qu'elles eussent approvisionné le fisc, se fussent enrichies elles-mêmes. L'énorme bénéfice des salpêtres fût demeuré dans le pays. Ils commirent la même faute que les Boliviens quand ceux-ci leur avaient concédé les salpêtrières d'Atacama. Un seul homme politique s'en avisa : ce fut Balmaceda, qui vint trop tard. Dans un discours prononcé

à Iquique même et resté célèbre, celui qu'on devait appeler un jour le dictateur déclara qu'il était de l'intérêt de la République que les fortunes salitraires appartinssent à ses enfans et non à un groupe d'étrangers. Le fracas de la révolution étouffa bientôt sa voix de bon citoyen. Les Chiliens s'entretuèrent dans cette même rade d'Iquique et s'arrachèrent mutuellement ce qu'ils avaient arraché au Pérou. On s'en réjouit à Lima et les Anglais n'y perdirent rien. Aujourd'hui que Balmaceda est mort, ses idées lui survivent. Les idées des morts sont souvent comme les fleurs des tombes. Elles empruntent du corps qui se désagrège une vie plus riche, plus éclatante. Les détracteurs de l'ancien président adoptent et préconisent son programme. Ils s'inquiètent de voir la puissance anglaise s'enraciner dans leur région du Nord, et, à la dernière vente des terrains de Tarapaca, ils ont essayé de les lui disputer. Mais Iquique n'en demeure pas moins un établissement d'Anglais, de « Gringos », comme on les nomme. On peut mettre hardiment l'État chilien au défi de maintenir, lui fût-elle nécessaire, une mesure ou une loi que la ploutocratie de Londres jugerait vexatoire. Nous savons déjà que l'Allemagne s'est solidement ancrée au sud du pays. Fidèles à leur esprit de spéculateurs imprudens, qui préfèrent aux lentes épargnes du travail les bénéfices prélevés sur le travail d'autrui, les Chiliens, au lieu de répartir les émigrans à travers la république et d'en absorber l'activité éparse, les ont massés dans une de leurs plus belles provinces. Ce système peut être excellent aux États-Unis; il me semble dangereux chez un peuple dont la pénurie d'hommes n'offre pas assez de résistance à l'invasion européenne. Greffez, mais ne plantez pas autour de vous des forêts qui vous étoufferont un jour, et qui dès maintenant vous emprisonnent.

Tous les habitans d'Iquique ne sont pas Anglais. On y trouve d'abord une colonie péruvienne formée de ceux que leurs intérêts ou leurs habitudes ont retenus parmi leurs vainqueurs. Ils vivent parfaitement libres, ne sont l'objet d'aucune surveillance, le prétexte d'aucune tyrannie. Ces Péruviens sont d'ordinaire des gens aimables, polis, de caractère un peu nonchalant et d'allures presque chevaleresques. Leurs regards fixent rarement : leur vraie pensée s'égare toujours dans le noir de leurs prunelles. Le teint basané, le nez busqué, la bouche facilement dédaigneuse, ils ont gardé le type espagnol, — un type de grand seigneur qui se meut avec autant de souplesse que de fierté dans les difficultés de l'existence. Leurs femmes et leurs filles sont pour la plupart délicieuses. La Péruvienne a l'esprit et la grâce. Elle diffère de sa sœur du Chili comme un Tanagra d'une matrone

romaine. Maîtresse de maison, elle est née pour recevoir, amuser et séduire. Le jour, ses yeux ont besoin de l'ombre indolente des persiennes closes, et le soir de l'étincellement des lustres. Son intelligence prime-sautière se pose et scintille sur les coupes de champagne, comme un colibri sur le calice des fleurs. Elle sait causer, et, loin de s'abandonner paresseusement aux méandres de la conversation, elle la dirige, lui fait décrire des courbes brusques, la sillonne d'éclairs, et rit de ses cascades. Les cascades lui plaisent. Je sais maintenant d'où vient cette sympathie que le Pérou inspire à tous ses anciens hôtes, et dont j'ai recueilli tant de témoignages. Ruses, mensonges, fanfaronnades, protestations dont le cœur n'est jamais sûr, sermens qui durent des déjeuners de soleil, danse folle des deniers publics, révolutions de palais, insécurité commerciale, que ne pardonnerait-on pas aux Péruviens? Ils ont de si jolies femmes!

La colonie chilienne, elle, se compose de fonctionnaires, journalistes, avocats, médecins, tous gens très honorables et dont plusieurs sont fort distingués. Si vous exceptez cette classe flottante et peu nombreuse d'hommes que le gouvernement salarie ou qui exercent une fonction libérale, le reste de la colonie est recruté parmi des rotos ou des citoyens venus pour enterrer un cadavre dans les grèves. Beaucoup de Chiliens ont considéré Iquique comme un pénitencier moral. Ils y réparent leur robe d'innocence quand elle n'est plus « mettable ». Dans ce pays de myopes, on la rafistole facilement, mais, à moins qu'elle ne soit cousue d'or, elle ne supporte jamais le voyage de retour.

Ajoutez à ces deux colonies quelques centaines d'Italiens, petits commerçans, un avant-poste d'Allemands, cinquante Français et presque autant d'Autrichiens. Les Allemands ont ici dépouillé la mâle arrogance qu'ils témoignent à Santiago. Ils se sentent détestés par les Anglais, que leur présence horripile, et mettent tous leurs soins à passer inaperçus. Ils sont modestes, discrets, humbles: on estime leur ténacité laborieuse, on respecte leur silence, on les aime. Quand ils veulent fêter l'anniversaire de l'empereur, ils s'en vont très loin, le long des grèves, par delà Cavancha, derrière la dune, et là s'arrosent de bière; puis ils reviennent à la nuit tombante, sans tambour ni trompette, en aussi bon ordre que le leur permettent leurs libations, et, s'ils entendent dans un asile de nuit les Anglais casser les tables et les chaises, ils pensent: « Mon Dieu, que ces gens sont mal élevés! » Ils le pensent, ne le disent pas et s'enrichissent.

Quant aux Autrichiens, je me suis toujours demandé quelle série de naufrages les avait amenés jusque-là. On les appelle les

« Slaves », et dans la bouche d'un indigène ce mot de Slave prend un accent de mystère. Sous le soleil des tropiques, le Slave représente à l'imagination des naturels un être fabuleux, dont ils localisent la patrie dans la zone inconnue des neiges, une espèce d'ours blanc descendu du pôle Nord pour grimper aux bananiers du Pérou. On m'a affirmé que plusieurs de ces Autrichiens étaient des Russes, mais les preuves manquent. Je ne connais que deux Russes dans la république du Chili. Il n'est pas impossible qu'il y en ait trois.

Parmi nos compatriotes qui habitent Iquique, les uns, des émigrans, y ont été poussés par les déceptions de leur premier débarquement à Valparaiso, les autres, anciens colons de Lima, par la ruine du Pérou. Ces derniers ne se rappellent jamais sans tristesse la douceur de leur vie passée. La guerre du Pacifique les a congédiés du paradis terrestre. Ils ont oublié la banqueroute publique, l'heure sinistre où, le papier-monnaie ne valant plus rien, les billets de cinq francs se rachetaient à six sous! Ils ne veulent se souvenir que de l'hospitalité qu'ils y reçurent, de l'aménité des gens et des choses. La plupart d'entre eux fréquentent de préférence la colonie péruvienne. Leur consul, M. Lapeyrouse, un beau nom bien porté, est en même temps l'agent de la compagnie Bordes, dont les grands voiliers frètent le salpêtre. Ces trois ou quatre mâts arborent nos couleurs dans la baie, et l'on rencontre parfois au tournant d'une rue la franche et rude figure d'un capitaine breton. Mais les Français, exilés de Lima, n'ont pas perdu toute leur bonne humeur sur la grève d'Iquique. Notre grosse philosophie rabelaisienne, — ce n'est pas ce que nous avons de meilleur, mais c'est ce que nous exportons le plus volontiers, — se rit du désert. D'Arica à Puerto-Montt demandez à ceux qui voyagent s'ils connaissent le Codo. « Le Codo, comment donc, señor! » Et qui en effet ne célébrerait pas cette hôtellerie de Thélème, ce phalanstère de gourmets, avec sa porte où un artiste a gravé, sur une plaque de cuivre, un coude levé et une main qui tient un verre? Les murs de la salle à manger sont bordés d'inscriptions gastronomiques. Brillat-Savarin y donne l'accolade à Monselet, et le Rabelais de la légende les bénit tous deux. Le fondateur du Codo et son président à vie, le père Wattin, a le goût fin, l'esprit jovial, le ventre omnipotent et le cœur aussi chaud qu'un vieux vin de Bourgogne. Ses doigts, que la goutte tourmente, se tordent autour de son verre comme des ceps de vigne autour d'une coupe antique. Il incarne — et Dieu sait avec quelle copieuse éloquence — le culte de la bonne chère, le seul, après celui de la fortune, que pratiquent les citoyens du salpêtre. Le Codo hébergea, sans dis-

tinction de nationalité, tous les amis de ses amis. Anglais, Allemands, Italiens y levèrent le coude à la hauteur de leur cerveau. Hélas ! à l'heure où j'écris, le Codo a vécu. J'ai assisté à son repas funèbre, qui fut encore assez gai. Les phalanstères durent peu. Le Codo, qui a persisté quatorze ans, mérite une place parmi les plus célèbres syndicats d'appareils digestifs. C'est d'ailleurs la seule institution d'origine française que j'aie trouvée dans mon voyage.

Telle est la population d'Iquique, j'entends la population avouable, presque officielle.

Chaque colonie a fondé son club ; c'est là ou dans les cafés que se traitent les affaires. Les avocats y donnent leurs consultations, les agens des officines y rédigent leurs commandes, les salpêtriers y discutent leurs intérêts, et tous ponctuent leur conversation à l'aide de petits verres. Les chartreuses sont les virgules, les whisky, les points d'exclamation, les cocktails, les points suspensifs. Les aruspices de Tarapaca ne peuvent se regarder sans boire. Et ces buveurs ne dégustent jamais : ils lampent. Le plus grand nombre ne s'assied pas : debout, autour d'un comptoir de zinc, ils vident leurs alcools coup sur coup. A les voir comme à les entendre, on jurerait qu'ils essaient de tromper, en la noyant dans l'eau-de-vie, leur inextinguible soif d'argent. Ils parlent millions et boivent éperdument. Leurs convoitises les consument plus que le soleil ne les brûle et leurs cœurs sont aussi secs que les cactus de la montagne. Ils ne se lassent point de tremper leurs lèvres dans l'or liquide des bouteilles. Entrez au club anglais, regardez ces gentlemen, couleur brique, les uns accoudés sur le comptoir, les autres figés dans leur raideur britannique : ils n'ont d'autre plaisir que l'âpre chatouillement du liquide dans la gorge, Ils ne jouent même pas. La fièvre de leur gain journalier les a blasés sur l'émotion du poker et du baccarat. C'est à peine si quelques coups de dés désignent parfois celui qui réglera la consommation. Le samedi soir, toutes les écluses sont ouvertes ; le cliquetis des verres sonne le laissez-passer du dimanche, et la nuit ne s'achève pas sans des fracas de vaisselle et des chaviremens de tables. La boisson déchaîne parfois en ces hommes un furieux besoin de briser ce qui les entoure,

Elle a, comme partout, d'autres inconvéniens, dont le plus grave semble être, pour les gens du pays, de rougir terriblement les nez. Le fait est que je n'ai vu nulle part de nez plus flamboyans. Leurs rubis inspirèrent même à un certain aventurier l'idée d'une escroquerie, donc le succès prouve l'extraordinaire ivrognerie de cette population. L'histoire est récente. Il se présenta sous le titre suggestif de « blanchisseur de nez », et, à rai-

son de 500 piastres, il promettait à tout porteur d'une trogne rubiconde de la lui rendre plus blanche que la blanche hermine. On lui versait d'abord 250 piastres de provision, et il soumettait l'appendice nasal à un traitement qui devait durer quinze jours ou trois semaines. Huit jours après son installation, il s'esquivait avec plus de 20 000 piastres en poche, laissant derrière lui des nez badigeonnés d'onguent, pelés, lamentables, d'un éclat peut-être moins vif, mais malsain, et d'une longueur démesurée.

La police est maternelle pour les ivrognes. Elle préfère ne pas gêner les étrangers, surtout les Anglais. Ceux-ci n'ont qu'à paraître, elle se sauve. Il n'est point en France de député plus inviolable qu'un « Gringo » à Iquique. On me racontait l'anecdote suivante, qui montrera jusqu'à quel point le respect du nom anglais est invétéré dans le pays. Une nuit, au sortir du banquet où ils avaient laissé leur raison, des Anglais formèrent un monome et parcoururent les rues en criant à tue-tête. Ils parvinrent ainsi devant la prison, et n'imaginèrent rien de mieux que d'en ébranler à coups de bâton les grilles et les barreaux de fer. Ces clameurs, ces vociférations, ce bruit de ferraille réveillèrent le quartier. Les prisonniers, croyant à une révolution et qu'on venait les délivrer, sautent à bas de leurs couchettes. La garde, qui veillait ou dormait dans la cour, ne doute point d'une révolte et se précipite sur ses armes. La capitaine envoie un détachement du côté où grondait l'émeute. Mais quelques instans après, son sergent, qui commandait l'escouade, reparaît, les bras ballans, l'air navré : — Eh bien? s'écria-t-il. — Rien à faire, mon capitaine. Ce sont des Gringos qui s'amusent. — Caramba! grogna le capitaine. Et la chose en resta là. Gardiens et gardés en furent quittes pour une nuit d'insomnie. Comment voulez-vous qu'un soldat chilien se hasarde à porter la main sur un salitrero, sur un homme qui rapporte peut-être un million de piastres à la République? Voyez-vous ce monsieur d'or massif appréhendé ou simplement admonesté par le commissaire?

Il ne faudrait pas se figurer que les seuls acteurs de ces médiocres débauches fussent des jeunes gens qui jettent leur gourme. Les personnages les plus considérables mènent souvent la sarabande. Ce sont les conditions de leur vie qui les font ainsi tomber au-dessous d'eux-mêmes. Perdus, loin du monde, sur une plage déserte, où d'énormes richesses les hallucinent et les dessèchent, ces hommes dépensent pour en conquérir un morceau une somme invraisemblable d'activité et d'énergie. Toute leur intelligence, tous leurs efforts tendent à la fortune. Ils ont renoncé aux distractions des villes, aux délassemens de la campagne, au

charme de la patrie pour devenir millionnaires entre des montagnes de sable et l'Océan. On peut concevoir de plus noble ambition, on n'en conçoit guère de plus inexorable. Rien ne les en détourne, ni la nature, dont la cruelle monotonie leur rappelle constamment leur but, ni leur imagination, qui ignore le désintéressement. Quand on y songe, on est frappé de toutes les forces qui s'exténuent sans profit pour la cause morale de l'humanité. Si les hommes employaient à être bons la moitié du courage qu'ils déploient pour être riches, le royaume de Dieu serait fondé. Les saints n'avaient pas besoin de plus de volonté, quand ils couchaient au milieu des ronces, que les êtres intelligens quand ils s'ensevelissent dans la chaude tristesse d'Iquique. Mais, si l'abnégation, qu'on s'impose par pitié de son prochain ou par amour de Dieu, trouve en elle sa propre récompense et de merveilleuses voluptés, il n'en est pas de même des sacrifices intéressés qu'inspire la passion de l'or. A de certaines heures, la bête impatiente se réveille et veut anticiper sur les jouissances promises. L'esprit se fatigue à compter ou à escompter ses gains : la fortune, qu'on sent palpiter dans sa main, sollicite l'entre-bâillement des doigts et brûle de jaillir à la lumière. L'exploiteur de la pampa est plus avide qu'avare. Riche ou en passe de le devenir, il désire affirmer sa puissance; et surtout il éprouve l'irrésistible envie de se revancher violemment, dans l'espace d'un court loisir, contre les mornes nécessités de son labeur et du désert. Entre deux coups de collier, il se rue au plaisir autant par vanité que par besoin. Et ce plaisir est naturellement brutal comme une exigence physiologique et stupide comme l'orgueil des écus. Ce travailleur, en rupture de chiffres, cherchera au fond de son verre une vision d'enrichissement monstrueux, une heure de démence, un spasme d'oubli. Il s'ensanglantera les poings au coupant des glaces brisées, pour mieux se convaincre que rien ne résiste aux livres sterling, et qu'il peut se payer non seulement le superflu, mais encore l'absurde. Le bris des tables et des flacons ne lui suffira pas : il lui faudra au moins l'illusion de l'orgie traditionnelle, l'écœurement classique des nuits de Valpurgis. Et pas difficile sur la propreté du décor ni sur le charme des figurantes, le fêteur d'Iquique ! Le grand mal de ce pays ne vient pas tant de la bouteille que de la femme. Les sources d'or propagent toutes les contagions.

Ceux qui s'établirent les premiers sur ce rivage n'y amenèrent point de famille. Iquique fut une ville de veufs et de célibataires, et conserve encore un peu de son caractère primitif. La femme honnête n'y joue qu'un rôle effacé. L'occasion était trop

belle : de Puerto-Montt à Panama, tous les rossignols de la galanterie cinglèrent vers l'industrie du salpêtre. Les vapeurs débarquèrent aussi de pauvres filles d'émigrans, sans sou ni maille, servantes à tout faire. Quelques-unes, chanceuses, y rencontrèrent un mari. Comme la police chilienne témoigne d'une large tolérance et respecte toutes les libertés, les plus beaux quartiers de la ville se trouvèrent bientôt habités par des dames qui commençaient leur journée quand les agences finissaient la leur. L'envahissement prit de telles proportions que la municipalité intervint et leur affecta des rues spéciales. On appliquait cette mesure lorsque j'arrivais, et Iquique retentissait des doléances d'honorables propriétaires, qui gémissaient sur le tort qu'on faisait à leurs immeubles. Naturellement le prix des locations diminue, et dans l'Amérique du Sud, surtout à Tarapaca, l'argent n'a pas de sexe. Le pouvoir de ces femmes ne se manifeste ici ni par des vols ni par des drames passionnels. Vous rappelez-vous dans la *Lucrèce Borgia* de Hugo ce jeune homme en cheveux blancs, qui, le dos voûté et les jambes incertaines, traverse le fond du théâtre, lugubre symbole du poison de Lucrèce ? Ce même jeune homme, vous le croisez souvent dans les rues d'Iquique. Il se raidit encore, mais son inquiète nervosité, ses yeux étrangement vides, révèlent le mal dont il meurt. Et rien n'est plus navrant que ces spectres d'une jeunesse flétrie, qui s'acheminent vers leur tombe au milieu d'effrénés spéculateurs, sur une grève éclatante et silencieuse. Certes, on n'a pas besoin de longer les côtes du Pacifique pour voir de pareils spectacles : ils ne sont que trop banals, j'en conviens; mais ici le soleil qui les éclaire, la désolation qui les enveloppe, en repoussent davantage les ombres hideuses et les tragiques lumières. Tout l'effort de la vie moderne aboutit là : une ville de joie, bâtie dans du sable, moitié casino, moitié bouge, où des hommes acharnés les uns contre les autres, tripotent des millions, se dupent, s'enivrent, deviennent fous, alcooliques ou pires, et souvent tombent avant d'être mûrs.

Mais ne nous occupons plus des viveurs d'Iquique, qui en sont pourtant la grande majorité : étudions les gens sages, tranquilles, solidement assis dans le confortable de l'existence. Les miasmes de la grosse richesse étiolent leurs qualités, altèrent leur jugement. Ils ne songent pas même à dissimuler leur égoïsme : ils l'étalent et s'en glorifient. Le gouvernement chilien, hanté par l'unique souci d'encaisser ses formidables impôts, refuse une subvention pour l'hôpital. Des millions annuels qui tombent dans son trésor, il ne saurait distraire quelques milliers de piastres qui

soulageraient des malheureux. Il y a bien un lycée à Iquique, mais, loin de répandre le goût de l'instruction, ce lycée ne fait qu'y accentuer le mépris des études libérales. Les professeurs, mal payés, traînent une existence précaire et servent d'illustration aux grossières théories des habitans. Un de ces derniers disait devant moi à son fils : « Les meilleurs livres sont ceux de comptabilité. Avec de l'audace et la connaissance des quatre règles, on est toujours assez instruit. Une bibliothèque ne vaut pas une estaca de salitre et j'aimerais mieux te voir garçon de magasin que recteur d'institut. » Et, se tournant vers moi : « Car, enfin, ils tirent le diable par la queue, les recteurs ! Et je vous demande un peu à quoi sert une science qui n'enrichit pas ? » Ce raisonnement, les vingt mille citoyens d'Iquique le mettent en pratique. Je ne pense pas qu'il existe un canton de l'univers où les œuvres de l'esprit soient plus décriées. On traite un homme de voleur : cette insulte ne nuit point à son avancement. Elle lui assure même une certaine déférence, s'il est dûment prouvé qu'il a volé sans se faire prendre. Mais murmurez sur son passage : « philosophe ! » ou « poète ! » il ne trouvera pas une mule à étriller. Je n'ai pas vu dans toute la ville une seule librairie. S'il y en a, elle n'ose exhiber de livres à son étalage. Elle les cache derrière des marchandises plus courantes ou des denrées d'un ordre supérieur.

Chez les étrangers, aucun souci de politique locale ni même étrangère. Seul, le mot de socialisme, qu'il soit prononcé par M. de Mun ou par M. Jaurès, les fait bondir, comme un sacrilège commis envers le dieu qu'ils adorent. Ils n'admettent pas qu'il puisse y avoir des questions sociales. Les Chiliens, eux, toujours en mal de députés, de président ou de conseillers municipaux, s'adonnent à leur plaisir favori des querelles électorales. Ils publient quatre journaux d'annonces, où se glisse entre une réclame anglaise et le bulletin de la douane une petite tartine à l'usage des électeurs.

Quant au peuple, quand ses maîtres boivent, il est ivre. Autant dire qu'il désapprend tous les soirs à marcher droit. Et pourtant c'est une forte race, qui ne rechigne pas à la besogne, nerveuse, infatigable, capable de frugalité, indifférente à la douleur, insouciante de la mort, ne craignant que les bouteilles vides. Plus désintéressés que ceux qui les commandent, les rotos détestent l'étranger, l'Anglais surtout, et se contentent de leur salaire. Depuis la guerre du Pacifique, ils ont acquis le sentiment de leur valeur. Ils ont sauvé la république, et se souviennent que la terre où ils couchent fut payée de leur sang. Enfin la révolution bal-

macédiste a accru leur importance. Mais toute leur ambition se borne pour l'instant à boire de franches lippées, et, quand ils savent lire et écrire, à voter.

Et pendant qu'ils ploient leur dos sous les sacs de salpêtre, courent le long des môles et rament vers les grands navires, les agens anglais additionnent et multiplient, les douaniers enregistrent, les brasseurs d'affaires se démènent, et la vie d'Iquique se poursuit implacablement triste ou mortellement fiévreuse. Parfois une troupe italienne d'opéra-comique touche terre. La ville possède un théâtre assez vaste et plus élégant qu'on ne s'y attendrait. Durant quelques jours, *Mignon*, *Carmen*, la *Cavalleria Rusticana* interrompent la « beuverie » des clubs et font sur ce rivage un autre bruit que celui des locomotives et des vapeurs. On y entend des duos d'amour, des cris de passion, des couplets qui célèbrent le printemps, les fleurs, l'idéal, et l'air de bravoure des toréadors. L'orchestre joue faux, les chœurs détonnent, les chanteurs s'essoufflent, mais le public applaudit. Les pires acteurs émeuvent de beaux yeux péruviens. Une brise de romance amollit un instant les âmes. Italiens et Allemands font des retours vers leur pays : j'en ai vu qui débordaient d'enthousiasme à une méchante représentation du chef-d'œuvre de Bizet. Et certes tous ces gens-là ne seraient ni plus égoïstes ni plus grossiers que les autres, si la maladie de l'or ne les contaminait pas, s'ils respiraient une meilleure atmosphère que celle des fortunes excessives. Il faut bien se rendre à l'évidence : là où l'argent ruisselle, la bonté sociale tarit. Que la terre se crevasse et nous décèle un nouveau trésor, elle fait surgir à l'entour des énergies farouches, d'admirables ténacités, des merveilles d'ingéniosité, toute une forêt vierge de superbes instincts : une seule fleur n'y croît pas, la charité; un seul rayon n'y perce jamais, l'amour du beau.

Cependant je me reprocherais d'oublier dans mes impressions d'Iquique l'histoire d'un dévouement modeste, qui doit d'autant plus nous toucher qu'il vient d'un Français et s'adresse à la France. Un de nos compatriotes, M. Duclos, s'est consacré tout entier au succès de l'Alliance française. On sait que cette Alliance a pour but de répandre à travers le monde notre langue, l'influence de notre génie, notre philosophie libérale. Cet homme jeune encore, aimable, distingué, est depuis trois ou quatre ans presque immobilisé par la paralysie. Il supporte la douleur avec le sourire résigné des stoïciens, et il a voué ses dernières forces au service de cette patrie lointaine qu'il n'espère plus revoir. Il a entrepris de rallier à cette œuvre bienfaisante tous les amis de notre nation et même ceux qui ne le sont pas. Malade, il a frappé à toutes les

portes; sa mère écrit sous sa dictée d'innombrables lettres. Il se fait persuasif, éloquent, irrésistible. Son désintéressement trouve des finesses de plaideur, des ruses d'avare, et, dans cette ville, où la lutte pour l'existence ne laisse aucun répit à ses farouches boxeurs, dans cette ville, qui ne compte pas plus de cinquante Français dont trente-cinq émigrans, M. Duclos recrute à l'Alliance française plus de six cents adhérens! Six cents personnes ont consenti à souscrire pour une œuvre de propagande intellectuelle et morale! Et cet homme a opéré ce miracle, sans espoir de récompense, sans orgueil, par la seule vertu de son patriotisme et de sa bonne grâce mélancolique. Quand il disparaîtra, quelque chose du nom français s'éteindra sur ce rivage. Les six cents membres de l'Alliance se disperseront, et le voyageur qui parcourra le sable desséchant d'Iquique, n'y trouvera même plus l'ombre d'un simple dévouement. Des générations continueront d'y grandir dans l'amour de l'or et dans l'ignorance des nobles chimères qui mènent les âmes, et l'on y rencontrera, comme j'en ai rencontré moi-même, des fils de Français millionnaires, qui abdiquent leur nationalité et ne savent que l'espagnol.

## II

Le train de voyageurs, qui mène au désert des salitreros, y monte trois fois par semaine, le lundi, le mercredi et le vendredi; les trois autres jours il en redescend; le dimanche, il se repose. Ce fut un lundi matin que je le pris pour la première fois. Le départ est fixé à huit heures, mais dès sept heures et demie les wagons sont envahis.

Curieuse, la foule qui se presse et court sur le trottoir de la gare : d'abord, des Anglais corrects, recouverts d'un cache-poussière qui leur tombe jusqu'aux pieds, coiffés de casquettes à carreaux, des diamans à leurs doigts, le teint cuit, le nez rutilant et les yeux ordinairement cerclés par les fatigues de la nuit, tous agens, directeurs ou employés d'officines, qui sont venus fêter à Iquique le jour du Seigneur. Autour d'eux les péons, ouvriers et travailleurs, mal lavés, débraillés et très fiers, quelques-uns encore endimanchés. Ils gagnent leur wagon de deuxième classe, comme on gagne son lit. M'est avis qu'ils l'ont bien mérité. La plupart s'en retournent les mains vides et les poches probablement comme les mains. D'autres emportent de petits paquets de hardes, d'où sort le goulot d'une bouteille.

Mais dans ce peuple, qui s'agite sans bruit et dont le réveil trop matinal, la veille prolongée ou la nuit blanche tire les traits,

émousse le regard, déhanche l'allure, les femmes me semblent plus nombreuses que les hommes. Les cholas ou métisses arrivent chargées de paniers et de sacs, leurs tresses sur le dos, le front garanti du soleil par des chapeaux de garçons, bronzées, épaisses, lourdes et traînant suspendue à leur jupe éclatante une silencieuse et sale marmaille. Souvent leur accoutrement témoigne d'une coquetterie si drôle qu'elle en devient attristante. Il n'y en a guère qui ne se plâtrent la figure de poudre de riz. Cette poudre blanche sur ces joues d'Indiennes produit une impression de dartres farineuses. J'aime mieux les tatouages et le bariolage des coups de pinceau! La devanture des magasins européens les hypnotise, et l'on songe, en les voyant, au pauvre argent si péniblement acquis, qu'elles ont laissé sur le comptoir des marchands de nouveautés. Elles ont surtout la passion des chaussures fines, bottines en chevreau, petits souliers glacés et mordorés. J'en ai rencontré deux, en plein désert, qui se rendaient à une officine et qui traversaient des monticules pierreux. Leurs jupes vertes, graisseuses et trouées, tombaient en loques, mais elles étaient chaussées comme des grisettes de Paris et tenaient à la main une fine ombrelle à manche sculpté, qui m'avait tout l'air d'un solde du Louvre. A côté des cholas, voici les dames de la pampa, quelques Anglaises ou Allemandes, dont la fraîche carnation flatte les yeux, et à qui leur taille plus élancée, leurs attaches plus délicates donnent un caractère de fleurs exotiques dans un bois de houx; des Péruviennes en costume européen; et des femmes de contremaîtres ou d'ouvriers mieux rétribués, les « señoras du medio pelo », ainsi qu'on appelle cette classe intermédiaire entre les riches et la plèbe. Elles sont vêtues de noir et drapées de la tête aux genoux dans des *mantos* brodés. Plus je vais, plus je suis frappé de leur type de matrone romaine : la peau brune, le front bas et vertical, des prunelles de jais qui roulent dans un blanc laiteux, le nez assez gros et droit, la bouche bien fendue et plutôt épaisse, la figure carrée, avec une expression de bonté robuste et maternelle. Leur tenue est imposante, sans affectation. Leur corps massif affirme une vertu en bois de chêne, et leurs mains, ah, pauvres de nous! j'ignore si elles caressent bien, mais je mets la mienne au feu qu'elles doivent cogner dur, quand elles s'en mêlent! Un coup de poing de ces fortes ménagères assommerait une demi-douzaine de nos crétins parfumés. On ne se lasse point d'admirer l'ample grâce dont elles soulèvent les valises les plus pesantes. Elles prennent leur place et s'installent lentement, posément, solidement, sûres que rien au monde ne les en démarrera. De temps en temps elles tirent de leur panier un fruit

qu'elles pèlent avec méthode, et découvrent deux rangées de dents blanches où luisent des mastics d'or. Durant tout le voyage, elles garderont leur même gravité et une attitude de bas-reliefs antiques. Il y en a d'autres, jeunes filles ou jeunes femmes, qui au contraire sont maigres, malingres, ombres plus pâles dans l'ombre noire du manto. On dirait de petites bonnes étiolées : elles restent immobiles, indifférentes à tout, même au bébé malpropre qu'elles soutiennent dans leurs bras, et qu'elles ont coiffé d'une capote ruchée, blanche ou rose. De jolis visages, peu ou point; mais, çà et là, une certaine distinction qu'impriment des yeux sombres à une physionomie fanée. Les femmes n'ont point souci de leur beauté. Le soleil, le miroitement des sables, l'ardente poussière, le vent sec émacient les frêles, tassent les grosses. Où nul printemps ne verdit, la femme ne s'épanouit point, et, dans ces pays sans automne, elle ne saurait atteindre le charme des maturités voluptueuses. Les filles de Tarapaca ont la tristesse des tamaris, qui, poussant dans leur désert, ne donnent jamais de fleurs.

Deux ou trois d'entre elles, pas davantage, plus fardées, plus pimpantes, des bouffettes de ruban aux souliers, la jupe relevée contrairement aux habitudes du pays, les bas bien tendus, voyagent d'un bout à l'autre de la pampa en qualité... mettons de bayadères. Leur immuable sourire est une enseigne. Elles observent strictement le silence de leurs compagnes et leur bienséance. Je les crois pénétrées de l'importance de leur mission. On les a probablement mandées dans une officine où elles vont faire la place dans un village du désert. Enfin quelques commis voyageurs, de rares touristes, et nous aurons achevé le dénombrement de cette foule où courent, vendeurs de journaux et porteurs de valises, des gamins en bonnet rouge.

Pour sortir du cirque des hauteurs qui protègent la rade d'Iquique, la ligne décrit un angle aigu. Elle file d'abord vers l'extrémité nord de la baie, à travers les grèves ; de là elle s'élance sur le flanc des montagnes, longe toute la baie qu'elle domine, et s'échappe par l'échancrure de deux crêtes.

Le matin s'embrumait du côté de l'Océan ; des navires profilaient au loin de vagues fantômes. Mais à mesure que nous nous éloignions, le soleil se levait et communiquait à l'immense plage la vie multiple des scintillemens. Nous distinguons à notre droite un carré enclos de murs et bossué de tertres blancs : c'est le cimetière. Deux guérites brunes à sa porte lui donnent une apparence de campement mystérieux et solitaire. A gauche, deux quadrilatères isolés de la ville, l'hôpital, pâté de bâtimens inégaux, bruns et violets, et le lazaret, bleu ciel. Nous courons main-

tenant sur l'étroite rampe de la falaise, et à chaque tour de roue, le précipice que nous côtoyons devient plus profond. Notre passage détache des morceaux de pierre, qui dégringolent comme sous le sabot des mules; parfois même le rebord des wagons plonge sur l'abîme. La petite machine halette et traîne vaillamment son convoi. Elle a l'âme tenace et prudente d'une bonne bête de montagne. Là-bas Iquique, projeté dans les flots, chauffe sa carapace bigarrée sous la diffusion rose du soleil. Cavancha s'amincit, s'effile, et coupe de ses toits sombres la ligne harmonieuse de la mer. Sur la grève plate et plaquée d'étincelles planent des corbeaux noirs, et le silence est tel qu'on entendrait le bruit de leurs calmes battemens. Nous passons au-dessus de la dune amoncelée par l'Océan : la brise muette et les jeux de lumière en font une nappe changeante, tour à tour d'un rose clair et d'un bleu diaphane. De merveilleuses transparences ondoient sur le glissement continu des sables. La pente devient plus raide : le panneau des voitures surplombe le versant abrupt. Mais au moment où nous allons nous enfoncer dans l'intérieur, les montagnes nous apparaissent, dans toute leur aride splendeur, rayées du haut en bas par des bandes parallèles, azurées, jaunes, couleur de safran, lie de vin, vert-de-gris, d'un rouge de pourpre qui déteint. Par là-dessus, la jeune flambée du soleil, et derrière nous, en bas, la plage immobile frangée d'écume et de lavures d'or.

L'éclat de ce spectacle ne tarde pas à s'éteindre. Nous sommes entrés dans la monotonie de la pampa : les collines ne se couvrent plus de riches tentures; ce ne sont que des mamelons uniformément gris, qui ondulent à l'horizon, sans pittoresque, comme au souffle du vent les tristes vagues d'une mer morte. Le plateau s'étend à perte de vue, et rien n'y arrête le regard que de petites croix blanches, plantées à de rares intervalles. Ce qui reste d'une vie humaine est enfoui là, et ces croix de bois, écrasées par la solitude et le silence de la nature, sont les seuls vestiges que laisse derrière elle l'aventure des hommes, et qui évoquent dans ces lugubres étendues l'idée du désintéressement. J'ai souvent pensé que nous ne valions guère que par le petit gibet qu'on dressait sur notre tombe.

Le train stationne quelques minutes à Santa-Rosa, puis à San-Huan, deux pauvres haltes en planches, dont l'une possède une buvette. Les voyageurs de première s'y précipitent, y flûtent une *copita*, et l'on repart. A peine a-t-on le temps de voir à gauche, sur le flanc d'une hauteur, comme une plaie noirâtre : ce sont des mines d'argent. Vers dix heures et demie, nous arrivons à la station centrale, où commence la région des salpêtres. La voie

s'y divise en deux embranchemens, l'un qui dessert les officines du nord, l'autre celles du sud. On déjeune au galop sur des tables d'une propreté douteuse, et en route dans le soleil et la poussière!

Prenons le chemin du nord : j'ai parcouru les deux; pendant près de quinze jours j'ai roulé sur leurs rails, et, bien que la différence n'en soit pas très marquée, il me semble que je le préfère.

Au sortir de la station centrale, nous rencontrons la première officine de salpêtre. Qui en voit une les voit toutes. On ne peut même pas dire que leur décor change : plateau mamelonné ou vaste plaine, la désolation est partout la même. Imaginez donc, et sans effort, sur un versant poudreux, des bâtimens noirs, surmontés de longs tuyaux fumans; devant ces bâtimens, des échafaudages qui supportent des réservoirs en fer rouge, et, tout autour, comme une ceinture d'écume pétrifiée, des monceaux de salpêtre, dont la blancheur s'irise. Plus loin, deux ou trois rangées de huttes forment le village des ouvriers. Et toutes ces constructions en bois, noircies par la fumée, chauffées par le soleil, d'où sortent continuellement le bruit rauque des broyeuses et le ronflement des machines, s'élèvent au milieu de terrains défoncés, ravagés, horribles. Éboulemens, crevasses, trous béans, un inextricable réseau d'ornières, une incohérence de sapes et de tranchées, l'effondrement est tel qu'on ne saurait l'attribuer à des bras humains et que l'esprit se figure un labourage de géans ivres ou le vandalisme d'un tremblement de terre. Je ne pense pas qu'on puisse jamais contempler un spectacle plus sinistre, dans un pays plus morne, sous une lumière plus crue. J'ai traversé d'autres déserts, les hauts plateaux de Bolivie : ils m'ont empli de sérénité; leurs montagnes sauvages, leurs neiges, le voile d'azur et d'or de leurs lacs, tout y respirait la virginité somptueuse de la nature. Leur silence parlait au cœur. Les dieux, que nos mélancolies ont conçus, n'eussent point dédaigné le séjour de ces sublimes forteresses. Mais ici l'homme a trouvé moyen d'ajouter à l'horreur des choses. Il éventre la terre en forcené. Il la fouille, la bouleverse, se rue contre elle. Je ne dis point qu'il ait tort, puisque la nécessité le lui commande. Mais devant ces plaines saccagées, je m'étonne moins des brutalités de plusieurs salitreros, de leur grossière conception de la vie, de leur débridement d'instincts à travers les jouissances. Ce n'est pas la vue d'un sol en proie à la destruction qui peut élever leur âme et lui donner de la mansuétude. La fortune se ressent toujours des habitudes prises pour la conquérir. Cette dévastation qu'ils pratiquent journellement, dans laquelle et de laquelle ils vivent,

allume en eux un éternel besoin de violence. Les reîtres d'autrefois, que les villes en feu, les ruisseaux de sang, et les tas de cadavres et l'échevèlement des femmes piétinées par leurs chevaux soûlaient d'orgueil, proportionnaient leurs plaisirs à leur monstrueux labeur. Je ne compare point ces tragiques soudards aux bourgeois enrichis de la pampa. Mais si vous voyez jamais un salitrero rouant de coups la fille qui l'héberge et titubant dans le fracas de la vaisselle brisée, souvenez-vous de la façon dont ce même homme travaille la terre, la bonne terre, aïeule du genre humain.

Cependant le train continue sa marche. C'est l'heure où souffle le vent de la pampa, ce vent régulier qui se lève à dix heures du matin et tombe vers quatre heures du soir. Nous avons beau nous claquemurer dans nos wagons, la poussière y pénètre, nous aveugle et nous dessèche la gorge. Nous apercevons au loin de nouvelles officines, et tout le long de la plaine d'étranges colonnes de sable jaillissent comme des geysers et se tordent en spirale. Il fait une chaleur accablante; tout ce qui reçoit un rayon de soleil brûle. De temps en temps, nous nous arrêtons devant une misérable baraque, entourée de quelques cabanes. Une seule gare nous retient dix minutes : Huara. Des marchandes de raisins, pour la plupart cholas boliviennes, se traînent dans les voitures et nous offrent des raisins poudreux. Elles sont vêtues de jupes multicolores et de corsages à ramages, coiffées de chapeaux d'homme, et leurs cheveux, en deux nattes nouées par un ruban rouge, sont ramenés sur leur poitrine. Je remarque parmi les gamins qui nous harcèlent des types de blondins aux yeux bleus, à la peau blanche. C'est de la contrebande anglaise ou germanique. Je n'ose nous en rendre responsables, car les Français se comptent à Tarapaca. Je n'en connais que trois, possesseurs d'officines, et leur personnel se compose presque entièrement de Chiliens et de Péruviens. Huara, un des villages les plus peuplés du désert, s'étend devant la gare : son bourg consiste en un alignement de maisons et de magasins sordides, coupé de rues qui ne sont que des échappées sur l'infini des sables. On y voit un hôtel et même un « Grand Hôtel », et, en face, deux fiacres vermoulus, attelés chacun de trois rosses pelées.

Après Huara, Poso-Almonte s'enorgueillit de ses tamaris et de ses souvenirs historiques. Une pluie, une de ces pluies qui se trompent d'adresse et dont le miracle s'opère environ une heure tous les trois ans, une pluie doublement lustrale, a fait sortir du sable le maigre enchantement de ces arbustes vert grisâtre. Ils ne grandissent pas, ils rampent. L'habitude d'être fouettés par le même vent les allonge sur le sol. Loin d'égayer la plaine, qui va

se perdre dans le ciel pâle, ils l'attristent encore. On aimerait mieux que la nature, incapable de vrai feuillage et d'ombre, évitât la honte de pareils avortemens.

Quant aux souvenirs historiques, ils ne sont pas plus heureux que les tamaris. Il y a cinq ans, les troupes de Balmaceda et celles du Congrès se sont rencontrées à cet endroit et se sont livré une odieuse bataille. Les révolutionnaires occupaient un monticule près duquel passe le train : les balmacedistes tenaient la plaine. Tous les ouvriers chiliens des officines avaient quitté le travail et pris les armes contre un « tyran », dont ils célèbrent aujourd'hui la mémoire. De son côté, le commandant de Balmaceda, Robles, conduisait son régiment à Iquique. Il espérait y surprendre les ennemis ou du moins leur supprimer les vivres. Toute la question était de savoir à qui appartiendraient les salpêtres. Le dictateur avait donné l'ordre formel de détruire les machines des salitreros. Et remarquez bien que les salitreros en auraient été ravis, car, dispensés par là de remplir leurs contrats, ils y eussent moins perdu que de livrer, toujours au même prix, une marchandise dont les difficultés de la guerre civile avaient quadruplé les frais de production. Les révolutionnaires, eux, comptaient sur les douanes pour continuer la lutte. Les deux détachemens se heurtèrent à Poso-Almonte. On y combattit avec un incroyable acharnement. Le plus grand nombre des soldats ignoraient quel motif les jetait les uns contre les autres, dans cette tuerie fratricide. Ils s'y lancèrent, comme un défi suprême, le mépris de leur peau, et s'attendirent à deux cents mètres, pour se servir de leurs armes de précision. On les vit se fusiller presque à bout portant. Robles, en déroute et blessé, se réfugia dans une officine : les vainqueurs l'y traquèrent, le saisirent au lit et le mutilèrent honteusement. On raconte qu'on enveloppa dans une poche les morceaux de son cadavre et qu'on les envoya à Iquique; on ajoute même que l'homme qui ouvrit le sac mourut de saisissement. Ce Robles, au moment où il fut écrasé par le nombre, venait d'accomplir une marche héroïque à travers la pampa. Il a laissé le souvenir d'un vaillant capitaine. Aujourd'hui, sur le haut du monticule où les révolutionnaires commencèrent le feu, et qui fut trempé de sang, un arbuste d'un jaune pâle s'alanguit dans la chaude tristesse cendrée de l'horizon.

Nous pouvons continuer ainsi jusqu'aux falaises, qui dominent à pic l'anse de Pisagua, point terminus de la ligne : nos yeux ne seront distraits que par le trot d'un cavalier, les cahots d'une charrette ou le profil résigné d'un petit troupeau de mules, promenant leur museau dans la sécheresse des tamaris. Le voyage dure neuf heures. Toujours des éminences aux flancs pom-

melés, des buttes difformes, des collines plus désolées que les Golgothas de notre imagination, et l'immensité nue balayée par le vent, et, de temps à autre, la sombre horreur d'un terrain défoncé. Du côté du sud, vers l'énorme officine de Lagunas, c'est le même spectacle, avec moins de poussière peut-être et moins de stations. Le soir, à la brise qui s'apaise succède une froide humidité, et la nuit sans crépuscule vous saisit et vous transperce. Tout se mouille, sans même qu'on soit enveloppé de brouillard; et, malgré cette fraîcheur, qui contraste violemment avec la chaleur du jour, les tombées du jour sont divinement belles et d'une incomparable mélancolie.

Un soir, monté sur une de ces vigoureuses mules que leur force de résistance rend supérieures à tous les chevaux du monde, je fus surpris par l'ombre à une demi-lieue de l'officine où j'étais descendu. Ce fut presque instantané, et, si ma bête n'avait point connu le chemin de son corral, je n'aurais su m'orienter. On n'est pas plus perdu sur l'Océan. Les formes qui m'entouraient s'étaient exagérées, et, tandis qu'un reflet d'incendie courait encore au ras du ciel, les monticules érigeaient des découpures de vieux bastions en ruines; les ondulations du sable donnaient à l'étendue l'aspect d'un énorme cimetière persan, où, seules, les bosses du terrain révèlent les tombes; et, vers l'Occident, des traînées lilas fuyaient, dernières pensées de la lumière. Sur ma tête un collier d'étoiles s'égrena. Ma mule, dont les oreilles pointaient, fut effrayée des lueurs d'ivoire que faisaient à ses pieds de grandes carcasses d'animaux nettoyées par les oiseaux de proie. Heureusement ce qui l'inquiétait me rassura. Je m'aperçus à ces ossemens que je me trouvais tout près de l'officine. Le désert n'a point d'écho, et le grondement des machines n'arrivait pas jusqu'à moi.

Les matins sont humides comme les soirs, mais moins traîtres. C'est l'unique moment de la journée où l'on se sente heureux de vivre. Pas de vent, pas de poussière, et l'invisible brume, qui vous imprègne, s'évaporera au premier rayon de soleil. Les tons du ciel ont des finesses que nous ne connaissons pas en Europe. Je l'ai vu dès six heures du matin moucheté de flocons d'opale où nageaient des paillettes d'or mat. Nul pinceau ne rendra jamais le nacarat de son aurore, ses nuées de tulle et de soie, ses éparpillemens de dentelles mauves, son infinie douceur de paille rosée, et surtout cet alanguissement de toutes les colorations, qui, à mesure que le soleil grandit, se fondent dans une incandescence diamantée. Et il semble que les âmes soient pareilles au firmament : capables de nuances à leur réveil, elles adoucissent les visages, diversifient les regards; puis la journée s'avance, les

traits se contractent, et le perpétuel flamboiement de l'horizon imprime aux prunelles une pâle fixité.

Vers dix heures, le mensonge des mirages guette le voyageur. Il peut être cruel pour la caravane épuisée, qui n'attend son salut que de la rencontre d'une oasis; mais ici, où l'on n'a jamais à craindre les longues erreurs, je le trouve simplement délicieux. Vous distinguez, environ à cinq cents mètres et avec une telle précision qu'un artiste pourrait peindre cette chimère, des arbres, des espèces de peupliers, dont le tronc se mire et dont les feuilles tremblent dans l'eau. Ils se groupent, forment une haie ou un bocage; on y entrevoit des éclaircies, et de hautes herbes poussent à leur pied. Rien ne les figurerait mieux qu'un fusain d'Allongé, un de ces fusains, aérés par de la lumière, et dont les reflets dessinent dans la transparence d'un fleuve un paysage à la fois précis et flou. C'est leur couleur, du moins la couleur de ceux qui m'ont apparu, qui me les fait plutôt comparer à des fusains qu'à des aquarelles. Et là encore on dirait que l'optique complote ses ruses de manière à mieux nous abuser. Ces arbres de songe ont exactement les mêmes tons gris et sombres que les bouquets de tamaris. Mais l'eau qui frissonne autour d'eux les baigne de fraîcheur. On sait qu'ils n'existent pas, on ne les en aime pas moins. S'ils existaient vraiment, rompraient-ils avec plus d'agrément l'uniformité de la morne plaine? Ils sont comme la poésie du désert. Je m'imagine que cette âpre nature, engourdie par la chaleur, s'endort de lassitude et qu'elle rêve. Elle rêve qu'il lui manque de l'ombrage, le chant des oiseaux, le murmure des eaux courantes, qu'elle n'a point d'arbres dont le bruissement exprime ses plaintes, point de rivière qui satisfasse ses besoins d'expansion, point d'herbages dont le mouvant bouclier la protège des flèches du soleil. Son rêve prend forme, voltige sur son front brûlant; et ce que nous voyons n'est que le fantôme de son désir.

Je sais encore d'autres mirages. Est-il possible de traverser ces solitudes, sans y revoir les premiers aventuriers qui s'y hasardèrent, les rudes coquins d'Espagne, que le poète José Maria de Heredia élève à la dignité de héros? Leur souvenir plane, comme un oiseau de proie, sur toute cette région; et les salpêtriers, qui sont cependant avares d'inutiles enthousiasmes, s'émerveillent encore que les cavaliers d'Almagro aient affronté ce lugubre désert. Il est certain que la retraite des Dix mille n'est plus qu'une partie de campagne à côté de leur expédition. Ce fut en 1535 qu'Almagro, associé de Pizarre dans la conquête du Pérou, et un peu moins scélérat que lui, décida de marcher vers les terres du Sud, que la légende et la convoitise de ces bandits enri-

chissaient de fantastiques trésors. Ils venaient de piller le royaume des Incas, mais rien ne les rassasiait. Almagro partit donc et suivit à l'aller la grande route militaire des Fils du Soleil. Quand ils eurent massacré des Indiens, mangé leurs chevaux et laissé bon nombre des leurs dans les ravins et les précipices des Andes, ils arrivèrent à Coquimbo, et, déçus par leurs éclaireurs, ils résolurent de rebrousser chemin. Ils revinrent alors le long de la côte et s'engagèrent dans les déserts d'Atacama et de Tarapaca. Ils marchèrent ainsi plus de deux cents lieues sans trouver une oasis. Ils ne se doutaient guère, en passant dans la pampa d'Iquique, qu'ils foulaient des millions futurs. Leurs appétits ne connaissaient que la terre qui produit l'or... *I como no le parecio bien la tierra por no ser quajada de oro.* Comment s'approvisionnèrent-ils? Comment, éreintés déjà par l'escalade des Cordillères, résistèrent-ils à la soif et au soleil? Je ne crois pas que l'homme ait jamais dépensé plus de volonté sauvage. Tout ce que la bête humaine, altérée d'argent, peut faire, ces écumeurs de terres vierges l'ont réalisé. S'ils avaient été soutenus dans leurs prodiges par une idée de sacrifice ou d'amour, ce désert serait sacré. Il y faudrait bâtir un temple à l'Énergie humaine. Tous les historiens, même les descendans des vaincus qui ont écrit l'histoire, se sont récriés d'admiration devant cette marche invraisemblable d'un corps d'armée dans l'affreuse pampa des salpêtres. Les conquérans n'accomplirent point d'exploit plus étrange et aussi plus stérile, si ce n'est Gonzalo Pizarre en son exploration des pays de la cannelle, au Brésil, et ce traître d'Orellana, qui l'abandonna pour se lancer sur l'Amazone, et, dans un méchant bateau de bois vert, brava les rochers, les rapides, et descendit jusqu'à l'Océan. Alors les esprits ne distinguaient ni les démarcations de la fable et de la vérité, ni les frontières du possible et de l'irréalisable. La horde espagnole qui s'abattit sur le Nouveau Monde recula si loin les bornes de l'effort permis qu'elle ne les discerna plus.

Les temps sont changés, mais on retrouve toujours au fond de ceux qui accaparèrent l'héritage des Almagro et qui l'exploitent, un peu de leur indomptable ténacité et leur folie d'entreprises gigantesques. Ces gens-là voient grand, et le plus fameux des salpêtriers, celui qu'on appelle le Roi du salpêtre, North, me paraît comme le Pizarre de l'industrie contemporaine. Il a son même goût de gaspillage effréné, sa même avarice, moins pour amasser que pour dissiper. Je me souviens d'une phrase de Prescott dans son chef-d'œuvre de la *Conquête du Pérou :* « Il y a, s'écrie-t-il, quelque chose qui accable l'imagination dans cette guerre contre la nature. » C'est le sentiment qu'on éprouve quand on visite les vastes officines de la pampa et qu'on assiste à leur

fonctionnement. Lagunas, Rosario de Huara, San Jorje, Santa Luisa, sont des villes féodales avec citadelle et château fort. On y travaille jour et nuit : les machines ne s'arrêtent point de mugir, les hommes de s'user et les capitaux de s'accroître.

Mais si les anciens conquérans étaient possédés, ainsi que les modernes, de la passion des richesses, ils avaient cette supériorité de la masquer d'un souci religieux, suprême hommage rendu au désintéressement. Leur poursuite de l'Eldorado affectait un air de croisade. Cortès au Mexique, Pizarre au Pérou, Valdivia au Chili, plantaient la croix, le soir de la victoire, fondaient des cloches, bâtissaient des églises, et parfois un homme juste, un Gasca, sortait de leurs rangs et tentait d'évangéliser triomphateurs et vaincus. Nous sommes aujourd'hui plus pratiques, et, loin de le considérer comme un progrès, le cynisme avec lequel s'étale notre culte de l'or me semble plutôt le signe d'une singulière décadence morale. D'un bout à l'autre de la pampa, dans tous ces villages, dans tous ces fiefs de salitreros, vous ne trouverez pas une seule chapelle, pas un seul temple, pas même une synagogue, une petite synagogue! Les vingt mille âmes de Tarapaca n'ont d'autre clocher que leurs tuyaux d'usines. Le clergé, chilien ou bolivien, que j'ai entrevu, ne me semble pas un excellent éducateur. Il ne prêche guère d'exemple. Mais on ne peut dire que tant vaut le curé, tant vaut l'église. Le symbole religieux, quelque grossière interprétation qu'on en donne, contient toujours un germe de moralité supérieure.

En tout cas son absence révèle chez les maîtres du pays un extraordinaire mépris de tout ce qui n'est pas le gain matériel. Et pourtant aux dernières lueurs du soleil couchant, les officines s'élèvent dans le silence de la plate étendue avec la même sérénité qu'au milieu des plages bretonnes le Mont Saint-Michel et l'île de Tombelaine. Que de fois ce rapprochement s'est imposé à mon esprit et m'a reporté à cinq mille lieues en arrière, dans l'adorable pays de la ferveur naïve, où le coche d'Avranches « fait claquer son fouet comme un vif éclair »! Ah! magie des choses, divin prestige du ciel, même sur un sol aride, tu revêts les pires travaux de l'homme d'une mélancolie grandiose qui en dissimule l'impiété! L'usine qui dévore de pauvres êtres, au profit de quelques jouisseurs, il suffit d'un caprice de lumière, pour qu'elle se transforme en une pensée de croyant dressée, dans le bois ou le roc, vers l'azur infini.

André Bellessort.

# REVUE LITTÉRAIRE

## LA CRITIQUE ADMIRATIVE

### A PROPOS D'UN LIVRE RÉCENT (1).

Une méthode jadis adoptée et restée longtemps en faveur consistait à orner le bas des pages des livres classiques de notes admiratives : « Belle pensée... Expression saisissante... C'est ici le dernier effort de l'éloquence... » Elle est aujourd'hui tout à fait démodée. Les livres de nos écoliers s'enflent de commentaires qui ont toute l'aridité, toute la subtilité, et toute l'incertitude de l'érudition. Ce nouveau système a aussitôt porté ses fruits. Il contribue puissamment à mettre les jeunes gens en garde contre ces textes qu'on hérisse d'explications, au lieu d'en souligner l'intérêt et d'en faire ressortir les « beautés » propres à séduire l'imagination et qui parlent au cœur. Ce qu'on devrait éveiller d'abord chez les jeunes gens, ce sont les facultés d'enthousiasme : ce langage de l'admiration est celui qu'ils sont faits pour comprendre et qui s'harmonise avec la nature de leurs sentimens. Mais nous ne nous adressons qu'à leur intelligence, nous ne développons chez eux que l'esprit critique; après quoi, et lorsque nous en avons fait d'arides raisonneurs, incapables d'élan et rebelles à l'idéal, nous nous affligeons. Triste jeunesse, soupirons-nous, si peu jeune, sans ardeur et sans foi, qui ergote, qui chicane quand elle devrait se laisser prendre par les entrailles ! Nous avons raison. Nous oublions seulement de prendre pour nous la part de responsabilité qui nous revient. Ce n'est pas la jeunesse qui change : elle a toujours le même âge. Ce qui

(1) *Chateaubriand, sa femme et ses amis,* par M. G. Pailhès, 1 vol. in-8°; chez Féret (Bordeaux).

change ce sont les leçons qu'on lui donne. Il y a des éducateurs maladroits. Et il y en a de funestes.

Mais cette méthode, que nous regrettons de voir bannir de l'enseignement, est-elle recevable en critique? Ou n'est-elle pas au contraire exclusive de l'idée elle-même de la critique? La « critique admirative » compte chez nous plus de partisans qu'on ne croit. Elle en a parmi les auteurs, très persuadés que devant eux les attitudes les plus prosternées sont aussi les plus convenables et que le rôle de donneur d'encens est précisément celui qui sied au critique. Elle en a dans le public, dont la paresse se plaît aux opinions sans nuances, et qui n'aime ni qu'on rabatte ses engouemens ni qu'on le dérange dans la célébration du culte. Il y a d'ailleurs dans le parti pris de l'admiration une apparence de noblesse, un semblant de largeur, un je ne sais quoi de généreux et qui ne sent pas son pédant. On se refuse à ramener à la mesure commune ceux qui, par leur génie, échappent à cette mesure. On se ferme les yeux, afin de ne pas voir les faiblesses, les lacunes, les défauts chez ceux de qui les belles qualités nous ravissent; et peut-être, en effet, ne les voit-on pas, car l'enthousiasme est un état violent. En revanche le critique qui continue de se posséder, qui n'abdique ni sa raison ni son goût, celui-là donne de lui-même une opinion défavorable : il est mal vu. Ses meilleurs amis croient devoir l'avertir. « Libre à vous, si cela vous amuse, de vous empêcher d'avoir du plaisir. Mais pourquoi nous retirer nos admirations? A quoi bon nous montrer que la statue a des pieds d'argile? Quand nous sommes transportés d'aise et ravis hors de nous-mêmes, de quelle matière êtes-vous donc fait pour rester de sang-froid? Cette froideur, c'est ce qu'il n'y a pas moyen de vous pardonner. Vous ne vous échauffez jamais. Vous ne laissez jamais paraître d'émotion. Vous ne vibrez pas. Vous tenez à rester maître de vous et à conserver ce que vous prenez pour la netteté et la justesse de l'esprit et qui n'en est que la sécheresse. La sécheresse! voilà votre défaut. C'est un défaut plus grave que vous ne pensez, car il vous empêche de comprendre ce qui est vraiment grand. Involontairement vous rapetissez les œuvres et les hommes. N'y aurait-il pas dans votre cas un peu d'envie?... » Nous essaierons de montrer par l'exemple d'un livre, qui n'est d'ailleurs pas sans mérite, ce que vaut en soi la critique admirative, et à quels résultats aboutit une critique dont l'admiration est le principe et le moyen.

Tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de Chateaubriand connaissent l'excellent travail que M. l'abbé Pailhès consacrait naguère à M^me^ de Chateaubriand. M. Pailhès nous a remis en mémoire ce fait, généralement oublié, qu'il y a eu une M^me^ de Chateaubriand. Il s'est fait l'éditeur de ses notes et de ses lettres; il nous a fourni des documens qui nous permettent de retrouver ou de deviner sa physionomie; c'en est

assez pour qu'il ait droit à notre reconnaissance. Introduit par Mme de Chateaubriand dans la société du grand écrivain, M. Pailhès en est devenu l'un des familiers. Mais le moyen d'entrer dans l'intimité de l'auteur du *Génie du Christianisme* sans en subir la séduction et sans être entraîné dans le rayonnement de sa gloire? C'est quand il s'agit de Chateaubriand que l'admiration devient une religion. M. Pailhès en est l'un des dévots. Il a la foi. Il la confesse dans son nouveau volume : *Chateaubriand, sa femme et ses amis*. Ce livre est un acte d'adoration; c'est, par ailleurs, une œuvre de représailles. Il s'y exhale une de ces colères impétueuses et vigoureuses qui ne s'épuisent pas en s'exprimant, mais que cinq cents pages aident seulement à prendre une plus complète conscience d'elles-mêmes. Car un sacrilège a été commis. Un impie a profané le temple. Un homme s'est rencontré qui a porté sur l'idole ses mains profanes. C'est Sainte-Beuve, pour l'appeler par son nom. Depuis plus de quarante ans qu'il a publié son livre de diffamation et de scandale, aucune réclamation sérieuse ne s'est élevée. Même on a lâchement adopté ses conclusions, et on a pris l'habitude de voir Chateaubriand à travers l'image qu'il en a tracée. Il était temps que M. Pailhès vînt faire entendre sa protestation indignée et crier, comme il le fait en propres termes : « Honte à Sainte-Beuve! » Encore craint-il de n'avoir pas trouvé des expressions assez fortes, et d'être resté inférieur à sa tâche. Ce n'est pas qu'il ait manqué de bonne volonté, mais plutôt peut-être du talent nécessaire. Il y eût fallu la touche du maître. Chateaubriand était seul capable de venger Chateaubriand. Ah! s'il avait pu sortir de sa tombe! « A quelle immortalité de mépris, à quelle sublimité d'infamie, par un de ces mots puissans dont il avait le secret, il eût voué, il eût cloué Sainte-Beuve! » A la violence des termes on reconnaît l'exaltation du dévot : les colères pieuses ont volontiers recours à ce vocabulaire enflammé.

A quoi se réduit pourtant l'infamie de Sainte-Beuve? Il avait connu personnellement Chateaubriand ; il avait surtout recueilli sur lui beaucoup de témoignages ; il avait beaucoup de choses à dire. Néanmoins Chateaubriand vieillissait, oublié des générations nouvelles, qui sont ingrates par nature ; quelques amis s'associant à l'œuvre menée avec tant de délicatesse et de dévouement par Mme Récamier, s'ingéniaient à lui masquer la vérité et entretenaient autour de lui l'illusion d'une gloire toujours jeune. Sainte-Beuve ne voulut pas déjouer cette conspiration. Il attendit la mort de Chateaubriand. Mais alors il lui sembla qu'il avait repris ses droits et que l'auteur de tant de beaux livres appartenant sans doute à l'histoire, il pouvait le discuter librement. Il s'appliqua à détacher le masque du grand acteur, à découvrir la physionomie véritable, à retrouver dans l'œuvre les traits du carac-

tère de l'homme. A-t-il d'ailleurs apporté dans cette enquête quelque malice, et, si l'on y tient, quelque malignité? L'important est qu'il ait vu juste. Or on s'est beaucoup occupé de Chateaubriand en ces dernières années. Les études biographiques ou littéraires se sont multipliées. Il se peut qu'elles diffèrent par le ton et par l'accent de celle de Sainte-Beuve. Elles n'ont sur aucun point essentiel réformé son jugement.

Il y a des chances pour que le Chateaubriand de Sainte-Beuve continue de prévaloir contre celui de M. Pailhès. Au reste voici ce portrait vraiment inédit. L'idée qui en a dirigé la composition est fort simple: c'est que tous les reproches qu'on a coutume d'adresser à Chateaubriand sont inventions pures et calomnies noires. On se le représente, comme les héros de ses livres, en proie aux extrémités d'une nature ardente et insatiable, inassouvie et lasse, dévoré par un ennui continuel, cherchant dans les orages de la passion, dans l'agitation des voyages ou dans celle de la politique, une distraction qui lui échappe sans cesse, à charge à lui-même et aux autres. On l'imagine encore infatué de lui-même, soucieux de l'effet qu'il produit, les yeux fixés sur la galerie, avide de l'adulation et gâté par elle. Légende que tout cela! Le Chateaubriand de la réalité vécue, celui auquel il faut revenir est tout différent. Il est essentiellement bon enfant, bon garçon, aimant à rire, d'un commerce agréable et facile. Tels sont les traits sous lesquels nous le dépeint à plusieurs reprises le « bon » Joubert. « Je serais fort aise, écrit celui-ci en 1804, que vous le voyiez ici pour juger de quelle incomparable bonté, de quelle parfaite innocence, de quelle simplicité de vie et de mœurs, et au milieu de tout cela, de quelle inépuisable gaieté, de quelle paix, de quel bonheur il est capable... Sa femme et lui me paraissent ici dans leur véritable élément. Quant à lui sa vie est pour moi un spectacle, un sujet de contemplation; elle m'offre vraiment un modèle... Ce sont deux aimables enfans, sans compter que le garçon est en outre un homme de génie. » Il y a plusieurs remarques dont le nouveau biographe ne s'est pas avisé: c'est que Chateaubriand n'a pas trouvé tout de suite l'attitude où il devait se figer et qu'on n'atteint pas du premier coup à la perfection d'un genre; c'est qu'il n'est pas d'existence si concertée qui n'ait ses heures de détente; et c'est aussi que le « bon » Joubert était à un rare degré dépourvu de pénétration morale, comme d'ailleurs ses maximes le prouvent surabondamment.

Mais Chateaubriand ne peut avoir de défauts; il ne peut avoir commis de fautes; c'est encore le « bon » Joubert qui en témoigne: « Il me paraît inévitable qu'un tel homme fasse des étourderies; il ne me paraît pas possible qu'il fasse des fautes graves. » Chateaubriand n'est pas poseur; il n'est pas égoïste, il n'est pas orgueilleux, du moins au sens vulgaire de ces mots; tout au plus peut-on noter chez lui une fierté

légitime et une juste préoccupation de lui-même. Et je crois bien que personne encore ne s'était avisé de célébrer les vertus conjugales de René. M. Pailhès va jusque-là. C'est même où tend l'effort principal de sa démonstration, et c'est la thèse de son livre. Si ses amis adorèrent ce bon garçon, d'autre part il rendit sa femme fort heureuse. Les années les plus brillantes, qui vont de la publication du *Génie* à celle de l'*Itinéraire*, années où l'écrivain est en pleine possession de lui-même, où il multiplie les chefs-d'œuvre, où sa célébrité qui ne cesse de grandir lui est attestée par toutes les formes du succès, sont aussi des années de pures joies domestiques que ne trouble aucun orage et qu'aucune ombre n'effarouche. Le ménage s'est installé à la Vallée-aux-Loups. « Aulnay, c'était le bon temps! » On travaille, on reçoit quelques amis, on jardine, on fait ensemble des visites dans les châteaux voisins. « Je voudrais mettre dans une lumière d'évidence, écrit M. Pailhès, ces années de retraite, de travail, de vie intérieure, de paix et de bonheur. » Plus tard les liens ne firent que se resserrer et l'entente ne devint que plus harmonieuse. M. de Chateaubriand a passé décidément personnage politique ; les dangers plus ou moins imaginaires que lui fait courir son humeur batailleuse font éprouver à la vicomtesse toutes sortes d'émotions : en revanche il lui prodigue les soins de la plus attentive sollicitude : « Le bon Chat est à la messe : j'ai peur quelquefois de le voir s'envoler vers le ciel; car, en vérité, il est trop parfait pour habiter cette mauvaise terre et trop pur pour être atteint par la mort. Quels soins il m'a prodigués pendant ma maladie! Quelle patience! quelle douceur! » C'est aussi bien ce Chateaubriand prêt à s'envoler vers le ciel et mûr pour la béatification, que nous présente M. Pailhès. — Les saints dont on confectionne les statues dans la rue Saint-Sulpice ont un air bien sage, un teint rosé, des cheveux peignés avec soin. Mais on ne les a jamais donnés ni pour faire l'illusion de la vie ni pour être ressemblans.

Vous demandez-vous ce que l'auteur des *Mémoires d'Outre-Tombe* eût pensé de ce portrait, et s'il se fût reconnu dans ce Chateaubriand bon enfant, bon jeune homme et bon homme? S'il revenait parmi nous, comme se plaît à l'imaginer M. Pailhès, pour surveiller sa gloire et soigner sa bibliographie, je craindrais qu'il ne trouvât « un de ces mots puissans dont il avait le secret » pour en accabler son panégyriste trop bien intentionné. Il aurait horreur de tant de vertus dans lesquelles on embourgeoise le sire de Combourg. C'était bien la peine d'avoir fait jadis sa confession publique! Car il est pourtant difficile d'oublier que Chateaubriand a parlé de lui-même avec une certaine abondance. Il s'est gardé d'apporter dans ses aveux le cynisme d'un Rousseau; il a apprêté l'attitude dans laquelle il voulait paraître aux yeux de la postérité; néanmoins il a été véridique, il nous a fourni tous

les élémens d'un portrait définitif; il a dit tout ce que nous avions besoin de savoir, et un peu plus que nous ne lui en demandions. « J'ai peur d'avoir eu une âme de l'espèce de celle qu'un philosophe ancien appelait une maladie sacrée. » Cette âme de Chateaubriand est devenue l'âme de plusieurs générations d'hommes. Cette maladie sacrée a été celle de toute une époque et s'est communiquée à une grande littérature. C'est pourquoi il n'est pas inutile d'en rechercher les origines. Chateaubriand a été pour la religion chrétienne un apologiste assez différent de celui que Pascal méditait d'être en son temps. C'est cette différence qu'il importe d'expliquer, et non pas seulement par la différence des temps, mais par les traits du caractère d'un individu.

Le premier trait est celui qui, au surplus, a frappé tous les biographes et qu'ils se sont appliqués à faire saillir, depuis Sainte-Beuve, qui appelle René, d'une expression si heureuse, « un épicurien à l'imagination catholique », jusqu'à M. de Vogüé qui analysait ici même, avec autant de pénétration que d'éloquence, cette « âme de désir ». C'est à l'époque de l'éveil des sens et sous cette influence que Chateaubriand crée la sylphide irréelle qu'il pare des charmes de toutes les femmes de chair qu'il a pu entrevoir. « Tout devint passion chez moi en attendant l'âge des passions. » Cet âge pour lui s'est prolongé fort tard. A la date de 1832, par un soir d'orage, se trouvant dans une chambre d'auberge à Altorf, il gémit ou il halette : « Jamais, quand le sang le plus ardent coulait de mon cœur dans mes veines, je n'ai parlé le langage des passions avec autant d'énergie que je le pourrais faire en ce moment. Il me semble que je vois sortir du Saint-Gothard ma sylphide des bois de Combourg. Me viens-tu retrouver, charmant fantôme de ma jeunesse? As-tu pitié de moi?... Viens t'asseoir sur mes genoux; n'aie pas peur de mes cheveux; caresse-les de tes doigts de fée ou d'ombre. Qu'ils rembrunissent sous tes baisers... » C'est là un genre de confidences dont nous nous serions bien passés, mais dont nous sommes tout de même forcés de tenir compte. Il y a dans René du don Juan : cela explique en partie sa séduction, mais aussi l'espèce particulière de sa tristesse.

Cette tristesse que Chateaubriand a fait rentrer dans la littérature, c'est par elle qu'il a élargi l'âme moderne, renouvelé la sensibilité, rouvert les sources de la poésie. Suivant sa belle expression, la vie, sans le chagrin qui la rend grave, n'est qu'un hochet d'enfant; et de même une œuvre littéraire qui ne sonne pas douloureusement n'est qu'un jeu puéril. Mais il y a bien des sortes de tristesse. Celle de Chateaubriand n'est le résultat ni d'une conception générale, ni d'une déduction logique, ni d'aucun raisonnement. Elle n'a pas la sérénité qu'y apportent les vrais croyans, résignés à ne demander à ce monde aucune de ses joies ; elle n'a pas l'âpreté qui vient de ce qu'on a jugé la

vie mauvaise, les cieux fermés et qu'on jette l'anathème à toute la nature ; elle n'est pas faite de pitié et ne s'attendrit pas sur l'universelle misère. Elle n'est que la conséquence d'une sorte de continuelle déception. C'est la condition elle-même du désir que l'intensité avec laquelle il aspire à son objet lui soit une souffrance, et que cet objet à peine possédé ne lui laisse que la lassitude et le dégoût. Il est mobile et changeant, enfiévré encore par la sensation de la fuite irrémédiable du temps. Car il n'éclaire que quelques années, laissant les autres décolorées et vides de tout ce qui n'est pas le regret. Ce regret s'avive de la pensée que le festin auquel vous n'êtes plus convié reste servi pour de plus jeunes. « De pareils charmes, vous les sentez encore, mais ils ne sont plus pour vous : la jeunesse qui les goûte à vos côtés et qui vous regarde dédaigneusement vous rend jaloux et vous fait mieux comprendre la profondeur de votre abandon. » Telle est cette tristesse, rançon du plaisir, née de l'impossibilité de prolonger et de fixer de courtes joies.

L'égoïsme n'est pas moins essentiel à cette âme; force est bien de prendre le mot dans son sens vulgaire, attendu qu'on ne lui en connaît pas d'autre. René ne rapporte tout qu'à lui seul : dans la gloire, dans l'art, dans l'action, dans l'amour il ne recherche que sa propre satisfaction; il est incapable de se détacher de lui-même, de s'oublier et de se donner. M^me^ de Duras disait : « M. de Chateaubriand ne gâte pas ses amis. J'ai peur qu'il ne soit un peu gâté par leur dévouement. » Ceux qui lui étaient le plus passionnément attachés, il les désolait par des caprices et des violences dont il ne se repentait que quand il n'en était plus temps. « Je n'ai cessé, avoue-t-il, de me reprocher les inégalités dont j'ai pu affliger des cœurs qui m'étaient dévoués. » Il a souhaité non pas tant d'aimer que d'être aimé : source nouvelle de doute et de tourment. « Quant à l'intérêt dont j'ai paru être l'objet, je n'ai jamais pu démêler si des causes extérieures, si le fracas de la renommée, la parure des partis, l'éclat des hautes positions littéraires ou politiques n'était pas l'enveloppe qui m'attirait des empressemens. » Non plus que les gens, il n'aime pas les choses pour elles-mêmes. « Je ne m'intéresse à quoi que ce soit de ce qui intéresse les autres... Mon grand défaut c'est de n'être enivré de rien; je serais meilleur si je pouvais prendre à quelque chose. » Pour n'avoir pas su se déprendre de soi il n'a pu atteindre ce qui fait le prix de la vie. C'est dans le sacrifice de soi qu'on trouve le repos, dans le dévouement à un être ou à une idée.

Ajoutez une vanité qui, poussée à ce degré d'exaspération, devient une torture intolérable. On parle de l'orgueil de Chateaubriand. Mais l'orgueil est une force et un gage de sécurité. Il est une certitude, et, dans la conscience que nous avons de la valeur de notre œuvre et de l'efficacité de notre effort, il nous garantit contre l'indifférence ou

l'injustice de ceux qui n'en aperçoivent pas d'abord la portée. La vanité est tout le contraire ; elle nous réduit à attendre de l'approbation d'autrui le secours que nous ne trouvons pas en nous-mêmes. Chateaubriand a toujours douté de lui, non par modestie, mais plutôt par coquetterie. Il doute de son talent et partant de sa gloire. « Vous me dites des choses charmantes sur ma gloire. Vous savez que je voudrais bien y croire, mais qu'au fond je n'y crois pas, et c'est là mon mal : car si une fois il pouvait m'entrer dans l'esprit que je suis un chef-d'œuvre de la nature, je passerais mes vieux jours en contemplation de moi-même. » Cela fait qu'il a eu plus qu'aucun autre besoin de l'amitié. Il lui doit un peu de son talent, puisqu'il a sur les conseils de Fontanes recommencé et corrigé des chapitres entiers de ses livres ; il lui doit surtout de n'avoir pas connu toutes les amertumes du déclin.

Ce qu'il y a de puéril dans cette vanité n'apparaît pas si on n'envisage dans Chateaubriand que l'écrivain ; il a rendu à la littérature de ce siècle tant de services et il y tient par sa durable influence une si grande place qu'il ne peut s'en être exagéré lui-même l'importance. Tout change si on considère son rôle politique, dont le défaut et le vice secret est d'avoir été trop continûment un rôle. Je n'ignore pas la noblesse qu'il y a dans cette attitude de courtisan du malheur. Je ne nie pas la sincérité des sentimens d'honneur qui ont dicté sa conduite. Mais que d'apprêt mêlé à cette sincérité, que de pompe théâtrale, quel souci de l'effet ! C'est le brusque retour, à la nouvelle de la fuite de Louis XVI ; c'est la démission, après l'assassinat du duc d'Enghien ; c'est la retraite au moment où la royauté légitime prenant le chemin de l'exil, le conseiller mal écouté ne cesse d'en être l'inutile Cassandre que pour en devenir le Jérémie. Surtout quelle disproportion entre la valeur qu'il prête à ses paroles et à ses actes et leur efficacité réelle ! Au temps de l'Empire, il est à peu près seul à prendre au sérieux son opposition ; mais il est vrai qu'il la prend au tragique. Lorsqu'il vient d'envoyer sa démission de chargé d'affaires dans le Valais, il s'attend avec ses amis à être pour le moins fusillé. « La chose cependant se passa le plus tranquillement du monde, et lorsque M. de Talleyrand crut enfin devoir remettre la démission à Bonaparte, celui-ci se contenta de dire : C'est bon ! » Après le fameux article : « C'est en vain que Néron prospère, Tacite est déjà né dans l'Empire... » l'audace du journaliste est punie d'un exil à quelques lieues de Paris : on lui laissa tout le temps de s'installer : ce n'était qu'une villégiature. Celui qui persécuta avec tant de brutalité M^me^ de Staël se contentait de sourire des velléités belliqueuses du paladin. Au Salon de peinture, devant le portrait peint par Girodet, « Chateaubriand, remarque-t-il, a l'air d'un conspirateur qui descend par la cheminée. » Il sollicite pour lui les faveurs de l'Institut qui avait oublié, dans son

rapport sur les prix décennaux, le *Génie du christianisme*, « ouvrage dont on a beaucoup parlé et qui est à la septième ou huitième édition. » Non seulement il ne s'oppose pas à son élection à l'Académie, mais il la patronne. Le nouvel académicien l'en remercie de la façon qu'on sait. « M. Daru porta à Saint-Cloud le discours, est-il dit dans les *Mémoires*. Bonaparte déclara que s'il eût été prononcé, il aurait fait fermer les portes de l'Institut et m'aurait jeté dans un cul de basse-fosse pour le reste de ma vie. » Il se contenta d'interdire la lecture d'un discours composé avec l'intention évidente de le braver. Cependant Chateaubriand composait sa fameuse brochure : *De Buonaparte et des Bourbons*. « La nuit je m'enfermais à clef : je mettais mes paperasses sous mon oreiller, deux pistolets chargés sur ma table; je couchais entre ces deux muses. » Le jour, c'était M^me^ de Chateaubriand qui portait et cachait sur elle le compromettant manuscrit. Une fois qu'elle avait cru l'égarer, elle s'évanouit dans le jardin des Tuileries et il fallut la ramener chez elle. — Chateaubriand n'était pas arrivé à faire peur à Napoléon; il n'arriva pas davantage à convaincre les Bourbons de l'étendue des services qu'il leur rendait. Ce n'est pas faute qu'il les leur rappelât. C'était lui, à l'entendre, qui avait rendu possible le retour de Louis XVIII et préparé l'avènement de Charles X. « Ma brochure ayant pour titre : *Le Roi est mort, vive le Roi!* dans laquelle je saluais le nouveau souverain, opéra pour Charles X ce que ma brochure *De Buonaparte et des Bourbons* avait opéré pour Louis XVIII. » C'était lui qui par « sa » guerre d'Espagne, avait réconcilié le drapeau blanc avec la victoire. Mais on le récompensait mal de ses peines. Les ministres étaient d'avis que si peut-être on ne pouvait gouverner sans lui, on ne pouvait davantage gouverner avec lui. On l'éloignait dans des ambassades somptueuses, afin d'être, à distance, moins « fatigué de son bruit. »

Il est clair qu'un tel homme n'était fait ni pour l'intimité, ni surtout pour celle du foyer. Il le savait. « Je n'avais aucune des qualités du mari. » Pourquoi donc s'est-il marié, ou laissé marier? Pour une raison qui n'a rien que de fort simple et facile à comprendre. « Il s'agissait de me trouver de l'argent pour rejoindre les princes... On me maria afin de me procurer le moyen de m'aller faire tuer au soutien d'une cause que je n'aimais pas... M^lle^ de Lavigne était blanche, délicate et fort jolie : elle laissait pendre comme un enfant de beaux cheveux blonds naturellement bouclés. On estimait sa fortune de cinq à six cent mille francs. » Le chevalier a épousé de beaux cheveux blonds et une belle dot; il a fait un mariage d'argent; cela s'était déjà fait, cela s'est fait depuis, mais n'a jamais passé pour très chevaleresque. Il se trouva que cette fortune s'évanouit subitement et ne vint jamais aux mains de Chateaubriand. Il n'eut pas la mauvaise grâce de faire un

crime à sa femme de cette déconvenue ; mais il oublia aussi complètement que possible celle qu'il appellera par la suite et justement « sa jeune veuve ». C'est au point qu'en Angleterre mistress Ives lui propose sa fille en mariage. « Arrêtez ! m'écriai-je, je suis marié. » Elle tomba évanouie... Délaissée aussitôt que mariée, la vicomtesse de Chateaubriand était retournée en Bretagne. Arrêtée comme femme d'émigré, et jetée dans les prisons de Rennes, sa captivité dura jusqu'au 9 thermidor. Elle n'avait été rendue à la liberté que pour se trouver seule, dans un état voisin de la misère, réduite à la compagnie tyrannique et fantasque de Lucile, désormais malade et dans un état voisin « de la folie de Rousseau. » Cependant Chateaubriand est devenu célèbre ; au retour d'un voyage d'affaires dans le Midi il revient à Paris pour y suivre l'affaire de sa nomination à un poste diplomatique. Il passa en Bretagne pour voir sa femme et resta bien vingt-quatre heures auprès d'elle. Il fut convenu qu'elle le rejoindrait à Rome. C'est M^me^ de Beaumont qui vint l'y retrouver. Après la mort de M^me^ de Beaumont, le principal obstacle à une réunion entre les deux époux disparaissait ; de tous côtés on poussait Chateaubriand à se rapprocher de sa femme, on faisait valoir toute sorte de raisons de convenance, de décorum, de situation sociale : « Votre avis sur une personne qui m'est unie est bon, répond-il à Fontanes. Je l'ai apprécié et il y a longtemps que j'y pense. M^me^ de Beaumont en mourant me l'a donné elle-même. Mais je ne puis m'y résoudre actuellement et je vous prie même de ne m'en plus parler. » Son parti enfin pris, il tâche encore de gagner du temps. « J'aspire au moment où je pourrai jouir encore de quelques heures de liberté, puisqu'il faut renoncer au fond de la chose. Bon Dieu ! comme j'étais peu fait pour cela ! Quel pauvre oiseau prisonnier je suis ! » La réunion eut lieu en février 1804. Le ménage habite rue de Miromesnil : M^me^ de Custine s'installe presque à la porte. Quelques billets qu'adresse M^me^ de Chateaubriand à l'ami Clausel de Coussergues permettent de juger de l'état de son esprit à cette époque : « Venez, je vous en prie, de bonne heure ce soir. M. de Chateaubriand sera sorti : je pourrai vous raconter mille choses qui me tourmentent... M. de Chateaubriand est à la campagne. Vous ferez une belle charité de venir dîner avec moi. Vous consoleriez une affligée... Venez donc dîner avec moi. Je suis seule et malade... Venez donc dîner avec moi. Je suis seule encore, et nous sommes dans un temps où l'on rêve bien noir dans la solitude. » En 1806, Chateaubriand voguait vers l'Orient où il allait chercher de la gloire pour se faire aimer de M^me^ de Mouchy. M^me^ de Chateaubriand fut onze mois sans nouvelles de son mari. A la Vallée-aux-Loups la nécessité même rend Chateaubriand plus sédentaire, sinon plus attentif. Il est des journées terriblement longues. « Comment oser dire que je m'ennuie à Val-de-Loup avec

M. de Chateaubriand ? Je me ferais arracher les yeux par une dizaine de femmes et le cœur même, si après un tel aveu elles me soupçonnaient d'en avoir un. » L'ennui se gagne.

C'est toujours un emploi difficile à tenir que celui de femme d'un grand homme, ou simplement d'un artiste, d'un écrivain, d'un orateur, de quiconque recherche par-dessus tout l'applaudissement public. Nous ne le conseillons à aucune femme soucieuse de sa tranquillité et de son bonheur. La situation était particulièrement délicate dans le cas qui nous occupe. Nous savons assez bien comment Mme de Chateaubriand joua son rôle, et quelle attitude elle observa vis-à-vis du monde. Mais quelle fut exactement la nuance des sentimens qu'elle éprouva pour son mari? Quel travail s'était fait en elle pendant les longues années de l'abandon? Sur quelles bases eut lieu la réconciliation? Les infidélités qui suivirent firent-elles plus saigner ce cœur aimant ou contribuèrent-elles davantage à accentuer les côtés de froideur de cette âme raisonnable et grave? Cette figure de Mme de Chateaubriand, malgré les documens qu'on a publiés, n'apparaît pas en plein jour et reste énigmatique. Dans le drame de sa vie intérieure il y a un coin de mystère qui restera sans doute impénétrable. Car elle n'est pas l'épouse résignée qui s'efface, ni la victime qui trouve dans sa propre immolation une sorte d'âpre jouissance; elle est pieuse plutôt que dévote, et la charité n'a rempli que les dernières années de sa vie. Elle est d'humeur vive, capricieuse, d'une indépendance toute bretonne. « C'est aussi une tête que celle-là... », disait d'elle Chateaubriand. Intelligente et perspicace, elle ne s'est fait aucune illusion et ne pouvait s'en faire. Elle n'a rien ignoré. Mais elle a caché sa blessure. Elle n'a ni fatigué son mari de sa jalousie, ni, semble-t-il, elle ne l'a accablé de son pardon. Pourtant elle n'a pas cessé de l'aimer passionnément. Faut-il croire qu'elle l'avait jugé et qu'elle le traita comme un enfant qui avait besoin qu'on le protégeât contre lui-même? C'est de ce service que son mari la remercie dans le bel hommage qu'il lui a rendu : « Je dois une tendre et éternelle reconnaissance à ma femme dont l'attachement a été aussi touchant que profond et sincère. Elle a rendu ma vie plus grave, plus noble, plus honorable, en m'inspirant toujours le respect sinon la force des devoirs. » Il lui semble qu'en retour il l'a assez mal payée. « Mme de Chateaubriand est meilleure que moi, bien que d'un commerce moins facile... Quel bonheur a-t-elle goûté pour salaire d'une affection qui ne s'est jamais démentie? » Il se compare et il ne lui semble pas que la comparaison tourne à son avantage. En tout cas ce n'est pas à ce point de vue qu'il faut se placer quand on veut admirer Chateaubriand... Qu'en pense M. Pailhès? Il est d'avis qu'il ne faut pas juger l'auteur du *Génie du Christianisme* « au poids du sanctuaire. » C'est

la théorie elle-même des deux morales. Ah! monsieur l'abbé!

Nous espérons avoir fait toucher du doigt les résultats qu'on peut attendre de l'admiration prise comme unique principe directeur dans les affaires de la critique littéraire: nous en aurions eu bien plus à dire si au lieu de la littérature nous en avions suivi les effets dans l'histoire. Nous avons montré à quelles conclusions elle amène un homme de goût et d'érudition, d'esprit cultivé, de conscience droite, un lettré et un chrétien. C'est une maîtresse d'erreur. On commence par mettre l'idole dans une sphère à part, en dehors des conditions de l'humanité. On se refuse à apercevoir chez celui qui tout de même est l'un de nous, les traits par où il peut nous être comparé. On en fait ainsi un être sans réalité dont l'œuvre et l'action deviennent inintelligibles. On fausse pour son usage toutes les notions. On humilie devant lui tous les principes. C'est ce à quoi une critique, qui a conscience de son devoir, ne se résigne pas. Est-ce à dire qu'il ne faille voir dans la critique qu'un instrument de chicane et un procédé de dénigrement? Non sans doute et nous ne sommes guère disposé à admettre que celui qui fait métier de juger des choses de l'esprit puisse se passer d'admirer et d'aimer. Il doit avoir un sentiment très vif de ce qui est beau, éprouver profondément l'attrait de ce qui est grand. La sympathie est à la base de l'intelligence. Pour notre part, nous sommes infiniment sensible au prestige de cette belle figure de Chateaubriand qui domine et éclaire tout le siècle. Nous aimerions, si nous ne cherchions que notre plaisir, à nous y abandonner, sans l'analyser et sans le discuter. Apparemment rien n'est plus agréable et plus commode, si d'ailleurs rien n'est aussi plus dangereux. Mais l'œuvre propre du critique commence au moment précis où il fait effort pour échapper à cette séduction qu'exerce le génie et pour se ressaisir. Les grands hommes, ou ceux qui se prennent pour tels, n'ont que trop de penchant à se faire cette illusion que leur caprice est supérieur à toute règle et défie tout jugement. Le public les y encourage par sa complaisance. C'est pourquoi il est nécessaire qu'on vienne leur rappeler, au nom du goût parfois et d'autres fois au nom de la morale, que leurs fantaisies ne prévalent pas contre l'ordre commun, et que le génie lui-même n'élève pas ses privilégiés au-dessus de lois qui n'ont de valeur que parce que leur valeur est universelle.

René Doumic.

# CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 octobre.

Le voyage que l'empereur et l'impératrice de Russie viennent de faire en France a laissé dans les esprits une trace profonde. Tous les journaux en ont fait le récit. On a multiplié les descriptions. On a philosophé à perte de vue sur ce qu'une pareille rencontre, entre un souverain absolu et une république libre et démocratique, avait d'extraordinaire. On y a vu la merveille de cette fin de siècle dont le début avait montré, ce semble, des spectacles tout aussi dignes d'admiration. Évidemment, ceux qui s'étonnent ont un peu oublié l'histoire. Nous avons si souvent entendu répéter, depuis vingt-cinq ans, que la France républicaine ne pouvait pas avoir d'alliances, et ceux qui le disaient ont si bien fini par s'en convaincre eux-mêmes, que l'évidence du contraire a de la peine à entrer dans leur esprit. La lumière se fait pourtant, à tel point aveuglante qu'il devient impossible de n'en être pas frappé. Alors, ce sont chez les uns des explosions de joie dont l'ardeur fait plaisir et devient heureusement contagieuse, et chez les autres des manifestations de surprise où persistent encore quelques vestiges de doute. Ici, l'invasion de la foi est brusque et définitive; elle remplit l'âme tout entière. Là, elle est encore hésitante et combattue, comme si on mettait un peu d'amour-propre à ne pas croire une chose qu'on a déclarée incroyable, mais que, pourtant, on n'ose plus nier. La France, elle, a fait simplement acte de foi. Lorsque l'empereur Nicolas, en nous quittant, a déclaré que l'impératrice et lui avaient « senti battre le cœur de ce beau pays de France dans sa belle capitale », ils ont exprimé un sentiment sincère. Ils n'ont pas pu se méprendre sur ce qu'a eu de spontané, d'irrésistible, et, on nous permettra d'ajouter, de généreux dans sa confiance, le mouvement avec lequel tout un peuple s'était précipité vers eux. C'est en vain que quelques journaux avaient entamé et poursuivi, depuis plusieurs semaines, une campagne qui n'était peut-être pas bien opportune, pour jeter des doutes sur la réalité de l'alliance et pour en demander la preuve matérielle, l'instinct populaire ne s'est pas arrêté aux scrupules qu'on avait voulu lui inspirer. La foule immense a cru. Elle a couru au-devant de l'empereur, non sans attendre toutefois, avec une impatience émue, les paroles qu'il ne manquerait pas de pro-

noncer pour révéler sa pensée jusqu'alors secrète. Les paroles sont venues; elles ont justifié toutes les espérances. Les trois toasts que l'empereur a prononcés, à Cherbourg, à Paris, à Châlons, ont marqué une sorte de crescendo, évidemment calculé, dans l'expression de ses sympathies; et lorsqu'on l'a entendu parler des « liens si précieux » qui unissent les deux pays, lorsqu'on l'a entendu surtout proclamer la « confraternité d'armes » qui existe entre les deux armées, la satisfaction a été générale, tout le monde a compris que, quelle que fût la nature des liens auxquels l'empereur avait fait une allusion si directe, les deux nations étaient effectivement liées l'une à l'autre, et qu'elles l'étaient d'une manière durable, « inaltérable » comme leurs sentimens, pour employer l'expression impériale. Et quand le tsar, après la revue de Châlons, a pris congé du président de la République, il n'y avait eu de désillusion ni d'un côté ni de l'autre. L'impression que notre hôte auguste emportait était égale à celle qu'il nous laissait.

On peut continuer de disserter sur le caractère véritable et sur les conséquences de l'alliance franco-russe; mais le fait lui-même ne saurait plus être nié. Au surplus, ce qui surprend, c'est qu'on ait pu conserver si longtemps des doutes à ce sujet. Depuis quelques années déjà, et à partir des fêtes de Cronstadt, bientôt suivies de celles de Toulon et de Paris, il fallait volontairement fermer les yeux à la lumière pour ne pas voir l'alliance franco-russe. Les deux gouvernemens ne faisaient rien pour la dissimuler : ils faisaient même tout ce qui dépendait d'eux pour la faire entrer dans le droit public européen comme une réalité tangible, qui valait ce qu'elle valait, mais dont il n'était plus permis de ne pas tenir compte. A ces manifestations matérielles sont venues s'en ajouter d'autres qui, pour les esprits sérieux, avaient une force encore plus convaincante. Lorsque, à propos des affaires d'extrême-Orient et de l'attitude que la France y avait prise, M. Hanotaux a lu à la tribune une dépêche diplomatique, adressée par lui à notre ambassadeur à Saint-Pétersbourg, dans laquelle il déclarait que nous avions mis avant tout « la préoccupation de nos alliances », il était, certes, difficile d'employer une expression plus significative, on pourrait même dire plus clairement révélatrice. Est-ce que, à ce moment, des réserves se sont produites du côté de la Russie? Pas le moins du monde. Le tsar a profité de l'occasion pour envoyer de nouveau à M. Félix Faure une marque extérieure de son amitié. Dès lors, l'alliance était, de part et d'autre, avouée. N'était-elle pas, d'ailleurs, dans la nature des choses? Est-ce que la Russie et la France n'ont pas, dans la plupart des grandes questions de l'Europe et du monde, tantôt des intérêts communs, tantôt des intérêts sur lesquels l'accord est facile? Est-ce que leur situation respective ne devait pas amener presque fatalement un rapprochement entre elles? La Russie avait été autrefois l'amie, l'alliée même de l'Allemagne, amitié ou alliance dont elle a

tiré de médiocres profits. On sait comment elle s'est séparée, après le Congrès de Berlin, de ses attaches antérieures. La triple alliance s'est aussitôt formée ou reformée contre elle, autant que contre nous. On ne connaît pas complètement les traités qui constituent ce groupement politique, on sait seulement qu'ils existent. Un seul a été publié ; il a été renouvelé depuis cette époque et peut-être modifié dans quelques-unes de ses dispositions, mais non pas dans son esprit général. C'est le traité conclu entre l'Allemagne et l'Autriche : il visait nominalement la Russie. D'autres, à n'en pas douter, visaient la France dans des conditions symétriquement analogues ; nous ne les connaissons pas ; nous ne pouvons que les deviner. M. de Bismarck a eu peut-être tort de livrer prématurément un de ses chefs-d'œuvre à l'admiration du monde, voire à son imitation. Quoi qu'il en soit, la Russie s'est sentie isolée, et même éventuellement menacée. Nous étions dans la même situation qu'elle. Entre elle et nous l'entente était donc tout indiquée. Pourquoi ne se serait-elle pas faite ? La France disposait d'une force militaire extrêmement puissante. Malgré ses malheurs d'il y a vingt-cinq ans, elle n'avait pas cessé de jouer dans le monde un rôle qui, chaque jour, devenait plus important. Les préjugés inspirés par son état démocratique, préjugés qu'une certaine presse étrangère s'efforçait d'entretenir avec une adresse acrimonieuse, pouvaient seuls être un obstacle ; mais l'histoire tout entière montre que ces obstacles ne sont pas de ceux devant lesquels on s'arrête longtemps. Ils n'ont pas arrêté l'empereur Alexandre III. De notre côté, il n'y avait ni préjugés, ni obstacles. Ceux qui allaient répétant au dehors qu'une république démocratique ne pourrait jamais donner la main à un souverain autocrate, ni se mettre d'accord avec lui sur des intérêts où la forme des deux gouvernemens n'avait pourtant rien à voir, nous prenaient pour des doctrinaires infiniment plus ingénus que nous ne le sommes. Nous étions tout prêts à l'alliance, aussitôt que l'empereur de Russie le serait également. Alexandre III a montré, à Cronstadt, qu'il l'était, et il a même donné à la démonstration un éclat imprévu. C'est lui, à ce moment, qui a voulu l'alliance ; c'est lui qui l'a faite ; il en aura l'honneur devant l'histoire. En France, on serait bien en peine de dire avec la même précision qui a fait l'alliance russe. On saura sans doute un jour quels sont ceux qui ont été appelés à l'enregistrer ; mais elle a été l'œuvre du consentement et presque du concours universels. En Russie, les responsabilités initiales ne peuvent ni se partager, ni s'égarer. Elles reposent toutes, et très glorieusement, sur la tête de l'empereur Alexandre III. Il les a d'ailleurs acceptées aussi ouvertement que son successeur, et pendant son règne, comme depuis, rien n'a été fait pour dissimuler l'alliance, mais, tout au contraire, pour attirer et fixer sur elle l'attention du monde européen.

Néanmoins, en Europe, on a continué de douter jusqu'à ces derniers jours, et il semble que les fêtes de Paris aient été pour beaucoup

un trait de lumière tout nouveau. Au début, quelques journaux ont persisté, par habitude, à rallier notre crédulité et à s'amuser de nos illusions; d'autres se sont livrés à des plaisanteries d'un goût plus ou moins aventureux, qui d'ailleurs dissimulaient mal une anxiété croissante; mais presque aussitôt, devant l'éloquence des événemens qui se déroulaient, le ton général a changé. Il était impossible de contester non seulement le brillant succès des fêtes de Paris, mais la leçon politique qui s'en dégageait. Alors les journaux allemands et autrichiens, qui s'étaient efforcés d'être plaisans, sont devenus graves. Les plus importans d'entre eux, ceux qui comptent, bien que leur mauvaise humeur restât manifeste, en ont contenu l'expression avec assez de force sur eux-mêmes. Quelques-uns se sont demandé encore s'il y avait ou s'il n'y avait pas un traité écrit. La *Gazette de Cologne* a affirmé qu'il y en avait un, bien qu'elle n'en sache pas plus long que les autres à ce sujet; mais tous ont avoué que la question avait perdu beaucoup de son importance en présence des manifestations si caractéristiques qui venaient de se produire. Le plus grand nombre se sont bientôt montrés rassurés sur la portée de l'alliance, puisqu'il fallait bien croire qu'elle existait sous une forme ou sous une autre, et il en est même un qui a très hardiment affirmé que l'alliance ne pouvait être dirigée que contre l'Angleterre, la seule puissance contre laquelle la Russie avait des intérêts personnels à défendre. Quant à supposer qu'elle ait pu être faite aussi en vue des intérêts français, c'est ce que les *Nouvelles de Hambourg* ne sauraient admettre. Les *Nouvelles de Hambourg* ne sont pas le premier journal venu. Le prince de Bismarck passe pour en être l'inspirateur, et on reconnaît, en effet, assez souvent dans ses articles l'esprit caustique de l'ancien chancelier. Du fond de sa retraite, le vieil homme d'État, ne pouvant plus diriger les affaires, cherche encore à diriger l'opinion. Il n'a rien perdu de son adresse à lancer des insinuations perfides, bien que ces insinuations n'atteignent plus leur but aussi sûrement. Cette fois, il cherche moins à rassurer l'Allemagne qu'à inquiéter l'Angleterre, en montrant que, dans ces derniers temps, l'action de la France et de la Russie s'est le plus souvent exercée contre celle-ci. Il travaille à nous inspirer à nous-mêmes des inquiétudes sur les avantages que nous pouvons retirer de l'alliance, en montrant que la Russie seule en a profité jusqu'à ce jour, et en affirmant que seule elle en profitera dans l'avenir. Il se tourne également du côté de l'Italie, le pays du monde qu'il a su le mieux manier, tantôt en mettant en jeu ses susceptibilités, tantôt en flattant ses intérêts sans aller toutefois jamais jusqu'à les satisfaire. A la veille même du voyage du tsar en France, les *Nouvelles de Hambourg* ont publié sur le récent arrangement italo-tunisien, un article dans lequel on lit : « Ce n'est pas le rôle de l'Allemagne de saluer une entente quelconque entre la France et l'Italie. Plus les relations entre ces deux puissances seront

tendues, plus la dernière est sûre pour la triple alliance. La force de résistance de l'Italie aux propositions de la France ne doit pas être mise à une trop rude épreuve. Les circonstances pourraient faire que la France exerçât une sorte de protection sur le royaume d'Italie. Une telle situation serait le commencement de la fin de la participation de l'Italie à la triple alliance. » Cet article a produit naturellement quelque impression au delà des Alpes. On y remarquera le soin avec lequel celui qui l'a rédigé ou inspiré s'efforce de provoquer les appréhensions de l'Italie contre la prétendue possibilité d'une sorte de protection que la France exercerait sur elle : c'est le même jeu qu'on joue avec nous à l'égard de la Russie.

Quoi qu'il en soit, les journaux italiens montrent un certain désarroi en présence de la situation nouvelle. La *Tribuna* en particulier a été instructive à lire. C'est en termes véhémens que ce journal, qui a si bien défendu la politique de M. Crispi, en confesse aujourd'hui l'absolue stérilité; mais il s'en prend à l'égoïsme de l'Allemagne et de l'Autriche qui n'ont su, ou voulu rien faire pour l'Italie. La triple alliance! la *Tribuna* affirme, et nous ne nous attendions pas à ce blasphème de sa part, que ce n'est pas pour son pays qu'elle en regretterait la ruine, car enfin quel profit en a-t-il retiré? Est-ce que l'Italie serait dans une situation pire si elle était restée isolée depuis 1882? Parlez à la *Tribuna* de l'alliance franco-russe! Voilà le modèle idéal : deux pays confians l'un dans l'autre, qui affichent hautement, hardiment, la solidarité de leurs intérêts et qui savent les défendre en commun sans se soucier de ce que d'autres en pourront penser. Et la *Tribuna* n'est pas le seul journal italien qui montre de l'enthousiasme pour ce qu'ils appellent la duplice, par opposition à la triplice, sans qu'on distingue bien encore si de tels articles manifestent chez ceux qui les écrivent des sentimens convertis, ou s'il faut y voir seulement des objurgations mêlées de reproches, ayant pour but de stimuler le zèle jugé un peu tiède des deux grands alliés. Nous renonçons d'ailleurs à résumer les articles des journaux italiens à l'occasion des événemens qui viennent de se passer en France : il y a de tout, de la colère, du dépit, de l'admiration, souvent même une réelle sympathie, et il est difficile de dire quel est, de tous ces sentimens, celui qui domine. Le ton de la presse qui a des attaches avec le gouvernement a toujours été parfaitement convenable et courtois.

Il en a été de même, et d'une manière encore plus générale, en Angleterre. L'Angleterre n'oublie pas qu'elle est, de tous les pays de l'Europe, celui qui peut regarder avec le plus de sang-froid tout ce qui se passe sur le continent. Elle a vu successivement s'y former les alliances les plus diverses, sans que sa situation personnelle en ait été éprouvée. En tout cas, son robuste bon sens ne la porte pas à discuter indéfiniment sur des faits accomplis; aussitôt qu'elle les a reconnus

définitifs, elle en prend son parti et ne cherche plus que la meilleure manière de s'en accommoder. La presse anglaise reconnaît de très bonne grâce la réalité et l'importance de l'entente franco-russe, mais elle déclare n'en prendre aucun ombrage, et n'avoir aucune raison de s'inquiéter de ce qui peut arriver d'heureux, soit à la Russie, soit à nous. Elle constate qu'au milieu des belles fêtes de Cherbourg, de Paris et de Châlons, pas un incident fâcheux ne s'est produit, pas une parole regrettable n'a été prononcée. Tout ayant été correct de notre part, tout l'est aussi de la sienne : c'est une justice qu'elle nous rend et que nous lui rendons à notre tour. L'Angleterre montre une fois de plus qu'elle est un pays où l'opinion, qui est maîtresse de tout, est avant tout maîtresse d'elle-même, et sait obéir à des inspirations toujours pratiques et vraiment politiques. Quelques journaux vont jusqu'à dire que l'alliance ne sera complète que lorsque l'Angleterre en fera partie, ce qui, à les en croire, ne saurait tarder. En vérité, nous ne demandons pas mieux. Le jour où la France, la Russie et l'Angleterre se trouveraient d'accord, l'équilibre du monde serait assis sur les bases les plus solides. Le gouvernement anglais sait bien ce qu'il aurait à faire pour atteindre un résultat si désirable : malheureusement, rien jusqu'ici ne nous a préparés de sa part à ce dénouement, sauf les articles de journaux auxquels nous faisons allusion, et ce n'est pas tout à fait assez. Il n'en est pas moins incontestable que l'opinion anglaise, dans l'accueil qu'elle a fait aux manifestations franco-russes, s'est montrée habile et sage. Nul ne peut prévoir aujourd'hui les événemens de demain. L'Angleterre, par ses ménagemens pour le dernier groupement politique qui vient de se former sur le continent, se ménage à elle-même le moyen d'en profiter à l'occasion. Ce ne serait d'ailleurs pas la première fois qu'elle aurait collaboré avec la France et la Russie; elle l'a fait, par exemple, dans la première phase de la question arménienne, et il aurait certainement mieux valu pour tout le monde, y compris les Arméniens, qu'elle le fît jusqu'au bout. En ce moment même, l'état de l'Orient n'est que trop propre à inspirer des inquiétudes. Lord Rosebery, en donnant sa démission de chef du parti libéral pour reprendre toute sa liberté d'allures, liberté que les initiatives tumultueuses de M. Gladstone ne laissaient pas de gêner et de diminuer, a montré qu'il était loin de regarder comme résolues les questions que les derniers incidens ont posées. Il a très probablement raison. Le temps nous manque aujourd'hui pour parler plus longuement de la résolution qu'il a prise, des motifs qui l'y ont déterminé, des conséquences qui peuvent en résulter, soit au dehors pour la politique de l'Angleterre, soit au dedans pour la composition des partis. Mais le fait valait au moins la peine d'être signalé.

On voit par ce qui précède combien l'impression produite en Europe par le voyage du tsar en France a été générale et profonde. Nous pour-

rions nous méprendre sur l'importance de l'événement si nous en jugions seulement par nous-mêmes, mais le jugement de l'étranger fait plus encore que confirmer le nôtre, il l'accentue, il lui donne plus de développement et de valeur. A nos yeux, rien n'est changé, car nous avons toujours cru à la réalité et à la solidarité des liens établis entre la France et la Russie; mais aux yeux du monde une révélation s'est faite, et par cela même notre situation morale se trouve modifiée. On sait aujourd'hui, à ne plus pouvoir s'y tromper, que ni la France, ni la Russie ne sont isolées. Dans des circonstances que l'on connaît imparfaitement et sur lesquelles on peut par conséquent épiloguer, mais qui ont été sans aucun doute étudiées et précisées par des gens compétens, elles seraient à côté l'une de l'autre. La mort, d'ailleurs si malheureuse, du prince Lobanoff, n'a pas influé sur les rapports des deux pays, parce que ces rapports ne dépendent pas d'un ministre, quelque éminent qu'il soit. On ne sait pas encore quel sera le successeur du prince Lobanof, mais, quel qu'il soit, il suivra les instructions de son souverain, et le sens dans lequel elles lui seront données ne saurait être douteux. En attendant, l'adjoint du ministre, M. Chichkine, est venu à Paris; il y a précédé l'empereur de quelques jours, il y est resté quelques jours après son départ, afin de conférer avec M. Hanotaux. Ce sont là des faits qui se passent de commentaires. Nous nous hâtons de dire que, parmi les opinions si diverses qui ont été émises en Europe sur l'alliance franco-russe, parmi les points de vue opposés où on s'est placé pour l'apprécier, nul n'a cru, nul n'a dit qu'il pouvait en ressortir un danger pour la paix. Il n'a pas été question de paix dans les toasts du tsar; toute affirmation de ce genre a paru inutile. Nous n'avions pas plus d'un côté que de l'autre à donner, au sujet de nos intentions, des assurances ou des explications qui auraient pu ressembler à des excuses. L'alliance est ce qu'elle est; elle deviendra ce que les circonstances la feront; elle a été conclue pour donner à chacune des deux puissances qui l'ont faite toute la force dont elles disposent en commun, et pour en apporter le poids dans les conseils de l'Europe. Elle nous permet, non pas, comme on l'a dit, de relever la tête, car nous ne l'avons jamais baissée; ni de la tenir plus haute encore, car rien ne serait plus déplacé; elle nous permet d'apporter plus de confiance dans les résolutions que nous pourrons prendre, parce que cette confiance n'est pas seulement en nous, mais dans les autres, et que ce sentiment gagne beaucoup à se sentir partagé. C'est d'ailleurs un excellent sentiment. S'il est mauvais pour l'homme d'être seul, cela est mauvais aussi pour les nations. La solitude est quelquefois mauvaise conseillère. Elle pèse sur ceux qui y sont condamnés. Elle les prédispose à un certain exclusivisme d'esprit, à une certaine aigreur de caractère, auxquels échappent plus aisément ceux qui se savent appréciés et recherchés. Les partisans les plus résolus de la paix aiment à pouvoir se dire qu'ils

le sont par goût, par choix, et non pas seulement par nécessité; ils le sont alors d'une manière qui leur paraît plus honorable et qui coûte moins à leur dignité. Et si ce sont là les sentimens que l'alliance russe a fait naître ou qu'elle entretient dans l'âme de la France, tout le monde ne doit-il pas s'en applaudir?

Nous avons parlé incidemment de ces arrangemens italo-tunisiens qui ont provoqué tant de mauvaise humeur de la part du journal de M. de Bismarck; ils n'ont pas été mieux accueillis par les journaux dévoués à M. Crispi. Le ministère italien aura sans doute une bataille assez vive à soutenir devant la Chambre pour en assurer le vote, mais nous ne doutons pas qu'il n'en sorte largement victorieux. Leur conclusion a été un acte de bonne politique autant pour l'Italie que pour la France, autant pour la France que pour l'Italie; elle fait également honneur à M. Visconti-Venosta et à M. Hanotaux, parce qu'elle témoigne de part et d'autre d'un même désir de faire disparaître ce qui divise artificiellement les deux pays, et de développer au contraire ce qui doit naturellement les rapprocher. Pour bien comprendre les avantages des arrangemens qui viennent d'être pris, il faut se demander ce qui serait arrivé si les négociations avaient échoué. C'était, sur le champ clos tunisien, la guerre de tarifs et bientôt la guerre politique entre l'Italie et la France: encore ne sommes-nous pas bien sûrs que le mot de champ clos soit exactement choisi, car les difficultés nées sur ce terrain en auraient certainement provoqué ailleurs, et nous étions menacés d'entrer dans une voie de récriminations et de querelles dont il était impossible d'apercevoir l'issue. La France aurait combattu avec des armes modernes, celles qui appartiennent à toutes les nations civilisées dans les pays où elles ont apporté leur propre civilisation, et où elles en ont assuré les garanties à tout le monde. L'Italie aurait combattu avec les armes les plus démodées, au nom de vieux traités cent fois périmés, au nom des capitulations qui, n'ayant plus de raison d'être, ne pouvaient plus, en tout état de cause, être maintenues bien longtemps. Le résultat d'une pareille lutte n'aurait pas été douteux; mais la lutte elle-même aurait été malfaisante, et les deux gouvernemens devaient faire tout ce qui dépendait d'eux pour la prévenir. C'est ce qu'ils ont fait.

Il s'agissait de remplacer le traité italo-tunisien de 1868, dénoncé il y a un an, et arrivé à son expiration normale. A partir du 28 septembre dernier, il n'existait plus. L'Italie était bien obligée de le reconnaître; mais M. Crispi, pendant qu'il était au pouvoir, avait fait entendre qu'à la place du traité de 1868, il saurait bien faire revivre ceux que la Tunisie avait contractés antérieurement envers divers États italiens, par exemple avec le grand-duc de Toscane ou le roi de Naples, oubliant volontairement que certains autres États, qui font partie de l'Italie unifiée,

n'en avaient pas alors avec la Régence. Comment distinguer les produits qui seraient venus de Naples de ceux qui seraient venus de Rome? Que de complications! Que d'impossibilités! Mais M. Crispi ne parlait sans doute pas bien sérieusement, et il serait encore moins sérieux de notre part de discuter ces conceptions fantaisistes. Au reste, M. Crispi affirmait qu'à défaut de traités formels, les capitulations suffiraient à tout. C'était la menace par laquelle il espérait nous intimider; ses successeurs, mieux inspirés, ont jugé plus sage de ne pas l'essayer. Confians dans nos dispositions amicales, ils ont négocié avec l'espoir, et cet espoir s'est pleinement réalisé, qu'ils arriveraient à faire reconnaître par le gouvernement de la République tous les intérêts légitimes de l'Italie et à en obtenir de lui une consécration efficace. Nous n'avions assurément aucune velléité de fermer les écoles, ou de dissoudre les associations italiennes existantes, ni même d'entamer contre la colonie italienne de la Régence, dont nous sommes les premiers à reconnaître les heureuses qualités, une petite guerre de vexations et de taquineries. De même pour les produits italiens importés dans la Régence : en dénonçant le traité de 1868, nous n'avions en rien la pensée de les exclure par des droits prohibitifs, ou de les surcharger de taxes exorbitantes; tout ce que nous voulions, c'était qu'il fût désormais entendu que les produits italiens ne seraient pas sur le même pied que les nôtres, et ne pourraient pas invoquer le traitement de la nation la plus favorisée, lorsque celle-ci serait la nation protectrice. Il n'y avait, en cela, rien d'excessif. Ce qu'il y avait eu, au contraire, de très méritoire de notre part, c'est d'avoir maintenu depuis 1881 jusqu'à présent, c'est-à-dire depuis le traité du Bardo jusqu'à l'expiration du traité italien de 1868, une situation qui était pour nous intolérable et inadmissible. Nous l'avions admise pourtant, nous l'avions tolérée, parce que nous avions pris l'engagement de le faire par le traité du Bardo, qui confirmait tous les traités antérieurs, et que la parole de la France était engagée. Mais, en ce qui concerne l'Italie, cet engagement prenait fin le 28 septembre, et il n'y avait à coup sûr, ni d'un côté des Alpes, ni de l'autre, aucun homme sensé qui pût croire que la situation qui en était résultée se prolongerait un jour de plus. Si, dans le système du protectorat, la nation protectrice, après avoir fait de grands sacrifices en hommes et en argent, n'avait pas plus de droits que les autres dans un pays qu'elle aurait péniblement conquis et où elle devrait se contenter de faire la police; si elle avait toutes les responsabilités et aucun avantage; si elle était éternellement condamnée à un rôle où le sacrifice serait poussé jusqu'au ridicule, il faudrait évidemment renoncer partout au système du protectorat et proclamer l'annexion. Que voulions-nous donc? Une chose très simple et très légitime : recouvrer la liberté de nos propres tarifs, et imposer aux autres nations, dans l'espèce à l'Italie, des tarifs d'ailleurs modérés. Notre cause était trop bonne pour n'être pas gagnée.

De part et d'autre, on a évité tout ce qui aurait pu obstruer les abords mêmes de la négociation de controverses théoriques peut-être insolubles. On a compris que la meilleure manière de traiter les capitulations était de le faire par prétérition, c'est-à-dire de n'en point parler. Pour nous, elles n'existaient plus. Pour l'Italie, la question était de savoir si, dans l'application à la Régence du droit européen, du droit dont se contentent pour elles-mêmes toutes les nations civilisées, les intérêts de ses citoyens trouveraient des garanties suffisantes. Il aurait été surprenant que, la question ayant été ainsi posée, on n'arrivât pas à s'entendre. Aussi y est-on arrivé. Il a fallu pour cela un certain appareil d'instrumens diplomatiques; il a fallu faire trois conventions, et peut-être en fera-t-on encore d'autres, moins importantes, parce qu'on a dû pourvoir à tous les besoins d'une situation qui ressemblait un peu à une table rase. Le traité de 1868 étant expiré, les capitulations étant laissées volontairement dans l'oubli, on a fait un traité de commerce et de navigation, un traité consulaire et d'établissement, enfin un traité d'extradition. Au point de vue où on s'était placé, ces traités se sont trouvés d'ailleurs faciles à rédiger, car les modèles ne manquaient pas : il suffisait d'européaniser la Tunisie, c'est-à-dire de lui appliquer les règles ordinaires du droit des gens entre nations européennes. Sa situation spéciale exigeait sans doute quelques dispositions spéciales aussi et transitoires, afin de consacrer, comme à la suite d'un inventaire, les institutions italiennes préexistantes, écoles, hôpitaux, etc. Sur ce point il ne pouvait pas y avoir de notre part de difficultés sérieuses, puisque nous voulions faire œuvre de conciliation et d'amitié. Les nouveaux arrangemens ont été signés à Paris le 28 septembre. C'est du moins la date qu'on leur a donnée. Il semble bien que l'entente n'ait été parfaite qu'un peu plus tard; mais cela n'a aucune importance. Ce léger retard a permis seulement au gouvernement tunisien de promulguer, sous forme de décret exécutoire au bout de quelques jours, le tarif de douanes qui devrait être appliqué aux produits italiens si on ne parvenait pas à se mettre d'accord. Ce n'était pas une menace, mais un avertissement.

Aux trois conventions applicables à la Tunisie est venue s'en ajouter une quatrième, traité direct de navigation entre la France et l'Italie, qui répare en partie les brèches faites, par la dénonciation des anciens traités, dans les rapports économiques des deux pays. C'est là une œuvre qui pourra être poursuivie. Dès maintenant, on peut dire que la bonne volonté dont les deux gouvernemens ont fait preuve dans le règlement des questions tunisiennes est de bon augure pour l'avenir. Nous sommes de ceux qui ont toujours pensé qu'il y avait eu surtout des malentendus entre l'Italie et la France : ces malentendus devaient durer aussi longtemps qu'on croirait avoir intérêt à les entretenir. Les cris de colère poussés par les journaux crispiniens, lorsqu'ils

ont appris que l'entente était faite entre Rome et Paris, montrent qu'au delà des Alpes, un parti considérable, ou du moins très bruyant, persiste à regarder comme un bien la mésintelligence entre les deux pays, et les *Nouvelles de Hambourg* nous ont donné le secret de cette politique. En France, au contraire, et on peut dire en Tunisie, la satisfaction a été générale. Sans s'exagérer les avantages des nouveaux traités, on les a appréciés. On a été heureux surtout de voir que ce qui aurait pu devenir une occasion et un instrument de discorde était devenu un instrument de paix.

La situation de l'Autriche-Hongrie mériterait en ce moment une étude particulière; mais la place nous fait défaut pour nous y livrer, et nous ne pouvons donner aujourd'hui que quelques indications très générales. La Chambre des députés hongroise vient d'être dissoute, et le pays est en pleine fièvre électorale. Il en est presque de même en Autriche, où les élections sont prochaines, et où les partis prennent déjà attitude de combat avec une ardeur extrême. Des questions nombreuses et complexes se posent ici et là, mais celle de toutes qui a le plus agité les esprits depuis quelque mois est le renouvellement du compromis financier et économique. Jamais encore les passions n'avaient été aussi violemment déchaînées de part et d'autre. Le succès éclatant de l'Exposition du millénaire à Pesth a montré les progrès faits par la Transleithanie : ils sont si grands que l'évidence en éclate à tous les yeux. La Hongrie en est justement fière; mais l'Autriche, heureuse, elle aussi, de constater le merveilleux développement économique de sa voisine, en tire un argument tout naturel pour demander avec énergie que les bases mêmes du compromis financier soient assez notablement modifiées. L'Autriche a fait ses comptes; elle se trouve lésée dans les arrangemens pris il y a trente ans. Ils pouvaient être, ils étaient sans doute légitimes à cette époque; ils ne le sont plus maintenant. La contestation porte sur les dépenses communes, c'est-à-dire sur celles qui proviennent des ministères des affaires étrangères, des finances et de la guerre. La quote-part supportée par les deux parties de la monarchie, au moment où le dualisme a été établi en 1867, avait été fixée à 70 p. 100 pour l'Autriche, et seulement à 30 p. 100 pour la Hongrie. L'Autriche demande que cette proportion soit changée, et que la quote-part de la Hongrie soit pour le moins élevée à 35 p. 100, tandis que la sienne serait réduite à 65. Des tentatives de conciliation ont été faites dans le courant de l'année ; peut-être n'ont-elles été très sincères ni d'un côté ni de l'autre ; car en Hongrie comme en Autriche chacun avait son siège fait, et l'opinion publique était arrivée tout de suite à un tel état de surexcitation que l'entente était évidemment impossible. On a parlé de la prorogation du compromis pour une année, mais un ajournement n'est pas une solution. On a parlé aussi de l'in-

tervention directe de l'empereur qui, aux termes de la constitution, et dans le cas où l'accord ne pourrait se faire entre les deux parlemens, aurait le droit d'imposer sa volonté ; mais c'est là une ressource extrême et, s'il faut y recourir, ce ne sera qu'après avoir épuisé tous les autres moyens de se mettre d'accord. Malheureusement, ces moyens semblent devoir manquer jusqu'au bout. Il faut ajouter à ces difficultés, déjà si graves, celles qui se rattachent au renouvellement de la convention commerciale et douanière, dont les dispositions actuelles ne conviennent plus ni à la Hongrie, ni à l'Autriche. Plusieurs problèmes d'ordre secondaire viennent compliquer encore ceux qui tiennent la première place dans les programmes des partis. La situation semble inextricable, et M. de Beust lui-même, qui a fait non sans peine le compromis dualiste de 1867, aurait peut-être plus de peine encore à en assurer aujourd'hui le renouvellement.

Pour comble de malheur, au moment où arrive l'échéance décennale du compromis, on est en Hongrie à la veille et en Autriche à l'avant-veille des élections générales. Il en résulte pour les esprits un nouvel élément de fermentation. Dans tous les pays du monde, les députés se montrent plus ombrageux à l'approche des élections, c'est-à-dire du jour où ils sont appelés à rendre des comptes à leurs commettans. De plus, la situation parlementaire, en Hongrie, est restée profondément troublée à la suite de l'adoption des lois confessionnelles qui ont établi le mariage civil, etc. Le parti libéral aurait dû conserver quelque reconnaissance au gouvernement d'avoir fait passer les lois confessionnelles; mais, soit que le baron Banffy ait manqué de l'autorité nécessaire, soit qu'il n'ait pas eu, dans ses rapports avec les diverses fractions parlementaires, la souplesse, sinon la fermeté indispensable pour les maintenir unies, la défection n'a pas tardé à se mettre dans les rangs de sa majorité, et on a vu se former, ou du moins se préparer contre lui les coalitions les plus hétérogènes, et pourtant aussi les plus redoutables. Dès l'ouverture du parlement, qui a eu lieu le 3 septembre, il a été évident que la partie était perdue pour le ministère. Le baron Banffy a mieux aimé jouer le tout pour le tout que de s'user dans une lutte journalière, qui n'aurait pas pu d'ailleurs se prolonger longtemps ; il a obtenu l'autorisation de dissoudre le parlement. Le bruit s'en est répandu il y a déjà quelques jours ; bientôt la résolution de l'empereur n'a plus été douteuse; enfin, le 6 octobre, François-Joseph lui-même, à la suite d'un voyage en Roumanie, — voyage auquel certains journaux ont donné une importance politique probablement exagérée, — est venu à Pesth pour y prononcer la dissolution de la Chambre. Les élections auront lieu à la fin du mois; elles devaient avoir lieu normalement en février; on voit que la différence n'est pas très considérable. Le baron Banffy espère, dit-on, que la nouvelle Chambre se réunira assez tôt pour voter le renouvellement

ou du moins la prorogation de la convention douanière avant la fin de l'année, où elle arrive à son terme. Qui vivra verra. Les prévisions seraient, en ce moment, bien hasardées sur les chances du scrutin; mais il est hors de doute que les élections se feront principalement sur le compromis financier et sur les conditions dans lesquelles il sera ou ne sera pas renouvelé ; et si les députés sont, comme nous l'avons dit, particulièrement intraitables à la veille des élections, ils ne le sont guère moins au lendemain immédiat, encore chauds et bouillans des luttes qu'ils ont soutenues et tout pleins des engagemens qu'ils ont pris pour en sortir avec succès.

En Autriche, les élections, vraisemblablement, ne seront pas avancées ; elles n'auront lieu que l'année prochaine ; mais les résultats n'en sont pas moins incertains, d'abord parce que la question du compromis s'y présente, comme en Hongrie, à l'état le plus aigu; ensuite parce que la récente loi électorale ayant créé une curie nouvelle, celle du suffrage populaire, ou même, comme on dit volontiers, du suffrage universel, nul ne peut savoir ce que seront les 75 députés qui entreront en plus de ceux d'aujourd'hui dans la Chambre future. Le comte Badeni se préoccupe déjà très activement de constituer sa majorité de demain, et, s'inspirant des exemples donnés autrefois par le comte Taaffe, il montre une véritable habileté à coudre ensemble des morceaux assez disparates : reste à savoir si la couture sera solide. En attendant, c'est surtout en Bohême que le mouvement des esprits est le plus digne d'attention; mais il est tellement mobile, et parfois même contradictoire, qu'on a de la peine à en suivre les brusques évolutions. On a pu croire, il y a quelques jours, que le parti jeune-tchèque se rapprocherait du gouvernement. Ce parti, qui a rompu autrefois avec M. Rieger et l'a condamné à la retraite parce qu'il le trouvait ce que nous appellerions en France trop opportuniste, a paru sur le point de renoncer à une intransigeance qui ne lui a, d'ailleurs, jusqu'ici qu'imparfaitement réussi. Un de ses orateurs les plus influens, M. Gustave Eim, a prononcé devant ses électeurs un discours qui n'était pas fait pour déplaire au comte Badeni. M. Eim a déclaré que le parti jeune-tchèque devait se rapprocher du parti conservateur et de ses alliés, c'est-à-dire des Polonais, pour lutter de plus en plus contre le parti libéral et ses alliés de nuance teutonne ; — non pas que M. Eim ne soit pas libéral; il affirme avec raison que personne ne pourra le prendre pour un clérical ; mais, d'autre part, a-t-il dit, « je ne serais ni sincère, ni patriote si je dissimulais que les conservateurs ont plus d'intelligence et de sympathie que les autres pour notre droit et notre autonomie. Les conservateurs ont des idées qui sont en contradiction avec tout notre passé et avec les convictions de notre peuple; les Tchèques ne sauraient en aucune façon penser à une alliance avec les cléricaux; mais si la grande propriété conservatrice veut soutenir

franchement leurs aspirations populaires, ce serait folie de repousser ce compromis. » Soit; mais ce compromis sera-t-il offert aux jeunes-tchèques? Nous le leur souhaitons sincèrement, et alors, comme le dit M. Eim, ce serait de leur part folie de le repousser. C'est bien, ou du moins c'était bien l'avis de M. Hérold, le principal orateur du parti au parlement de Vienne, qui a donné une approbation publique au discours de M. Eim. M. Hérold a constaté avec satisfaction que le comte Badeni semblait disposé à s'entendre avec les jeunes-tchèques dans le prochain Reichsrath. Il a ajouté toutefois que cette entente ne serait possible que si le cabinet de Vienne reconnaissait à la Bohême le même droit qu'à la Hongrie de conclure un compromis qui consacrerait les revendications historiques du royaume. Le comte Badeni ira-t-il, pourra-t-il aller jusque-là? Rien n'était plus douteux. En tout cas, tout semblait marcher à souhait pour lui lorsqu'un revirement subit paraît s'être produit chez les jeunes-tchèques. Peut-être se sont-ils aperçus qu'ils étaient allés un peu vite, et qu'ils avaient pris leurs espérances pour des réalités sur le point de s'accomplir. Le même M. Hérold, qui s'était fait l'avocat de la conciliation, n'a pas tardé à reprendre les allures les plus militantes et à déclarer qu'en présence de l'attitude du gouvernement, le parti s'opposerait au renouvellement du compromis entre l'Autriche et la Hongrie, et s'efforcerait d'obtenir par tous les moyens l'autonomie nationale et politique de la Bohême. Ces soubresauts d'opinion sont bien faits pour dérouter, et aussi pour inspirer de l'inquiétude. En Hongrie, M. François Kossuth, chef de la fraction libérale du parti de l'indépendance, proclame la nécessité d'une séparation complète entre l'Autriche et la Hongrie, et M. Gabriel Ugron, chef de la fraction cléricale du même parti, marche de concert avec lui. Les deux fractions du parti, autrefois hostiles, se sont coalisées contre le gouvernement, et leur exemple semble devoir être suivi par les autres représentans de l'opposition. En Autriche, le comte Badeni accentue de plus en plus sa politique conservatrice; en Hongrie, le baron Banffy s'apprête à déployer, à travers la lutte électorale, son énergie éprouvée d'homme d'action. Mais évidemment la situation est grave, l'avenir est très incertain : il semble bien que des changemens plus ou moins considérables ne sauraient tarder beaucoup à s'effectuer.

FRANCIS CHARMES.

*Le Directeur-gérant,*

F. BRUNETIÈRE.